



120.5.1.

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

†

Digitized by Google

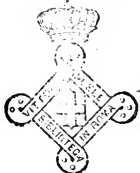
OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME CINQUIEME.





DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.



THEATRE.


BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

TO∅E053439
5: VHE01912 9

Digitized by Google

OLIMPIE,

TRAGEDIE.

Repréfentée, pour la première fois, le 17 mars 1764.



AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE tragédie parut imprimée en 1763, elle fut jouée à *Ferney*, et sur le théâtre de l'électeur Palatin. M. de *Voltaire*, alors âgé de soixante-neuf ans, la composa en six jours.

C'est l'ouvrage de six jours, écrivait-il à un philosophe illustre, dont il voulait savoir l'opinion sur cette pièce. *L'auteur n'aurait pas dû se reposer le septième*, lui répondit son ami. *Aussi s'est-il repenti de son ouvrage*, répliqua M. de *Voltaire;* et quelque temps après il renvoya la pièce avec beaucoup de corrections.

Olimpie a été traduite en italien, et jouée à Venise sur le théâtre de *Sansalvore*, avec un grand succès.





PERSONNAGES.

CASSANDRE, fils d'*Antipatre*, roi de Macédoine.

ANTIGONE, roi d'une partie de l'Aſie.

STATIRA, veuve d'*Alexandre.*

OLIMPIE, fille d'*Alexandre* et de *Statira.*

L'HIEROPHANTE ou grand-prêtre, qui préſide à la célébration des grands myſtères.

SOSTENE, officier de *Caſſandre.*

HERMAS, officier d'*Antigone.*

Prêtres.

Initiés.

Prêtreſſes.

Soldats.

Peuple.

La ſcène eſt dans le temple d'Ephèſe, où l'on célèbre les grands myſtères. Le théâtre repréſente le temple, le périſtile et la place qui conduit au temple.

OLIMPIE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le fond du théâtre repréſente un temple dont les trois portes fermées ſont ornées de larges pilaſtres : les deux ailes forment un vaſte périſtile. SOSTENE *eſt dans le périſtile ; la grande porte s'ouvre ;* CASSANDRE *troublé et agité vient à lui : la grande porte ſe referme.*

CASSANDRE.

SOSTENE, on va finir ces myſtères terribles. (*a*)
Caſſandre eſpère enfin des dieux moins inflexibles.
Mes jours ſeront plus purs, et mes ſens moins troublés.
Je reſpire.

SOSTENE.

Seigneur, près d'Ephèſe aſſemblés,
Les guerriers qui ſervaient ſous le roi votre père
Ont fait entre mes mains le ſerment ordinaire :
Déjà la Macédoine a reconnu vos lois.
De ſes deux protecteurs Ephèſe a fait le choix.
Cet honneur, qu'avec vous Antigone partage,
Eſt de vos grands deſtins un auguſte préſage.

Ce règne qui commence à l'ombre des autels
Sera béni des dieux, et chéri des mortels.
Ce nom d'initié, qu'on révère et qu'on aime,
Ajoute un nouveau luftre à la grandeur fuprême.
Paraiffez.

CASSANDRE.

Je ne puis: tes yeux feront témoins
De mes premiers devoirs et de mes premiers foins.
Demeure en ces parvis.... Nos auguftes prêtreffes
Préfentent Olimpie aux autels des déeffes.
Elle expie en fecret, remife entre leurs bras,
Mes malheureux forfaits qu'elle ne connaît pas.
D'aujourd'hui je commence une nouvelle vie.
Puiffes-tu pour jamais, chère et tendre Olimpie,
Ignorer ce grand crime avec peine effacé,
Et quel fang t'a fait naître, et quel fang j'ai verfé!

SOSTENE.

Quoi! Seigneur, un enfant vers l'Euphrate enlevée,
Jadis par votre père à fervir réfervée,
Sur qui vous étendiez tant de foins généreux,
Pourrait jeter Caffandre en ces troubles affreux!

CASSANDRE.

Refpecte cette efclave à qui tout doit hommage;
Du fort qui l'avilit je répare l'outrage.
Mon père eut fes raifons pour lui cacher le rang
Que devait lui donner la fplendeur de fon fang....
Que dis-je? ô fouvenir! ô temps! ô jour de crimes!
Il la comptait, Softène, au nombre des victimes

Qu'il immolait alors à notre fureté. . . .
Nourri dans le carnage et dans la cruauté,
Seul je pris pitié d'elle, et je fléchis mon père;
Seul je fauvai la fille, ayant frappé la mère.
Elle ignora toujours mon crime et ma fureur.
Olimpie ! à jamais conferve ton erreur !
Tu chéris dans Caffandre un bienfaiteur, un maître;
Tu me déteſteras, fi tu peux te connaître.

SOSTENE.

Je ne penètre point ces étonnans fecrets,
Et ne viens vous parler que de vos intérêts.
Seigneur, de tous ces rois que nous voyons prétendre
Avec tant de fureur au trône d'Alexandre,
L'inflexible Antigone eſt feul votre allié. . . .

CASSANDRE.

J'ai toujours avec lui refpecté l'amitié;
Je lui ferai fidelle.

SOSTENE.

Il doit auffi vous l'être;
Mais depuis qu'en ces murs nous le voyons paraître,
Il femble qu'en fecret un fentiment jaloux
Ait altéré fon cœur, et l'éloigne de vous.

CASSANDRE.

(*à part.*)

Et qu'importe Antigone ? . . . O manes d'Alexandre !
Manes de Statira ! grande ombre ! auguſte cendre !
Reſtes d'un demi-dieu, juſtement courroucés,
Mes remords et mes feux vous vengent-ils affez ?

Olimpie ! obtenez de leur ombre apaifée
Cette paix à mon cœur fi long-temps refufée ;
Et que votre vertu, diffipant mon effroi,
Soit ici ma défenfe, et parle aux dieux pour moi....
Eh quoi! vers ces parvis, à peine ouverts encore,
Antigone s'approche, et devance l'aurore !

SCENE II.

CASSANDRE, SOSTENE, ANTIGONE, HERMAS.

ANTIGONE *à Hermas, au fond du théâtre.*

Ce fecret m'importune, il le faut arracher.
Je lirai dans fon cœur ce qu'il croit me cacher.
Va, ne t'écarte pas.

CASSANDRE *à Antigone.*

Quand le jour luit à peine,
Quel fujet fi preffant près de moi vous amène ?

ANTIGONE.

Nos intérêts. Caffandre, après que dans ces lieux
Vos expiations ont fatisfait les dieux,
Il eft temps de fonger à partager la terre.
D'Ephèfe en ces grands jours ils écartent la guerre.
Vos myftères fecrets, des peuples refpectés,
Sufpendent la difcorde et les calamités ;
C'eft un temps de repos pour les fureurs des princes :
Mais ce repos eft court ; et bientôt nos provinces

Retourneront en proie aux flammes, aux combats
Que ces dieux arrêtaient, et qu'ils n'éteignent pas.
Antipatre n'eſt plus. Vos ſoins, votre courage
Sans doute, achèveront ſon important ouvrage.
Il n'eût jamais permis que l'ingrat Séleucus,
Le Lagide inſolent, le traître Antiochus,
D'Alexandre au tombeau dévorant les conquêtes,
Oſaſſent nous braver, et marcher ſur nos têtes.

CASSANDRE.

Plût aux dieux qu'Alexandre à ces ambitieux
Fît du haut de ſon trône encor baiſſer les yeux !
Plût aux dieux qu'il vécût !

ANTIGONE.

Je ne puis vous comprendre.
Eſt-ce au fils d'Antipatre à pleurer Alexandre ?
Qui peut vous inſpirer un remords ſi preſſant ?
De ſa mort, après tout, vous êtes innocent.

CASSANDRE.

Ah ! j'ai cauſé ſa mort.

ANTIGONE.

Elle était légitime ;
Tous les Grecs demandaient cette grande victime.
L'univers était las de ſon ambition.
Athène, Athènes même, envoya le poiſon,
Perdicas le reçut, on en chargea Cratère ;
Il fut mis dans vos mains des mains de votre père,
Sans qu'il vous confiât cet important deſſein.
Vous étiez jeune encor ; vous ſerviez au feſtin,

A ce dernier feftin du tyran de l'Afie.

CASSANDRE.

Non, ceffez d'excufer ce facrilége impie.

ANTIGONE.

Ce facrilége ! ... Eh quoi ! vos efprits abattus
Erigent-ils en dieu l'affaffin de Clitus,
Du grand Parménion le bourreau fanguinaire,
Ce fuperbe infenfé qui, flétriffant fa mère,
Au rang du fils des dieux ofa bien afpirer,
Et fe déshonora pour fe faire adorer ?
Seul il fut facrilége. Et lorfqu'à Babylone
Nous avons renverfé fes autels et fon trône,
Quand la coupe fatale a fini fon deftin,
On a vengé les dieux, comme le genre-humain.

CASSANDRE.

J'avoûrai fes défauts : mais quoi qu'il en puiffe être,
Il était un grand homme, et c'était notre maître.

ANTIGONE.

Un grand homme ! (*b*)

CASSANDRE.

Oui, fans doute.

ANTIGONE.

Ah ! c'eft notre valeur,
Notre bras, notre fang qui fonda fa grandeur ;
Il ne fut qu'un ingrat.

CASSANDRE.

O mes Dieux tutélaires !
Quels mortels ont été plus ingrats que nos pères ?

Tous ont voulu monter à ce ſuperbe rang.
Mais de ſa femme enfin pourquoi percer le flanc ?
Sa femme! ... ſes enfans! ... Ah! quel jour, Antigone!

ANTIGONE.

Après quinze ans entiers, ce ſcrupule m'étonne.
Jaloux de ſes amis, gendre de Darius,
Il devenait perſan, nous étions les vaincus.
Auriez-vous donc voulu que, vengeant Alexandre,
La fière Statira dans Babylone en cendre,
Soulevant ſes ſujets, nous eût immolés tous
Au ſang de ſa famille, au ſang de ſon époux ?
Elle arma tout le peuple : Antipatre avec peine
Echappa dans ce jour aux fureurs de la reine :
Vous ſauvâtes un père.

CASSANDRE.

Il eſt vrai : mais enfin
La femme d'Alexandre a péri par ma main.

ANTIGONE.

C'eſt le ſort des combats. Le ſuccès de nos armes
Ne doit point nous coûter de regrets et de larmes.

CASSANDRE.

J'en verſai, je l'avoue, après ce coup affreux ;
Et couvert de ce ſang auguſte et malheureux,
Etonné de moi-même, et confus de la rage
Où mon père emporta mon aveugle courage,
J'en ai long-temps gémi.

ANTIGONE.

Mais quels motifs fecrets
Redoublent aujourd'hui de fi cuifans regrets ?
Dans le cœur d'un ami j'ai quelque droit de lire ;
Vous diffimulez trop.

CASSANDRE.

Ami.... que puis-je dire ?
Croyez... qu'il eft des temps où le cœur combattu
Par un inftinct fecret revole à la vertu,
Où de nos attentats la mémoire paffée
Revient avec horreur effrayer la penfée.

ANTIGONE.

Oubliez, croyez-moi, des meurtres expiés ;
Mais que nos intérêts ne foient point oubliés :
Si quelque repentir trouble encor votre vie,
Repentez-vous fur-tout d'abandonner l'Afie
A l'infolente loi du traître Antiochus.
Que mes braves guerriers, et vos Grecs invaincus,
Une feconde fois faffent trembler l'Euphrate.
De tous ces nouveaux rois, dont la grandeur éclate,
Nul n'eft digne de l'être, et dans fes premiers ans
N'a fervi, comme nous, le vainqueur des Perfans.
Tous nos chefs ont péri.

CASSANDRE.

Je le fais, et peut-être
Dieu les immola tous aux manes de leur maître.

ANTIGONE.

Nous reftons, nous vivons, nous devons rétablir
Ces débris tout fanglans qu'il nous faut recueillir.

Alexandre en mourant les laiſſait au plus digne;
Si j'oſe les ſaiſir, ſon ordre me déſigne.
Aſſurez ma fortune, ainſi que votre ſort.
Le plus digne de tous, ſans doute, eſt le plus fort.
Relevons de nos Grecs la puiſſance détruite;
Que jamais parmi nous la diſcorde introduite
Ne nous expoſe en proie à ces tyrans nouveaux,
Eux qui n'étaient pas nés pour marcher nos égaux.
Me le promettez-vous?

CASSANDRE.

Ami, je vous le jure;
Je ſuis prêt à venger notre commune injure.
Le ſceptre de l'Aſie eſt en d'indignes mains,
Et l'Euphrate, et le Nil ont trop de ſouverains.
Je combattrai pour moi, pour vous et pour la Gréce.

ANTIGONE.

J'en crois votre intérêt, j'en crois votre promeſſe;
Et ſur-tout je me fie à la noble amitié
Dont le nœud reſpectable avec vous m'a lié.
Mais de cette amitié je vous demande un gage;
Ne me refuſez pas.

CASSANDRE.

Ce doute eſt un outrage.
Ce que vous demandez eſt-il en mon pouvoir?
C'eſt un ordre pour moi; vous n'avez qu'à vouloir.

ANTIGONE.

Peut-être vous verrez avec quelque ſurpriſe
Le peu qu'à demander l'amitié m'autoriſe.

Je ne veux qu'une esclave.

CASSANDRE.

Heureux de vous servir,
Ils sont tous à vos pieds; c'est à vous de choisir.

ANTIGONE.

Souffrez que je demande une jeune étrangère (*)
Qu'aux murs de Babylone enleva votre père.
Elle est votre partage; accordez-moi ce prix
De tant d'heureux travaux, pour vous-même entrepris.
Votre père, dit-on, l'avait persécutée.
J'aurai soin qu'en ma cour elle soit respectée:
Son nom est... Olimpie.

CASSANDRE.

Olimpie!

ANTIGONE.

Oui, Seigneur.

CASSANDRE *à part.*

De quels traits imprévus il vient percer mon cœur!...
Que je livre Olimpie?

ANTIGONE.

Ecoutez, je me flatte
Que Cassandre envers moi n'a point une ame ingrate.
Sur les moindres objets un refus peut blesser,
Et vous ne voulez pas, sans doute, m'offenser?

CASSANDRE.

Non, vous verrez bientôt cette jeune captive;
Vous-même jugerez s'il faut qu'elle vous suive,

(*) L'acteur doit ici regarder attentivement *Cassandre.*

S'il

S'il peut m'être permis de la mettre en vos mains.
Ce temple eſt interdit aux profanes humains.
Sous les yeux vigilans des dieux et des déeſſes,
Olimpie eſt gardée au milieu des prêtreſſes.
Les portes s'ouvriront quand il en ſera temps.
Dans ce parvis ouvert au reſte des vivans,
Sans vous plaindre de moi, daignez au moins m'attendre.
Des myſtères nouveaux pourront vous y ſurprendre;
Et vous déciderez ſi la terre a des rois
Qui puiſſent aſſervir Olimpie à leurs lois.

(*il rentre dans le temple, et Soſtène ſort.*)

SCENE III.

ANTIGONE, HERMAS *dans le périſtile.*

HERMAS.

SEIGNEUR, vous m'étonnez: quand l'Aſie en alarmes
Voit cent trônes ſanglans diſputés par les armes,
Quand des vaſtes Etats d'Alexandre au tombeau
La fortune prépare un partage nouveau,
Lorſque vous prétendez au ſouverain empire,
Une eſclave eſt l'objet où ce grand cœur aſpire!

ANTIGONE.

Tu dois t'en étonner. J'ai des raiſons, Hermas,
Que je n'oſe encor dire, et qu'on ne connaît pas.
Le ſort de cette eſclave eſt important peut-être
A tous les rois d'Aſie, à quiconque veut l'être,

A quiconque en ſon ſein porte un aſſez grand cœur
Pour oſer d'Alexandre être le ſucceſſeur.
Sur le nom de l'eſclave, et ſur ſes aventures,
J'ai formé dès long-temps d'étranges conjectures.
J'ai voulu m'éclaircir : mes yeux dans ces remparts
Ont quelquefois ſur elle arrêté leurs regards.
Ses traits, les lieux, le temps où le ciel la fit naître,
Les reſpects étonnans que lui prodigue un maître,
Les remords de Caſſandre, et ſes obſcurs diſcours,
A ces ſoupçons ſecrets ont prêté des ſecours.
Je crois avoir percé ce ténébreux myſtère.

HERMAS.

On dit qu'il la chérit, et qu'il l'élève en père.

ANTIGONE.

Nous verrons.... Mais on ouvre, et ce temple ſacré
Nous découvre un autel de guirlandes paré.
Je vois des deux côtés les prêtreſſes paraître;
Au fond du ſanctuaire eſt aſſis le grand-prêtre;
Olimpie et Caſſandre arrivent à l'autel!

SCENE IV.

Les trois portes du temple sont ouvertes. On découvre tout l'intérieur. Les prêtres d'un côté, et les prêtresses de l'autre, s'avancent lentement. Ils sont tous vêtus de robes blanches avec des ceintures dont les bouts pendent à terre. CASSANDRE *et* OLIMPIE *mettent la main sur l'autel.* ANTIGONE *et* HERMAS *restent dans le péristile avec une partie du peuple qui entre par les côtés.* (*c*)

CASSANDRE.

DIEU des rois et des dieux, Etre unique, éternel !
Dieu qu'on m'a fait connaître en ces fêtes augustes
Qui punis les pervers, et qui soutiens les justes,
Près de qui les remords effacent les forfaits,
Confirmez, Dieu clément, les sermens que je fais.
Recevez ces sermens, adorable Olimpie ;
Je soumets à vos lois et mon trône et ma vie,
Je vous jure un amour aussi pur, aussi saint,
Que ce feu de Vesta qui n'est jamais éteint. (*d*)
Et vous, filles des cieux, vous, augustes prêtresses,
Portez avec l'encens mes vœux et mes promesses
Au trône de ces dieux qui daignent m'écouter,
Et détournez les traits que je puis mériter.

OLIMPIE.

Protégez à jamais, ô Dieux en qui j'espère,
Le maître généreux qui m'a servi de père,

Mon amant adoré, mon refpectable époux.
Qu'il foit toujours chéri, toujours digne de vous !
Mon cœur vous eft connu. Son rang et fa couronne
Sont les moindres des biens que fon amour me donne.
Témoins des tendres feux à mon cœur infpirés,
Soyez-en les garans, vous qui les confacrez.
Qu'il m'apprenne à vous plaire, et que votre juftice
Me prépare aux enfers un éternel fupplice,
Si j'oublie un moment, infidelle à vos lois,
Et l'état où je fus, et ce que je lui dois.

CASSANDRE.

Rentrons au fanctuaire où mon bonheur m'appelle.
Prêtreffes, difpofez la pompe folennelle,
Par qui mes jours heureux vont commencer leur cours;
Sanctifiez ma vie, et nos chaftes amours.
J'ai vu les dieux au temple, et je les vois en elle ;
Qu'ils me haïffent tous, fi je fuis infidelle ! ...
Antigone, en ces lieux vous m'avez entendu ;
Aux vœux que vous formiez ai-je affez répondu ?
Vous-même, prononcez fi vous deviez prétendre
A voir entre vos mains l'efclave de Caffandre.
Sachez que ma couronne et toute ma grandeur
Sont de faibles préfens, indignes de fon cœur.
Quelque étroite amitié qui tous deux nous uniffe,
Jugez fi j'ai dû faire un pareil facrifice.

(*ils rentrent dans le temple, les portes fe ferment, le peuple fort du parvis.*)

SCENE V.

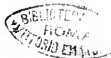
ANTIGONE, HERMAS *dans le périſtile.*

ANTIGONE.

VA, je n'en doute plus, et tout m'eſt découvert ;
Il m'a voulu braver, mais ſois sûr qu'il ſe perd.
Je reconnais en lui la fougueuſe imprudence
Qui tantôt ſert les dieux, et tantôt les offenſe ;
Ce caractère ardent qui joint la paſſion
Avec la politique et la religion ;
Prompt, facile, ſuperbe, impétueux et tendre,
Prêt à ſe repentir, prêt à tout entreprendre.
Il épouſe une eſclave ! Ah ! tu peux bien penſer
Que l'amour à ce point ne ſaurait l'abaiſſer.
Cette eſclave eſt d'un ſang que lui-même il reſpecte.
De ſes deſſeins cachés la trame eſt trop ſuſpecte ;
Il ſe flatte en ſecret qu'Olimpie a des droits
Qui pourront l'élever au rang de roi des rois.
S'il n'était qu'un amant, il m'eût fait confidence
D'un feu qui l'emportait à tant de violence.
Va, tu verras bientôt ſuccéder ſans pitié
Une haine implacable à ſa faible amitié.

HERMAS.

A ſon cœur égaré vous imputez peut-être
Des deſſeins plus profonds que l'amour n'en fait naître.
Dans nos grands intérêts, ſouvent nos actions
Sont, vous le ſavez trop, l'effet des paſſions :


BIBLIOTECA ROMA VITTORIO EM

On se déguise en vain leur pouvoir tyrannique ;
Le faible quelquefois passe pour politique ;
Et Cassandre n'est pas le premier souverain
Qui chérit une esclave et lui donna la main.
J'ai vu plus d'un héros subjugué par sa flamme,
Superbe avec les rois, faible avec une femme.

ANTIGONE.

Tu ne dis que trop vrai : je pèse tes raisons ;
Mais tout ce que j'ai vu confirme mes soupçons.
Te le dirai-je enfin ? les charmes d'Olimpie
Peut-être dans mon cœur portent la jalousie.
Tu n'entrevois que trop mes sentimens secrets ;
L'amour se joint peut-être à ces grands intérêts :
Plus que je ne pensais leur union me blesse.
Cassandre est-il le seul en proie à la faiblesse ?

HERMAS.

Mais il comptait sur vous. Les titres les plus saints
Ne pourront-ils jamais unir les souverains ?
L'alliance, les dons, la fraternité d'armes,
Vos périls partagés, vos communes alarmes,
Vos sermens redoublés, tant de soins, tant de vœux,
N'auraient-ils donc servi qu'au malheur de tous deux?
De la sainte amitié n'est-il donc plus d'exemples ?

ANTIGONE.

L'amitié, je le sais, dans la Gréce a des temples ;
L'intérêt n'en a point, mais il est adoré.
D'ambition, sans doute, et d'amour enivré,

Caſſandre m'a trompé ſur le ſort d'Olimpie.
De mes yeux éclairés Caſſandre ſe défie ;
Il n'a que trop raiſon. Va, peut-être aujourd'hui,
L'objet de tant de vœux n'eſt pas encore à lui.

HERMAS.

Il a reçu ſa main.... Cette enceinte ſacrée
(les initiés, les prêtres et les prêtreſſes traverſent le fond de la ſcène, ayant des palmes ornées de fleurs dans les mains.)
Voit déjà de l'hymen la pompe préparée.
Tous les initiés, de leurs prêtres ſuivis,
Les palmes dans les mains inondent ces parvis,
Et l'amour le plus tendre en ordonne la fête.

ANTIGONE.

Non, te dis-je, on pourra lui ravir ſa conquête....
Viens, je confirai tout à ton zèle, à ta foi ;
J'aurai les lois, les dieux et les peuples pour moi.
Fuyons pour un moment ces pompes qui m'outragent,
Entrons dans la carrière où mes deſſeins m'engagent,
Arroſons, s'il le faut, ces aſiles ſi ſaints,
Moins du ſang des taureaux que du ſang des humains.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

L'HIEROPHANTE, les PRETRES, les PRETRESSES.

Quoique cette ſcène et beaucoup d'autres ſe paſſent dans l'intérieur du temple, cependant, comme les théâtres ſont rarement conſtruits d'une manière favorable à la voix, les acteurs ſont obligés d'avancer dans le périſtile; mais les trois portes du temple, ouvertes, déſignent qu'on eſt dans le temple.

L'HIEROPHANTE.

QUOI! dans ces jours ſacrés! quoi! dans ce temple auguſte,
Où Dieu pardonne au crime, et conſole le juſte,
Une ſeule prêtreſſe oſerait nous priver
Des expiations qu'elle doit achever!
Quoi! d'un ſi ſaint devoir Arzane ſe diſpenſe!

UNE PRETRESSE. (*)

Arzane en ſa retraite, obſtinée au ſilence,
Arroſant de ſes pleurs les images des dieux,
Seigneur, vous le ſavez, ſe cache à tous les yeux;

(*) Ce rôle doit être joué par la prêtreſſe inférieure qui eſt attachée à *Statira.*

En

En proie à ses chagrins, de langueurs affaiblie,
Elle implore la fin d'une mourante vie.

L'HIEROPHANTE.

Nous plaignons son état, mais il faut obéir;
Un moment aux autels elle pourra servir.
Depuis que dans ce temple elle s'est enfermée,
Ce jour est le seul jour où le sort l'a nommée:
Qu'on la fasse venir (*). La volonté du ciel
Demande sa présence, et l'appelle à l'autel.
De guirlandes de fleurs par elle couronnée,
Olimpie en triomphe aux dieux sera menée.
Cassandre, initié dans nos secrets divins,
Sera purifié par ses augustes mains.
Tout doit être accompli. Nos rites, nos mystères,
Ces ordres que les dieux ont donnés à nos pères,
Ne peuvent point changer, ne sont point incertains,
Comme ces faibles lois qu'inventent les humains.

SCENE II.

L'HIEROPHANTE, PRETRES, PRETRESSES, STATIRA.

L'HIEROPHANTE *à Statira.*

Venez: vous ne pouvez, à vous-même contraire,
Refuser de remplir votre saint ministère.
Depuis l'instant sacré qu'en cet asile heureux
Vous avez prononcé d'irrévocables vœux,

(*) La prêtresse inférieure va chercher *Arzane.*

Ce grand jour eſt le ſeul où Dieu vous a choiſie
Pour annoncer ſes lois aux vainqueurs de l'Aſie.
Soyez digne du dieu que vous repréſentez.

STATIRA *couverte d'un voile qui accompagne ſon viſage ſans le cacher, et vêtue comme les autres prêtreſſes.*

O Ciel! après quinze ans qu'en ces murs écartés,
Dans l'ombre du ſilence au monde inacceſſible,
J'avais enſeveli ma deſtinée horrible,
Pourquoi me tires-tu de mon obſcurité?
Tu veux me rendre au jour, à la calamité....

(*à l'Hiérophante.*)

Ah! Seigneur, en ces lieux lorſque je ſuis venue,
C'était pour y pleurer, pour mourir inconnue,
Vous le ſavez.

L'HIEROPHANTE.

Le ciel vous preſcrit d'autres lois;
Et quand vous préſidez pour la première fois
Aux pompes de l'hymen, à notre grand myſtère,
Votre nom, votre rang ne peuvent plus ſe taire:
Il faut parler.

STATIRA.

Seigneur, qu'importe qui je ſois?
Le ſang le plus abject, le ſang des plus grands rois,
Ne ſont-ils pas égaux devant l'Etre ſuprême?
On eſt connu de lui bien plus que de ſoi-même.
De grands noms autrefois avaient pu me flatter,
Dans la nuit de la tombe il les faut emporter.
Laiſſez-moi pour jamais en perdre la mémoire.

L'HIEROPHANTE.

Nous renonçons sans doute à l'orgueil, à la gloire,
Nous pensons comme vous ; mais la Divinité
Exige un aveu simple, et veut la vérité.
Parlez... Vous frémissez !

STATIRA.

Vous frémirez vous-même....
(*aux prêtres et aux prêtresses.*)
Vous qui servez d'un dieu la majesté suprême,
Qui partagez mon sort, à son culte attachés,
Qu'entre vous et ce dieu mes secrets soient cachés.

L'HIEROPHANTE.

Nous vous le jurons tous.

STATIRA.

Avant que de m'entendre,
Dites-moi s'il est vrai que le cruel Cassandre
Soit ici dans le rang de nos initiés ?

L'HIEROPHANTE.

Oui, Madame.

STATIRA.

Il a vu ses forfaits expiés !...

L'HIEROPHANTE.

Hélas ! tous les humains ont besoin de clémence.
Si Dieu n'ouvrait ses bras qu'à la seule innocence,
Qui viendrait dans ce temple encenser les autels ?
Dieu fit du repentir la vertu des mortels.
Ce juge paternel voit du haut de son trône
La terre trop coupable, et sa bonté pardonne.

STATIRA.

Eh bien, si vous savez pour quel excès d'horreur,
Il demande sa grâce et craint un dieu vengeur,
Si vous êtes instruit qu'il fit périr son maître,
(Et quel maître, grands Dieux!) si vous pouvez connaître
Quel sang il répandit dans nos murs enflammés,
Quand aux yeux d'Alexandre à peine encor fermés;
Ayant osé percer sa veuve gémissante,
Sur le corps d'un époux il la jeta mourante;
Vous serez plûs surpris, lorsque vous apprendrez
Des secrets jusqu'ici de la terre ignorés.
Cette femme élevée au comble de la gloire,
Dont la Perse sanglante honore la mémoire,
Veuve d'un demi-dieu, fille de Darius....
Elle vous parle ici, ne l'interrogez plus. (*e*)
(*les prêtres et les prêtresses élèvent les mains, et s'inclinent.*)

L'HIEROPHANTE.

O Dieux! qu'ai-je entendu? Dieux que le crime outrage,
De quels coups vous frappez ceux qui sont votre image!
Statira dans ce temple! Ah! souffrez qu'à genoux
Dans mes profonds respects....

STATIRA.

Grand-prêtre, levez-vous.
Je ne suis plus pour vous la maîtresse du monde;
Ne respectez ici que ma douleur profonde.
Des grandeurs d'ici-bas voyez quel est le sort.
Ce qu'éprouva mon père, au moment de sa mort,

Dans Babylone en ſang je l'éprouvai de même.
Darius roi des rois, privé du diadème,
Fuyant dans des déſerts, errant, abandonné,
Par ſes propres amis ſe vit aſſaſſiné;
Un étranger, un pauvre, un rebut de la terre,
De ſes derniers momens ſoulagea la misère.

(*montrant la prêtreſſe inférieure.*)

Voyez-vous cette femme, étrangère en ma cour?
Sa main, ſa ſeule main m'a conſervé le jour;
Seule elle me tira de la foule ſanglante
Où mes lâches amis me laiſſaient expirante.
Elle eſt éphéſienne, elle guida mes pas
Dans cet auguſte aſile, au bout de mes Etats.
Je vis par mille mains ma dépouille arrachée,
De mourans et de morts la campagne jonchée,
Les ſoldats d'Alexandre érigés tous en rois,
Et les larcins publics appelés grands exploits.
J'eus en horreur le monde, et les maux qu'il enfante;
Loin de lui pour jamais je m'enterrai vivante.
Je pleure, je l'avoue, une fille, une enfant,
Arrachée à mes bras ſur mon corps tout ſanglant.
Cette étrangère ici me tient lieu de famille.
J'ai perdu Darius, Alexandre et ma fille;
Dieu ſeul me reſte.

L'HIEROPHANTE.

Hélas! qu'il ſoit donc votre appui!
Du trône où vous étiez vous montez juſqu'à lui;

Son temple eſt votre cour : ſoyez-y plus heureuſe
Que dans cette grandeur auguſte et dangereuſe,
Sur ce trône terrible, et par vous oublié,
Devenu pour la terre un objet de pitié.

STATIRA.

Ce temple quelquefois, Seigneur, m'a conſolée ;
Mais vous devez ſentir l'horreur qui m'a troublée,
En voyant que Caſſandre y parle aux mêmes dieux,
Contre ſa tête impie implorés par mes vœux.

L'HIEROPHANTE.

Le ſacrifice eſt grand, je ſens trop ce qu'il coûte ;
Mais notre loi vous parle, et votre cœur l'écoute :
Vous l'avez embraſſée.

STATIRA.

Aurais-je pu prévoir
Qu'elle dût m'impoſer cet horrible devoir ?
Je ſens que de mes jours, uſés dans l'amertume,
Le flambeau pâliſſant s'éteint et ſe conſume ;
Et ces derniers momens que Dieu veut me donner,
A quoi vont-ils ſervir ?

L'HIEROPHANTE.

Peut-être à pardonner.
Vous-même vous avez tracé votre carrière,
Marchez-y ſans jamais regarder en arrière.
Les manes affranchis d'un corps vil et mortel
Goûtent ſans paſſions un repos éternel ;
Un nouveau jour leur luit ; ce jour eſt ſans nuage ;
Ils vivent pour les dieux, tel eſt notre partage.

Une retraite heureuſe amène au fond des cœurs
L'oubli des ennemis, et l'oubli des malheurs.

STATIRA.

Il eſt vrai, je fus reine, et ne ſuis que prêtreſſe;
Dans mon devoir affreux ſoutenez ma faibleſſe.
Que faut-il que je faſſe?

L'HIEROPHANTE.

Olimpie à genoux
Doit d'abord en ces lieux ſe jeter devant vous;
C'eſt à vous de bénir cet illuſtre hyménée.

STATIRA.

Je vais la préparer à vivre infortunée:
C'eſt le ſort des humains.

L'HIEROPHANTE.

Le feu ſacré, l'encens,
L'eau luſtrale, les dons offerts aux dieux puiſſans,
Tout ſera préſenté par vos mains reſpectables.

STATIRA.

Et pour qui, malheureuſe! Ah! mes jours déplorables
Juſqu'au dernier moment ſont-ils chargés d'horreur!
J'ai cru dans la retraite éviter mon malheur;
Le malheur eſt par-tout, je m'étais abuſée:
Allons, ſuivons la loi par moi-même impoſée.

L'HIEROPHANTE.

Adieu, je vous admire autant que je vous plains.
Elle vient près de vous.

(*il ſort.*)

SCENE III.

STATIRA, OLIMPIE. (*le théâtre tremble.*)

STATIRA.

Lieux funèbres et faints,
Vous frémiffez ! ... J'entends un horrible murmure,
Le temple eft ébranlé ! ... Quoi ! toute la nature
S'émeut à fon afpect ! Et mes fens éperdus
Sont dans le même trouble et reftent confondus ?

OLIMPIE *effrayée.*

Ah ! Madame ! ...

STATIRA.

Approchez, jeune et tendre victime ;
Cet augure effrayant femble annoncer le crime.
Vos attraits femblent nés pour la feule vertu.

OLIMPIE.

Dieux juftes ! foutenez mon courage abattu !
Et vous, de leurs décrets augufte confidente,
Daignez conduire ici ma jeuneffe innocente ;
Je fuis entre vos mains, diffipez mon effroi.

STATIRA.

Ah ! j'en ai plus que vous... Ma fille, embraffez-moi...
Du fort de votre époux êtes-vous informée ?
Quel eft votre pays ? quel fang vous a formée ?

OLIMPIE.

Humble dans mon état, je n'ai point attendu
Ce rang où l'on m'élève, et qui ne m'eft pas dû.

Caſſandre eſt roi, Madame ; il daigna dans la Gréce,
A la cour de ſon père élever ma jeuneſſe.
Depuis que je tombai dans ſes auguſtes mains,
J'ai vu toujours en lui le plus grand des humains.
Je chéris un époux, et je révère un maître ;
Voilà mes ſentimens, et voilà tout mon être.

STATIRA.

Qu'aiſément, juſte Ciel, on trompe un jeune cœur !
De l'innocence en vous que j'aime la candeur !
Caſſandre a donc pris ſoin de votre deſtinée ?
Quoi ! d'un prince ou d'un roi vous ne ſeriez pas née !

OLIMPIE.

Pour aimer la vertu, pour en ſuivre les lois,
Faut-il donc être né dans la pourpre des rois ?

STATIRA.

Non, je ne vois que trop le crime ſur le trône.

OLIMPIE.

Je n'étais qu'une eſclave.

STATIRA.

Un tel deſtin m'étonne.
Les dieux ſur votre front, dans vos yeux, dans vos traits,
Ont placé la nobleſſe ainſi que les attraits.
Vous eſclave !

OLIMPIE.

Antipatre, en ma première enfance,
Par le ſort des combats me tint ſous ſa puiſſance :
Je dois tout à ſon fils.

STATIRA.

Ainfi vos premiers jours
Ont fenti l'infortune, et vu finir fon cours !
Et la mienne a duré tout le temps de ma vie....
En quel temps, en quels lieux fûtes-vous pourfuivie
Par cet affreux deftin qui vous mit dans les fers ?

OLIMPIE.

On dit que d'un grand roi, maître de l'univers,
On termina la vie, on difputa le trône,
On déchira l'empire ; et que dans Babylone
Caffandre conferva mes jours infortunés,
Dans l'horreur du carnage au glaive abandonnés.

STATIRA.

Quoi! dans ces temps marqués par la mort d'Alexandre,
Captive d'Antipatre, et foumife à Caffandre !

OLIMPIE.

C'eft tout ce que j'ai fu. Tant de malheurs paffés
Par mon bonheur nouveau doivent être effacés.

STATIRA.

Captive à Babylone !.... O Puiffance éternelle !
Vous faites-vous un jeu des pleurs d'une mortelle ?
Le lieu, le temps, fon âge ont excité dans moi
La joie et les douleurs, la tendreffe et l'effroi.
Ne me trompé-je point ? Le ciel fur fon vifage
Du héros mon époux femble imprimer l'image.....

OLIMPIE.

Que dites-vous ?

STATIRA.

Hélas ! tels étaient ſes regards,
Quand moins fier et plus doux, loin des ſanglans haſards,
Relevant ma famille au glaive dérobée,
Il la remit au rang dont elle était tombée,
Quand ſa main ſe joignit à ma tremblante main.
Illuſion trop chère, eſpoir flatteur et vain !
Serait-il bien poſſible ! .... Ecoutez-moi, Princeſſe,
Ayez quelque pitié du trouble qui me preſſe.
N'avez-vous d'une mère aucun reſſouvenir ?

OLIMPIE.

Ceux qui de mon enfance ont pu m'entretenir
M'ont tous dit qu'en ce temps de trouble et de carnage,
Au ſortir du berceau, je fus en eſclavage.
D'une mère jamais je n'ai connu l'amour ;
J'ignore qui je ſuis, et qui m'a miſe au jour....
Hélas ! vous ſoupirez, vous pleurez, et mes larmes
Se mêlent à vos pleurs, et j'y trouve des charmes....
Eh quoi ! vous me ſerrez dans vos bras languiſſans !
Vous faites pour parler des efforts impuiſſans !
Parlez-moi.

STATIRA.

Je ne puis.... Je ſuccombe.... Olimpie !
Le trouble que je ſens me va coûter la vie.

SCENE IV.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIEROPHANTE.

L'HIEROPHANTE.

O Prêtreffe des dieux ! ô Reine des humains !
Quel changement nouveau dans vos triftes deftins !
Que nous faudra-t-il faire, et qu'allez-vous attendre ?

STATIRA.

Des malheurs ; je fuis prête, et je dois tout entendre.

L'HIEROPHANTE.

C'eft le plus grand des biens, d'amertume mêlé ;
Mais il n'en eft point d'autre. Antigone troublé,
Antigone, les fiens, le peuple, les armées,
Toutes les voix enfin, par le zèle animées,
Tout dit que cet objet à vos yeux préfenté,
Qui long-temps comme vous fut dans l'obfcurité,
Que vos royales mains vont unir à Caffandre,
Qu'Olimpie....

STATIRA.

Achevez.

L'HIEROPHANTE.

Eft fille d'Alexandre.

STATIRA, *courant embraffer Olimpie.*

Ah ! mon cœur déchiré me l'a dit avant vous.
O ma fille ! ô mon fang ! ô nom fatal et doux !
De vos embraffemens faut-il que je jouiffe,
Lorfque par votre hymen vous faites mon fupplice !

OLIMPIE.

Quoi! vous feriez ma mère, et vous en gémiffez!

STATIRA.

Non, je bénis les dieux trop long-temps courroucés,
Je fens trop la nature et l'excès de ma joie;
Mais le ciel me ravit le bonheur qu'il m'envoie:
Il te donne à Caffandre!

OLIMPIE.

Ah! fi dans votre flanc
Olimpie a puifé la fource de fon fang,
Si j'en crois mon amour, fi vous êtes ma mère,
Le généreux Caffandre a-t-il pu vous déplaire?

L'HIEROPHANTE.

Oui, vous êtes fon fang, vous n'en pouvez douter,
Caffandre enfin l'avoue, il vient de l'attefter.
Pourrez-vous toutes deux avec lui réunies
Concilier enfin deux races ennemies?

OLIMPIE.

Qui? lui? votre ennemi! tel ferait mon malheur!

STATIRA.

D'Alexandre ton père il eft l'empoifonneur.
Au fein de Statira dont tu tiens la naiffance,
Dans ce fein malheureux qui nourrit ton enfance,
Que tu viens d'embraffer pour la première fois,
Il plongea le couteau dont il frappa les rois.
Il me pourfuit enfin jufqu'au temple d'Ephèfe,
Il y brave les dieux, et feint qu'il les apaife!

A mes bras maternels il ose te tavir ;
Et tu peux demander si je dois le haïr !

OLIMPIE.

Quoi ! d'Alexandre ici le ciel voit la famille !
Quoi ! vous êtes sa veuve ! Olimpie est sa fille !
Et votre meurtrier, ma mère, est mon époux !
Je ne suis dans vos bras qu'un objet de courroux !
Quoi ! cet hymen si cher était un crime horrible !

L'HIEROPHANTE.

Espérez dans le ciel.

OLIMPIE.

Ah ! sa haine inflexible
D'aucune ombre d'espoir ne peut flatter mes vœux ;
Il m'ouvrait un abyme en éclairant mes yeux.
Je vois ce que je suis, et ce que je dois être.
Le plus grand de mes maux est donc de me connaître !
Je devais à l'autel, où vous nous unissiez,
Expirer en victime et tomber à vos pieds.

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, un PRETRE.

LE PRETRE.

On menace le temple, et les divins mystères
Sont bientôt profanés par des mains téméraires ;
Les deux rois désunis disputent à nos yeux
Le droit de commander où commandent les dieux.

Voilà ce qu'annonçaient ces voûtes gémiſſantes,
Et ſous nos pieds craintifs nos demeures tremblantes.
Il ſemble que le ciel veuille nous informer
Que la terre l'offenſe, et qu'il faut le calmer ;
Tout un peuple éperdu, que la diſcorde excite,
Vers les parvis ſacrés vole et ſe précipite ;
Ephèſe eſt diviſée entre deux factions.
Nous reſſemblons bientôt aux autres nations.
La ſainteté, la paix, les mœurs vont diſparaître ;
Les rois l'emporteront, et nous aurons un maître.

L'HIEROPHANTE.

Ah! qu'au moins loin de nous ils portent leurs forfaits!
Qu'ils laiſſent ſur la terre un aſile de paix !
Leur intérêt l'exige.... O mère auguſte et tendre,
Et vous.... dirai-je, hélas! l'épouſe de Caſſandre ?
Aux pieds de ces autels vous pouvez vous jeter.
Aux rois audacieux je vais me préſenter ;
Je connais le reſpect qu'on doit à leur couronne ;
Mais ils en doivent plus à ce Dieu qui la donne.
S'ils prétendent régner, qu'ils ne l'irritent pas.
Nous ſommes, je le ſais, ſans armes, ſans ſoldats,
Nous n'avons que nos lois, voilà notre puiſſance.
Dieu ſeul eſt mon appui, ſon temple eſt ma défenſe ;
Et ſi la tyrannie oſait en approcher,
C'eſt ſur mon corps ſanglant qu'il lui faudra marcher.

(l'Hiérophante ſort avec le prêtre inférieur.)

SCENE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

O destinée ! ô Dieu des autels et du trône !
Contre Cassandre au moins favorise Antigone.
Il me faut donc, ma fille, au déclin de mes jours,
De nos seuls ennemis attendre des secours,
Rechercher un vengeur, au sein de ma misère,
Chez les usurpateurs du trône de ton père !
Chez nos propres sujets, dont les efforts jaloux
Disputent cent Etats, que j'ai possédés tous !
Ils rampaient à mes pieds, ils sont ici mes maîtres.
O trône de Cyrus ! ô sang de mes ancêtres !
Dans quel profond abyme êtes-vous descendus !
Vanité des grandeurs, je ne vous connais plus.

OLIMPIE.

Ma mère, je vous suis.... Ah ! dans ce jour funeste,
Rendez-moi digne au moins du grand nom qui vous reste;
Le devoir qu'il prescrit est mon unique espoir.

STATIRA.

Fille du roi des rois, remplissez ce devoir.

Fin du second acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(*le temple est fermé.*)

CASSANDRE, SOSTENE *dans le péristile.*

CASSANDRE.

La vérité l'emporte, il n'est plus temps de taire
Ce funeste secret qu'avait caché mon père ;
Il a fallu céder à la publique voix.
Oui, j'ai rendu justice à la fille des rois ;
Devais-je plus long-temps, par un cruel silence,
Faire encore à son sang cette mortelle offense ?
Je fus coupable assez.

SOSTENE.

Mais un rival jaloux
Du grand nom d'Olimpie abuse contre vous ;
Il anime le peuple, Ephèse est alarmée ;
De la religion la fureur animée,
Qu'Antigone méprise, et qu'il fait exciter,
Vous fait un crime affreux, un crime à détester,
De posséder la fille, ayant tué la mère.

CASSANDRE.

Les reproches sanglans qu'Ephèse peut me faire,
Vous le savez, grand Dieu, n'approchent pas des miens.
J'ai calmé, grâce au ciel, les cœurs des citoyens,
Le mien sera toujours victime des furies,

Victime de l'amour et de mes barbaries.
Hélas ! j'avais voulu qu'elle tînt tout de moi,
Qu'elle ignorât un ſort qui me glaçait d'effroi.
De ſon père en ſes mains je mettais l'héritage
Conquis par Antipatre, aujourd'hui mon partage.
Heureux par mon amour, heureux par mes bienfaits,
Une fois en ma vie avec moi-même en paix,
Tout était réparé, je lui rendais juſtice.
D'aucun crime après tout mon cœur ne fut complice ;
J'ai tué Statira, mais c'eſt dans les combats,
C'eſt en ſauvant mon père, en lui prêtant mon bras,
C'eſt dans l'emportement du meurtre et du carnage,
Où le devoir d'un fils égarait mon courage ;
C'eſt dans l'aveuglement que la nuit et l'horreur
Répandaient ſur mes yeux troublés par la fureur.
Mon ame en frémiſſait avant d'être punie
Par ce fatal amour qui la tient aſſervie.
Je me crois innocent au jugement des dieux,
Devant le monde entier ; mais non pas à mes yeux,
Non pas pour Olimpie, et c'eſt-là mon ſupplice,
C'eſt-là mon déſeſpoir. Il faut qu'elle choiſiſſe,
Ou de me pardonner, ou de percer mon cœur,
Ce cœur déſeſpéré, qui brûle avec fureur.

SOSTENE.

On prétend qu'Olimpie, en ce temple amenée,
Peut retirer la main qu'elle vous a donnée.

CASSANDRE.

Oui, je le ſais, Soſtène ; et ſi de cette loi

L'objet que j'idolâtre abusait contre moi,
Malheur à mon rival, et malheur à ce temple.
Du culte le plus saint je donne ici l'exemple;
J'en donnerais bientôt de vengeance et d'horreur.
Ecartons loin de moi cette vaine terreur.
Je suis aimé, son cœur est à moi dès l'enfance,
Et l'amour est le dieu qui prendra ma défense.
Courons vers Olimpie.

SCENE II.

CASSANDRE, SOSTENE, L'HIEROPHANTE *sortant du temple.*

CASSANDRE.

INTERPRETE du ciel,
Ministre de clémence, en ce jour solennel,
J'ai de votre saint temple écarté les alarmes.
Contre Antigone encor je n'ai point pris les armes;
J'ai respecté ces temps à la paix consacrés;
Mais donnez cette paix à mes sens déchirés.
J'ai plus d'un droit ici, je saurai les défendre.
Je meurs sans Olimpie, et vous devez la rendre.
Achevons cet hymen.

L'HIEROPHANTE.

Elle remplit, Seigneur,
Des devoirs bien sacrés et bien chers à son cœur.

CASSANDRE.

Tout le mien les partage. Où donc est la prêtresse

Qui doit m'offrir ma femme, et bénir ma tendresse ?

L'HIEROPHANTE.

Elle va l'amener. Puissent de si beaux nœuds
Ne point faire aujourd'hui le malheur de tous deux !

CASSANDRE.

Notre malheur ! ... Hélas! cette seule journée
Voyait de tant de maux la course terminée.
Pour la première fois un moment de douceur
De mes affreux chagrins dissipait la noirceur.

L'HIEROPHANTE.

Peut-être plus que vous Olimpie est à plaindre.

CASSANDRE.

Comment? que dites-vous?... Eh, que peut-elle craindre?

L'HIEROPHANTE *s'en allant.*

Vous l'apprendrez trop tôt.

CASSANDRE.

Non, demeurez. Eh quoi,
Du parti d'Antigone êtes-vous contre moi ?

L'HIEROPHANTE.

Me préservent les cieux de passer les limites
Que mon culte paisible à mon zèle a prescrites !
Les intrigues des cours, les cris des factions,
Des humains que je fuis les tristes passions,
N'ont point encor troublé nos retraites obscures : (*f*)
Au dieu que nous servons nous levons des mains pures.
Les débats des grands rois, prompts à se diviser,
Ne sont connus de nous que pour les apaiser ;

Et nous ignorerions leurs grandeurs passagères,
Sans le fatal besoin qu'ils ont de nos prières.
Pour vous, pour Olimpie, et pour d'autres, Seigneur,
Je vais des immortels implorer la faveur.

CASSANDRE.

Olimpie ! . . .

L'HIEROPHANTE.

En ces lieux ce moment la rappelle.
Voyez si vous avez encor des droits sur elle.
Je vous laisse.

(*il sort et le temple s'ouvre.*)

SCENE III.

CASSANDRE, SOSTENE, STATIRA, OLIMPIE.

CASSANDRE.

Elle tremble, ô Ciel ! et je frémis ! . . .
Quoi ! vous baissez les yeux de vos larmes remplis !
Vous détournez de moi ce front où la nature
Peint l'ame la plus noble, et l'ardeur la plus pure !

OLIMPIE, *se jetant dans les bras de sa mère.*

Ah, barbare ! . . . Ah, Madame !

CASSANDRE.

Expliquez-vous, parlez.
Dans quels bras fuyez-vous mes regards désolés ?

Que m'a-t-on dit? pourquoi me caufer tant d'alarmes?
Qui donc vous accompagne et vous baigne de larmes?

STATIRA, *fe dévoilant et fe retournant vers Caffandre.*

Regarde qui je fuis.

CASSANDRE.

A fes traits . . . . à fa voix . . . .
Mon fang fe glace!.. où fuis-je? et qu'eft-ce que je vois?

STATIRA.

Tes crimes.

CASSANDRE.

Statira peut ici reparaître!

STATIRA.

Malheureux! reconnais la veuve de ton maître,
La mère d'Olimpie.

CASSANDRE.

O tonnerres du ciel,
Grondez fur moi, tombez fur ce front criminel!

STATIRA.

Que n'as-tu fait plus tôt cette horrible prière?
Eternel ennemi de ma famille entière,
Si le ciel l'a voulu, fi par tes premiers coups
Toi feul as fait tomber mon trône et mon époux;
Si dans ce jour de crime, au milieu du carnage,
Tu te fentis, barbare, affez peu de courage
Pour frapper une femme, et lui perçant le flanc
La plonger de tes mains dans les flots de fon fang,
De ce fang malheureux laiffe-moi ce qui refte.
Faut-il qu'en tous les temps ta main me foit funefte?

N'arrache point ma fille à mon cœur, à mes bras ;
Quand le ciel me la rend, ne me l'enlève pas.
Des tyrans de la terre à jamais ſéparée,
Reſpecte au moins l'aſile où je ſuis enterrée :
Ne viens point, malheureux, par d'indignes efforts,
Dans ces tombeaux ſacrés, perſécuter les morts.

CASSANDRE.

Vous m'avez plus frappé que n'eût fait le tonnerre,
Et mon front à vos pieds n'oſe toucher la terre.
Je m'en avoue indigne après mes attentats ;
Et ſi je m'excuſais ſur l'horreur des combats,
Si je vous apprenais que ma main fut trompée
Quand des jours d'un héros la trame fut coupée,
Que je ſervais mon père en m'armant contre vous,
Je ne fléchirais point votre juſte courroux.
Rien ne peut m'excuſer. . . . Je pourrais dire encore
Que je ſauvai ce ſang que ma tendreſſe adore,
Que je mets à vos pieds mon ſceptre et mes Etats.
Tout eſt affreux pour vous ! ... Vous ne m'écoutez pas !
Ma main m'arracherait ma malheureuſe vie
Moins pleine de forfaits que de remords punie,
Si votre propre ſang, l'objet de tant d'amour,
Malgré lui, malgré moi, ne m'attachait au jour.
Avec un ſaint reſpect j'élevai votre fille,
Je lui tins lieu quinze ans de père et de famille ;
Elle a mes vœux, mon cœur ; et peut-être les dieux
Ne nous ont aſſemblés dans ces auguſtes lieux

Que pour y réparer, par un faint hyménée,
L'épouvantable horreur de notre deftinée.

STATIRA.

Quel hymen ! . . . O mon fang ! tu recevrais la foi,
De qui ? de l'affaffin d'Alexandre et de moi !

OLIMPIE.

Non . . . ma mère, éteignez ces flambeaux effroyables,
Ces flambeaux de l'hymen entre nos mains coupables ;
Eteignez dans mon cœur l'affreux reffouvenir
Des nœuds, des triftes nœuds qui devaient nous unir.
Je préfère (et ce choix n'a rien qui vous étonne)
La cendre qui vous couvre au fceptre qu'il me donne.
Je n'ai point balancé ; laiffez-moi dans vos bras
Oublier tant d'amour avec tant d'attentats.
Votre fille en l'aimant devenait fa complice.
Pardonnez, acceptez mon jufte facrifice ;
Séparez, s'il fe peut, mon cœur de fes forfaits,
Empêchez-moi fur-tout de le revoir jamais. . .

STATIRA.

Je reconnais ma fille, et fuis moins malheureufe.
Tu rends un peu de vie à ma langueur affreufe ;
Je renais. . . Ah! grands Dieux! vouliez-vous que ma main
Préfentât Olimpie à ce monftre inhumain ?
Qu'exigiez-vous de moi ? quel affreux miniftère,
Et pour votre prêtreffe, hélas ! et pour fa mère !
Vous en avez pitié, vous ne prétendiez pas
M'arrêter dans le piége où vous guidiez mes pas.

Cruel,

Cruel, n'infulte plus et l'autel et le trône ;
Tu fouillas de mon fang les murs de Babylone ;
J'aimerais mieux encore une feconde fois
Voir ce fang répandu par l'affaffin des rois,
Que de voir mon fujet, mon ennemi ... Caffandre,
Aimer infolemment la fille d'Alexandre.

CASSANDRE.

Je me condamne encore avec plus de rigueur ;
Mais j'aime, mais cédez à l'amour en fureur.
Olimpie eft à moi ; je fais quel fut fon père ;
Je fuis roi comme lui, j'en ai le caractère,
J'en ai les droits, la force ; elle eft ma femme enfin :
Rien ne peut féparer mon fort et fon deftin.
Ni fes frayeurs, ni vous, ni les dieux, ni mes crimes,
Rien ne rompra jamais des nœuds fi légitimes.
Le ciel de mes remords ne s'eft point détourné ;
Et puifqu'il nous unit, il a tout pardonné.
Mais fi l'on veut m'ôter cette époufe adorée,
Sa main qui m'appartient, fa foi qu'elle a jurée,
Il faut verfer ce fang, il faut m'ôter ce cœur,
Qui ne connaît plus qu'elle, et qui vous fait horreur.
Vos autels à mes yeux n'ont plus de privilége ;
Si je fus meurtrier, je ferai facrilége.
J'enlèverais ma femme à ce temple, à vos bras,
Aux dieux même, à nos dieux, s'ils ne m'exauçaient pas.
Je demande la mort, je la veux, je l'envie,
Mais je n'expirerai que l'époux d'Olimpie.

Il faudra malgré vous que j'emporte au tombeau
Et l'amour le plus tendre et le nom le plus beau,
Et les remords affreux d'un crime involontaire,
Qui fléchiront du moins les manes de son père.
(Cassandre sort avec Sostène.)

SCENE IV.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

Quel moment! quel blasphème! ô Ciel! qu'ai-je entendu?
Ah! ma fille, à quel prix mon sang m'est-il rendu!
Tu ressens, je le vois, les horreurs que j'éprouve;
Dans tes yeux effrayés ma douleur se retrouve;
Ton cœur répond au mien; tes chers embrassemens,
Tes soupirs enflammés consolent mes tourmens;
Ils sont moins douloureux, puisque tu les partages.
Ma fille est mon asile en ces nouveaux naufrages.
Je puis tout supporter, puisque je vois en toi
Un cœur digne en effet d'Alexandre et de moi.

OLIMPIE.

Ah! le ciel m'est témoin si mon ame est formée
Pour imiter la vôtre, et pour être animée
Des mêmes sentimens et des mêmes vertus.
O veuve d'Alexandre! ô sang de Darius!
Ma mère! . . . Ah! fallait-il qu'à vos bras enlevée,
Par les mains de Cassandre on me vît élevée?

Pourquoi votre aſſaſſin, prévenant mes ſouhaits,
A-t-il marqué pour moi ſes jours par ſes bienfaits?
Que ſa cruelle main ne m'a-t-elle opprimée!
Bienfaits trop dangereux! pourquoi m'a-t-il aimée?

STATIRA.

Ciel! qui vois-je paraître en ces lieux retirés?
Antigone lui-même!

SCENE V.

STATIRA, OLIMPIE, ANTIGONE.

ANTIGONE.

O Reine, demeurez.
Vous voyez un des rois formés par Alexandre,
Qui reſpecte ſa veuve, et qui vient la défendre;
Vous pourriez remonter, du pied de cet autel,
Au premier rang du monde où vous plaça le ciel,
Y mettre votre fille, et prendre au moins vengeance
Du raviſſeur altier qui tous trois nous offenſe.
Votre ſort eſt connu, tous les cœurs ſont à vous;
Ils ſont las des tyrans que votre auguſte époux
Laiſſa par ſon trépas maîtres de ſon empire.
Pour ce grand changement votre nom peut ſuffire.
M'avoûrez-vous ici pour votre défenſeur?

STATIRA.

Oui, ſi c'eſt la pitié qui conduit votre cœur,
Si vous ſervez mon ſang, ſi votre offre eſt ſincère.

ANTIGONE.

Je ne fouffrirai pas qu'un jeune téméraire
Des mains de votre fille et de tant de vertus
Obtienne un double droit au trône de Cyrus ;
Il en eft trop indigne ; et pour un tel partage
Je n'ai pas préfumé qu'il ait votre fuffrage.
Je n'ai point au grand-prêtre ouvert ici mon cœur ;
Je me fuis préfenté comme un adorateur
Qui des divinités implore la clémence.
Je me préfente à vous armé de la vengeance.
La veuve d'Alexandre, oubliant fa grandeur,
De fa famille au moins n'oublîra point l'honneur.

STATIRA.

Mon cœur eft détaché du trône et de la vie,
L'un me fut enlevé, l'autre eft bientôt finie.
Mais fi vous arrachez aux mains d'un raviffeur
Le feul bien que les dieux rendaient à ma douleur,
Si vous la protégez, fi vous vengez fon père,
Je ne vois plus en vous que mon dieu tutélaire.
Seigneur, fauvez ma fille, au bord de mon tombeau,
Du crime et du danger d'époufer mon bourreau.

ANTIGONE.

Digne fang d'Alexandre, approuvez-vous mon zèle ?
Acceptez-vous mon offre, et penfez-vous comme elle ?

OLIMPIE.

Je dois haïr Caffandre.

ANTIGONE.

Il faut donc m'accorder
Le prix, le noble prix que je viens demander.

Contre mon allié je prends votre défenfe ;
Je crois vous mériter ; foyez ma récompenfe.
Toute autre eft un outrage, et c'eft vous que je veux.
Caffandre n'eft pas fait pour obtenir vos vœux.
Parlez ; et je tiendrai cette gloire fuprême
De mon bras, de la reine, et fur-tout de vous-même ;
Prononcez : daignez-vous m'honorer d'un tel prix ?

STATIRA.

Décidez.

OLIMPIE.

Laiffez-moi reprendre mes efprits....
J'ouvre à peine les yeux. Tremblante, épouvantée,
Du fein de l'efclavage en ce temple jetée,
Fille de Statira, fille d'un demi-dieu,
Je retrouve une mère en cet augufte lieu,
De fon rang, de fes biens, de fon nom dépouillée,
Et d'un fommeil de mort à peine réveillée ;
J'époufe un bienfaiteur .... il eft un affaffin.
Mon époux de ma mère a déchiré le fein.
Dans cet entaffement d'horribles aventures,
Vous m'offrez votre main pour venger mes injures.
Que puis-je vous répondre ?... Ah ! dans de tels momens,
(*embraffant fa mère.*)
Voyez à qui je dois mes premiers fentimens,
Voyez fi les flambeaux des pompes nuptiales
Sont faits pour éclairer ces horreurs fi fatales,
Quelle foule de maux m'environne en un jour,
Et fi ce cœur glacé peut écouter l'amour.

STATIRA.

Ah! je vous réponds d'elle, et le ciel vous la donne.
La majesté, peut-être, ou l'orgueil de mon trône
N'avait pas destiné, dans mes premiers projets,
La fille d'Alexandre à l'un de mes sujets;
Mais vous la méritez en osant la défendre.
C'est vous qu'en expirant désignait Alexandre;
Il nomma le plus digne, et vous le devenez:
Son trône est votre bien, quand vous le soutenez.
Que des dieux immortels la faveur vous seconde!
Que leur main vous conduise à l'empire du monde!
Alexandre et sa veuve, ensevelis tous deux,
Lui dans la tombe, et moi dans ces murs ténébreux,
Vous verront sans regret au trône de mes pères;
Et puissent désormais les destins moins sévères
En écarter pour vous cette fatalité
Qui renversa toujours ce trône ensanglanté!

ANTIGONE.

Il sera relevé par la main d'Olimpie.
Montrez-vous avec elle aux peuples de l'Asie.
Sortez de cet asile, et je vais tout presser,
Pour venger Alexandre, et pour le remplacer.

(*il sort.*)

SCENE VI.

STATIRA, OLIMPIE.

STATIRA.

Ma fille, c'eſt par toi que je romps la barrière
Qui me ſépare ici de la nature entière;
Et je rentre un moment dans ce monde pervers,
Pour venger mon époux, ton hymen et tes fers.
Dieu donnera la force à mes mains maternelles
De briſer avec toi tes chaînes criminelles.
Viens remplir ma promeſſe, et me faire oublier,
Par des ſermens nouveaux, le crime du premier.

OLIMPIE.

Hélas!...

STATIRA.

Quoi! tu gémis?

OLIMPIE.

Cette même journée
Allumerait deux fois les flambeaux d'hymenée?

STATIRA.

Que dis-tu?

OLIMPIE.

Permettez, pour la première fois,
Que je vous faſſe entendre une timide voix.
Je vous chéris, ma mère, et je voudrais répandre
Le ſang que je reçus de vous et d'Alexandre,
Si j'obtenais des dieux, en le feſant couler,
De prolonger vos jours ou de les conſoler.

STATIRA.

O ma chère Olimpie !

OLIMPIE.

Oferai-je encor dire
Que votre afile obfcur eft le trône où j'afpire ?
Vous m'y verrez foumife, et foulant à vos pieds
Ces trônes malheureux, pour vous feule oubliés.
Alexandre mon père, enfermé dans la tombe,
Veut-il que de nos mains fon ennemi fuccombe ?
Laiffons là tous ces rois dans l'horreur des combats,
Se punir l'un par l'autre, et venger fon trépas ;
Mais nous, de tant de maux victimes innocentes,
A leurs bras forcenés joignant nos mains tremblantes,
Faudra-t-il nous charger d'un meurtre infructueux ?
Les larmes font pour nous, les crimes font pour eux.

STATIRA.

Des larmes ! Eh pour qui les vois-je ici répandre ?
Dieux ! m'avez-vous rendu la fille d'Alexandre ?
Eft-ce elle que j'entends ?

OLIMPIE.

Ma mère...

STATIRA.

O Ciel vengeur !

OLIMPIE.

Caffandre !...

STATIRA.

Explique-toi ; tu me glaces d'horreur.
Parle.

OLIMPIE.

Je ne le puis.

STATIRA.

Va, tu m'arraches l'ame ;
Finis ce trouble affreux ; parle, dis-je.

OLIMPIE.

Ah ! Madame,
Je sens trop de quels coups je viens de vous frapper ;
Mais je vous chéris trop pour vouloir vous tromper.
Prête à me séparer d'un époux si coupable,
Je le fuis... mais je l'aime.

STATIRA.

O parole exécrable !
Dernier de mes momens ! cruelle fille, hélas !
Puisque tu peux l'aimer, tu ne le fuiras pas.
Tu l'aimes ! tu trahis Alexandre et ta mère !
Grand Dieu ! j'ai vu périr mon époux et mon père ;
Tu m'arrachas ma fille, et ton ordre inhumain
Me la fait retrouver pour mourir de sa main !

OLIMPIE.

Je me jette à vos pieds....

STATIRA.

Fille dénaturée !
Fille trop chère ! ...

OLIMPIE.

Hélas ! de douleurs dévorée,
Tremblante à vos genoux, je les baigne de pleurs.
Ma mère, pardonnez.

STATIRA.

Je pardonne..... et je meurs.

OLIMPIE.

Vivez, écoutez-moi.

STATIRA.

Que veux-tu ?

OLIMPIE.

Je vous jure,
Par les dieux, par mon nom, par vous, par la nature,
Que je m'en punirai, qu'Olimpie aujourd'hui
Répandra tout ſon ſang avant que d'être à lui.
Mon cœur vous eſt connu. Je vous ai dit que j'aime;
Jugez par ma faibleſſe, et par cet aveu même,
Si ce cœur eſt à vous, et ſi vous l'emportez
Sur mes ſens éperdus que l'amour a domptés.
Ne conſidérez point ma faibleſſe et mon âge;
De mon père et de vous je me ſens le courage :
J'ai pu les offenſer, je ne peux les trahir;
Et vous me connaîtrez en me voyant mourir.

STATIRA.

Tu peux mourir, dis-tu, fille inhumaine et chère,
Et tu ne peux haïr l'aſſaſſin de ton père !

OLIMPIE.

Arrachez-moi ce cœur, vous verrez qu'un époux,
Quelque cher qu'il me fût, y régnait moins que vous;
Vous y reconnaîtrez ce pur ſang qui m'anime.
Pour me juſtifier prenez votre victime,
Immolez votre fille.

STATIRA.

Ah ! j'en crois tes vertus ;
Je te plains, Olimpie, et ne t'accuſe plus :
J'eſpère en ton devoir, j'eſpère en ton courage.
Moi-même j'ai pitié d'un amour qui m'outrage.
Tu déchires mon cœur, et tu ſais l'attendrir ;
Conſole au moins ta mère en la feſant mourir.
Va, je ſuis malheureuſe, et tu n'es point coupable.

OLIMPIE.

Qui de nous deux, ô Ciel ! eſt la plus miſérable ?

Fin du troiſième acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HERMAS, *dans le périſtile.*

HERMAS.

Vous me l'aviez bien dit, les ſaints lieux profanés
Aux horreurs des combats vont être abandonnés.
Vos ſoldats près du temple occupent ce paſſage.
Caſſandre ivre d'amour, de douleur et de rage,
Des dieux qu'il invoquait défiant le courroux,
Par cet autre chemin s'avance contre vous.
Le ſignal eſt donné; mais dans cette entrepriſe,
Entre Caſſandre et vous le peuple ſe diviſe.

ANTIGONE *en ſortant.*

Je le réunirai.

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, CASSANDRE, SOSTENE.

CASSANDRE, *arrêtant Antigone.*

Demeure, indigne ami,
Infidelle allié, déteſtable ennemi;
M'oſes-tu diſputer ce que le ciel me donne?

ANTIGONE.

Oui. Quelle eſt la ſurpriſe où ton cœur s'abandonne!

La fille d'Alexandre a des droits aſſez grands
Pour faire armer l'Aſie, et trembler nos tyrans.
Babylone eſt ſa dot, et ſon droit eſt l'empire.
Je prétends l'un et l'autre; et je veux bien te dire
Que tes pleurs, tes regrets, tes expiations,
N'en impoſeront pas aux yeux des nations.
Ne crois pas qu'à préſent l'amitié conſidère
Si tu fus innocent de la mort de ſon père;
L'opinion fait tout; elle t'a condamné.
Aux faibleſſes d'amour ton cœur abandonné
Séduiſait Olimpie en cachant ſa naiſſance;
Tu crus enſevelir dans l'éternel ſilence
Ce funeſte ſecret dont je ſuis informé;
Ce n'eſt qu'en la trompant que tu pus être aimé.
Ses yeux s'ouvrent enfin, c'en eſt fait; et Caſſandre
N'oſe lever les ſiens, n'a plus rien à prétendre.
De quoi t'es-tu flatté? penſais-tu que ſes droits
T'élèveraient un jour au rang de roi des rois?
Je peux de Statira prendre ici la défenſe;
Mais veux-tu conſerver notre antique alliance?
Veux-tu régner en paix dans tes nouveaux Etats?
Me revoir ton ami, t'appuyer de mon bras?...

CASSANDRE.

Eh bien?

ANTIGONE.

Cède Olimpie, et rien ne nous ſépare.
Je périrai pour toi; ſinon, je te déclare

Que je fuis le plus grand de tous tes ennemis.
Connais tes intérêts, pèfe-les, et choifis.

CASSANDRE.

Je n'aurai pas de peine, et je venais te faire
Une offre différente, et qui pourra te plaire.
Tu ne connais ni loi ni remords ni pitié,
Et c'eft un jeu pour toi de trahir l'amitié.
J'ai craint le ciel du moins: tu ris de fa juftice,
Tu jouis des forfaits dont tu fus le complice;
Tu n'en jouiras pas, traître.....

ANTIGONE.

Que prétends-tu?

CASSANDRE.

Si dans ton ame atroce il eft quelque vertu,
N'employons pas les mains du foldat mercenaire,
Pour affouvir ta rage et fervir ma colère.
Qu'a de commun le peuple avec nos factions?
Eft-ce à lui de mourir pour nos divifions?
C'eft à nous, c'eft à toi, fi tu te fens l'audace
De braver mon courage, ainfi que ma difgrâce.
Je ne fus pas admis au commerce des dieux,
Pour aller égorger mon ami fous leurs yeux;
C'eft un crime nouveau, c'eft toi qui le prépares.
Va, nous étions formés pour être des barbares.
Marchons; viens décider de ton fort et du mien,
T'abreuver de mon fang, ou verfer tout le tien.

ANTIGONE.

J'y consens avec joie, et sois sûr qu'Olimpie
Acceptera la main qui t'ôtera la vie.

(*ils mettent l'épée à la main.*)

SCENE III.

CASSANDRE, ANTIGONE, HERMAS, SOSTENE.

L'HIEROPHANTE *sort du temple, précipitamment, avec les prêtres et les initiés, qui se jettent avec une foule de peuple entre Cassandre et Antigone, et les désarment.*

L'HIEROPHANTE.

PROFANES, c'en est trop. Arrêtez, respectez
Et le dieu qui vous parle, et ses solennités. (*g*)
Prêtres, Initiés, Peuple, qu'on les sépare;
Bannissez du lieu saint la discorde barbare,
Expiez vos forfaits.... Glaives, disparaissez.
Pardonne, Dieu puissant! vous, Rois, obéissez.

CASSANDRE.

Je cède au ciel, à vous.

ANTIGONE.

Je persiste; et j'atteste
Les manes d'Alexandre et le courroux céleste,
Que tant que je vivrai, je ne souffrirai pas
Qu'Olimpie à mes yeux passe ici dans ses bras,

Et que cet hyménée illégitime, impie,
Soit la honte d'Ephèse, et l'horreur de l'Asie.

CASSANDRE.

Sans doute il le ferait si tu l'avais formé.

L'HIEROPHANTE.

D'un esprit plus remis, d'un cœur moins enflammé,
Rendez-vous à la loi, respectez sa justice;
Elle est commune à tous, il faut qu'on l'accomplisse.
La cabane du pauvre et le trône des rois,
Egalement soumis, entendent cette voix;
Elle aide la faiblesse, elle est le frein du crime,
Et délie à l'autel l'innocente victime.
Si l'époux, quel qu'il soit, et quel que soit son rang,
Des parens de sa femme a répandu le sang,
Fût-il purifié dans nos sacrés mystères
Par le feu de Vesta, par les eaux salutaires,
Et par le repentir, plus nécessaire qu'eux,
Son épouse en ce jour peut former d'autres nœuds;
Elle le peut sans honte, à moins que sa clémence
A l'exemple des dieux ne pardonne l'offense.
La loi donne un seul jour, elle accourcit les temps
Des chagrins attachés à ces grands changemens:
Mais sur-tout attendez les ordres d'une mère;
Elle a repris ses droits, le sacré caractère
Que la nature donne, et que rien n'affaiblit.
A son auguste voix Olimpie obéit.
Qu'osez-vous attenter, quand c'est à vous d'attendre

Les

Les arrêts de la veuve et du sang d'Alexandre ?
(*il sort avec sa suite.*)

ANTIGONE.

C'est assez, j'y souscris, Pontife, elle est à moi.
(*Antigone sort avec Hermas.*)

SCENE IV.

CASSANDRE, SOSTENE, *dans le péristile.*

CASSANDRE.

Elle n'y sera pas, cœur barbare et sans foi.
Arrachons-la, Sostène, à ce fatal asile,
A l'espoir insolent de ce coupable habile,
Qui rit de mes remords, insulte à ma douleur,
Et tranquille et serein vient m'arracher le cœur.

SOSTENE.

Il séduit Statira, Seigneur, il s'autorise
Et des lois qu'il viole, et des dieux qu'il méprise.

CASSANDRE.

Enlevons-la, te dis-je, aux dieux que j'ai servis,
Et par qui désormais tous mes soins sont trahis.
J'accepterais la mort, je bénirais la foudre ;
Mais qu'enfin mon épouse ose ici se résoudre
A passer en un jour à cet autel fatal
De la main de Cassandre à la main d'un rival,
Tombe en cendres ce temple avant que je l'endure !
Ciel ! tu me pardonnais. Plus tranquille et plus pure,

Mon ame à cet efpoir ofait s'abandonner ;
Tu m'ôtes Olimpie, eft-ce-là pardonner ?

SOSTENE.

Il ne vous l'ôte point : ce cœur docile et tendre,
Si foumis à vos lois, fi content de fe rendre,
Ne peut jufqu'à l'oubli paffer en un moment.
Le cœur ne connaît point un fi prompt changement.
Elle peut vous aimer fans trahir la nature.
Vos coups dans les combats portés à l'aventure
Ont verfé, je l'avoue, un fang bien précieux ;
C'eft un malheur pour vous que permirent les dieux.
Vous n'avez point trempé dans la mort de fon père,
Vos pleurs ont effacé tout le fang de fa mère ;
Ses malheurs font paffés, vos bienfaits font préfens.

CASSANDRE.

Vainement cette idée apaife mes tourmens.
Ce fang de Statira, ces manes d'Alexandre,
D'une voix trop terrible ici fe font entendre.
Softène, elle eft leur fille, elle a le droit affreux
De haïr fans retour un époux malheureux.
Je fens qu'elle m'abhorre, et moi je la préfère
Au trône de Cyrus, au trône de la terre.
Ces expiations, ces myftères cachés,
Indifférens aux rois, et par moi recherchés,
Elle en était l'objet ; mon ame criminelle
Ne s'approchait des dieux que pour s'approcher d'elle.

SOSTENE, *apercevant Olimpie.*

Hélas ! la voyez-vous en proie à fes douleurs ?

Elle embraſſe un autel, et le baigne de pleurs.

CASSANDRE.

Au temple, à cet autel, il eſt temps qu'on l'enlève.
Va, cours, que tout ſoit prêt.

(*Soſtène ſort.*)

SCENE V.

CASSANDRE, OLIMPIE.

OLIMPIE *courbée ſur l'autel ſans voir Caſſandre.*

Que mon cœur ſe ſoulève!
Qu'il eſt déſeſpéré!... qu'il ſe condamne! hélas!
(*apercevant Caſſandre.*)
Que vois-je!

CASSANDRE.

Votre époux!

OLIMPIE.

Non, vous ne l'êtes pas.
Non, Caſſandre.... jamais ne prétendez à l'être.

CASSANDRE.

Eh bien, j'en ſuis indigne, et je dois me connaître.
Je fais tous les forfaits que mon ſort inhumain,
Pour nous perdre tous deux, a commis par ma main;
J'ai cru les expier, j'en comble la meſure,
Ma préſence eſt un crime, et ma flamme une injure....
Mais, daignez me répondre.... Ai-je par mes ſecours
Aux fureurs de la guerre arraché vos beaux jours?

OLIMPIE.

Pourquoi les conferver ?

CASSANDRE.

Au fortir de l'enfance
Ai-je affez refpecté votre aimable innocence ?
Vous ai-je idolâtrée ?

OLIMPIE.

Ah ! c'eft-là mon malheur.

CASSANDRE.

Après le tendre aveu de la plus pure ardeur,
Libre dans vos bontés, maîtreffe de vous-même,
Cette voix favorable à l'époux qui vous aime,
Aux lieux où je vous parle, à ces mêmes autels,
A joint à mes fermens vos fermens folennels !

OLIMPIE.

Hélas ! il eft trop vrai ! ... Que le courroux célcfte
Ne me puniffe pas d'un ferment fi funefte !

CASSANDRE.

Vous m'aimiez, Olimpie !

OLIMPIE.

Ah ! pour comble d'horreur,
Ne me reproche pas ma déteftable erreur.
Il te fut trop aifé d'éblouir ma jeuneffe ;
D'un cœur qui s'ignorait tu trompas la faibleffe ;
C'eft un forfait de plus.... Fuis-moi ; ces entretiens
Sont un crime pour moi, plus affreux que les tiens.

CASSANDRE.

Craignez d'en commettre un plus funeste peut-être,
En acceptant les vœux d'un barbare et d'un traître;
Et si pour Antigone....

OLIMPIE.

Arrête, malheureux.
D'Antigone et de toi je rejette les vœux.
Après que cette main, lâchement abusée,
S'est pu joindre à ta main de mon sang arrosée,
Nul mortel désormais n'aura droit sur mon cœur.
J'ai l'hymen et le monde, et la vie en horreur.
Maîtresse de mon choix, sans que je délibère,
Je choisis les tombeaux qui renferment ma mère;
Je choisis cet asile, où Dieu doit posséder
Ce cœur qui se trompa quand il put te céder.
J'embrasse les autels, et déteste ton trône,
Et tous ceux de l'Asie.... et sur-tout d'Antigone.
Va-t-en, ne me vois plus.... va, laisse-moi pleurer
L'amour que j'ai promis, et qu'il faut abhorrer.

CASSANDRE.

Eh bien, de mon rival si l'amour vous offense,
Vous ne sauriez m'ôter un rayon d'espérance;
Et quand votre vertu rejette un autre époux,
Ce refus est ma grâce, et je me crois à vous.
Tout souillé que je suis du sang qui vous fit naître,
Vous êtes, vous serez la moitié de mon être,
Moitié chère et sacrée, et de qui les vertus
Ont arrêté sur moi les foudres suspendus,

Ont gardé ſur mon cœur un empire ſuprême ,
Et devraient déſarmer votre mère elle-même.

OLIMPIE.

Ma mère ! ... Quoi ! ta bouche a prononcé ſon nom !
Ah ! ſi le repentir , ſi la compaſſion ,
Si ton amour au moins peut fléchir ton audace ,
Fuis les lieux qu'elle habite , et l'autel que j'embraſſe ,
Laiſſe-moi.

CASSANDRE.

Non , ſans vous , je n'en ſaurais ſortir.
A me ſuivre à l'inſtant vous devez conſentir.

(*il la prend par la main.*)

Chère épouſe , venez.

OLIMPIE, *la retirant avec tranſport.*

Traite-moi donc comme elle ,
Frappe une infortunée à ſon devoir fidelle ;
Dans ce cœur déſolé porte un coup plus certain.
Tout mon ſang fut formé pour couler ſous ta main.
Frappe , dis-je.

CASSANDRE.

Ah ! trop loin vous portez la vengeance ;
J'eus moins de cruauté , j'eus moins de violence.
Le ciel ſait faire grâce , et vous ſavez punir ;
Mais c'eſt trop être ingrate , et c'eſt trop me haïr.

OLIMPIE.

Ma haine eſt-elle juſte , et l'as-tu méritée ? ...
Caſſandre , ſi ta main féroce , enſanglantée ,

Ta main qui de ma mère ofa percer le flanc,
N'eût frappé que moi feule, et verfé que mon fang,
Je te pardonnerais, je t'aimerais.... barbare.
Va, tout nous défunit.

CASSANDRE.

Non, rien ne nous fépare.
Quand vous auriez Caffandre encor plus en horreur,
Quand vous m'épouferiez pour me percer le cœur,
Vous me fuivrez.... Il faut que mon fort s'accompliffe.
Laiffez-moi mon amour, du moins pour mon fupplice:
Ce fupplice eft fans terme, et j'en jure par vous.
Haïffez, puniffez, mais fuivez votre époux.

SCENE VI.

CASSANDRE, OLIMPIE, SOSTENE.

SOSTENE.

PARAISSEZ, ou bientôt Antigone l'emporte.
Il parle à vos guerriers, il affiége la porte,
Il féduit vos amis près du temple affemblés;
Par fa voix redoutable ils femblent ébranlés:
Il attefte Alexandre, il attefte Olimpie.
Tremblez pour votre amour, tremblez pour votre vie.
Venez.

CASSANDRE.

A mon rival ainfi vous m'immolez!
Je vais chercher la mort, puifque vous le voulez.

OLIMPIE.

Moi ! vouloir ton trépas ! .. va , j'en fuis incapable...
Vis loin de moi.

CASSANDRE.

Sans vous , le jour m'eft exécrable ;
Et s'il m'eft confervé , je revole en ces lieux ,
Je vous arrache au temple , ou j'y meurs à vos yeux.
(*il fort avec Softène.*)

SCENE VII.

OLIMPIE *feule.*

MALHEUREUSE ! ... Et c'eft lui qui caufe mes alarmes !
Ah ! Caffandre , eft-ce à toi de me coûter des larmes ?
Faut-il tant de combats pour remplir fon devoir ?
Vous aurez fur mon ame un abfolu pouvoir ,
O fang dont je naquis , ô voix de la nature !
Je m'abandonne à vous , c'eft pour vous que je jure
De vous facrifier mes plus chers fentimens. . . .
Sur cet autel , hélas ! j'ai fait d'autres fermens. . . .
Dieux ! vous les receviez ; ô Dieux , votre clémence
A du plus tendre amour approuvé l'innocence.
Vous avez tout changé... mais changez donc mon cœur,
Donnez-lui la vertu conforme à fon malheur . . . .
Ayez quelque pitié d'une ame déchirée ,
Qui périt infidelle , ou meurt dénaturée.
Hélas ! j'étais heureufe en mon obfcurité ,
Dans l'oubli des humains, dans la captivité,

Sans

Sans parens, ſans état, à moi-même inconnue....
Le grand nom que je porte eſt ce qui m'a perdue.
J'en ferai digne au moins... Caſſandre, il faut te fuir,
Il faut t'abandonner.... mais comment te haïr?...
Que peut donc ſur ſoi-même une faible mortelle?
Je déchire en pleurant ma bleſſure cruelle;
Et ce trait malheureux que ma main va chercher,
Je l'enfonce en mon cœur, au lieu de l'arracher.

SCENE VIII.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtreſſes.

OLIMPIE.

PONTIFE, où courez-vous? protégez ma faibleſſe.
Vous tremblez!... vous pleurez!...

L'HIEROPHANTE.

Malheureuſe Princeſſe!
Je pleure votre état.

OLIMPIE.

Ah! ſoyez-en l'appui.

L'HIEROPHANTE.

Réſignez-vous au ciel, vous n'avez plus que lui.

OLIMPIE.

Hélas! que dites-vous?

L'HIEROPHANTE.

O fille auguſte et chère!
La veuve d'Alexandre....

OLIMPIE.

Ah ! juſtes Dieux ! ... ma mère !
Eh bien ? ...

L'HIEROPHANTE.

Tout eſt perdu. Les deux rois furieux,
Foulant aux pieds les lois, armés contre les dieux,
Juſque dans les parvis de l'enceinte ſacrée,
Encourageaient leur troupe au meurtre préparée.
Déjà coulait le ſang, déjà le fer en main,
Caſſandre juſqu'à vous ſe frayait un chemin.
J'ai marché contre lui, n'ayant pour ma défenſe
Que nos lois qu'il oublie, et nos dieux qu'il offenſe.
Votre mère éperdue, et s'offrant à ſes coups,
L'a cru maître à la fois et du temple et de vous,
Laſſe de tant d'horreurs, laſſe de tant de crimes,
Elle a ſaiſi le fer qui frappe les victimes,
L'a plongé dans ce flânc où le ciel irrité
Vous fit puiſer la vie et la calamité.

OLIMPIE, *tombant entre les bras d'une prêtreſſe.*

Je meurs... Soutenez-moi.... marchons... Vit-elle encore ?

L'HIEROPHANTE.

Caſſandre eſt à ſes pieds ; il gémit, il l'implore,
Il oſe encor prêter ſes funeſtes ſecours
Aux innocentes mains qui raniment ſes jours.
Il s'écrie, il s'accuſe, il jette au loin ſes armes.

OLIMPIE, *ſe relevant.*

Caſſandre à ſes genoux !

L'HIEROPHANTE.

Il les baigne de larmes.
A ſes cris, à nos voix elle rouvre les yeux ;
Elle ne voit en lui qu'un monſtre audacieux,
Qui lui vient arracher les reſtes de ſa vie,
Par cette main funeſte en tout temps pourſuivie.
Faible, et ſe ſoulevant par un dernier effort,
Elle tombe, elle touche au moment de la mort,
Elle abhorre à la fois Caſſandre et ſa lumière ;
Et levant à regret ſa débile paupière,
Allez, m'a-t-elle dit, miniſtre infortuné
D'un temple malheureux par le ſang profané,
Conſolez Olimpie : elle m'aime,.. et j'ordonne
Que pour venger ſa mère elle épouſe Antigone.

OLIMPIE.

Allons mourir près d'elle... Exaucez-moi, grands Dieux!
Venez, guidez mes pas, venez fermer nos yeux.

L'HIEROPHANTE.

Armez-vous de courage; il doit ici paraître.

OLIMPIE.

J'en ai beſoin, Seigneur .... et j'en aurai peut-être.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, HERMAS *dans le périſtile.*

HERMAS.

La pitié doit parler, et la vengeance eſt vaine.
Un rival malheureux n'eſt pas digne de haine.
Fuyez ce lieu funeſte. Olimpie aujourd'hui,
Seigneur, ſera perdue et pour vous et pour lui.

ANTIGONE.

Quoi! Statira n'eſt plus!

HERMAS.

C'eſt le ſort de Caſſandre
D'être toujours funeſte au grand nom d'Alexandre.
Statira, ſuccombant au poids de ſa douleur,
Dans les bras de ſa fille expire avec horreur.
La ſenſible Olimpie, à ſes pieds étendue,
Semble exhaler ſon ame à peine retenue.
Les miniſtres des dieux, les prêtreſſes en pleurs,
En mêlant leurs regrets accroiſſent leurs douleurs.
Caſſandre épouvanté ſent toutes leurs atteintes;
Le temple retentit de ſanglots et de plaintes:
On prépare un bûcher, et ces vains ornemens,
Qui rappellent la mort au regard des vivans.

On prétend qu'Olimpie en ce lieu solitaire
Habitera l'afile où s'enfermait fa mère ;
Qu'au monde, à l'hyménée arrachant fes beaux jours,
Elle confacre aux dieux leur déplorable cours ;
Et qu'elle doit pleurer dans l'éternel filence
Sa famille, fa mère, et jufqu'à fa naiffance.

ANTIGONE.

Non, non, de fon devoir elle fuivra les lois.
J'ai fur elle à la fin d'irrévocables droits :
Statira me la donne ; et fes ordres fuprêmes,
Au moment du trépas, font les lois des dieux mêmes.
Ce forcené Caffandre, et fa funefte ardeur,
Au fang de Statira font une jufte horreur.

HERMAS.

Seigneur, le croyez-vous ?

ANTIGONE.

Elle-même déclare
Que fon cœur défolé renonce à ce barbare.
S'il ofe encor l'aimer, j'ai promis fon trépas :
Je tiendrai ma parole, et tu n'en doutes pas.

HERMAS.

Mêleriez-vous du fang aux pleurs qu'on voit répandre,
Aux flammes du bûcher, à cette augufte cendre ?
Frappés d'un faint refpect, fachez que vos foldats
Reculeront d'horreur, et ne vous fuivront pas.

ANTIGONE.

Non, je ne puis troubler la pompe funéraire ;
J'en ai fait le ferment ; Caffandre la révère :

Je fais qu'il eſt des loix qu'il me faut reſpecter,
Que pour gagner le peuple, il le faut imiter.
Vengeur de Statira, protecteur d'Olimpie,
Je dois ici l'exemple au reſte de l'Aſie.
Tout parle en ma faveur, et mes coups différés
En auront plus de force, et ſont plus aſſurés.

(le temple s'ouvre.)

SCENE II.

ANTIGONE, HERMAS, L'HIEROPHANTE, Prêtres, *s'avançant lentement.* OLIMPIE *ſoutenue par les Prêtreſſes : elle eſt en deuil.*

HERMAS.

On amène Olimpie à peine reſpirante.
Je vois du temple ſaint l'auguſte Hiérophante
Qui mouille de ſes pleurs les traces de ſes pas;
Les prêtreſſes des dieux la tiennent dans leurs bras.

ANTIGONE.

Ces objets toucheraient le cœur le plus farouche,

(à Olimpie.)

Je veux bien l'avouer.... Permettez que ma bouche,
En mêlant mes regrets à vos triſtes ſoupirs,
Jure encor de venger tant d'affreux déplaiſirs.
L'ennemi qui deux fois vous priva d'une mère
Nourrit dans ſa fureur un eſpoir téméraire;
Sachez que tout eſt prêt pour ſa punition,
N'ajoutez point la crainte à votre affliction;

Contre ſes attentats ſoyez en aſſurance.

OLIMPIE.

Ah! Seigneur, parlez moins de meurtre et de vengeance.
Elle a vécu . . . je meurs au reſte des humains.

ANTIGONE.

Je déplore ſa perte autant que je vous plains.
Je pourrais rappeler ſa volonté ſacrée,
Si chère à mon eſpoir, et par vous révérée,
Mais je fais ce qu'on doit, dans ce premier moment,
A ſon ombre, à ſa fille, à votre accablement.
Conſultez-vous, Madame, et gardez ſa promeſſe.

(*il ſort avec Hermas.*)

SCENE III.

OLIMPIE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtreſſes.

OLIMPIE.

Vous qui compatiſſez à l'horreur qui me preſſe,
Vous, miniſtre d'un dieu de paix et de douceur,
Des cœurs infortunés le ſeul conſolateur,
Ne puis-je ſous vos yeux conſacrer ma misère
Aux autels arroſés des larmes de ma mère ?
Auriez-vous bien, Seigneur, aſſez de dureté
Pour fermer cet aſile à ma calamité ?
Du ſang de tant de rois c'eſt l'unique héritage ;
Ne me l'enviez pas, laiſſez-moi mon partage.

L'HIEROPHANTE.

Je pleure vos deſtins, mais que puis-je pour vous ?

Votre mère en mourant a nommé votre époux.
Vous avez entendu sa volonté dernière,
Tandis que de nos mains nous fermions sa paupière;
Et si vous résistez à sa mourante voix,
Cassandre est votre maître, il rentre en tous ses droits.

OLIMPIE.

J'ai juré, je l'avoue, à Statira mourante,
De détourner ma main de cette main sanglante;
Je garde mes sermens.

L'HIEROPHANTE.

Libre encor dans ces lieux,
Votre main ne dépend que de vous et des dieux.
Bientôt tout va changer. Vous pouvez, Olimpie,
Ordonner maintenant du sort de votre vie.
On ne doit pas sans doute allumer en un jour
Et les bûchers des morts, et les flambeaux d'amour:
Ce mélange est affreux; mais un mot peut suffire,
Et j'attendrai ce mot sans oser le prescrire.
C'est à vous à sentir, dans ces extrémités,
Ce que doit votre cœur au sang dont vous sortez.

OLIMPIE.

Seigneur, je vous l'ai dit; cet hymen, et tout autre,
Est horrible à mon cœur, et doit déplaire au vôtre.
Je ne veux point trahir ces manes courroucés;
J'abandonne un époux.... c'est obéir assez.
Laissez-moi fuir l'hymen, et l'amour, et le trône.

L'HIEROPHANTE.

Il faut suivre Cassandre ou choisir Antigone.

Ces deux rivaux armés, ſi fiers et ſi jaloux,
Sont forcés maintenant à s'en remettre à vous.
Vous préviendrez d'un mot le trouble et le carnage,
Dont nos yeux reverraient l'épouvantable image,
Sans le reſpect profond qu'inſpirent aux mortels
Cet appareil de mort, ce bûcher, ces autels,
Et ces derniers devoirs, et ces honneurs ſuprêmes,
Qui les font pour un temps rentrer tous en eux-mêmes.
La piété ſe laſſe, et ſurtout chez les grands.
J'ai du ſang avec peine arrêté les torrens,
Mais ce ſang dès demain va couler dans Ephèſe;
Décidez-vous, Princeſſe, et le peuple s'apaiſe.
Ce peuple qui toujours eſt du parti des lois,
Quand vous aurez parlé, ſoutiendra votre choix.
Sinon, le fer en main, dans ce temple, à ma vue,
Caſſandre, en réclamant la foi qu'il a reçue,
D'un bien qu'il poſſédait a droit de s'emparer,
Malgré la juſte horreur qu'il vous ſemble inſpirer.

OLIMPIE.

Il ſuffit; je conçois vos raiſons et vos craintes;
Je ne m'emporte plus en d'inutiles plaintes.
Je ſubis mon deſtin; vous voyez ſa rigueur....
Il me faut faire un choix.... il eſt fait dans mon cœur,
Je ſuis déterminée.

L'HIEROPHANTE.

Ainſi donc d'Antigone
Vous acceptez les vœux, et la main qu'il vous donne?

OLIMPIE.

Seigneur, quoi qu'il en ſoit, peut-être ce moment
N'eſt point fait pour conclure un tel engagement.
Vous-même l'avouez ; et cette heure dernière,
Où ma mère a vécu, doit m'occuper entière....
Au bûcher qui l'attend vous allez la porter ?

L'HIEROPHANTE.

De ces triſtes devoirs il faut nous acquitter.
Une urne contiendra ſa dépouille mortelle,
Vous la recueillerez.

OLIMPIE.

Sa fille criminelle
A cauſé ſon trépas.... Cette fille du moins
A ſes manes vengeurs doit encor quelques ſoins.

L'HIEROPHANTE.

Je vais tout préparer.

OLIMPIE.

Par vos lois que j'ignore,
Sur ce lit embraſé puis-je la voir encore ?
Du funèbre appareil pourrai-je m'approcher ?
Pourrai-je de mes pleurs arroſer ſon bûcher ?

L'HIEROPHANTE.

Hélas ! vous le devez ; nous partageons vos larmes.
Vous n'avez rien à craindre ; et ces rivaux en armes
Ne pourront point troubler ces devoirs douloureux.
Préſentez des parfums, vos voiles, vos cheveux,
Et des libations la triſte et pure offrande.

(les prêtreſſes placent tout cela ſur un autel.)

OLIMPIE *à l'Hiérophante.*

C'eſt l'unique faveur que ſa fille demande....

(à la prêtreſſe inférieure.)

Toi qui la conduiſis dans ce ſéjour de mort,
Qui partageas quinze ans les horreurs de ſon ſort,
Va, reviens m'avertir quand cette cendre aimée
Sera prête à tomber dans la foſſe enflammée.
Que mes derniers devoirs, puiſqu'ils me ſont permis,
Satisfaſſent ſon ombre.... il le faut.

LA PRETRESSE.

J'obéis.

(elle ſort.)

OLIMPIE *à l'Hiérophante.*

Allez donc; élevez cette pile fatale,
Préparez les cyprès et l'urne ſépulcrale,
Faites venir ici ces deux rivaux cruels;
Je prétends m'expliquer aux pieds de ces autels,
A l'aſpect de ma mère, aux yeux de ces prêtreſſes,
Témoins de mes malheurs, témoins de mes promeſſes.
Mes ſentimens, mon choix vont être déclarés.
Vous les plaindrez peut-être, et les approuverez.

L'HIEROPHANTE.

De vos deſtins encor vous êtes la maîtreſſe,
Vous n'avez que ce jour, il fuit, et le temps preſſe.

(il ſort avec les prêtres.)

SCENE IV.

OLIMPIE *fur le devant*, les Prêtreffes *en demi-cercle au fond*.

OLIMPIE.

O toi qui dans mon cœur, à ce choix réfolu,
Ufurpas à ma honte un pouvoir abfolu,
Qui triomphes encor de Statira mourante,
D'Alexandre au tombeau, de leur fille tremblante,
De la terre et des cieux contre toi conjurés,
Règne, amant malheureux, fur mes fens déchirés.
Si tu m'aimes, hélas! fi j'ofe encor le croire,
Va, tu payeras bien cher ta funefte victoire.

SCENE V.

OLIMPIE, CASSANDRE, les Prêtreffes.

CASSANDRE.

Eh bien, je viens remplir mon devoir et vos vœux.
Mon fang doit arrofer ce bûcher malheureux.
Acceptez mon trépas, c'eft ma feule efpérance;
Que ce foit par pitié plutôt que par vengeance.

OLIMPIE.

Caffandre!

CASSANDRE.

Objet facré, chère époufe!...

OLIMPIE.

Ah cruel !

CASSANDRE.

Il n'eſt plus de pardon pour ce grand criminel.
Eſclave infortuné du deſtin qui me guide,
Mon ſort en tous les temps eſt d'être parricide.

(*il ſe jette à genoux.*)

Mais je ſuis ton époux, mais malgré ſes forfaits,
Cet époux t'idolâtre encor plus que jamais.
Reſpecte en m'abhorrant cet hymen que j'atteſte ;
Dans l'univers entier Caſſandre ſeul te reſte ;
La mort eſt le ſeul dieu qui peut nous ſéparer :
Je veux en périſſant te voir et t'adorer.
Venge-toi, punis-moi, mais ne ſois point parjure.
Va, l'hymen eſt encor plus ſaint que la nature.

OLIMPIE.

Levez-vous, et ceſſez de profaner du moins
Cette cendre fatale et mes funèbres ſoins.
Quand ſur l'affreux bûcher dont les flammes s'allument,
De ma mère en ces lieux les membres ſe conſument,
Ne ſouillez pas ces dons que je dois préſenter ;
N'approchez pas, Caſſandre, et ſachez m'écouter.

SCENE VI.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, Prêtreſſes.

ANTIGONE.

Enfin, votre vertu ne peut plus s'en défendre ;
Statira vous dictait l'arrêt qu'il vous faut rendre.
J'ai reſpecté les morts et ce jour de terreur ;
Vous en pouvez juger, puiſque mon bras vengeur
N'a point encor de ſang inondé cet aſile,
Puiſqu'un moment encore à vos ordres docile,
Je vous prends en ces lieux pour ſon juge et le mien.
Prononcez votre arrêt, et ne redoutez rien.
On vous verra, Madame, et du moins je l'eſpère,
Diſtinguer l'aſſaſſin du vengeur d'une mère.
La nature a des droits. Statira dans les cieux
A côté d'Alexandre arrête ici ſes yeux.
Vous êtes dans ce temple encore enſevelie ;
Mais la terre et le ciel obſervent Olimpie.
Il faut entre nous deux que vous vous déclariez.

OLIMPIE.

J'y conſens, mais je veux que vous me reſpectiez.
Vous voyez ces apprêts, ces dons que je dois faire
A nos dieux infernaux, aux manes d'une mère ;
Vous choiſiſſez ce temps, impétueux rivaux,
Pour me parler d'hymen au milieu des tombeaux !

Jurez-moi feulement, foldats du roi mon père,
Rois après fon trépas, que fi je vous fuis chère,
Dans ce moment du moins, reconnaiffant mes lois,
Vous ne troublerez point mes devoirs et mon choix.

CASSANDRE.

Je le dois, je le jure, et vous devez connaître
Combien je vous refpecte et dédaigne ce traître.

ANTIGONE.

Oui, je le jure auffi, bien sûr que votre cœur
Pour ce rival barbare eft pénétré d'horreur.
Prononcez, j'y foufcris.

OLIMPIE.

Songez, quoi qu'il en coûte,
Vous même l'avez dit, qu'Alexandre m'écoute.

ANTIGONE.

Décidez devant lui.

CASSANDRE.

J'attends vos volontés.

OLIMPIE.

Connaiffez donc ce cœur que vous perfécutez,
Et vous-même jugez du parti qui me refte.
Quelque choix que je faffe, il doit m'être funefte.
Vous fentez tout l'excès de ma calamité.
Apprenez plus, fachez que je l'ai mérité.
J'ai trahi mes parens, quand j'ai pu les connaître;
J'ai porté le trépas au fein qui m'a fait naître:
Je trouvais une mère en ce féjour d'effroi;
Elle eft morte en mes bras, elle eft morte pour moi.

Elle a dit à sa fille, à ses pieds désolée,
Epousez Antigone, et je meurs consolée.
Elle était expirante; et moi pour l'achever,
Je la refuse.

ANTIGONE.

Ainsi vous pouvez me braver!
Outrager votre mère, et trahir la nature!

OLIMPIE.

A ses manes, à vous, je ne fais point d'injure;
Je rends justice à tous, et je la rends à moi....
Cassandre, devant lui je vous donnai ma foi;
Voyez si nos liens ont été légitimes,
Je vous laisse en juger; vous connaissez vos crimes,
Il ferait superflu de vous les reprocher;
Réparez-les un jour.

CASSANDRE.

Je ne puis vous toucher!
Je ne puis adoucir cette horreur qui vous presse!

OLIMPIE.

Il faut vous éclairer: gardez votre promesse.

(le temple s'ouvre; on voit le bûcher enflammé.)

SCENE

SCENE VII et dernière.

OLIMPIE, CASSANDRE, ANTIGONE, L'HIEROPHANTE, Prêtres, Prêtresses.

LA PRETRESSE inférieure.

PRINCESSE, il en est temps.

OLIMPIE *à Cassandre.*

Vois ce spectacle affreux !
Cassandre, en ce moment plains-toi si tu le peux,
Contemple ce bûcher, contemple cette cendre,
Souviens-toi de mes fers, souviens-toi d'Alexandre :
Voilà sa veuve, parle, et dis ce que je dois.

CASSANDRE.

M'immoler.

OLIMPIE.

Ton arrêt est dicté par ta voix....
Attends ici le mien. (*) Vous, manes de ma mère,
Manes à qui je rends ce devoir funéraire,
Vous qu'un juste courroux doit encore animer,
Vous recevrez des dons qui pourront vous calmer.
De mon père et de vous ils sont dignes peut-être....
Toi, l'époux d'Olimpie, et qui ne dus pas l'être,
Toi qui me conservas par un cruel secours,
Toi par qui j'ai perdu les auteurs de mes jours,
Toi qui m'as tant chérie, et pour qui ma faiblesse
Du plus fatal amour a senti la tendresse,

(*) Elle monte sur l'estrade de l'autel qui est près du bûcher. Les prêtresses lui présentent les offrandes.

Tu crois mes lâches feux de mon ame bannis....
Apprends... que je t'adore ... et que je m'en punis. (*h*)
Cendres de Statira, recevez Olimpie.

(*elle se frappe, et se jette dans le bûcher.*)

TOUS ENSEMBLE. (*)

Ciel!

CASSANDRE, *courant au bûcher.*

Olimpie!

LES PRETRES.

O Ciel!

ANTIGONE.

O fureur inouie!

CASSANDRE.

Elle n'est déjà plus, tous nos efforts sont vains.
(*revenant dans le péristile.*)
En est-ce assez, grands Dieux?... Mes exécrables mains
Ont fait périr mon roi, sa veuve et mon épouse!...
Antigone, ton ame est-elle encor jalouse?
Insensible témoin de cette horrible mort,
Envîras-tu toujours la douceur de mon sort?
De ma félicité si ton grand cœur s'irrite,
Partage-la, crois-moi, prends ce fer, et m'imite.

(*il se tue.*)

L'HIEROPHANTE.

Arrêtez!... O saint temple! ô Dieu juste et vengeur!
Dans quel palais profane a-t-on vu plus d'horreur!

(*) L'Hiérophante, les prêtres et les prêtresses témoignent leur étonnement et leur consternation.

ANTIGONE.

Ainſi donc Alexandre et ſa famille entière,
Succeſſeurs, aſſaſſins, tout eſt cendre et pouſſière !
Dieux, dont le monde entier éprouve le courroux,
Maîtres des vils humains, pourquoi les formiez-vous ?
Qu'avait fait Statira ? qu'avait fait Olimpie ?
A quoi réſervez-vous ma déplorable vie ?

Fin du cinquième et dernier acte.

NOTES

SUR OLIMPIE,

PAR M. DE VOLTAIRE.

(*a*) CES myftères et ces expiations font de la plus haute antiquité, et commençaient alors à devenir communs chez les Grecs. *Philippe*, père d'*Alexandre*, fe fit initier aux myftères de la Samothrace, avec la jeune *Olimpias* qu'il époufa depuis. C'eft ce qu'on trouve dans *Plutarque*, au commencement de la vie d'*Alexandre*, et c'eft ce qui peut fervir à fonder l'initiation de *Caffandre* et d'*Olimpie*.

Il eft difficile de favoir chez quelle nation on inventa ces myftères. On les trouve établis chez les Perfes, chez les Indiens, chez les Egyptiens, chez les Grecs. Il n'y a peut-être point d'établiffement plus fage. La plupart des hommes, quand ils font tombés dans de grands crimes, en ont naturellement des remords. Les légiflateurs qui établirent les myftères et les expiations voulurent également empêcher les coupables repentans de fe livrer au défefpoir, et de retomber dans leurs crimes.

La créance de l'immortalité de l'ame était par-tout le fondement de ces cérémonies religieufes. Soit que la doctrine de la métempfycofe fût admife; foit qu'on reçût celle de la réunion de l'efprit humain à l'efprit univerfel; foit que l'on crût, comme en Egypte, que l'ame ferait un jour rejointe à fon propre corps; en un mot, quelle que fût l'opinion dominante, celle des peines et des récompenfes après la mort était univerfelle chez toutes les nations policées.

Il eft vrai que les juifs ne connurent point ces myftères, quoiqu'ils euffent pris beaucoup de cérémonies des Egyptiens. La raifon en eft que l'immortalité de l'ame était le fondement de la doctrine égyptienne, et n'était pas celui de la doctrine mofaïque. Le peuple groffier des juifs, auquel DIEU daignait fe proportionner, n'avait même aucun corps de doctrine: il n'avait pas une feule formule de prière générale établie par fes lois. On ne trouve ni dans le *Deutéronome*, ni dans le *Lévitique*, qui font les feules lois des juifs, ni prière ni dogme, ni créance de l'immortalité de l'ame, ni peines ni récompenfes après la mort. C'eft ce qui les diftinguait des

autres peuples; et c'eſt ce qui prouve la divinité de la miſſion de *Moïſe*, ſelon le ſentiment de M. *Warburton*, évêque de Worceſter. Ce prélat prétend que DIEU, daignant gouverner lui-même le peuple juif, et le récompenſant ou le puniſſant par des bénédictions ou des peines temporelles, ne devait pas lui propoſer le dogme de l'immortalité de l'ame, dogme admis chez tous les voiſins de ce peuple.

Les juifs furent donc preſque les ſeuls dans l'antiquité, chez qui les myſtères furent inconnus. *Zoroaſtre* les avait apportés en Perſe, *Orphée* en Thrace, *Oſiris* en Égypte, *Minos* en Crète, *Ciniras* en Chypre, *Erectée* dans Athènes. Tous différaient, mais tous étaient fondés ſur la créance d'une vie à venir, et ſur celle d'un ſeul dieu. C'eſt ſurtout ce dogme de l'unité de l'Etre ſuprême qui fit donner par-tout le nom de *myſtères* à ces cérémonies ſacrées. On laiſſait le peuple adorer des dieux ſecondaires, des petits dieux, comme les appelle *Ovide*, *vulgus deorum*, c'eſt-à-dire, les ames des héros, que l'on croyait participantes de la divinité et des êtres mitoyens entre DIEU et nous. Dans toutes les célébrations des myſtères en Gréce, ſoit à Éleuſis, ſoit à Thèbes, ſoit dans la Samothrace ou dans les autres îles, on chantait l'hymne d'*Orphée:*

Marchez dans la voie de la juſtice, contemplez le ſeul maître du monde, le Démiourgos. Il eſt unique, il exiſte ſeul par lui-même; tous les autres êtres ne ſont que par lui, il les anime tous: il n'a jamais été vu par des yeux mortels, et il voit au fond de nos cœurs.

Dans preſque toutes les célébrations de ces myſtères, on repréſentait ſur une eſpèce de théâtre une nuit à peine éclairée, et des hommes à moitié nus, errant dans ces ténèbres, pouſſans des gémiſſemens et des plaintes, et levant les mains au ciel. Enſuite venait la lumière, et l'on voyait le *Démiourgos* qui repréſentait le maître et le fabricateur du monde, conſolant les mortels, et les exhortant à mener une vie pure.

Ceux qui avaient commis de grands crimes les confeſſaient à l'Hiérophante, et juraient devant DIEU de n'en plus commettre. On les appelait dans toutes les langues d'un nom qui répond à *initiatus*, *initié*, celui *qui commence une nouvelle vie*, et qui entre en communication avec les dieux, c'eſt-à-dire avec les héros et les demi-dieux, qui ont mérité par leurs exploits bienfeſans d'être admis après leur mort auprès de l'Être ſuprême.

Ce ſont-là les particularités principales qu'on peut

recueillir des anciens myſtères dans *Platon*, dans *Cicéron*, dans *Porphire*, *Eusèbe*, *Strabon* et d'autres.

Les parricides n'étaient point reçus à ces expiations: le crime était trop énorme. *Suétone* rapporte que *Néron*, après avoir aſſaſſiné ſa mère, ayant voyagé en Gréce, n'oſa aſſiſter aux myſtères d'*Eleuſine*. *Zozime* prétend que *Conſtantin*, après avoir ſait mourir ſa femme, ſon fils, ſon beau-pere et ſon neveu, ne put jamais trouver d'Hiérophante qui l'admît à la participation des myſtéres.

On pourrait remarquer ici que *Caſſandre* eſt préciſément dans le cas où il doit être admis au nombre des initiés. Il n'eſt point coupable de l'empoiſonnement d'*Alexandre*; il n'a répandu le ſang de *Statira* que dans l'horreur tumultueuſe d'un combat, et en défendant ſon père. Ses remords ſont plutôt d'une ame ſenſible et née pour la vertu, que d'un criminel qui craint la vengeance céleſte.

(*b*) Il eſt bon d'oppoſer ici le jugement de *Plutarque* ſur *Alexandre* à tous les paradoxes et aux lieux communs qu'il a plu à *Juvénal* et à ſes imitateurs de débiter contre ce héros. *Plutarque*, dans ſa belle comparaiſon d'*Alexandre* et de *Céſar*, dit que *le héros de la Macédoine ſemblait né pour le bonheur du monde, et le héros romain pour ſa ruine.* En effet, rien n'eſt plus juſte que la guerre d'*Alexandre*, général de la Gréce, contre les ennemis de la Gréce, et rien de plus injuſte que la guerre de *Céſar* contre ſa patrie.

Remarquez ſurtout que *Plutarque* ne décide qu'après avoir peſé les vertus et les vices d'*Alexandre* et de *Céſar*. J'avoue que *Plutarque*, qui donne toujours la préférence aux Grecs, ſemble avoir été trop loin. Qu'aurait-il dit de plus de *Titus*, de *Trajan*, des *Antonins*, de *Julien* même, ſa religion à part? voilà ceux qui paraiſſaient être nés pour le bonheur du monde, plutôt que le meurtrier de *Clitus*, de *Calliſtène* et de *Parménion*.

(*c*) Ce ſpectacle ſerait peut-être un bel effet au théâtre, ſi jamais la pièce pouvait être repréſentée. Ce n'eſt pas qu'il y ait aucun mérite à faire paraitre des prêtres et des prêtreſſes, un autel, des flambeaux et toute la cérémonie d'un mariage; cet appareil, au contraire, ne ferait qu'une miſérable reſſource, ſi d'ailleurs il n'excitait pas un grand intérêt, s'il ne formait pas une ſituation, s'il ne produiſait pas de l'étonnement et de la colère dans *Antigone*, s'il n'était pas lié avec les deſſeins de *Caſſandre*, s'il ne ſervait à expliquer

le véritable fujet de fes expiations. C'eft tout cela enfemble qui forme une fituation. Tout appareil dont il ne réfulte rien eft puérile. Qu'importe la décoration au mérite d'un poëme? Si le fuccès dépendait de ce qui frappe les yeux, il n'y aurait qu'à montrer des tableaux mouvans. La partie qui regarde la pompe du fpectacle eft fans doute la dernière; on ne doit pas la négliger, mais il ne faut pas trop s'y attacher.

Il faut que les fituations théâtrales forment des tableaux animés. Un peintre qui met fur la toile la cérémonie d'un mariage, n'aura fait qu'un tableau affez commun, s'il n'a peint que deux époux, un autel et des affiftans; mais s'il y ajoute un homme dans l'attitude de l'étonnement et de la colère, qui contrafte avec la joie des deux époux, fon ouvrage aura de la vie et de la force. Ainfi, au fecond acte, *Statira* qui embraffe *Olimpie* avec des larmes de joie, et l'Hiérophante attendri et affligé; ainfi, au troifième acte, *Caffandre* reconnaiffant *Statira* avec effroi, et *Olimpie* dans l'embarras et dans la douleur; ainfi, au quatrième acte, *Olimpie* au pied d'un autel, défefpérée de fa faibleffe, et repouffant *Caffandre* qui fe jette à fes genoux; ainfi, au cinquième, la même *Olimpie* s'élançant dans le bûcher aux yeux de fes amans épouvantés, et des prêtres, qui tous enfemble font dans cette attitude douloureufe, empreffée, égarée, qui annonce une marche précipitée, les bras étendus, et prêts à courir au fecours. Toutes ces peintures vivantes, formées par des acteurs pleins d'ame et de feu, pourraient donner au moins quelqu'idée de l'excès où peuvent être pouffées la terreur et la pitié, qui font le feul but, la feule conftitution de la tragédie. Mais il faudrait un ouvrage dramatique qui, étant fufceptible de toutes ces hardieffes, eût auffi les beautés qui rendent ces hardieffes refpectables.

Si le cœur n'eft pas ému par la beauté des vers, par la vérité des fentimens, les yeux ne feront pas contens de ces fpectacles prodigués; et, loin de les applaudir, on les tournera en ridicule, comme de vains fupplémens qui ne peuvent jamais remplacer le génie de la poëfie.

Il eft à croire que c'eft cette crainte du ridicule, qui a prefque toujours refferré la fcène françaife dans le petit cercle des dialogues, des monologues et des récits. Il nous a manqué de l'action; c'eft un défaut que les étrangers nous reprochent, et dont nous ofons à peine nous corriger. On ne préfente cette tragédie aux amateurs que comme une efquiffe légère et imparfaite d'un genre abfolument néceffaire.

(*d*) Le feu de *Vesta* était allumé dans presque tous les temples de la terre connue. *Vesta* signifiait *feu* chez les anciens Perses, et tous les savans en conviennent. Il est à croire que les autres nations firent une divinité de ce feu, que les Perses ne regardèrent jamais que comme le symbole de la Divinité. Ainsi une erreur de nom produisit la déesse *Vesta*, comme elle a produit tant d'autres choses.

(*e*) Non-seulement les défauts de cette tragédie ont empêché l'auteur d'oser la faire jouer sur le théâtre de Paris, mais la crainte, que le peu de beautés qui peut y être ne fût exposé à la raillerie, a retenu l'auteur encore plus que ses défauts. La même légéreté qui fit condamner Athalie pendant plus de vingt années par ce même peuple qui applaudissait à la Judith de *Boyer*, les mêmes prétextes qui servirent à jeter du ridicule sur un prêtre et sur un enfant, peuvent subsister aujourd'hui. Il est à croire qu'on dirait, voilà une tragédie jouée dans un couvent ; *Statira* est religieuse, *Cassandre* a fait une confession générale, l'Hiérophante est un directeur, &c.

Mais aussi, il se trouvera des lecteurs éclairés et sensibles qui pourront être attendris de ces mêmes ressemblances, dans lesquelles d'autres ne trouveront que des sujets de plaisanterie. Il n'y a point de royaume en Europe qui n'ait vu des reines s'ensevelir les derniers jours de leur vie dans des monastères après les plus horribles catastrophes. Il y avait de ces asiles chez les anciens, comme parmi nous. *La Calprenède* fait retrouver *Statira* dans un puits ; ne vaut-il pas mieux la retrouver dans un temple ?

Quant à la confession de ses fautes dans les cérémonies de la religion, elle est de la plus haute antiquité, et est expressément ordonnée par les lois de *Zoroastre*, qu'on trouve dans le *Sadder*. Les initiés n'étaient point admis aux mystères sans avoir exposé le secret de leurs cœurs en présence de l'Etre suprême. S'il y a quelque chose qui console les hommes sur la terre, c'est de pouvoir être réconcilié avec le ciel et avec soi-même. En un mot, on a tâché de représenter ici ce que les malheurs des grands de la terre ont jamais eu de plus terrible, et ce que la religion ancienne a jamais eu de plus consolant et de plus auguste. Si ces mœurs, ces usages ont quelque conformité avec les nôtres, ils doivent porter plus de terreur et de pitié dans nos ames.

Il y a quelquefois dans le cloître je ne sais quoi d'attendrissant et d'auguste. La comparaison que fait secrétement

le

le lecteur entre le silence de ces retraites et le tumulte du monde, entre la piété paisible qu'on suppose y régner et les discordes sanglantes qui désolent la terre, émeut et transporte une ame vertueuse et sensible.

(*f*) Cet exemple d'un prétre qui se renferme dans les bornes de son ministère de paix nous a paru d'une très-grande utilité, et il ferait à souhaiter qu'on ne les représentât jamais autrement sur un théâtre public, qui doit être l'école des mœurs. Il est vrai qu'un personnage qui se borne à prier le ciel, et à enseigner la vertu, n'est pas assez agissant pour la scène; mais aussi il ne doit pas être au nombre des personnages dont les passions font mouvoir la pièce. Les héros emportés par leurs passions agissent, et un grand-prêtre instruit. Ce mélange, heureusement employé par des mains plus habiles, pourra faire un jour un grand effet sur le théâtre.

On ose dire que le grand-prêtre *Joad*, dans la tragédie d'Athalie, semble s'éloigner trop de ce caractère de douceur et d'impartialité qui doit faire l'essence de son ministère. On pourrait l'accuser d'un fanatisme trop féroce, lorsque rencontrant *Mathan* en conférence avec *Jozabeth*, au lieu de s'adresser à *Mathan* avec la bienséance convenable, il s'écrie:

„ Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
„ Vous souffrez qu'il vous parle! et vous ne craignez pas
„ Que du fond de l'abyme entr'ouvert sous ses pas
„ Il ne sorte à l'instant des feux qui vous embrasent,
„ Ou qu'en tombant sur lui ces murs ne vous écrasent!
„ Que veut-il? De quel front cet ennemi de Dieu
„ Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu?

Mathan semble lui répondre très-pertinemment en disant:

„ On reconnaît Joad à cette violence;
„ Toutefois il devrait montrer plus de prudence,
„ Respecter une reine, &c.

On ne voit pas non plus pour quelle raison *Joad* ou *Joïada* s'obstine à ne vouloir pas que la reine *Athalie* adopte le petit *Joas*. Elle dit en propres termes à cet enfant: *Je n'ai point d'héritier, je prétends vous traiter comme mon propre fils.*

Athalie n'avait certainement alors aucun intérêt à faire tuer *Joas*. Elle pouvait lui servir de mère, et lui laisser son

petit royaume. Il eſt très-naturel qu'une vieille femme s'intéreſſe au ſeul rejeton de ſa famille. *Athalie* en effet était dans la décrépitude de l'âge. Les *Paralipomènes* diſent que ſon fils *Ochoſias* ou *Achazia* avait quarante-deux ans quand il fut déclaré *melk* ou *roitelet*. Il régna environ un an. Sa mère *Athalie* lui ſurvécut ſix ans. Suppoſons qu'elle fût mariée à quinze ans, il eſt clair qu'elle avait au moins ſoixante-quatre ans. Il y a bien plus : il eſt dit dans le quatrième livre des rois que *Jéhu* égorgea quarante-deux frères d'*Ochoſias*, et cet *Ochoſias* était le cadet de tous les frères ; à ce compte, pour peu qu'un des quarante-deux frères eût été majeur, *Athalie* devait être âgée de cent-ſix ans quand le prêtre *Joad* la fit aſſaſſiner. (*a*)

Je n'examine point ici comment le père d'*Ochoſias* pouvait avoir quarante ans, et ſon fils quarante-deux quand il lui ſuccéda ; je n'examine que la tragédie. Je demande ſeulement de quel droit le prêtre *Joad* arme ſes lévites contre la reine à laquelle il a fait ſerment de fidélité ? de quel droit trompe-t-il *Athalie* en lui promettant un tréſor ? de quel droit fait-il maſſacrer ſa reine dans la plus extrême vieilleſſe ?

Athalie n'était certainement pas ſi coupable que *Jéhu* qui avait fait mourir ſoixante et dix fils du roi *Achab*, et mis leurs têtes dans des corbeilles, à ce que dit le quatrième livre des Rois. Le même livre rapporte qu'il fit exterminer tous les amis d'*Achab*, tous ſes courtiſans, et tous ſes prêtres.

Cette reine avait, à la vérité, uſé de repréſailles ; mais appartenait-il à *Joad* de conſpirer contre elle et de la tuer ? Il était ſon ſujet ; et certainement dans nos mœurs et dans nos lois il n'eſt pas plus permis à *Joad* de faire aſſaſſiner ſa reine, qu'il n'eût été permis à l'archevêque de Cantorbéry d'aſſaſſiner *Eliſabeth*, parce qu'elle avait fait condamner *Marie Stuart*.

Il eût fallu pour qu'un tel aſſaſſinat ne révoltât pas tous

(*a*) Voici le compte :

Athalie ſe marie à 15 ans.	15
Elle a quarante-deux fils.	42
Ochoſias, le quarante-troiſième, commence à régner à 42 ans.	42
Il règne un an.	1
Athalie règne après lui ſix ans.	6
Somme totale	106

les esprits, que Dieu, qui est le maitre de notre vie et des moyens de nous l'oter, fut descendu lui-même sur la terre d'une maniere visible et sensible, et qu'il eût ordonné ce meurtre; or, c'est certainement ce qu'il n'a pas fait. Il n'est pas dit même que *Joad* ait consulté le Seigneur, ni qu'il lui ait fait la moindre priere avant de mettre la reine à mort. L'Ecriture dit seulement qu'il conspira avec les lévites, qu'il leur donna des lances, et qu'il fit assassiner *Athalie à la porte aux chevaux*, sans dire que le Seigneur approuvat cette conduite.

N'est-il donc pas clair, après cette exposition, que le rôle et le caractère de *Joad* dans Athalie peuvent être du plus mauvais exemple, s'ils n'excitent pas la plus violente indignation? car pourquoi l'action de *Joad* serait-elle consacree?

Dieu n'approuve certainement pas tout ce que l'histoire des Juifs rapporte. L'Esprit saint a présidé à la vérité avec laquelle tous ces livres ont été écrits. Il n'a pas présidé aux actions perverses dont on y rend compte. Il ne loue ni les mensonges d'*Abraham*, d'*Isaac* et de *Jacob*, ni la circoncision imposée aux Sichémites pour les égorger plus aisément, ni l'inceste de *Juda* avec *Thamar* sa belle-fille, ni même le meurtre de l'Egyptien par *Moïse*. Il n'est point dit que le Seigneur approuve l'assassinat d'*Eglon*, roi des Moabites par *Aod* ou *Eud*; il n'est point dit qu'il approuve l'assassinat de *Sizara* par *Jaël*, ni qu'il ait été content que *Jephté*, encore teint du sang de sa fille, fit égorger quarante-deux mille hommes d'*Ephraïm* au passage du Jourdain, parce qu'ils ne pouvaient pas bien prononcer *Schibbolet*. Si les Benjamites du village de Gabaa voulurent violer un lévite, si on massacra toute la tribu de *Benjamin*, à six cents personnes près, ces actions ne sont point citées avec éloge.

Le Saint-Esprit ne donne aucune louange à *David* pour s'être mis, avec cinq cents brigands chargés de dettes, du parti du roitelet *Akis*, ennemi de sa patrie, ni pour avoir égorgé les vieillards, les femmes, les enfans et les bestiaux des villages alliés du roitelet, auquel il avait juré fidélité, et qui lui avait accordé sa protection.

L'Ecriture ne donne point d'éloge à *Salomon* pour avoir fait assassiner son frère *Adonias*, ni à *Bahasa* pour avoir assassiné *Nadab*, ni à *Zimri* ou *Zamri* pour avoir assassiné *Ela* et toute sa famille, ni a *Amri* ou *Homri* pour avoir fait périr *Zimri*, ni à *Jéhu* pour avoir assassiné *Joram*.

I 2

Le Saint-Esprit n'approuve point que les habitans de Jérusalem assassinent le roi *Amasias* fils de *Joas*, ni que *Sellum* fils de *Jabès* assassine *Zacharias* fils de *Jéroboam*, ni que *Manahem* assassine *Sellum* fils de *Jabès*, ni que *Facée* fils de *Romeli* assassine *Facéia* fils de *Manahem*, ni qu'*Osée* fils d'*Ela* assassine *Facée* fils de *Romeli*. Il semble au contraire que ces abominations du peuple de Dieu sont punies par une suite continuelle de désastres presque aussi grands que ses forfaits.

Si donc tant de crimes et tant de meurtres ne sont point excusés dans l'Ecriture, pourquoi le meurtre d'*Athalie* serait-il consacré sur le théâtre ?

Certes, quand *Athalie* dit à l'enfant : „ *Je prétends vous traiter comme mon propre fils ; Jozabeth* pouvait lui répondre : „ Eh bien, Madame, traitez-le donc comme votre fils, car „ il l'est : vous êtes sa grand'mère ; vous n'avez que lui „ d'héritier ; je suis sa tante, vous êtes vieille, vous n'avez „ que peu de temps à vivre ; cet enfant doit faire votre „ consolation. Si un étranger et un scélérat comme *Jéhu*, „ melk de Samarie, assassina votre père et votre mère ; s'il „ fit égorger soixante et dix fils de vos frères, et quarante- „ deux de vos enfans, il n'est pas possible que pour vous „ venger de cet abominable étranger, vous prétendiez „ massacrer le seul petit-fils qui vous reste : vous n'êtes pas „ capable d'une démence si exécrable et si absurde ; ni „ mon mari ni moi ne pouvons avoir la fureur insensée de „ vous en soupçonner ; ni un tel crime ni un tel soupçon „ ne sont dans la nature. Au contraire, on élève ses petits-fils „ pour avoir un jour en eux des vengeurs. Ni moi ni per- „ sonne ne pouvons croire que vous ayez été à la fois „ dénaturée et insensée. Elevez donc le petit *Joas*, j'en „ aurai soin, moi qui suis sa tante, sous les yeux de sa „ grand'mère. „

Voilà qui est naturel, voilà qui est raisonnable ; mais ce qui ne l'est peut-être pas, c'est qu'un prêtre dise : J'aime mieux exposer le petit enfant à périr que de le confier à sa grand'mère ; j'aime mieux tromper ma reine, et lui promettre indignement de l'argent pour l'assassiner, et risquer la vie de tous les lévites par cette conspiration, que de rendre à la reine son petit-fils ; je veux garder cet enfant, et égorger sa grand'mère, pour conserver plus long-temps mon autorité : c'est-là au fond la conduite de ce prêtre.

J'admire, comme je le dois, la difficulté surmontée dans la tragédie d'Athalie, la force, la pompe, l'élégance de la

verfification, le beau contrafte du guerrier *Abner* et du prêtre *Mathan*. J'excufe la faibleffe du rôle de *Jozabeth*, j'excufe quelques longueurs; mais je crois que fi un roi avait dans fes Etats un homme tel que *Joad*, il ferait fort bien de l'enfermer.

(*g*) Il ferait à fouhaiter que cette fcène pût être repréfentée dans la place qui conduit au périftile du temple; mais alors cette place occupant un grand efpace, le veftibule un autre, et l'intérieur du temple ayant une affez grande profondeur, les perfonnages qui paraiffent dans ce temple ne pourraient être entendus: il faut donc que le fpectateur fupplée à la décoration qui manque.

On a balancé long-temps fi on laifferait l'idée de ce combat fubfifter, ou fi on la retrancherait. On s'eft déterminé à la conferver, parce qu'elle paraît convenir aux mœurs des perfonnages, à la pièce qui eft toute en fpectacles, et que l'Hiérophante femble y foutenir la dignité de fon caractère. Les duels font plus fréquens dans l'antiquité qu'on ne penfe. Le premier combat dans Homère eft un duel à la tête des deux armées, qui le regardent, et qui font oifives; et c'eft précifément ce que propofe *Caffandre*.

(*h*) Le fuicide eft une chofe très-commune fur la fcène françaife. Il n'eft pas à craindre que ces exemples foient imités par les fpectateurs. Cependant, fi on mettait fur le théâtre un homme tel que le *Caton* d'*Adiffon*, philofophe et citoyen qui, ayant dans une main le *Traité de l'immortalité de l'ame de Platon*, et une épée dans l'autre, prouve par les raifonnemens les plus forts qu'il eft des conjonctures où un homme de courage doit finir fa vie, il eft à croire que les grands noms de *Platon* et de *Caton* réunis, la force des raifonnemens et la beauté des vers, pourraient faire un affez puiffant effet fur des ames vigoureufes et fenfibles pour les porter à l'imitation, dans ces momens malheureux où tant d'hommes éprouvent le dégoût de la vie.

Le fuicide n'eft pas permis parmi nous. Il n'était autorifé ni chez les Grecs ni chez les Romains par aucune loi; mais auffi n'y en avait-il aucune qui le punît. Au contraire, ceux qui fe font donné la mort, comme *Hercule*, *Cléomène*, *Brutus*, *Caffius*, *Arria*, *Petus*, *Caton*, l'empereur *Othon*, ont tous été regardés comme des grands hommes et comme des demi-dieux.

La coutume de finir fes jours volontairement fur un bûcher a été refpectée de temps immémorial dans toute la haute Afie ; et aujourd'hui même encore, on en a de fréquens exemples dans les Indes orientales.

On a tant écrit fur cette matière, que je me bornerai à un petit nombre de queftions.

Si le fuicide fait tort à la fociété, je demande fi ces homicides volontaires, et légitimés par toutes les lois, qui fe commettent dans la guerre, ne font pas un peu plus de tort au genre-humain ?

Je n'entends pas par ces homicides ceux qui, s'étant voués au fervice de leur patrie et de leur prince, affrontent la mort dans les batailles ; je parle de ce nombre prodigieux de guerriers, auxquels il eft indifférent de fervir fous une puiffance ou fous une autre, qui trafiquent de leur fang comme un ouvrier vend fon travail et fa journée, qui combattront demain pour celui contre qui ils étaient armés hier, et qui, fans confidérer ni leur patrie ni leur famille, tuent et fe font tuer pour des étrangers. Je demande en bonne foi fi cette efpèce d'héroïfme eft comparable à celui de *Caton*, de *Caffius*, et de *Brutus ?* Tel foldat, et même tel officier a combattu tour à tour pour la France, pour l'Autriche et pour la Pruffe.

Il y a un peuple fur la terre dont la maxime, non encore démentie, eft de ne fe jamais donner la mort, et de ne la donner à perfonne ; ce font les *Philadelphiens*, qu'on a fi fottement nommés *Quakers*. Ils ont même long-temps refufé de contribuer aux frais de la dernière guerre qu'on fefait vers le Canada pour décider à quels marchands d'Europe appartiendrait un coin de terre endurci fous la glace pendant fept mois, et ftérile pendant les cinq autres. Ils difaient pour leurs raifons que des vafes d'argile, tels que les hommes, ne devaient pas fe brifer les uns contre les autres pour de fi miférables intérêts.

Je paffe à une feconde queftion.

Que penfent ceux qui parmi nous périffent par une mort volontaire ? Il y en a beaucoup dans toutes les grandes villes. J'en ai connu une petite où il y avait une douzaine de fuicides par an. Ceux qui fortent ainfi de la vie penfent-ils avoir une ame immortelle ? efpèrent-ils que cette ame fera plus heureufe dans une autre vie ? croient-ils que notre entendement fe réunit après notre mort à l'ame générale du monde ? imaginent-ils que l'entendement eft une faculté,

un réſultat des organes, qui périt avec les organes mêmes, comme la végétation dans les plantes eſt détruite quand les plantes ſont arrachées, comme la ſenſibilité dans les animaux, lorſqu'ils ne reſpirent plus, comme la force, cet être métaphyſique, ceſſe d'exiſter dans un reſſort qui a perdu ſon élaſticité?

Il ſerait à déſirer que tous ceux qui prennent le parti de ſortir de la vie laiſſaſſent par écrit leurs raiſons, avec un petit mot de leur philoſophie: cela ne ſerait pas inutile aux vivans et à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

Digitized by Google

LE

TRIUMVIRAT,

TRAGEDIE.

Repréſentée, pour la première fois, le 5 juillet 1764.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Cette pièce, jouée en 1764, fut imprimée à Paris en 1766. ›› L'auteur, difait M. de *Voltaire* dans un avertiffement, ›› n'avait compofé cet ouvrage que pour ›› avoir occafion de développer dans des ›› notes les caractères des principaux ›› Romains, au temps du Triumvirat, et ›› pour placer convenablement l'hiftoire de ›› tant d'autres profcriptions qui effraient ›› et qui déshonorent la nature humaine, ›› depuis la profcription de vingt-trois mille ›› hébreux en un jour, à l'occafion d'un ›› veau d'or, et de vingt-quatre mille en un ›› autre jour, pour une fille madianite, ›› jufqu'aux profcriptions des Vaudois du ›› Piémont. ››

La pièce imprimée eft très-différente du manufcrit qui a fervi aux repréfentations. C'eft fur ce manufcrit que nous avons recueilli les variantes. Elle était accompagnée dans toutes les éditions de deux ouvrages en profe ; l'un *Sur le gouvernement*

et la divinité d'Auguſte, l'autre intitulé : *Des conſpirations contre les peuples, et des proſcriptions.*

Nous avons cru que ces deux morceaux purement hiſtoriques, et qui n'ont avec cette tragédie qu'un rapport éloigné, feraient mieux placés dans la partie hiſtorique de cette édition.

PREFACE

DE L'EDITEUR DE PARIS, 1766.

CETTE tragédie affez ignorée m'étant tombée entre les mains, j'ai été étonné d'y voir l'hiftoire prefqu'entièrement falfifiée, et cependant les mœurs des Romains, du temps du Triumvirat, repréfentées avec le pinceau le plus fidelle.

Ce contrafte fingulier m'a engagé à la faire imprimer avec des remarques que j'ai faites fur ces temps illuftres et funeftes d'un empire qui, tout détruit qu'il eft, attirera toujours les regards de vingt royaumes élevés fur fes débris, et dont chacun fe vante aujourd'hui d'avoir été une province des Romains, et une des pièces de ce grand édifice. Il n'y a point de petite ville qui ne cherche à prouver qu'elle a eu l'honneur autrefois d'être faccagée par quelque conful romain; et on va même jufqu'à fuppofer des titres de cette efpèce de vanité humiliante. Tout vieux château dont on ignore

l'origine a été bâti par *Céſar*, du fond de l'Eſpagne au bord du Rhin : on voit partout une tour de *Céſar*, qui ne fit élever aucune tour dans les pays qu'il ſubjugua, et qui préférait ſes camps retranchés à des ouvrages de pierres et de ciment, qu'il n'avait pas le temps de conſtruire dans la rapidité de ſes expéditions. Enfin les temps des *Scipions*, de *Sylla*, de *Céſar*, d'*Auguſte* ſont beaucoup plus préſens à notre mémoire que les premiers événemens de nos propres monarchies. Il ſemble que nous ſoyons encore ſujets des Romains.

J'oſe dire dans mes notes ce que je penſe de la plupart de ces hommes célèbres, tels que *Céſar*, *Pompée*, *Antoine*, *Auguſte*, *Caton*, *Cicéron*, en ne jugeant que par les faits, et en ne me préoccupant pour perſonne. Je ne prétends point juger la pièce. J'ai fait une étude particulière de l'hiſtoire, et non pas du théâtre que je connais aſſez peu, et qui me ſemble un objet de goût plutôt que de recherches. J'avoue que j'aime à voir

dans un ouvrage dramatique les mœurs de l'antiquité, et à comparer les héros qu'on met ſur le théâtre avec la conduite et le caractère que les hiſtoriens leur attribuent. Je ne demande pas qu'ils faſſent ſur la ſcène ce qu'ils ont réellement fait dans leur vie; mais je me crois en droit d'exiger qu'ils ne faſſent rien qui ne ſoit dans leurs mœurs: c'eſt-là ce qu'on appelle la vérité théâtrale.

Le public ſemble n'aimer que les ſentimens tendres et touchans, les emportemens et les craintes des amantes affligées. Une femme trahie intéreſſe plus que la chute d'un empire. J'ai trouvé dans cette pièce des objets qui ſe rapprochent plus de ma manière de penſer et de celle de quelques lecteurs qui, ſans exclure aucun genre, aiment les peintures des grandes révolutions, ou plutôt des hommes qui les ont faites. S'il n'avait été queſtion que des amours d'*Octave* et du jeune *Pompée* dans cette pièce, je ne l'aurais ni commentée ni

imprimée. Je m'en ſuis ſervi comme d'un ſujet qui m'a fourni des réflexions ſur le caractère des Romains, ſur ce qui intéreſſe l'humanité, et ſur ce qu'on peut découvrir de vérités hiſtoriques.

J'aurais déſiré qu'on eût commenté ainſi les tragédies de Pompée, de Sertorius, de Cinna, des Horaces, et qu'on eût démêlé ce qui appartient à la vérité, et ce qui appartient à la fable. Il eſt certain, par exemple, que *Céſar* ne tint à *Ptolomée* aucun des diſcours que lui prête le ſublime et inégal auteur de la Mort de Pompée, et que *Cornélie* ne parla point à *Céſar* comme on l'a fait parler, puiſque *Ptolomée* était un enfant de douze à treize ans, et *Cornélie* une femme de dix-huit, qui ne vit jamais *Céſar*, qui n'aborda point en Egypte, et qui ne joua aucun rôle dans les guerres civiles. Il n'y a jamais eu d'*Emilie* qui ait conſpiré avec *Cinna;* tout cela eſt une invention du génie du poëte. La conſpiration de *Cinna* n'eſt probablement qu'un ſujet fabuleux de déclamation,

déclamation, inventé par *Sénèque*, comme je le dis dans mes notes.

De toutes les tragédies que nous avons, celle qui s'écarte le moins de la vérité hiſtorique, et qui peint le cœur le plus fidellement, ſerait Britannicus, ſi l'intrigue n'était pas uniquement fondée ſur les prétendus amours de *Britannicus* et de *Junie*, et ſur la jalouſie de *Néron*. J'eſpère que les éditeurs qui ont annoncé les Commentaires des ouvrages de *Racine* par ſouſcription n'oublieront pas de remarquer Comment ce grand homme a fondu et embelli *Tacite* dans ſa pièce. Je penſe que, ſi *Néron* n'avait pas la puérilité de ſe cacher derrière une tapiſſerie pour écouter l'entretien de *Britannicus* et de *Junie*, et ſi le cinquième acte pouvait être plus animé, cette pièce ſerait celle qui plairait le plus aux hommes d'Etat et aux eſprits cultivés.

En un mot, on voit aſſez quel eſt mon but dans l'édition que je donne. Le manuſcrit de cette tragédie eſt intitulé Octave et

le jeune Pompée, j'y ai ajouté le titre du Triumvirat. Il m'a paru que ce titre réveille plus l'attention et préfente à l'efprit une image plus forte et plus grande. Je fais gré à l'auteur d'avoir fupprimé *Lépide*, et de n'avoir parlé de cet indigne Romain que comme il le méritait.

Encore une fois, je ne prétends point juger de la pièce. Il faut toujours attendre le jugement du public; mais il me femble que l'auteur écrit plus pour les lecteurs que pour les fpectateurs. Sa pièce m'a paru tenir beaucoup plus du terrible que du genre qui attendrit le cœur et qui le déchire.

On m'affure même que l'auteur n'a point prétendu faire une tragédie pour le théâtre de Paris, et qu'il n'a voulu que rendre odieux la plupart des perfonnages de ces temps atroces; c'eft en quoi il m'a paru qu'il avait réuffi. La pièce eft peut-être dans le goût anglais. Il eft bon d'avoir des ouvrages dans tous les genres.

Il m'importe peu de connaître l'auteur.

Je ne me ſuis occupé que de faire ſur cet ouvrage des notes qui peuvent être utiles. Les gens de lettres qui aiment ces recherches, et pour qui ſeuls j'écris, en feront les juges.

J'ai employé la nouvelle orthographe. Il m'a paru qu'on doit écrire, autant qu'on le peut, comme on parle; et quand il n'en coûte qu'un *a* au lieu d'un *o*, pour diſtinguer les *Français* de *ſaint François d'Aſſiſe*, comme dit l'auteur de la Henriade, et pour faire ſentir qu'on prononce *Anglais* et *Danois*, ce n'eſt ni une grande peine, ni une grande difficulté de mettre un *a* qui indique la vraie prononciation à la place de cet *o* qui vous trompe.

PERSONNAGES.

OCTAVE, furnommé depuis AUGUSTE.

MARC-ANTOINE.

LE JEUNE POMPÉE.

JULIE, fille de *Lucius Céfar.*

FULVIE, femme de *Marc-Antoine.*

ALBINE, fuivante de *Fulvie.*

AUFIDE, tribun militaire.

Tribuns, Centurions, Licteurs, Soldats.

LE
TRIUMVIRAT,
TRAGEDIE.
ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

(Le théâtre repréſente l'île où les Triumvirs firent les proſcriptions et le partage du monde. La ſcène eſt obſcurcie, on entend le tonnerre, on voit des éclairs. La ſcène découvre des rochers, des précipices et des tentes dans l'éloignement.)

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

QUELLE effroyable nuit! Que le courroux céleſte
Eclate avec juſtice en cette île funeſte! (*a*)

ALBINE.

Ces tremblemens ſoudains, ces rochers renverſés,
Ces volcans infernaux juſqu'au ciel élancés,
Ce fleuve ſoulevé roulant ſur nous ſon onde,
Ont fait craindre aux humains les derniers jours du monde.
La foudre a dévoré ce déteſtable airain,
Ces tables de vengeance, où le fatal burin
Epouvantait nos yeux d'une liſte de crimes,
De l'ordre du carnage, et des noms des victimes.

Vous voyez en effet que nos profcriptions
Sont en horreur au ciel ainfi qu'aux nations.

FULVIE.

Tombe fur nos tyrans cette foudre égarée,
Qui, frappant vainemeut une terre abhorrée,
A détruit dans les mains de nos maîtres cruels
Les inftrumens du crime, et non les criminels!
Je voudrais avoir vu cette île anéantie
Avec l'indigne affront dont on couvre Fulvie.
Que font nos trois tyrans dans ce défordre affreux?
Quelques remords au moins ont-ils approché d'eux?

ALBINE.

Dans cette île tremblante aux éclats du tonnerre,
Tranquilles dans leur tente ils partageaient la terre;
Du Sénat et du peuple ils ont réglé le fort,
Et dans Rome fanglante ils envoyaient la mort.

FULVIE.

Antoine me la donne; ô jour d'ignominie!
Il me quitte, il me chaffe, il époufe Octavie; (*b*)
D'un divorce odieux j'attends l'infame écrit;
Je fuis répudiée, et c'eft moi qu'on profcrit.

ALBINE.

Il vous brave à ce point! il vous fait cette injure!

FULVIE.

L'affaffin des Romains craint-il d'être parjure?
Je l'ai trop bien fervi: tout barbare eft ingrat;
Il prétexte envers moi l'intérêt de l'Etat;

Mais ce grand intérêt n'eſt que celui d'un traître,
Qui ménageant Octave en eſt trompé peut-être.

ALBINE.

Octave vous aima (*c*) : ſe peut-il qu'aujourd'hui
Vos malheurs, vos affronts ne viennent que de lui ?

FULVIE.

Qui peut connaître Octave ? et que ſon caractère
Eſt différent en tout du grand cœur de ſon père !
Je l'ai vu, dans l'erreur de ſes égaremens,
Paſſer Antoine même en ſes emportemens ; (*d*)
Je l'ai vu des plaiſirs chercher la folle ivreſſe ;
Je l'ai vu des Catons affecter la ſageſſe.
Après m'avoir offert un criminel amour,
Ce Protée à ma chaîne échappa ſans retour.
Tantôt il eſt affable, et tantôt ſanguinaire.
Il adore Julie, il a proſcrit ſon père ;
Il hait, il craint Antoine, il lui donne ſa ſœur ;
Antoine eſt forcené, mais Octave eſt trompeur.
Ce ſont-là les héros qui gouvernent la terre ;
Ils font en ſe jouant et la paix et la guerre ;
Du ſein des voluptés ils nous donnent des fers.
A quels maîtres, grands Dieux ! livrez-vous l'univers ?
Albine, les lions, au ſortir des carnages,
Suivent en rugiſſant leurs compagnes ſauvages ;
Les tigres font l'amour avec férocité ;
Tels ſont nos Triumvirs. Antoine enſanglanté
Prépare de l'hymen la déteſtable fête.
Octave a de Julie entrepris la conquête ;

Et dans ce jour de sang, de tristesse et d'horreur,
L'amour de tous côtés se mêle à la fureur.
Julie abhorre Octave ; elle n'est occupée
Que de livrer son cœur au fils du grand Pompée.
Si Pompée est écrit sur ce livre fatal,
Octave en l'immolant frappe en lui son rival.
Voilà donc les ressorts du destin de l'empire,
Ces grands secrets d'Etat, que l'ignorance admire !
Ils étonnent de loin les vulgaires esprits,
Ils inspirent de près l'horreur et le mépris.

ALBINE.

Que de bassesse, ô Ciel ! et que de tyrannie !
Quoi ! les maîtres du monde en sont l'ignominie !
Je vous plains : je pensais que Lépide aujourd'hui
Contre ces deux ingrats vous servirait d'appui.
Vous unîtes vous-même Antoine avec Lépide.

FULVIE.

A peine est-il compté dans leur troupe homicide.
Subalterne tyran, pontife méprisé,
De son faible génie ils ont trop abusé ;
Instrument odieux de leurs sanglans caprices,
C'est un vil scélérat soumis à ses complices ;
Il signe leurs décrets sans être consulté,
Et pense agir encore avec autorité.
Mais si dans mes chagrins quelques douceurs me restent,
C'est que mes deux tyrans en secret se détestent. (*e*)
Cet hymen d'Octavie et ses faibles appas
Eloignent la rupture et ne l'empêchent pas.

Ils

Ils ſe connaiſſent trop ; ils ſe rendent juſtice.
Un jour je les verrai, préparant leur ſupplice,
Allumer la diſcorde avec plus de fureur
Que leur fauſſe amitié n'étale ici d'horreur.

SCENE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

FULVIE.

AUFIDE, qu'a-t-on fait? quelle eſt ma deſtinée?
A quel abaiſſement ſuis-je enfin condamnée?

AUFIDE.

Le divorce eſt ſigné de cette même main
Que l'on voit à longs flots verſer le ſang romain;
Et bientôt vos tyrans viendront ſous cette tente
Partager des proſcrits la dépouille ſanglante.

FULVIE.

Puis-je compter ſur vous?

AUFIDE.

Né dans votre maiſon,
Si je ſers ſous Antoine et dans ſa légion,
Je ne ſuis qu'à vous ſeule. Autrefois mon épée
Aux champs Theſſaliens ſervit le grand Pompée:
Je rougis d'être ici l'eſclave des fureurs
Des vainqueurs de Pompée et de vos oppreſſeurs.
Mais que réſolvez-vous?

FULVIE.

De me venger.

AUFIDE.

Sans doute,
Vous le devez, Fulvie.

FULVIE.

Il n'eſt rien qui me coûte,
Il n'eſt rien que je craigne; et dans nos factions
On a compté Fulvie au rang des plus grands noms.
Je n'ai qu'une reſſource, Aufide, en ma diſgrâce;
Le parti de Pompée eſt celui que j'embraſſe;
Et Lucius Céſar a des amis ſecrets (*f*)
Qui ſauront à ma cauſe unir ſes intérêts.
Il eſt, vous le ſavez, le père de Julie;
Il fut proſcrit; enfin tout me le concilie.
Julie eſt-elle à Rome?

AUFIDE.

On n'a pu l'y trouver.
Octave tout-puiſſant l'aura fait enlever;
Le bruit en a couru.

FULVIE.

Le rapt et l'homicide,
Ce ſont-là ſes exploits! voilà nos lois, Aufide.
Mais le fils de Pompée eſt-il en ſureté?
Qu'en avez-vous appris?

AUFIDE.

Son arrêt eſt porté;
Et l'infame avarice au pouvoir aſſervie (*g*)
Doit trancher à prix d'or une ſi belle vie;
Tels ſont les vils Romains.

FULVIE.

Quoi ! tout espoir me fuit ?
Non, je défie encor le sort qui me poursuit ;
Les tumultes des camps ont été mes asiles :
Mon génie était né pour les guerres civiles, (*h*)
Pour ce siècle effroyable où j'ai reçu le jour.
Je veux.... Mais j'aperçois dans ce sanglant séjour
Les licteurs des tyrans, leurs lâches satellites,
Qui de ce camp barbare occupent les limites.
Vous qu'un emploi funeste attache ici près d'eux,
Demeurez ; écoutez leurs complots ténébreux,
Vous m'en avertirez ; et vous viendrez m'apprendre
Ce que je dois souffrir, ce qu'il faut entreprendre.

(*elle sort avec Albine.*)

AUFIDE.

Moi le soldat d'Antoine ! A quoi suis-je réduit ?
De trente ans de travaux quel exécrable fruit !

(*tandis qu'il parle, on avance la tente où Octave et Antoine vont se placer. Les licteurs l'entourent et forment un demi-cercle. Aufide se range à côté de la tente.*)

SCENE III.

OCTAVE, ANTOINE *debout dans la tente, une table derrière eux.*

ANTOINE.

Octave, c'en eſt fait, et je la répudie ;
Je reſſerre nos nœuds par l'hymen d'Octavie ;
Mais ce n'eſt pas aſſez pour éteindre ces feux
Qu'un intérêt jaloux allume entre nous deux.
Deux chefs toujours unis ſont un exemple rare ;
Pour les concilier il faut qu'on les ſépare.
Vingt fois votre Agrippa, vos confidens, les miens,
Depuis que nous régnons ont rompu nos liens.
Un compagnon de plus, ou qui du moins croit l'être,
Sur le trône avec nous affectant de paraître,
Lépide, eſt un fantôme aiſément écarté, (*i*)
Qui rentre de lui-même en ſon obſcurité.
Qu'il demeure pontife, et qu'il préſide aux fêtes
Que Rome en gémiſſant conſacre à nos conquêtes ;
La terre n'eſt qu'à nous et qu'à nos légions.
Il eſt temps de fixer le ſort des nations ;
Réglons ſurtout le nôtre ; et quand tout nous ſeconde,
Ceſſons de différer le partage du monde.

(*ils s'aſſeyent à la table où ils doivent ſigner.*)

OCTAVE.

Mes deſſeins dès long-temps ont prévenu vos vœux ;
J'ai voulu que l'empire appartînt à tous deux.

Songez que je prétends la Gaule et l'Illyrie,
Les Efpagnes, l'Afrique, et furtout l'Italie;
L'Orient eft à vous. (*k*)

ANTOINE.

Telle eft ma volonté,
Tel eft le fort du monde entre nous arrêté.
Vous l'emportez fur moi dans ce nouveau partage;
Je ne me cache point quel eft votre avantage;
Rome va vous fervir: vous aurez fous vos lois
Les vainqueurs de la terre, et je n'ai que des rois. (*l*)
Je veux bien vous céder. J'exige en récompenfe
Que votre autorité, fecondant ma puiffance,
Extermine à jamais les reftes abattus
Du parti de Pompée et du traître Brutus;
Qu'aucun n'échappe aux lois que nous avons portées.

OCTAVE.

D'affez de fang peut-être elles font cimentées.

ANTOINE.

Comment? vous balancez! je ne vous connais plus.
Qui peut troubler ainfi vos vœux irréfolus?

OCTAVE.

Le ciel même a détruit ces tables fi cruelles.

ANTOINE.

Le ciel qui nous feconde en permet de nouvelles.
Craignez-vous un augure? (*m*)

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats?

Nous voulons enchaîner la liberté romaine,
Nous voulons gouverner ; n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la juſtice une inhumanité ?
Octave, un triumvir par Céſar adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père !
Vous oublîriez ſon ſang pour flatter le vulgaire !
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron ?

OCTAVE.

Rome pleure ſa mort.

ANTOINE.

Elle pleure en ſilence.
Caſſius et Brutus, réduits à l'impuiſſance,
Inſpireront peut-être aux autres nations
Une éternelle horreur de nos proſcriptions.
Laiſſons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter tous les âges.
Aſſaſſins de leur maître et de leur bienfaiteur,
C'eſt leur indigne nom qui doit être en horreur :
Ce ſont les cœurs ingrats qu'il eſt temps qu'on puniſſe ;
Seuls ils ſont criminels, et nous ſeſons juſtice.
Ceux qui les ont ſervis, qui les ont approuvés,
Aux mêmes châtimens ſeront tous réſervés.
De vingt mille guerriers, péris dans nos batailles,
D'un œil ſec et tranquille on voit les funérailles ;
Sur leurs corps étendus, victimes du trépas,
Nous volons ſans pâlir à de nouveaux combats ;

Et de la trahifon cent malheureux complices
Seraient au grand Céfar de trop chers facrifices.

OCTAVE.

Dans Rome en ce jour même on venge encor fa mort ;
Mais fachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Trop d'horreur à la fin peut fouiller fa vengeance ;
Je ferais plus fon fils fi j'avais fa clémence.

ANTOINE.

La clémence aujourd'hui peut nous perdre tous deux.

OCTAVE.

L'excès des cruautés ferait plus dangereux.

ANTOINE.

Redoutez-vous le peuple ?

OCTAVE.

Il faut qu'on le ménage ;
Il faut lui faire aimer le frein de l'efclavage.
D'un œil d'indifférence il voit la mort des grands ;
Mais quand il craint pour lui, malheur à fes tyrans! (1)

ANTOINE.

J'entends : à mes périls vous cherchez à lui plaire,
Vous voulez devenir un tyran populaire.

OCTAVE.

Vous m'imputez toujours quelques fecrets deffeins.
Sacrifier Pompée (*n*) eft-ce plaire aux Romains ?
Mes ordres aujourd'hui renverfent leur idole.
Tandis que je vous parle, on le frappe, on l'immole :
Que voulez-vous de plus ?

ANTOINE.

Vous ne m'abufez pas,
Il vous en coûta peu d'ordonner fon trépas:
A nos vrais intérêts fa mort fut néceffaire.
Mais d'un rival fecret vous voulez vous défaire;
Il adorait Julie, et vous étiez jaloux;
Votre amour outragé conduifait tous vos coups.
De nos engagemens rempliffez l'étendue.
De Lucius Céfar la mort eft fufpendue;
Oui, Lucius Céfar contre nous conjuré...

OCTAVE.

Arrêtez.

ANTOINE.

Ce coupable eft-il pour nous facré?
Je veux qu'il meure...

OCTAVE, *fe levant.*

Lui? le père de Julie?

ANTOINE.

Oui, lui-même.

OCTAVE.

Ecoutez, notre intérêt nous lie;
L'hymen étreint ces nœuds; mais fi vous perfiftez
A demander le fang que vous perfécutez,
Dès ce jour entre nous je romps toute alliance.

ANTOINE.

Octave, je fais trop que notre intelligence
Produira la difcorde et trompera nos vœux.
Ne précipitons point des temps fi dangereux.
Voulez-vous m'offenfer?

OCTAVE.

Non; mais je fuis le maître
D'épargner un profcrit qui ne devait pas l'être.

ANTOINE.

Mais vous-même avec moi vous l'aviez condamné.
De tous nos ennemis c'eft le plus obftiné.
Qu'importe fi fa fille un moment vous fut chère ?
A notre fureté je dois le fang du père.
Les plaifirs inconftans d'un amour paffager
A nos grands intérêts n'ont rien que d'étranger.
Vous avez jufqu'ici peu connu la tendreffe ;
Et je n'attendais pas cet excès de faibleffe.

OCTAVE.

De faibleffe !... et c'eft vous qui m'oferiez blâmer ?
C'eft Antoine aujourd'hui qui me défend d'aimer ?

ANTOINE.

Nous avons tous les deux mêlé dans les alarmes
Les fêtes, les plaifirs à la fureur des armes :
Céfar en fit autant (*o*), mais par la volupté
Le cours de fes exploits ne fut point arrêté.
Je le vis dans l'Egypte, amoureux et févère,
Adorer Cléopâtre en immolant fon frère.

OCTAVE.

Ce fut pour la fervir. Je puis vous voir un jour
Plus aveuglé que lui, plus faible à votre tour.
Je vous connais affez ; mais quoi qu'il en arrive,
J'ai rayé Lucius, et je prétends qu'il vive.

ANTOINE.

Je n'y consentirai qu'en vous voyant signer
L'arrêt de ces proscrits qu'on ne peut épargner.

OCTAVE.

Je vous l'ai déjà dit, j'étais las du carnage
Où la mort de César a forcé mon courage.
Mais puisqu'il faut enfin ne rien faire à demi,
Que le salut de Rome en doit être affermi,
Qu'il me faut consommer l'horreur qui nous rassemble;
Je cède, je me rends... J'y souscris... Ma main tremble.
(*il s'assied et signe.*)
Allez, Tribuns, portez ces malheureux édits:
(*à Antoine qui s'assied et signe.*)
Et nous, puissions-nous être à jamais réunis!

ANTOINE.

Vous, Aufide, demain vous conduirez Fulvie;
Sa retraite est marquée aux champs de l'Appulie:
Que je n'entende plus ses cris séditieux.

OCTAVE.

Ecoutons ce tribun qui revient en ces lieux;
Il arrive de Rome, et pourra nous apprendre
Quel respect à nos lois le Sénat a dû rendre. (2)

SCENE IV.

OCTAVE, ANTOINE, AUFIDE, un tribun, Licteurs.

ANTOINE *au tribun.*

A-T-ON des Triumvirs accompli les deſſeins ?
Le ſang aſſure-t-il le repos des humains ?

LE TRIBUN.

Rome tremble et ſe tait au milieu des ſupplices.
Il nous reſte à frapper quelques ſecrets complices,
Quelques vils ennemis d'Antoine et des Céſars,
Reſtes des conjurés de ces ides de mars,
Qui, dans les derniers rangs cachant leur haine obſcure,
Vont du peuple en ſecret exciter le murmure.
Paulus, Albin, Cotta, les plus grands ſont tombés ;
A la proſcription peu ſe ſont dérobés.

OCTAVE.

A-t-on de l'univers affermi la conquête ?
Et du fils de Pompée apportez-vous la tête ?
Pour le bien de l'Etat j'ai dû la demander.

LE TRIBUN.

Les dieux n'ont pas voulu, Seigneur, vous l'accorder.
Trop chéri des Romains, ce jeune téméraire
Se parait à leurs yeux des vertus de ſon père ;
Et lorſque par mes ſoins des têtes des proſcrits
Aux murs du capitole on affichait le prix,

Pompée à leur falut mettait des récompenfes.
Il a par des bienfaits combattu vos vengeances ;
Mais quand vos légions ont marché fur nos pas,
Alors fuyant de Rome et cherchant les combats,
Il s'avance à Césène, et vers les Pyrénées
Doit au fils de Caton joindre fes deftinées ;
Tandis qu'en Orient Caffius et Brutus,
Conjurés trop fameux par leurs fauffes vertus,
A leur faible parti rendant un peu d'audace,
Ofent vous défier dans les champs de la Thrace.

ANTOINE.

Pompée eft échappé !

OCTAVE.

Ne vous alarmez pas,
En quelques lieux qu'il foit, la mort eft fur fes pas.
Si mon père a du fien triomphé dans Pharfale,
J'attends contre le fils une fortune égale ;
Et le nom de Céfar, dont je fuis honoré,
De fa perte à mon bras fait un devoir facré.

ANTOINE.

Préparons donc foudain cette grande entreprife ;
Mais que notre intérêt jamais ne nous divife.
Le fang du grand Céfar eft déjà joint au mien ;
Votre fœur eft ma femme ; et ce double lien
Doit affermir le joug où nos mains triomphantes
Tiendront à nos genoux les nations tremblantes.

SCENE V.

OCTAVE, le tribun *éloigné.*

OCTAVE.

Que feront tous ces nœuds ? nous ſommes deux tyrans !
Puiſſances de la terre, avez-vous des parens ?
Dans le ſang des Céſars Julie a pris naiſſance ;
Et loin de rechercher mon utile alliance,
Elle n'a regardé cette triſte union
Que comme un des arrêts de la proſcription.

(*au tribun.*)

Revenez.... Quoi ! Pompée échappe à ma vengeance ?
Quoi ! Julie avec lui ſerait d'intelligence ?
On ignore en quels lieux elle a porté ſes pas ?

LE TRIBUN.

Son père en eſt inſtruit, et l'on n'en doute pas.
Lui-même de ſa fille a préparé la fuite.

OCTAVE.

De quoi s'informe ici ma raiſon trop ſéduite ?
Quoi ! lorſqu'il faut régir l'univers conſterné,
Entouré d'ennemis, du meurtre environné,
Teint du ſang des proſcrits que j'immole à mon père,
Déteſté des Romains, peut-être d'un beau-frère ;
Au milieu de la guerre, au ſein des factions,
Mon cœur ſerait ouvert à d'autres paſſions ?

Quel mélange inoui ! quelle étonnante ivreſſe
D'amour, d'ambition, de crimes, de faibleſſe !
Quels ſoucis dévorans viennent me conſumer !
Deſtructeur des humains, t'appartient-il d'aimer ?

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, AUFIDE.

AUFIDE.

OUI, j'ai tout entendu ; le ſang et le carnage
Ne coûtaient rien, Madame, à votre époux volage.
Je ſuis toujours ſurpris que ce cœur effréné,
Plongé dans la licence, au vice abandonné,
Dans les plaiſirs affreux qui partagent ſa vie,
Garde une cruauté tranquille et réfléchie.
Octave même, Octave en paraît indigné ;
Il regrettait le ſang où ſon bras s'eſt baigné ;
Il n'était plus lui-même : il ſemble qu'il rougiſſe
D'avoir eu ſi long-temps Antoine pour complice.
Peut-être aux yeux des ſiens il feint un repentir,
Pour mieux tromper la terre et mieux l'aſſujettir ;
Ou peut-être ſon ame en ſecret révoltée
De ſa propre furie était épouvantée.
J'ignore s'il eſt né pour éprouver un jour
Vers l'humaine équité quelque faible retour ; (p)
Mais il a diſputé ſur le choix des victimes,
Et je l'ai vu trembler en ſignant tant de crimes.

FULVIE.

Qu'importe à mes affronts ce faible et vain remord ?
Chacun d'eux tour à tour me donne ici la mort.

Octave, que tu crois moins dur et moins féroce,
Sous un air plus humain cache un cœur plus atroce,
Il agit en barbare, et parle avec douceur.
Je vois de son esprit la profonde noirceur;
Le sphinx est son emblème (*q*), et nous dit qu'il préfère
Ce symbole du fourbe aux aigles de son père.
A tromper l'univers il mettra tous ses soins.
De vertus incapable, il les feindra du moins;
Et l'autre aura toujours dans sa vertu guerrière
Les vices forcenés de son ame grossière.
Ils osent me bannir; c'est-là ce que je veux.
Je ne demandais pas à gémir auprès d'eux,
A respirer encore un air qu'ils empoisonnent.
Remplissons sans tarder les ordres qu'ils me donnent;
Partons. Dans quels pays, dans quels lieux ignorés
Ne les verrons-nous pas comme à Rome abhorrés?
Je trouverai par-tout l'aliment de ma haine.

SCENE II.

FULVIE, ALBINE, AUFIDE.

ALBINE.

MADAME, espérez tout; Pompée est à Césène;
Mille Romains en foule ont devancé ses pas;
Son nom et ses malheurs enfantent des soldats.
On dit qu'à la valeur joignant la diligence,
Dans cette île barbare il porte la vengeance;

Que

Que les trois aſſaſſins à leur tour ſont proſcrits,
Que de leur ſang impur on a fixé le prix.
On dit que Brutus même avance vers le Tibre,
Que la terre eſt vengée, et qu'enfin Rome eſt libre.
Déjà dans tout le camp ce bruit s'eſt répandu,
Et le ſoldat murmure, ou demeure éperdu.

FULVIE.

On en dit trop, Albine; un bien ſi déſirable
Eſt trop prompt et trop grand pour être vraiſemblable;
Mais ces rumeurs au moins peuvent me conſoler,
Si mes perſécuteurs apprennent à trembler.

AUFIDE.

Il eſt des fondemens à ce bruit populaire.
Un peu de vérité fait l'erreur du vulgaire.
Pompée a ſu tromper le fer des aſſaſſins,
C'eſt beaucoup; tout le reſte eſt ſoumis aux deſtins.
Je ſais qu'il a marché vers les murs de Céſène;
De ſon départ au moins la nouvelle eſt certaine;
Et le bruit qu'on répand nous confirme aujourd'hui.
Que les cœurs des Romains ſe ſont tournés vers lui.
Mais ſon danger eſt grand; des légions entières
Marchent ſur ſon paſſage, et bordent les frontières;
Pompée eſt téméraire, et ſes rivaux prudens.

FULVIE.

La prudence eſt ſurtout néceſſaire aux méchans;
Mais ſouvent on la trompe: un heureux téméraire
Confond en agiſſant celui qui délibère.

Enfin Pompée approche. Unis par la fureur,
Nos communs intérêts m'annoncent un vengeur.
Les révolutions fatales ou profpères
Du fort qui conduit tout font les jeux ordinaires :
La fortune à nos yeux fit monter fur fon char
Sylla, deux Marius, et Pompée et Céfar;
Elle a précipité ces foudres de la guerre;
De leur fang tour à tour elle a rougi la terre.
Rome a changé de lois, de tyrans et de fers.
Déjà nos triumvirs éprouvent des revers.
Caffius et Brutus menacent l'Italie.
J'irais chercher Pompée aux fables de Lybie.
Après mes deux affronts indignement foufferts,
Je me confolerais en troublant l'univers.
Rappelons et l'Efpagne et la Gaule irritée
A cette liberté que j'ai perfécutée;
Puiffé-je dans le fang de ces monftres heureux,
Expier les forfaits que j'ai commis pour eux!
Pardonne, Cicéron, de Rome heureux génie,
Mes deftins t'ont vengé, tes bourreaux m'ont punie :
Mais je mourrai contente, en des malheurs fi grands,
Si je meurs comme toi le fléau des tyrans.

(*à Aufide.*)

Avant que de partir, tâchez de vous inftruire
Si de quelque efpérance un rayon peut nous luire.
Profitez des momens où les foldats troublés
Dans le camp des tyrans paraiffent ébranlés.
Annoncez-leur Pompée; à ce grand nom peut-être

Ils se repentiront d'avoir un autre maître.
Allez.
(ici on voit dans l'enfoncement Julie couchée entre des rochers.)

SCENE III.

FULVIE, ALBINE.

FULVIE.

Que vois-je au loin dans ces rochers déserts,
Sur ces bords escarpés d'abymes entr'ouverts ?
Que présente à mes yeux la terre encor tremblante ?

ALBINE.

Je vois, ou je me trompe, une femme expirante.

FULVIE.

Est-ce quelque victime immolée en ces lieux ?
Peut-être les tyrans l'exposent à nos yeux ;
Et par un tel spectacle ils ont voulu m'apprendre
De leur triumvirat ce que je dois attendre.
Allez, j'entends d'ici ses sanglots et ses cris ;
Dans son cœur oppressé rappelez ses esprits :
Conduisez-la vers moi.

SCENE IV.

FULVIE *sur le devant du théâtre*, JULIE *au fond*, *vers un des côtés*, *soutenue par* ALBINE.

JULIE.

Dieux vengeurs que j'adore !
Ecoutez-moi, voyez pour qui je vous implore !
Secourez un héros, ou faites-moi mourir !

FULVIE.

De ses plaintifs accens je me sens attendrir.

JULIE.

Où suis-je ? et dans quels lieux les flots m'ont-ils jetée ?
Je promène en tremblant ma vue épouvantée.
Où marcher ? . . . Quelle main m'offre ici son secours,
Et qui vient ranimer mes misérables jours ?

FULVIE.

Sa gémissante voix ne m'est point inconnue.
Avançons. . . . Ciel ! que vois-je ! en croirai-je ma vue ?
Destins, qui vous jouez des malheureux mortels,
Amenez-vous Julie en ces lieux criminels ?
Ne me trompé-je point ? . . . N'en doutons plus, c'est elle.

JULIE.

Quoi ! d'Antoine, grand Dieu ! c'est l'épouse cruelle !
Je suis perdue !

FULVIE.

Hélas ! que craignez-vous de moi ?
Est-ce aux infortunés d'inspirer quelque effroi ?

Voyez-moi sans trembler ; je suis loin d'être à craindre ;
Vous êtes malheureuse, et je suis plus à plaindre.

JULIE.

Vous !

FULVIE.

Quel événement et quels dieux irrités
Ont amené Julie en ces lieux détestés ?

JULIE.

Je ne sais où je suis : un déluge effroyable,
Qui semblait engloutir une terre coupable,
Des tremblemens affreux, des foudres dévorans,
Dans les flots débordés ont plongé mes suivans.
Avec un seul guerrier de la mort échappée,
J'ai marché quelque temps dans cette île escarpée :
Mes yeux ont vu de loin des tentes, des soldats ;
Ces rochers ont caché ma terreur et mes pas.
Celui qui me guidait a cessé de paraître.
A peine devant vous puis-je me reconnaître ;
Je me meurs.

FULVIE.

Ah, Julie !

JULIE.

Eh quoi, vous soupirez !

FULVIE.

De vos maux et des miens mes sens sont déchirés.

JULIE.

Vous souffrez comme moi ! quel malheur vous opprime ?
Hélas ! où sommes-nous ?

Digitized by Google

FULVIE.

Dans le féjour du crime,
Dans cette île exécrable où trois monftres unis
Enfanglantent le monde, et reftent impunis.

JULIE.

Quoi ! c'eft ici qu'Antoine et le barbare Octave
Ont condamné Pompée, et font la terre efclave!

FULVIE.

C'eft fous ces pavillons qu'ils règlent notre fort;
De Pompée ici même ils ont figné la mort.

JULIE.

Soutenez-moi, grands Dieux !

FULVIE.

De cet affreux repaire
Ces tigres font fortis. Leur troupe fanguinaire
Marche en ce même inftant au rivage oppofé.
L'endroit où je vous parle eft le moins expofé ;
Mes tentes font ici ; gardez qu'on ne vous voie.
Venez, calmez ce trouble où votre ame fe noie.

JULIE.

Et la femme d'Antoine eft ici mon appui!

FULVIE.

Grâces à fes forfaits je ne fuis plus à lui.
Je n'ai plus déformais de parti que le vôtre.
Le deftin par pitié nous rejoint l'une à l'autre.
Qu'eft devenu Pompée ?

JULIE.

Ah! que m'avez-vous dit ?
Pourquoi vous informer d'un malheureux profcrit ?

FULVIE.

Eſt-il en ſureté ? parlez en aſſurance :
J'atteſte ici les dieux, et Rome et ma vengeance,
Ma haine pour Octave, et mes tranſports jaloux,
Que mes ſoins répondront de Pompée et de vous,
Que je vais vous défendre au péril de ma vie.

JULIE.

Hélas! c'eſt donc à vous qu'il faut que je me fie!
Si vous avez auſſi connu l'adverſité,
Vous n'aurez pas, ſans doute, aſſez de cruauté
Pour achever ma mort, et trahir ma misère.
Vous voyez où des dieux me conduit la colère.
Vous avez dans vos mains par d'étranges haſards
Le deſtin de Pompée et du ſang des Céſars.
J'ai réuni ces noms. L'intérêt de la terre
A formé notre hymen au milieu de la guerre.
Rome, Pompée et moi, tout eſt prêt à périr :
Aurez-vous la vertu d'oſer les ſecourir ?

FULVIE.

J'oſerais plus encor ; s'il eſt ſur ce rivage,
Qu'il daigne ſeulement ſeconder mon courage.
Oui, je crois que le ciel ſi long-temps inhumain,
Pour nous venger tous trois, l'a conduit par la main ;
Oui, j'armerai ſon bras contre la tyrannie.
Parlez : ne craignez plus.

JULIE.

Errante, pourſuivie,

Je fuyais avec lui le fer des aſſaſſins
Qui de Rome ſanglante inondaient les chemins ;
Nous allions vers ſon camp : déjà ſa renommée
Vers Cèsène aſſemblait les débris d'une armée ;
A travers les dangers, près de nous renaiſſans,
Il conduiſait mes pas incertains et tremblans.
La mort était par-tout : les ſanglans ſatellites
Des plaines de Césène occupaient les limites.
La nuit nous égarait vers ce funeſte bord
Où règnent les tyrans, où préſide la mort.
Notre fatale erreur n'était point reconnue,
Quand la foudre a frappé notre fuite éperdue.
La terre en mugiſſant s'entr'ouvre ſous nos pas.
Ce ſéjour en effet eſt celui du trépas.

FULVIE.

Eh bien, eſt-il encore en cette île terrible ?
S'il oſe ſe montrer, ſa perte eſt infaillible,
Il eſt mort.

JULIE.

Je le ſais.

FULVIE.

Où dois-je le chercher ?
Dans quel ſecret aſile a-t-il pu ſe cacher ?

JULIE.

Ah ! Madame....

FULVIE.

Achevez ; c'eſt trop de défiance,
Je pardonne à l'amour un doute qui m'offenſe.
Parlez, je ferai tout.

JULIE.

JULIE.

Puis-je le croire ainſi ?

FULVIE.

Je vous le jure encore.

JULIE.

Eh bien.... Il eſt ici.

FULVIE.

C'en eſt aſſez ; allons.

JULIE.

Il cherchait un paſſage
Pour ſortir avec moi de cette île ſauvage ;
Et ne le voyant plus dans ces rochers déſerts,
Des ombres du trépas mes yeux ſe ſont couverts.
Je mourais, quand le ciel une fois favorable
M'a préſenté par vous une main ſecourable.

SCENE V.

FULVIE, JULIE, ALBINE, un tribun.

LE TRIBUN.

MADAME, une étrangère eſt ici près de vous.
De leur autorité les triumvirs jaloux
De l'île à tout mortel ont défendu l'entrée.

JULIE.

Ah ! j'atteſte la foi que vous m'avez jurée !

LE TRIBUN.

Je la dois amener devant leur tribunal.

FULVIE *à Julie.*

Gardez-vous d'obéir à cet ordre fatal.

JULIE.

Avilirais-je ainſi l'honneur de mes ancêtres?
Soldats des triumvirs, allez dire à vos maîtres
Que Julie entraînée en ce ſéjour affreux
Attend pour en ſortir des ſecours généreux;
Que par-tout je ſuis libre, et qu'ils peuvent connaître
Ce qu'on doit de reſpect au ſang qui m'a fait naître,
A mon rang, à mon ſexe, à l'hoſpitalité,
Aux droits des nations et de l'humanité.
Conduiſez-moi chez vous, magnanime Fulvie.

FULVIE.

Votre noble fierté ne s'eſt point démentie;
Elle augmente la mienne; et ce n'eſt pas en vain
Que le ſort vous conduit ſur ce bord inhumain.
Puiſſé-je en mes deſſeins ne m'être point trompée!

JULIE.

O Dieux! prenez ma vie, et veillez ſur Pompée!
Dieux! ſi vous me livrez à mes perſécuteurs,
Armez-moi d'un courage égal à leurs fureurs!

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SEXTUS POMPÉE *feul.*

Je ne la trouve plus : quoi ! mon deftin fatal
L'amène à mes tyrans, la livre à mon rival !
Les voilà, je les vois ces pavillons horribles
Où nos trois meurtriers retirés et paifibles
Ordonnent le carnage avec des yeux fereins,
Comme on donne une fête et des jeux aux Romains.
O Pompée ! ô mon père ! infortuné grand homme !
Quel eft donc le deftin des défenfeurs de Rome !
O Dieux, qui des méchans fuivez les étendards,
D'où vient que l'univers eft fait pour les Céfars !
J'ai vu périr Caton (*r*) leur juge et votre image ;
Les Scipions font morts aux déferts de Carthage ; (*s*)
Cicéron, tu n'es plus (*t*), et ta tête et tes mains
Ont fervi de trophée aux derniers des humains.
Mon fort va me rejoindre à ces grandes victimes.
Le fer des Achillas et celui des Septimes,
D'un vil roi de l'Egypte inftrumens criminels,
Ont fait couler le fang du plus grand des mortels. (*u*)
Ce n'eft que par fa mort que fon fils lui reffemble.
Des brigands réunis que la rapine affemble,
Un prétendu Céfar, un fils de Cépias, (*x*)
Qui commande le meurtre et qui fuit les combats,

Dans leur tranquille rage ordonnent de ma vie :
Octave eſt maître enfin du monde et de Julie.
De Julie ! ah ! tyran, ce dernier coup du ſort
Atterre mon eſprit luttant contre la mort.
Déteſtable rival, uſurpateur infame,
Tu ne m'aſſaſſinais que pour ravir ma femme ;
Et c'eſt moi qui la livre à tes indignes feux !
Tu règnes, et je meurs, et je te laiſſe heureux !
Et tes flatteurs tremblans ſur un tas de victimes
Déjà du nom d'Auguſte ont décoré tes crimes !
Quel eſt cet aſſaſſin qui s'avance vers moi ?

SCENE II.

POMPÉE, AUFIDE.

POMPÉE, *l'épée à la main.*

APPROCHE, et puiſſe Octave expirer avec toi !

AUFIDE.

Jugez mieux d'un ſoldat qui ſervit votre père.

POMPÉE.

Et tu ſers un tyran !

AUFIDE.

Je l'abjure, et j'eſpère
N'être pas inutile, en ce ſéjour affreux,
Au fils, au digne fils d'un héros malheureux.
Seigneur, je viens à vous de la part de Fulvie.

POMPÉE.

Eſt-ce un piége nouveau que tend la tyrannie ?

A son barbare époux viens-tu pour me livrer ?

AUFIDE.

Du péril le plus grand je viens pour vous tirer.

POMPÉE.

L'humanité, grands Dieux ! est-elle ici connue ?

AUFIDE.

Sur ce billet, au moins, daignez jeter la vue.

(*il lui donne des tablettes.*)

POMPÉE.

Julie ! ô Ciel ! Julie ! est-il bien vrai ?

AUFIDE.

Lisez.

POMPÉE.

O fortune ! ô mes yeux ! êtes-vous abusés ?
Retour inattendu de mes destins prospères !
Je mouille de mes pleurs ces divins caractères.

(*il lit.*)

„ Le sort paraît changer, et Fulvie est pour nous ;
„ Ecoutez ce romain, conservez mon époux. „
Qui que tu sois, pardonne ; à toi je me confie ;
Je te crois généreux sur la foi de Julie.
Quoi ! Fulvie a pris soin de son sort et du mien !
Qui l'y peut engager ? quel intérêt ?

AUFIDE.

Le sien.

D'Antoine abandonnée avec ignominie,
Elle est des trois tyrans la plus grande ennemie.

Elle ne borne pas sa haine et ses desseins
A dérober vos jours au fer des assassins ;
Il n'est point de péril que son courroux ne brave :
Elle veut vous venger.

POMPÉE.

Oui, vengeons-nous d'Octave.
Elevé dans l'Asie au milieu des combats,
Je n'ai connu de lui que ses assassinats ;
Et dans les champs d'honneur, qu'il redoute peut-être,
Ses yeux, qu'il eût baissés, ne m'ont point vu paraître.
Antoine d'un soldat a du moins la vertu.
Il est vrai que mon bras ne l'a point combattu ;
Et depuis que mon père expira sous un traître,
Nous fûmes ennemis sans jamais nous connaître.
Commençons par Octave ; allons, et que ma main,
Au bord de mon tombeau, se plonge dans son sein.

AUFIDE.

Venez donc chez Fulvie, et sachez qu'elle est prête
D'Octave, s'il le faut, à vous livrer la tête.
De quelques vétérans je tenterai la foi ;
Sous votre illustre père ils servaient comme moi.
On change de parti dans les guerres civiles.
Aux desseins de Fulvie ils peuvent être utiles.
L'intérêt qui fait tout les pourrait engager
A vous donner retraite, et même à vous venger.

POMPÉE.

Je pourrais arracher Julie à ce perfide ?
Je pourrais des Romains immoler l'homicide ?

Octave périrait ?

AUFIDE.

Seigneur, n'en doutez pas.

POMPÉE.

Marchons.

SCENE III.

POMPÉE, AUFIDE, JULIE.

JULIE.

Que faites-vous ? Où portez-vous vos pas?
On vous cherche, on pourfuit tous ceux que cet orage
Put jeter comme moi fur cet affreux rivage.
Votre père, en Egypte aux affaffins livré,
D'ennemis plus fanglans n'était pas entouré.
L'amitié de Fulvie eft funefte et cruelle ;
C'eft un danger de plus qu'elle traîne après elle.
On l'obferve, on l'épie, et tout me fait trembler ;
Dans ces horribles lieux je crains de vous parler.
Regagnons ces rochers et ces cavernes fombres
Où la nuit va porter fes favorables ombres.
Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal féjour ;
Ils vont loin de vos yeux enfanglanter le Tibre.
Ne précipitez rien ; demain vous êtes libre.

POMPÉE.

Noble et tendre moitié d'un guerrier malheureux ;
O vous ! ainfi que Rome, objet de tous mes vœux !

Laiſſez-moi m'oppoſer au deſtin qui m'outrage.
Si j'étais dans des lieux dignes de mon courage,
Si je pouvais guider nos braves légions
Dans les camps de Brutus, ou dans ceux des Catons,
Vous ne me verriez pas attendre de Fulvie
Un ſecours incertain contre la tyrannie.
Les dieux nous ont conduits dans ces ſanglans déſerts;
Marchons aux ſeuls ſentiers que ces dieux m'ont ouverts.

JULIE.

Octave en ce moment doit entrer chez Fulvie;
Si vous êtes connu, c'eſt fait de votre vie.

AUFIDE.

Seigneur, craignez plutôt d'être ici découvert;
Aux tribuns, aux ſoldats ce paſſage eſt ouvert;
Entre ces deux dangers que prétendez-vous faire?

JULIE.

Pompée, au nom des dieux, au nom de votre père,
Dont le malheur vous ſuit, et qui ne s'eſt perdu
Que par ſa confiance et ſon trop de vertu,
Ayez quelque pitié d'une épouſe alarmée!
Avons-nous un parti, des amis, une armée?
Trois monſtres tout-puiſſans ont détruit les Romains;
Vous êtes ſeul ici contre mille aſſaſſins....
Ils viennent, c'en eſt fait, et je les vois paraître.

AUFIDE.

Ah! laiſſez-vous conduire; on peut vous reconnaître:
Le temps preſſe, venez; vous vous perdez ſans fruit.

JULIE.

Je ne vous quitte pas.

POMPÉE.

A quoi ſuis-je réduit !

SCENE IV.

POMPÉE, JULIE, AUFIDE *ſur le devant ;*
OCTAVE, Licteurs *au fond.*

OCTAVE.

Je prétends vous parler ; ne fuyez point, Julie.

JULIE.

Aufide me ramène aux tentes de Fulvie.

OCTAVE.

(*à Aufide.*)

Demeurez, je le veux.... Vous, quel eſt ce romain ?
Eſt-il de votre ſuite ?

JULIE.

Ah ! je ſuccombe enfin.

AUFIDE.

C'eſt un de mes ſoldats dont l'utile courage
S'eſt diſtingué dans Rome en ces jours de carnage ;
Et de Rome à mon ordre il arrive aujourd'hui.

OCTAVE *à Pompée.*

Parle, que fait Pompée ? où Pompée a-t-il fui ?

POMPÉE.

Il ne fuit point, Octave ; il vous cherche, et peut-être
Avant la fin du jour vous le verrez paraître.

OCTAVE.

Tu ſais en quel état il faut le préſenter :
C'eſt ſa tête, en un mot, qu'il me faut apporter ;
Et tu dois être inſtruit quelle eſt la récompenſe.

POMPÉE.

Elle eſt publique aſſez.

JULIE.

O terreur !

POMPÉE.

O vengeance !

SCENE V.

Les perſonnages précédens, un TRIBUN militaire.

LE TRIBUN.

Vous êtes obéi ; grâce à votre heureux ſort,
Pompée en ce moment eſt ou captif ou mort.

OCTAVE.

Que dis-tu ?

LE TRIBUN.

Ses ſuivans s'avançaient dans la plaine
Qui s'étend de Piſaure aux remparts de Céſène ;
Les rebelles bientôt entourés et ſurpris,
De leurs témérités ont eu le digne prix.

POMPÉE.

Ah Ciel !

LE TRIBUN.

A la valeur que tous ont fait paraître,

On croit qu'ils combattaient ſous les yeux de leur maître.

POMPÉE *à part.*

Je perds tous mes amis !

LE TRIBUN.

S'il eſt parmi les morts,
Vos ſoldats à vos pieds vont apporter ſon corps.
S'il eſt vivant, s'il fuit, il va tomber, ſans doute,
Aux piéges que nos mains ont tendus ſur ſa route ;
Il ne peut échapper au trépas qui l'attend.

OCTAVE.

Allez, continuez ce ſervice important.
Vous, Aufide, en tout temps j'éprouvai votre zèle ;
Je ſais qu'Antoine en vous trouve un guerrier fidelle ;
Allez : ſi ce ſoldat peut ſervir aujourd'hui,
Souvenez-vous ſurtout de répondre de lui.
Vous, licteurs, arrêtez le premier téméraire
Qui viendrait ſans mon ordre en ce lieu ſolitaire.

POMPÉE *à Aufide.*

Viens guider mes fureurs.

JULIE.

O Dieux qui m'écoutez,
Dans quel péril nouveau vous nous précipitez ! (3)

SCENE VI.

OCTAVE, JULIE.

OCTAVE, *arrêtant Julie.*

Je vous ai déjà dit que vous deviez m'entendre.
Votre abord en cette île a droit de me ſurprendre;
Mais ceſſez de me craindre, et calmez votre cœur.

JULIE.

Seigneur, je ne crains rien, mais je frémis d'horreur.

OCTAVE.

Vous changerez peut-être en connaiſſant Octave.

JULIE.

J'ai le ſort des Romains, il me traite en eſclave.
Vous pouviez reſpecter mon nom et mon malheur.

OCTAVE.

Sachez que de tous deux je ſuis le protecteur.
Les reſpects des humains et Rome vous attendent;
Ce nom que vous portez, et leurs vœux vous demandent,
Je dois vous y conduire, et le ſang des Céſars
Ne doit plus qu'en triomphe entrer dans ſes remparts.
Pourquoi les quittez-vous? Ne pourrai-je connaître
Qui vous dérobe à Rome où le ciel vous fit naître?

JULIE.

Demandez-moi plutôt, dans ces horribles temps,
Pourquoi dans Rome encore il eſt des habitans?
La ruine, la mort de tous côtés s'annonce;
Mon père était proſcrit; et voilà ma réponſe.

OCTAVE.

Mes ſoins veillent ſur lui ; ſes jours ſont aſſurés ;
Je les ai défendus ; vous les rendez ſacrés.

JULIE.

Ainſi je dois bénir vos lois et votre empire,
Lorſque vous permettez que mon père reſpire.

OCTAVE.

Il s'arma contre moi ; mais tout eſt oublié :
Ne lui reſſemblez point par ſon inimitié.
Mais enfin, près de moi qui vous a pu conduire ?

JULIE.

La colère des dieux obſtinés à me nuire.

OCTAVE.

Ces dieux ſe calmeront. Ma ſévère équité
A vengé le héros qui m'avait adopté.
Il n'appartient qu'à moi d'honorer dans Julie
Le ſang, l'auguſte ſang dont vous êtes ſortie.
Je dois compte de vous à Rome, aux demi-dieux
Que le monde à genoux révère en vos aïeux.

JULIE.

Vous !

OCTAVE.

Un fils de Céſar ne doit jamais permettre
Qu'en d'étrangères mains on oſe vous remettre.

JULIE.

Vous ſon fils !.... ô héros ! ô généreux vainqueur !
Quel fils as-tu choiſi ? quel eſt ton ſucceſſeur ?

César vous a laiſſé ſon pouvoir en partage ;
Sa magnanimité n'eſt pas votre héritage.
S'il verſa quelquefois le ſang du citoyen,
Ce fut dans les combats en répandant le ſien.
C'eſt par d'autres exploits que vous briguez l'empire.
Il ſavait pardonner, et vous ſavez proſcrire.
Prodigue de bienfaits, et vous d'aſſaſſinats,
Vous n'êtes point ſon fils, je ne vous connais pas.

OCTAVE.

Il vous parle par moi : Julie, il vous pardonne (4)
Les noms injurieux que votre erreur me donne.
Ne me reprochez plus ces arrêts rigoureux
Qu'arrache à ma juſtice un devoir malheureux.
La paix va ſuccéder aux jours de la vengeance.

JULIE.

Quoi ! vous me donneriez un rayon d'eſpérance ?

OCTAVE.

Vous pouvez tout.

JULIE.

Qui ? moi ?

OCTAVE.

Vous devez préſumer
Quel eſt le ſeul moyen qui peut me déſarmer,
Et qui de ma clémence eſt la cauſe et le gage.

JULIE.

Vous parlez de clémence au milieu du carnage !
Hélas ! ſi tant de ſang, de ſupplices, de morts
Ont pu laiſſer dans vous quelque accès aux remords,

Si vous craignez du moins cette haine publique,
Cette horreur attachée au pouvoir tyrannique;
Ou si quelques vertus germent dans votre cœur,
En les mettant à prix n'en fouillez point l'honneur;
N'en avilissez pas le caractère auguste.
Est-ce à vos passions à vous rendre plus juste?
Soyez grand par vous-même.

OCTAVE.

Allez, je vous entends;
Et j'avais bien prévu vos refus insultans.
Un rival criminel, une race ennemie....

JULIE.

Qui?

OCTAVE.

Vous le demandez! vous savez trop, Julie,
Quel est depuis long-temps l'objet de mon courroux,
Et Pompée......

JULIE.

Ah! cruel, quel nom prononcez-vous?
Pompée est loin de moi: qui vous dit que je l'aime?

OCTAVE.

Qui me le dit? vos pleurs; qui me le dit? vous-même.
Pompée est loin de vous, et vous le regrettez!
Vous pensez m'adoucir lorsque vous m'insultez!
Lorsque de Rome enfin votre imprudente fuite
Du sein de vos parens vous entraîne à sa suite.

JULIE.

Ainsi vous ajoutez l'opprobre à vos fureurs.
Ah! ce n'est pas à vous à m'enseigner les mœurs.

Je ne fuis point réduite à tant d'ignominie ;
Et ce n'eſt pas pour vous que je me juſtifie.
J'ai quitté mon pays que vous enſanglantez,
Mes parens et mes dieux que vous perſécutez.
J'ai dû ſortir de Rome où vous alliez paraître ;
Mon père l'ordonnait, vous le ſavez peut-être ;
C'eſt vous que je fuyais ; mes funeſtes deſtins
Quand je vous évitais m'ont remiſe en vos mains.
Commandez, s'il le faut, à la terre aſſervie ;
Mon cœur ne dépend point de votre tyrannie.
Vous pouvez tout ſur Rome, et rien ſur mon devoir.

OCTAVE.

Vous ignorez mes droits, ainſi que mon pouvoir.
Vous vous trompez, Julie, et vous pourrez apprendre
Que Lucius ſans moi ne peut choiſir un gendre ;
Que c'eſt à moi ſurtout que l'on doit obéir.
Déjà Rome m'attend ; ſoyez prête à partir.

JULIE.

Voilà donc ce grand cœur, ce héros magnanime,
Qui du monde calmé veut mériter l'eſtime !
Voilà ce règne heureux de paix et de douceur !
Il fut un meurtrier, il devient raviſſeur !

OCTAVE.

Il eſt juſte envers vous ; mais, quoi qu'il en puiſſe être, (5)
Sachez que le mépris n'eſt pas fait pour un maître.
Que vous aimiez Pompée, ou qu'un autre rival
Encouragé par vous cherche l'honneur fatal

D'oſer

D'ofer un feul moment difputer ma conquête,
On fait fi je me venge ; il y va de fa tête ;
C'eft un nouveau profcrit que je dois condamner ;
Et je jure par vous de ne point pardonner.

JULIE.

Moi, j'attefte ici Rome et fon divin génie,
Tous ces héros armés contre la tyrannie,
Le pur fang des Céfars, et dont vous n'êtes pas,
Qu'à vos profcriptions vous joindrez mon trepas,
Avant que vous forciez cette ame indépendante
A joindre une main pure à votre main fanglante.
Les meurtres que dans Rome ont commis vos fureurs
De celui que j'attends font les avant-coureurs.
Un nouvel Appius a trouvé Virginie ;
Son fang eut des vengeurs ; il fut une patrie ;
Rome fubfifte encor. Les femmes en tout temps
Ont fervi dans nos murs à punir les tyrans.
Les rois, vous le favez, furent chaffés pour elles.
Nouveau Tarquin, tremblez !

(*elle fort.*)

SCENE VII.

OCTAVE *seul.*

Que d'injures nouvelles !
Quel reproche accablant pour mon cœur oppressé !
Ce cœur m'en a dit plus qu'elle n'a prononcé.
Le cruel est haï, j'en fais l'expérience.
Je suis puni déjà de ma toute-puissance.
A peine je gouverne, à peine j'ai goûté
Ce pouvoir qu'on m'envie, et qui m'a tant coûté.
Tu veux régner, Octave, et tu chéris la gloire ;
Tu voudrais que ton nom vécût dans la mémoire ;
Il portera ta honte à la postérité.
Etre à jamais haï ! quelle immortalité !
Mais l'être de Julie, et l'être avec justice !
Entendre cet arrêt qui fait seul ton supplice ;
Le peux-tu supporter ce tourment douloureux
D'un esprit emporté par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, et fuit le bien qu'il aime, (6)
Qui cherche à se tromper et qui se hait lui-même ?
Faut-il donc que l'amour ajoute à mes fureurs ?
Ah ! l'amour était fait pour adoucir nos mœurs.
D'indignes voluptés corrompaient mon jeune âge ;
L'ambition succède avec toute sa rage.
Par quel nouveau torrent je me laisse emporter !
Que d'ennemis à vaincre ! et comment les dompter ?

Manes du grand Céfar ? ô mon maître ! ô mon père !
Que Brutus immola, mais que Brutus révère ;
Héros terrible et doux à tous tes ennemis,
Tu m'as laiffé l'empire à ta valeur foumis ;
La moitié de ce faix accable ma jeuneffe.
Je n'ai que tes défauts, je n'ai que ta faibleffe ;
Et je fens dans mon cœur, de remords combattu,
Que je n'ofe avec toi difputer de vertu.

Fin du troifième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, ALBINE.

ALBINE.

QUAND fous vos pavillons, de fa crainte occupée,
Invoquant en fecret l'ombre du grand Pompée,
Les fanglots à la bouche et la mort dans les yeux,
Julie appelle en vain les enfers et les dieux,
Vous la laiffez, Fulvie, à fa douleur mortelle.

FULVIE.

Qu'elle fe plaigne aux dieux; je vais agir pour elle.
J'attends ici Pompée.

ALBINE.

Eh! ne pouviez-vous pas
De cette île avec eux précipiter vos pas?

FULVIE.

Non; de nos ennemis la fureur attentive
Couvre de meurtriers et l'une et l'autre rive:
Rien ne peut nous tirer de ce gouffre d'horreur;
J'y refte encore un jour, et c'eft pour leur malheur.

ALBINE.

Qu'efpérez-vous d'un jour?

FULVIE.

La mort; mais la vengeance.

ALBINE.

Eh peut-on fe venger de la toute-puiffance?

FULVIE.

Oui, quand on ne craint rien.

ALBINE.

Dans nos vaines douleurs,
D'un ſexe infortuné les armes ſont les pleurs.
Le puiſſant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit en l'écraſant de ſa débile audace.

FULVIE.

Déſormais à Fulvie ils n'inſulteront plus,
Ils ne ſe joueront pas de mes pleurs ſuperflus.
Je ſais que ces brigands, affamés de rapine,
En comblant mon opprobre ont juré ma ruine.
Prodigues raviſſeurs, et bas intéreſſés,
Ils m'enlèvent les biens que mon père a laiſſés;
On les donne pour dot à ma fière rivale.
Mais, Albine, crois-moi, la pompe nuptiale
Peut ſe changer encore en un trop juſte deuil;
Et tout uſurpateur eſt près de ſon cercueil.
J'ai pris le ſeul parti qui reſte à ma fortune.
De Pompée et de moi la querelle eſt commune:
Je l'attends; il ſuffit.

ALBINE.

Il eſt ſeul, ſans ſecours.

FULVIE.

Il en aura dans moi.

ALBINE.

Vous haſardez ſes jours.

FULVIE.

Je prodigue les miens. Va, retourne à Julie,
Soutiens fon défefpoir et fa force affaiblie ;
Porte-lui tes confeils, fon âge en a befoin ;
Et de mon fort affreux laiffe-moi tout le foin.

ALBINE.

L'état où je vous vois m'épouvante et m'afflige.

FULVIE.

Porte ailleurs ton effroi ; va, laiffe-moi, te dis-je.
Pompée arrive enfin, je le vois. Dieux vengeurs,
Ainfi que nos affronts uniffez nos fureurs !

SCENE II. (7)

POMPÉE, FULVIE.

FULVIE.

Etes-vous affermi ?

POMPÉE.

J'ai confulté ma gloire ;
J'ai craint qu'elle ne vît une action trop noire
Dans le meurtre inoui qui nous tient occupés.

FULVIE.

Elle parle avec Rome, elle vous dit : frappez.
Ils partent dès demain, ces deftructeurs du monde ;
Ils partent triomphans : et cette nuit profonde
Eft le temps, le feul temps, où nous pouvons tous deux,
Sans autre appui que nous, venger Rome fur eux.
Seriez-vous en fufpens ?

POMPÉE.

Non : mes mains feront prêtes.
Je voudrais de cette hydre abattre les trois têtes.
Je ne puis immoler qu'un de mes ennemis ;
Octave eft le plus grand ; c'eft lui que je choifis.

FULVIE.

Vous courez à la mort.

POMPÉE.

Elle ennoblit ma caufe.
De cet indigne fang c'eft peu que je difpofe ;
C'eft peu de me venger ; je n'aurais qu'à rougir
De frapper fans péril, et fans favoir mourir. (8)

FULVIE.

Vous faites encor plus, vous vengez la patrie,
Et le fang innocent qui s'élève et qui crie ;
Vous fervez l'univers.

POMPÉE.

J'y fuis déterminé.
L'affaffin des Romains doit être affaffiné.
Ainfi mourut Céfar ; il fut clément et brave :
Et nous pardonnerions à ce lâche d'Octave ?
Ce que Brutus a pu, je ne le pourrais pas ?
Et j'irais pour ma caufe emprunter d'autres bras ?
Le fort en eft jeté. Faites venir Aufide.

FULVIE.

Il veille près de nous dans ce camp homicide,
Qu'on l'appelle... Déjà (*) les feux font prefque éteints,
Et le filence règne en ces lieux inhumains.

(*) On voit dans l'éloignement des reftes de feu faiblement allumés autour des tentes, et le théâtre repréfente une nuit.

SCENE III.

POMPÉE, FULVIE, AUFIDE.

FULVIE *à Aufide.*

APPROCHEZ. Que fait-on dans ces tentes coupables?

AUFIDE.

Le fommeil y répand fes pavots favorables,
Lorfque les murs de Rome au carnage livrés
Retentiffent au loin des cris défefpérés
Que jettent vers les cieux les filles et les mères
Sur les corps étendus des enfans et des pères.
Le fang ruiffelle à Rome; Octave dort en paix.

POMPÉE.

Vengeance, éveille-toi! Mort, punis fes forfaits!
Dites-moi dans quels lieux fes tentes font dreffées?

FULVIE.

Vous avez remarqué ces roches entaffées
Qui laiffent un paffage à ces vallons fecrets,
Arrofés d'un ruiffeau que bordent des cyprès;
Le pavillon d'Antoine eft auprès du rivage;
Paffez, et dédaignez de venger mon outrage.
Vous trouverez plus loin l'enceinte et les palis
Où du clément Céfar eft le barbare fils.
Avancez, vengez-vous.

AUFIDE.

Une troupe fanglante
Dans la nuit, à toute heure, environne fa tente.

Des

Des plaiſirs de leurs chefs affreux imitateurs,
Ils dorment auprès d'eux dans le ſein des horreurs.

POMPÉE.

Vous avez préparé votre fidelle eſclave ?

FULVIE.

Il vous attend; marchez juſques au lit d'Octave. (9)

POMPÉE *à Fulvie.*

Je laiſſe entre vos mains dans ce cruel ſéjour
L'objet, le ſeul objet pour qui j'aimais le jour;
Le ſeul qui pût unir deux familles fatales,
Deux races de héros en infortune égales,
Le ſang des vrais Céſars. Ayez ſoin de ſon ſort,
Enſeignez à ſon cœur à ſupporter ma mort.
Qu'elle enviſage moins ma perte que ma gloire;
Que mort pour la venger, je vive en ſa mémoire;
C'eſt tout ce que je veux. Mais en portant mes coups,
Je vous laiſſe expoſée, et je frémis pour vous;
Antoine eſt en ces lieux maître de votre vie,
Il peut venger ſur vous le frère d'Octavie.

FULVIE.

Qui? lui! qui? ce mortel ſans pudeur et ſans foi?
Cet oppreſſeur de Rome et du monde et de moi?
Lui qui m'oſe exiler? Quoi! dans mon entrepriſe
Vous penſez qu'un tyran, qu'une mort me ſuffiſe?
Aviez-vous ſoupçonné que je ne ſaurais pas
Porter, ainſi que vous, et ſouffrir le trépas?
Que je dévorerais mes douleurs impuiſſantes?
Voyez de ces tyrans les demeures ſanglantes;

C'eſt l'école du meurtre, et j'ai dû m'y former ;
De leur eſprit de rage ils ont ſu m'animer.
Leur loi devient la mienne ; il faut que je la ſuive,
Il faut qu'Antoine meure, et non pas que je vive.
Il périra, vous dis-je.

POMPÉE.

Et par qui ?

FULVIE.

Par ma main. (y)

POMPÉE.

Oſez-vous bien remplir un ſi hardi deſſein ?

FULVIE.

Oſez-vous en douter ? le deſtin nous raſſemble
Pour délivrer la terre et pour mourir enſemble.
Que le Triumvirat, par nous deux aboli,
Dans la tombe avec nous demeure enſeveli.
J'ai trop vécu comme eux : le terme de ma vie
Eſt conforme aux horreurs dont les dieux l'ont remplie;
Et Pompée, aux enfers deſcendant ſans effroi,
Y va traîner Octave avec Antoine et moi.

AUFIDE.

Non, eſpérez encor ; les ſoldats de ces traîtres
Ont changé quelquefois de drapeaux et de maîtres.
Ils ont trahi Lépide (z) ; ils pourront aujourd'hui
Vendre au fils de Pompée un mercenaire appui.
Pour gagner les Romains, pour forcer leur hommage,
Il ne faut qu'un grand nom, de l'or et du courage.

On a vu Marius entraîner fur fes pas (*aa*)
Les mêmes affaffins payés pour fon trépas.
Nous féduirons les uns, nous combattrons le refte.
Ce coup défefpéré peut vous être funefte,
Mais il peut réuffir. Brutus et Caffius (*bb*)
N'avaient pas après tout des projets mieux conçus.
Téméraires vengeurs de la caufe commune,
Ils ont frappé Céfar, et tenté la fortune.
Ils devaient mille fois périr dans le Sénat:
Ils vivent cependant, ils partagent l'Etat;
Et dans Rome avec vous je les verrai peut-être.
Mes guerriers fur vos pas à l'inftant vont paraître.
Nous vous fuivrons de près; il en eft temps, marchons.

POMPÉE.

Je t'invoque, Brutus! je t'imite; frappons!
(*il fort avec Aufidè.*)

SCENE IV.

FULVIE, JULIE, ALBINE.

JULIE.

Il m'échappe, il me fuit; ô Ciel! m'a-t-il trompée?
Autel! fatal autel! manes du grand Pompée!
Votre fils devant vous m'a-t-il fait profterner
Pour trahir mes douleurs et pour m'abandonner?

FULVIE.

S'il arrive un malheur, armez-vous de courage:
Il faut s'attendre à tout.

JULIE.

Quel horrible langage !
S'il arrive un malheur ! Eſt-il donc arrivé ?

FULVIE.

Non, mais ayez un cœur plus grand, plus élevé.

JULIE.

Il l'eſt ; mais il gémit : vous haïſſez, et j'aime.
Je crains tout pour Pompée, et non pas pour moi-même.
Que fait-il ?

FULVIE.

Il vous ſert. . . . Les flambeaux dans ces lieux
De leur faible clarté ne frappent plus mes yeux. (*)
Sommeil ! ſommeil de mort ! favoriſe ma rage !

JULIE.

Où courez-vous ?

FULVIE.

Reſtez ; j'ai pitié de votre âge,
De vos triſtes amours, et de tant de douleurs.
Gémiſſez, s'il le faut ; laiſſez-moi mes fureurs.

SCENE V.

JULIE, ALBINE.

JULIE.

Que veut-elle me dire ? et qu'eſt-ce qu'on prépare ?
Séjour de meurtriers, île affreuſe et barbare,
Je l'avais bien prévu, tu feras mon tombeau.
Albine, inſtruiſez-moi de mon malheur nouveau :

(*) Les flambeaux qui éclairent les tentes s'éteignent.

Pompée eſt-il connu ? voit-il ſa dernière heure ?
N'eſt-il plus d'eſpérance ? eſt-il temps que je meure ?
Je ſuis prête, parlez.

ALBINE.

Dans cette horrible nuit,
J'ignore ainſi que vous s'il ſuccombe ou s'il fuit,
Si Fulvie au trépas aura pu le ſouſtraire :
Elle ſuit les conſeils d'une aveugle colère,
Qu'en ſes tranſports ſoudains rien ne peut captiver ;
Elle expoſe Pompée au lieu de le ſauver.

JULIE.

Je m'y ſuis attendue ; et quand ma deſtinée
Dans cet orage affreux m'a près d'elle amenée,
Je ne me flattais pas d'y rencontrer un port.
Je ſais que c'eſt ici le ſéjour de la mort.
Je ſuis perdue, Albine, et ne ſuis point trompée.
La fille d'un Céſar, la veuve d'un Pompée,
Sera digne du moins, dans ces extrémités,
Du ſang qu'elle a reçu, des noms qu'elle a portés.
On ne me verra point déshonorer ſa cendre
Par d'inutiles cris qu'on dédaigne d'entendre ;
Rougir de lui ſurvivre, et tromper mes douleurs
Par l'eſpoir incertain de trouver des vengeurs.
Pour affronter la mort, il échappe à ma vue ;
Il a craint ma faibleſſe ; il m'a trop mal connue :
S'il prétend que je vive, il m'outrage en effet.
Allons.

SCENE VI.

JULIE, ALBINE, POMPÉE.

JULIE.

O Dieux ! Pompée !

POMPÉE.

Il est mort, c'en est fait.

JULIE.

Qui ?

POMPÉE.

L'univers est libre.

JULIE.

O Rome ! ô ma patrie !
Octave est mort par vous !

POMPÉE.

Oui, je vous ai servie.
De la terre et de vous j'ai puni l'oppresseur.

JULIE.

O succès inoui ! trop heureuse fureur !

POMPÉE.

Ses gardes assoupis dans leur infame ivresse
Laissaient un accès libre à ma main vengeresse.
Un de ses favoris, un de ses assassins,
Un ministre odieux de ses affreux desseins,
Seul auprès du tyran reposait dans sa tente :
J'entre ; un dieu me conduit ; une idée effrayante,
De la mort que j'apporte un songe avant-coureur,
Dans son profond sommeil excitant sa terreur,

De ses proscriptions lui présentait l'image.
Quelques sons mal formés de sang et de carnage
S'échappaient de sa bouche, et son perfide cœur
Jusque dans le repos déployait sa fureur.
De funèbres accens ont prononcé *Pompée* ;
Dans son cœur à ce nom j'ai plongé cette épée ;
Mon rival a passé du sommeil au trépas,
Trépas encor trop doux pour tant d'assassinats :
Il aurait dû périr par un supplice insigne.
Je sais que de Pompée il eût été plus digne
D'attaquer un César au milieu des combats ;
Mais un César tyran ne le méritait pas.
Le silence et la mort ont servi ma retraite.

JULIE.

Je goûte en frémissant une joie inquiète.
L'effroi qui me saisit, corrompant mon espoir,
Empoisonne en secret le bonheur de vous voir.
Pourrez-vous fuir du moins de cette île exécrable ?

POMPÉE.

Moi, fuir !

JULIE.

Il reste encore un tyran redoutable.

POMPÉE.

Si le ciel nous seconde, il n'en restera plus.

JULIE.

Et comment rassurer mes esprits éperdus ?
Antoine va venger la mort de son complice.

POMPÉE.

D'Antoine en ce moment les dieux vous font justice ;

Et je mourrai du moins heureux dans mes malheurs
Sur les corps tout sanglans de nos deux oppresseurs.
Venez, il n'est plus temps d'écouter vos alarmes.

JULIE.

Ciel! pourquoi ces flambeaux, ces cris, ce bruit des armes?

POMPÉE.

Je ne vois plus l'esclave à qui j'étais remis,
Et qui, me conduisant parmi mes ennemis,
Jusques au lit d'Octave a guidé ma furie.

SCENE VII.

POMPÉE, JULIE, ALBINE, AUFIDE.

AUFIDE.

Tout ferait-il perdu? L'esclave de Fulvie
Saisi par les soldats est déjà dans les fers.
De César dans le camp le nom remplit les airs.
On marche, on est armé; le reste je l'ignore.
J'ai des soldats. Allons.

JULIE *à Aufide.*

Ah! c'est toi que j'implore,
C'est toi qui de Pompée es devenu l'appui.

AUFIDE.

Je vous réponds du moins de mourir près de lui.

POMPÉE.

Mettez votre courage à supporter ma perte.

La tente de Fulvie à vos pas eſt ouverte ;
Rentrez, attendez-y les derniers coups du ſort ;
Confondez vos tyrans encore après ma mort.
Conſervez pour eux tous une haine éternelle ;
C'eſt ainſi qu'à Pompée il faut être fidelle.
Pour moi, digne de vivre et mourir votre époux,
Je leur vendrai bien cher des jours qui ſont à vous.
Le lâche fuit en vain ; la mort vole à ſa ſuite ;
C'eſt en la défiant que le brave l'évite.

Fin du quatrième acte.

ACTE V. (10).

SCENE PREMIERE.

JULIE, FULVIE, Gardes *dans le fond.*

JULIE.

Vous me l'aviez bien dit qu'il me fallait tout craindre.
Voilà donc nos succès !

FULVIE.

Vous êtes seule à plaindre ;
Vous aviez devant vous un avenir heureux ;
Vous perdez de beaux jours, et moi des jours affreux.
Vivez, si vous l'osez : je déteste la vie ;
Ma main n'a pu suffire à mon ame hardie.
Ces monstres que le ciel veut encor protéger
Sont plus heureux que nous dans l'art de se venger.
Pompée en s'approchant de ce perfide Octave, (*cc*)
En croyant le punir n'a frappé qu'un esclave,
Qu'un des vils instrumens de ses sanglans complots,
Indigne de mourir sous la main d'un héros.
D'un plus grand ennemi j'allais purger le monde ;
Je marchais, j'avançais dans cette nuit profonde ;
Mon bras était levé, lorsque de toutes parts
Les flambeaux rallumés ont frappé mes regards.
Octave tout sanglant a paru dans la tente.
De leurs lâches licteurs une troupe insolente

Me conduit en ces lieux captive auprès de vous.
Fléchiſſez vos tyrans ; je brave ici leurs coups.
Qu'on me laiſſe le jour, ou bien qu'on me puniſſe ;
Ma vengeance eſt perdue, et voilà mon ſupplice.
Ciel ! ſi tu veux encor prolonger mes deſtins,
Que ce ſoit ſeulement pour mieux armer mes mains,
Pour mieux ſervir ma haine et ma fureur trompée.

JULIE.

Hélas ! avez-vous ſu ce que devient Pompée ?
Eſt-il vivant ou mort en ces déſerts ſanglans ?
Aufide aura-t-il pu dérober aux tyrans
Ce héros tant proſcrit que la terre abandonne ?

FULVIE.

Il n'oſe m'en flatter ; mais aucun ne ſoupçonne
Que Pompée en effet ſoit errant ſur ces bords.
Vers Céſène aujourd'hui tous ſes amis ſont morts ;
Le bruit de ſon trépas commence à ſe répandre :
Les tyrans ſont trompés ; et vous pouvez comprendre
Que ce bruit peut ſervir encore à le ſauver ;
C'eſt un ſoin que mes mains n'ont pu ſe réſerver.
Vous êtes libre au moins ; ſon ſalut vous regarde :
Vous me voyez captive, on m'arrête, on me garde ;
Je ne puis rien pour vous, ni pour lui, ni pour moi.
J'attends la mort.

SCENE II.

JULIE, FULVIE, OCTAVE, ANTOINE,
Tribuns, Licteurs.

ANTOINE.

Tribuns, exécutez ma loi,
Gardez cette coupable, et répondez-moi d'elle;
Suivez de ſes complots la trame criminelle;
Qu'on l'obſerve; et ſurtout que nous ſoyons inſtruits
Des complices ſecrets par ſon ordre introduits.

FULVIE.

Je n'ai point de complice; et ces noms mépriſables
Sont faits pour vos ſuivans, ſont faits pour vos ſemblables,
Pour ces romains nouveaux qui, formés pour ſervir,
Se ſont déshonorés juſqu'à vous obéir.
Traîtres, ne cherchez point la main qui vous menace;
La voici; vous deviez connaître mon audace.
L'art des proſcriptions que j'apprenais ſous vous
M'enſeignait à vous perdre, et dirigeait mes coups.
Je n'ai pu ſur vous deux aſſouvir ma vengeance;
Je l'attends de vous ſeuls et de votre alliance;
Je l'attends des forfaits qui vous ont faits amis;
Ils vont vous diviſer comme ils vous ont unis:
Il n'eſt point d'amitiés entre les parricides.
L'un de l'autre jaloux, l'un vers l'autre perfides,

Vous déteſtant tous deux, du monde déteſtés,
Traînant de mers en mers vos infidélités,
L'un par l'autre écraſés, et bourreaux et victimes,
Puiſſent vos maux ſans nombre être égaux à vos crimes!
Citoyens révoltés, prétendus ſouverains,
Qui vous faites un jeu du malheur des humains,
Qui, paſſant du carnage aux bras de la molleſſe,
Du meurtre et du plaiſir goûtez en paix l'ivreſſe,
Mon nom deviendra cher aux ſiècles à venir,
Pour avoir ſeulement tenté de vous punir.

ANTOINE.

Qu'on la remène, allez.

SCENE III.

JULIE, OCTAVE, ANTOINE, Gardes.

JULIE *à Octave.*

Ah! ſouffrez que Julie
Loin de ſes oppreſſeurs accompagne Fulvie.
Mon bras n'eſt point armé; je n'ai contre vous trois
Que mon cœur, ma misère, et nos dieux, et nos lois:
Vous les mépriſez tous; mais ſi Céſar encore,
Ce nom ſacré pour vous, ce nom que Rome honore,
Sur vos cœurs endurcis a quelque autorité,
Oſez-vous à ſon ſang ravir la liberté?
Penſait-il qu'en ces lieux ſa nièce fugitive
Du fils qu'il adopta deviendrait la captive?

OCTAVE.

Penfait-il que Julie avec tant de fureur
Du fang qui la forma pourrait trahir l'honneur ?
Je ne crois point votre ame encore affez hardie
Pour ofer partager les crimes de Fulvie ;
Mais fans vous imputer fes forfaits infenfés,
L'amante de Pompée eft criminelle affez. (11)

JULIE.

Oui, je l'aime, Céfar, et vous l'avez dû croire ;
Je l'aime, je le dis, j'en fais toute ma gloire.
J'ai préféré Pompée errant, abandonné,
A Céfar tout-puiffant, à Céfar couronné.
Caton contre les dieux prit le parti du père ;
Je mourrai pour le fils ; cette mort m'eft plus chère
Que ne l'eft à vos yeux tout le fang des profcrits ;
Sa main les rachetait ; mon cœur en fut le prix.
Ne lui difputez pas fa noble récompenfe ;
Céfar, contentez-vous de la toute-puiffance.
S'il honora dans Rome, et furtout aux combats,
Un nom dont il eft digne, et qu'il n'ufurpe pas,
Si vous êtes jaloux du nom qu'il fait revivre,
Songez à l'égaler, plutôt qu'à le pourfuivre.

OCTAVE.

Oui, Céfar eft jaloux comme il eft irrité.
Je crois valoir Pompée, et j'en fuis peu flatté.
Et vous.... Mais nous allons approfondir le crime.

SCENE IV.

OCTAVE, ANTOINE, JULIE, un tribun, Gardes.

ANTOINE.

Eh bien, qu'avez-vous fait?

LE TRIBUN.

On conduit la victime.

JULIE.

Quelle victime, ô Ciel!

OCTAVE.

Quel eſt ce malheureux?
Où l'a-t-on retrouvé?

LE TRIBUN.

Vers ces antres affreux,
Au milieu des rochers qu'a frappés le tonnerre,
Du ſang de nos ſoldats il a rougi la terre.
Aufide, de Fulvie un ſecret confident,
A côté de ce traître eſt mort en combattant;
Il n'a cédé qu'à peine au nombre, à ſes bleſſures.
Nos ſoins multipliés dans ces roches obſcures
Ont du ſang qu'il perdait arrêté les torrens,
Et rappelé la vie en ſes membres ſanglans.
On a beſoin qu'il vive, et que dans les ſupplices
Il vous inſtruiſe au moins du nom de ſes complices.

ANTOINE.

C'eſt quelqu'un des proſcrits, qui frappant au haſard

Nous rapportait la mort aux lieux dont elle part.
On l'aura pu choisir dans une foule obscure.
Casca fit à César la première blessure. (*dd*)
Je reconnais Fulvie et ses vaines fureurs,
Qui toujours contre nous armeront des vengeurs;
Mais je la forcerai de nommer ce perfide.

LE TRIBUN.

Il n'en est pas besoin; sa fureur intrépide
De ce grand attentat se fait encore honneur;
Il n'en cachera pas le motif et l'auteur.

OCTAVE.

Vous pâlissez, Julie.

LE TRIBUN.

Il vient.

JULIE.

Ciel implacable,
Vous nous abandonnez!

SCENE V et dernière.

Les Acteurs précédens, POMPÉE *blessé et soutenu*, Gardes.

OCTAVE.

QUEL es-tu? misérable!
A ce meurtre inouï qui pouvait t'engager?

POMPÉE.

Est-ce Octave qui parle, et m'ose interroger?

LE TRIBUN.

Réponds au triumvir.

POMPÉE.

Eh bien, ce nom funeste,
Eh bien, ce titre affreux que la terre déteste,
Devait t'apprendre assez mon devoir, mes desseins.

JULIE.

Je me meurs !

OCTAVE.

Qui sont-ils ?

POMPÉE.

Ceux de tous les Romains.

ANTOINE.

Dans un simple soldat quelle étrange arrogance !

OCTAVE.

Sa fermeté m'étonne ainsi que sa vaillance.
Qu'es-tu donc ?

POMPÉE.

Un romain digne d'un meilleur sort.

OCTAVE.

Qui t'amenait ici ?

POMPÉE.

Ton châtiment, ta mort ;
Tu sais qu'elle était juste.

JULIE.

Enfin, la nôtre est sûre !

POMPÉE.

Du monde entier sur toi j'ai dû venger l'injure.

Apprenez, Triumvirs, oppreſſeurs des humains,
Qu'il eſt des Scévola comme il eſt des Tarquins.
Même erreur m'a trompé... Licteurs, qu'on me préſente
Le feu qui doit punir ma main trop imprudente ;
Elle eſt prête à tomber dans le braſier vengeur,
Ainſi qu'elle fut prête à te percer le cœur.

OCTAVE.

Lui ! le ſoldat d'Aufide ! A ce nouvel outrage,
A ces diſcours hardis, et ſurtout au courage
Que ce romain déploie à mes yeux confondus,
A ces traits de grandeur ſur ſon front répandus,
Si je n'étais inſtruit que Pompée en ſa fuite
Au pied de l'Apennin brave encor ma pourſuite,
Je croirais.... Mais déjà vous me tirez d'erreur,
Vous pleurez, vous tremblez ; c'eſt Pompée.

JULIE.

Ah, Seigneur !

POMPÉE.

Tu ne t'es pas trompé : le romain qui te brave,
Qui vengeait ſa patrie et d'Antoine et d'Octave,
Poſsède un nom trop beau, trop cher à l'univers,
Pour ne s'en pas vanter dans l'opprobre des fers.
De Pompée en ces lieux je t'ai promis la tête :
Frappez, maîtres du monde, elle eſt votre conquête.

JULIE.

Malheureuſe !

OCTAVE.

O deſtins !

JULIE.

O pur sang des héros !

POMPÉE.

Je n'ai pu de mon père égaler les travaux :
Je cède à des tyrans ainsi que ce grand homme ;
Et je meurs comme lui le défenseur de Rome.

JULIE.

Octave, es-tu content ? tu tiens entre tes mains,
Et Julie, et Pompée, et le sort des humains.
Prétends-tu qu'à tes pieds mes lâches pleurs s'épuisent?
Le faible les répand, les tyrans les méprisent.
Je me reprocherais jusqu'au moindre soupir
Qui serait inutile et le ferait rougir.
Je ne te parle plus du vainqueur de Pharsale.
Si ton père a du sien pleuré la mort fatale,
Celui qui des Romains n'est plus que le bourreau
N'est pas digne de suivre un exemple si beau.
Tes édits l'ont proscrit, arrache-lui la vie ;
Mais commence par moi, commence par Julie :
Tandis que je vivrai, tes jours sont en danger.
Va, ne me laisse point un héros à venger.
Toi qui m'osas aimer, apprends à me connaître ;
Tyran, tu vois sa femme ; elle est digne de l'être.

OCTAVE.

Par un crime de plus fléchit-on mon courroux ?
Il n'est que plus coupable en étant votre époux.
Antoine, vous voyez ce que nos lois demandent.

ANTOINE.

Son ſupplice : il le faut ; nos légions l'attendent.
Je ne balance point ; Céſar a pardonné,
Mais Céſar bienfeſant eſt mort aſſaſſiné.
Les intérêts, les temps, les hommes, tout diffère.
Je combattis long-temps, et j'honorai ſon père ;
Il s'arma noblement pour le Sénat romain :
Je ne connais ſon fils que pour un aſſaſſin.

POMPÉE.

Lâches ! par d'autres mains vous frappez vos victimes.
J'ai fait une vertu de ce qui fait vos crimes ;
Je n'ai pu vous frapper au milieu des combats :
Vous aviez vos bourreaux, je n'avais que mon bras.
J'ai ſauvé cent proſcrits ; et je l'étais moi-même :
Vous l'êtes par les lois. Votre grandeur ſuprême
Fut votre premier crime, et méritait la mort.
Par le droit des brigands arbitres de mon ſort,
Vous croyez m'abaiſſer ! vous ! dans votre inſolence
Sachez qu'aucun mortel n'aura cette puiſſance.
Le ciel même, le ciel, qui me laiſſe périr,
Peut accabler Pompée, et non pas l'avilir.

ANTOINE.

Vous voyez ſa fureur ; elle nous juſtifie.
Aſſurez notre empire, aſſurez votre vie.

JULIE.

Barbares !

OCTAVE.

Je connais ſon courage effréné ;
Et Julie en l'aimant l'a déjà condamné.

ANTOINE.

Sa mort depuis long-temps fut par nous préparée ;
Elle eſt trop légitime, elle eſt trop différée.
C'eſt vous qu'il attaquait, c'eſt vous ſeul qui devez
Annoncer le deſtin que vous lui réſervez.

OCTAVE.

Vous approuvez ainſi l'arrêt que je vais rendre ?

ANTOINE.

Prononcez, j'y ſouſcris.

POMPÉE.

Je ſuis prêt à l'entendre,
A le ſubir.

OCTAVE, *après un long ſilence.*

Je ſuis le maître de ſon ſort ;
Si je n'étais que juge, il irait à la mort ;
Je ſuis fils de Céſar ; j'ai ſon exemple à ſuivre.
C'eſt à moi d'en donner... Je pardonne ; il doit vivre.
Antoine, imitez-moi : j'annonce aux nations
Que je finis le meurtre et les proſcriptions ;
Elles ont trop duré ; je veux que Rome apprenne....

ANTOINE.

Que vous voulez ſur moi laiſſer tomber la haine,
Ramener les eſprits pour m'en mieux éloigner,
Séduire les Romains, pardonner pour régner.

OCTAVE.

Non, je veux vous apprendre à vaincre la vengeance ;
L'amour eſt plus terrible, a plus de violence.

A mon âge, peut-être, il devait m'emporter;
Il me combat encore, et je veux le dompter.
Commençons l'un et l'autre un empire plus juſte.
Que l'on oublie Octave, et qu'on chériſſe Auguſte. (*ee*)
Soyez jaloux de moi; mais pour mieux effacer
Juſqu'aux traces du ſang qu'il nous fallut verſer.
Pardonnons à Fulvie, à ces malheureux reſtes
Des proſcrits échappés à nos ordres funeſtes;
Par les cris des humains laiſſons-nous déſarmer;
Et puiſſe Rome un jour apprendre à nous aimer! (*ff*)

(*à Julie.*)

Je vous rends à Pompée, en lui rendant la vie;
Il n'aurait rien reçu s'il vivait ſans Julie.

(*à Pompée.*)

Sois pour ou contre nous, brave ou ſubis nos lois,
Sans te craindre ou t'aimer je t'en laiſſe le choix.
Soutenons à l'envi les grands noms de nos pères,
Ou généreux amis, ou nobles adverſaires.
Si du peuple romain tu te crois le vengeur,
Ne ſois mon ennemi que dans les champs d'honneur.
Loin du Triumvirat va chercher un refuge.
Je prends entre nous deux la victoire pour juge.
Ne verſons plus de ſang qu'au milieu des haſards;
Je m'en remets aux dieux, ils ſont pour les Céſars.

JULIE.

Octave, eſt-ce bien vous? eſt-il vrai?

POMPÉE.

Tu m'étonnes!
En vain tu deviens grand, en vain tu me pardonnes;

Rome, l'Etat, mon nom nous rendent ennemis.
La haine qu'entre nous nos pères ont tranſmis
Eſt par eux commandée, et comme eux immortelle.
Rome par toi ſoumiſe à ſon ſecours m'appelle.
J'emploîrai tes bienfaits, mais pour la délivrer :
Va, je la dois ſervir, mais je dois t'admirer.

Fin du cinquième et dernier acte.

NOTES

SUR LE TRIUMVIRAT, 1766.

(a) En cette île funeste.

CETTE île, où les triumvirs commencèrent les profcriptions, eft dans la rivière Réno, auprès de Bononia, que nous nommons Bologne. Elle n'eft pas fi grande qu'elle femble l'être dans cette tragédie ; mais je crois qu'on peut très-bien fuppofer, furtout en poëfie, que l'île et la rivière étaient plus confidérables autrefois qu'aujourd'hui ; et furtout ce tremblement de terre dont il eft parlé dans *Pline* peut avoir diminué l'un et l'autre. Il y a dans l'hiftoire plufieurs exemples de pareils changemens produits par des volcans et par des tremblemens de terre. Ce fut dans ce temps-là même que la nouvelle ville d'Epidaure, fur le golfe Adriatique, fut renverfée de fond en comble, et le cours de la rivière fur laquelle elle était fituée fut changé et très-diminué.

(b) Il époufe Octavie.

Il eft bon d'obferver qu'*Antoine* n'époufa *Octavie* que longtemps après ; mais c'eft affez qu'il ait été beau-frère d'*Octave*. Il ne répudia point *Octavie*, mais il fut fur le point de la répudier quand il fut amoureux de *Cléopâtre*, et elle mourut de chagrin et de colère.

(c) Octave vous aima.

Les hiftoriens difent que *Fulvie* fit les avances à *Octave*, et qu'il ne la trouva pas affez belle ; ce qui paraît en effet par les vers licencieux qu'il fit contre *Fulvie*.

Quòd f . . . . Glaphyram Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia conftituit, fe quoque uti f . . . .
Aut f . . . . . aut pugnemus, ait! quid quod mihi vitâ
Carior eft ipfâ mentula, figna canant.

Cette abominable épigramme eft un des plus forts témoignages de l'infamie des mœurs d'*Augufte*. Peut-être l'auteur de la pièce en a-t-il inféré qu'*Octave* s'était dégoûté de *Fulvie*, ce qui arrive toujours dans ces commerces fcandaleux. *Octave* et *Fulvie* étaient également ennemis des mœurs,

et

et prouvent l'un et l'autre la dépravation de ces temps exécrables; et cependant *Auguste* affecta depuis des mœurs févères.

(*d*) *Passer Antoine même en ses emportemens.*

Il est très-vrai qu'*Auguste* fut long-temps livré à des débauches de toute espèce. *Suétone* nous en apprend quelques-unes. Ce même *Sextus Pompée* dont nous parlerons lui reprocha des faiblesses infames, *effeminatum insectatus est. Antoine*, avant le triumvirat, déclara que *César*, grand-oncle d'*Auguste*, ne l'avait adopté pour son fils que parce qu'il avait servi à ses plaisirs; *adoptionem avunculi stupro meritum. Lucius* lui fit le même reproche, et prétendit même qu'il avait poussé la bassesse jusqu'à vendre son corps à *Hirtius* pour une somme très-considérable. Son impudence alla depuis jusqu'à arracher une femme consulaire à son mari, au milieu d'un souper; il passa quelque temps avec elle dans un cabinet voisin, et la ramena ensuite à la table, sans que lui ni elle, ni son mari en rougissent.

Nous avons encore une lettre d'*Antoine* à *Auguste*, conçue en ces mots: *Ita valeas ut, hanc epistolam cùm leges, non inieris Testulam, aut Terentillam, aut Russilam, aut Salviam, aut omnes. Anne refert ubi et in quam arrigas?* On n'ose traduire cette lettre licencieuse.

Rien n'est plus connu que ce scandaleux festin de cinq compagnons de ses plaisirs avec six principales femmes de Rome. Ils étaient habillés en dieux et en déesses, et ils en imitaient toutes les impudicités inventées dans les fables:

Dùm nova divorum cœnat adulteria.

Enfin, on le désigna publiquement sur le théâtre par ce fameux vers,

Videsne ut cinædus orbem digito temperet?

Presque tous les auteurs latins qui ont parlé d'*Ovide* prétendent qu'*Auguste* n'eut l'insolence d'exiler ce chevalier romain, qui était beaucoup plus honnête homme que lui, que parce qu'il avait été surpris par lui dans un inceste avec sa propre fille *Julia*, et qu'il ne relégua même sa fille que par jalousie. Cela est d'autant plus vraisemblable que *Caligula* publiait hautement que sa mère était née de l'inceste d'*Auguste* et de *Julie*; c'est ce que dit *Suétone* dans la vie de *Caligula*.

On fait qu'*Auguste* avait répudié la mère de *Julie*, le jour même qu'elle accoucha d'elle, et il enleva le même jour *Livie* à son mari, grosse de *Tibère;* autre monstre qui lui succéda. Voilà l'homme à qui *Horace* disait:

> *Res Italas armis tuteris, moribus ornes,*
> *Legibus emendes*, &c.

Antoine n'était pas moins connu par ses débordemens effrénés. On le vit parcourir toute l'Apulie dans un char superbe traîné par des lions, avec la courtisane *Cithéris* qu'il caressait publiquement en insultant au peuple romain. *Cicéron* lui reproche encore un pareil voyage fait aux dépens des peuples avec une baladine nommée *Hyppias* et des farceurs. C'était un soldat grossier qui jamais dans ses débauches n'avait eu de respect pour la bienséance; il s'abandonnait à la plus honteuse ivrognerie, et aux plus infames excès. Le détail de toutes ces horreurs passera à la dernière postérité, dans les Philippiques de *Cicéron. Sed jam stupra et flagitia omittam; sunt quædam quæ honestè non possum dicere*, &c. Phil. 2. Voilà *Cicéron* qui n'ose dire devant le Sénat ce qu'*Antoine* a osé faire; preuve bien évidente que la dépravation des mœurs n'était point autorisée à Rome, comme on l'a prétendu. Il y avait même des lois contre les gitons, qui ne furent jamais abrogées. Il est vrai que ces lois ne punissaient point par le feu un vice qu'il faut tâcher de prévenir, et qu'il faut souvent ignorer. *Antoine* et *Octave*, le grand *Cesar* et *Sylla*, furent atteints de ce vice; mais on ne le reprocha jamais aux *Scipion*, aux *Métellus*, aux *Caton*, aux *Brutus*, aux *Cicéron;* tous étaient des gens de bien, tous périrent cruellement.

Leurs vainqueurs furent des brigands plongés dans la débauche. On ne peut pardonner aux historiens flatteurs ou séduits qui ont mis de pareils monstres au rang des grands hommes; et il faut avouer que *Virgile* et *Horace* ont montré plus de bassesse dans les éloges prodigués à *Auguste*, qu'ils n'ont déployé de goût et de génie dans ces tristes monumens de la plus lâche servitude.

Il est difficile de n'être pas saisi d'indignation en lisant, à la tête des Géorgiques, qu'*Auguste* est un des plus grands dieux, et qu'on ne sait quelle place il daignera occuper un jour dans le ciel; s'il régnera dans les airs, ou s'il sera le protecteur des villes, ou bien s'il acceptera l'empire des mers.

An deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant: tibi serviat ultima Thule.

L'*Arioste* parle bien plus sensément, comme aussi avec plus de grâce, quand il dit dans son admirable trente-cinquieme chant :

Non fu si santo ne benigno Augusto,
Come la tromba di Virgilio suona;
L'aver avuto in poisia buon gusto,
La prescriptione iniqua gli perdona, &c.

Tacite fait aisément comprendre comment le peuple romain s'accoutuma enfin au joug de ce tyran habile et heureux, et comme les lâches fils des plus dignes républicains crurent être nés pour l'esclavage. Nul d'eux, dit-il, n'avait vu la république.

(*e*).... *Mes deux tyrans en secret se détestent.*

Non-seulement *Octave* et *Antoine* se haïssaient et se craignaient l'un et l'autre, non-seulement ils s'étaient déjà fait la guerre auprès de Modène, mais *Octave* avait voulu assassiner *Antoine*, et quand ils conférèrent ensemble dans l'île de Réno, ils commencèrent par se fouiller réciproquement, se soupçonnant également l'un et l'autre d'être des assassins. Il est bien évident que la vengeance du meurtre de *César* ne fut jamais que le prétexte de leur ambition. Ils n'agirent que pour eux-mêmes, soit quand ils furent ennemis, soit quand ils furent alliés. Il me semble que l'auteur de la tragédie a bien raison de dire :

A quels mortels, grands Dieux, livrez-vous l'univers!

Le monde fut ravagé, depuis l'Euphrate jusqu'au fond de l'Espagne, par deux scélérats sans pudeur, sans loi, sans honneur, sans probité, fourbes, ingrats, sanguinaires, qui, dans une république bien policée, auraient péri par le dernier supplice. Nous sommes encore éblouis de leur splendeur, et nous ne devrions être étonnés que de l'atrocité de leur conduite. Si on nous racontait de pareilles actions de deux citoyens d'une petite ville, elles nous dégoûteraient; mais l'éclat de la grandeur de Rome se répand sur eux;

R 2

elle nous en impose, et nous fait presque respecter ce que nous haïssons dans le fond du cœur.

Les derniers temps de l'empire d'*Auguste* sont encore cités avec admiration, parce que Rome goûta sous lui l'abondance, les plaisirs et la paix. Il régna avec gloire, mais enfin il ne fut jamais cité comme un bon prince. Quand le Sénat complimentait les empereurs à leur avénement, que leur souhaitait-il? d'être plus heureux qu'*Auguste*, meilleurs que *Trajan*, *felicior Augusto*, *melior Trajano*. L'opinion de l'empire romain fut donc qu'*Auguste* n'avait été qu'heureux, mais que *Trajan* avait été bon. En effet, comment peut-on tenir compte à un brigand enrichi d'avoir joui en paix du fruit de ses rapines et de ses cruautés? *Clementiam non voco*, dit *Sénèque*, *lassam crudelitatem*.

(*f*).... *Lucius César a des amis secrets.*

Ce *Lucius César* avait épousé une tante d'*Antoine*, et *Antoine* le proscrivit. Il fut sauvé par les soins de sa femme qui s'appelait *Julie*. Je n'ai trouvé dans aucun historien qu'il ait eu une fille du même nom; je laisse à ceux qui connaissent mieux que moi les règles du théâtre et les priviléges de la poësie à décider s'il est permis d'introduire sur la scène un personnage important qui n'a pas réellement existé. Je crois que si cette *Julie* était aussi connue qu'*Antoine* et *Octave*, elle serait un plus grand effet. Je propose cette idée moins comme une critique que comme un doute.

(*g*)... *L'infame avarice*, &c.

Le prix de chaque tête était de cent mille sesterces, qui font aujourd'hui environ vingt-deux mille livres de notre monnaie. Mais il est très-probable que le sang de *Sextus Pompée*, de *Cicéron* et des principaux proscrits, fut mis à un prix plus haut, puisque *Popilius Lænas*, assassin de *Cicéron*, reçut la valeur de deux cents mille francs pour sa récompense.

Au reste, le prix ordinaire de cent mille sesterces, pour les hommes libres qui assassineraient des citoyens, fut réduit à quarante mille pour les esclaves. L'ordonnance en fut affichée dans toutes les places publiques de Rome. Il y eut trois cents sénateurs de proscrits, deux mille chevaliers, plus de cent négocians, tous pères de famille. Mais les vengeances particulières, et la fureur de la déprédation, firent périr beaucoup plus de citoyens que les triumvirs

n'en avaient condamnés. Tous ces meurtres horribles furent colorés des apparences de la justice. On assassina en vertu d'un édit: et qui osait donner cet édit? trois citoyens qui alors n'avaient aucune prérogative que celle de la force.

L'avarice eut tant de part dans ces proscriptions, de la part même des triumvirs, qu'ils imposèrent une taxe exorbitante sur les femmes et sur les filles des proscrits, afin qu'il n'y eût aucun genre d'atrocité dont ces prétendus vengeurs de la mort de *César* ne souillassent leur usurpation.

Il y eut encore une autre espèce d'avarice dans *Antoine* et dans *Octave*, ce fut la rapine et la déprédation qu'ils exercèrent l'un et l'autre dans la guerre civile qui survint bientôt après entre eux.

Antoine dépouilla l'Orient, et *Auguste* força les Romains et tous les peuples d'Occident, soumis à Rome, de donner le quart de leurs revenus, indépendamment des impôts sur le commerce. Les affranchis payèrent le huitième de leurs fonds. Les citoyens romains, depuis le triomphe de *Paul Emile* jusqu'à la mort de *César*, n'avaient été soumis à aucun tribut. Ils furent vexés et pillés, lorsqu'ils combattirent pour savoir de qui ils seraient esclaves, ou d'*Octave* ou d'*Antoine*.

Ces déprédateurs ne s'en tinrent pas là. *Octave*, immédiatement avant la guerre de Pérouse, donna à ses vétérans toutes les terres du territoire de Mantoue et de Crémone. Il chassa de leurs foyers un nombre prodigieux de familles innocentes, pour enrichir les meurtriers qui étaient à ses gages. *César* son père n'en avait point usé ainsi; et même, quoique dans les Gaules il eût exercé tous les brigandages qui sont les suites de la guerre, on ne voit pas qu'il ait dépouillé une seule famille gauloise de son héritage. Nous ne savons pas si, lorsque les Bourguignons, et après eux les Francs, vinrent dans la Gaule, ils s'approprièrent les terres des vaincus. Il est bien prouvé que *Clovis* et les siens pillèrent tout ce qu'ils trouvèrent de précieux, et qu'ils mirent les anciens colons dans une dépendance qui approchait de la servitude; mais enfin, ils ne les chassèrent pas des terres que leurs pères avaient cultivées. Ils le pouvaient en qualité d'étrangers, de barbares et de vainqueurs; mais *Octave* dépouillait ses compatriotes.

Remarquons encore que toutes ces abominations romaines sont du temps où les arts étaient perfectionnés en Italie, et que les brigandages des Francs et des Bourguignons sont

d'un temps où les arts étaient absolument ignorés dans cette partie du monde, alors presque sauvage.

La philosophie morale, qui avait fait tant de progrès dans *Cicéron*, dans *Atticus*, dans *Lucrèce*, dans *Memmius*, et dans les esprits de tant d'autres dignes romains, ne put rien contre les fureurs des guerres civiles. Il est absurde et abominable de dire que les belles-lettres avaient corrompu les mœurs. *Antoine*, *Octave* et leurs suivans ne furent pas méchans à cause de l'étude des lettres, mais malgré cette étude. C'est ainsi que du temps de la ligue, les *Montaigne*, les *Charron*, les de *Thou*, les l'*Hospital*, ne purent s'opposer au torrent de crimes dont la France fut inondée.

(*h*) *Mon génie était né pour les guerres civiles.*

Fulvie se rend ici une exacte justice. Elle précipita le frère d'*Antoine* dans sa ruine; elle cabala avec *Auguste* et contre *Auguste*; elle fut l'ennemie mortelle de *Cicéron*; elle était digne de ces temps funestes. Je ne connais aucune guerre civile où quelque femme n'ait joué un rôle.

(*i*) *Lépide, est un fantôme....*

Il était en effet tel que l'auteur le dépeint ici. Le lâche proscrivit jusqu'à son propre frère, pour s'attirer l'affection de ses deux collègues, qu'il ne put jamais obtenir. Il fut obligé de se démettre de sa place de triumvir, après la bataille de Philippes: il demeura pontife comme l'auteur le dit, mais sans crédit et sans honneurs. *Octave* et lui moururent paisibles, l'un tout-puissant, l'autre oublié.

(*k*) *L'Orient est à vous.*

Ce ne fut point ainsi que fut fait le partage dans l'île du Réno. Ce ne fut qu'après la bataille de Philippes qu'*Octave* se réserva l'Italie; et ce nouveau partage même fut la source de tous les malheurs d'*Antoine*, et de la prospérité d'*Auguste*. Mais n'est-on pas étonné de voir deux citoyens débauchés, dont l'un même n'était pas guerrier, partager tranquillement tout ce que possèdent aujourd'hui le sultan des Turcs, l'empereur de Maroc, la maison d'Autriche, les rois de France, d'Angleterre, d'Espagne, de Naples, de Sardaigne, les républiques de Venise, de Suisse et de Hollande? et ce qui est encore plus singulier, c'est que cette vaste domination fut le fruit de sept cents ans de victoires consécutives, depuis *Romulus* jusqu'à *César*.

(*l*) .... *Et je n'ai que des rois.*

On remarque, en effet, qu'avant la bataille d'Actium, il y eut un jour quatorze rois dans l'antichambre d'*Antoine;* mais ces rois ne valaient ni les légions romaines, ni même le seul *Agrippa* qui gagna la bataille, et qui fit triompher le peu courageux *Auguste* de la valeur d'*Antoine*. Ce maître de l'Asie fesait peu de cas des rois qui le servaient; il fit fouetter le roi de Judée *Antigone*, après quoi ce petit monarque fut mis en croix. Le prétendu royaume d'*Antigone* se bornait au territoire pierreux de Jérusalem et à la Galilée. *Antoine* avait donné le pays de Jéricho à *Cléopâtre*, qui jouissait de la terre promise. Il dépouillait souvent un roi d'une province pour en gratifier un favori. Il est bon de faire attention à tant d'insolence d'un côté, et à tant d'abrutissement de l'autre.

(*m*) *Craignez-vous un augure?*

Auguste feignit toujours d'être superstitieux; et peut-être le fut-il quelquefois. Il eut, au rapport de *Suetone*, la faiblesse de croire qu'un poisson qui sautait hors de la mer sur le rivage d'Actium lui présageait le gain de la bataille. Ayant ensuite rencontré un ânier, il lui demanda le nom de son âne, l'ânier lui répondit qu'il s'appelait *Vainqueur*. *Octave* ne douta plus qu'il ne dût remporter la victoire. Il fit faire des statues d'airain de l'ânier, de l'âne et du poisson; il les plaça dans le capitole. On rapporte de lui beaucoup d'autres petitesses qui, en contrastant avec tant de cruautés, forment le portrait d'un méchant méprisable, mais qui devint habile: et c'est à lui qu'on a dressé des autels de son vivant!

A quels mortels, grands Dieux, livrez-vous l'univers!

(*n*) *Sacrifier Pompée.*

Ce *Sextus Pomptius*, dont nous avons déjà parlé, était fils du grand *Pompée*. Son caractère était noble, violent et téméraire. Il se fit une réputation immortelle dans le temps des proscriptions; il eut le courage de faire afficher dans Rome qu'il donnerait à ceux qui sauveraient les proscrits le double de ce que les triumvirs promettaient aux assassins. Il finit par être tué en Phrygie par ordre d'*Antoine*. Son frère *Cnéius* avait été tué en Espagne, à la bataille de Munda. Ainsi toute cette famille si chère aux Romains, et qui

combattait pour les lois, périt malheureusement; et *Auguste*, si long-temps l'ennemi de toutes les lois, mourut dans la vieillesse la plus honorée.

(*o*) *César en fit autant.*

Cela est incontestable, et je crois qu'on peut remarquer que presque tous les chefs de parti dans les guerres civiles ont été des voluptueux, si l'on en excepte peut-être quelques guerres fanatiques, comme celle dans laquelle *Cromwell* se signala. Les chefs de la fronde, ceux de la ligue, ceux des maisons de Bourgogne et d'Orléans, ceux de la rose blanche et ceux de la rose rouge, s'abandonnèrent aux plaisirs au milieu des horreurs de la guerre. Ils insultèrent toujours aux misères publiques, en se livrant à la plus énorme licence; et les rapines les plus odieuses servirent toujours à payer leurs plaisirs. On en voit de grands exemples dans les mémoires du cardinal de *Retz*. Lui-même s'abandonnait quelquefois à la plus basse débauche, et bravait les mœurs en donnant des bénédictions. Le duc de *Borgia*, fils du pape *Alexandre VI*, en usait ainsi dans le temps qu'il assassinait tous les seigneurs de la Romagne; et le peuple stupide osait à peine murmurer. Tout cela est étonnant. La guerre civile est le théâtre de la licence, et les mœurs y sont immolées avec les citoyens.

(*p*) *Vers l'humaine équité quelque faible retour.*

Il faut avouer qu'*Auguste* eut de ces retours heureux, quand le crime ne lui fut plus nécessaire, et qu'il vit qu'étant maître absolu, il n'avait plus d'autre intérêt que celui de paraître juste; mais il me semble qu'il fut toujours plus impitoyable que clément; car après la bataille d'Actium il fit égorger le fils d'*Antoine* au pied de la statue de *César*, et il eut la barbarie de faire trancher la tête au jeune *Césarion*, fils de *César* et de *Cléopâtre*, que lui-même avait reconnu pour roi d'Egypte.

Ayant un jour soupçonné le préteur *Gallius Quintus* d'être venu à l'audience avec un poignard sous sa robe, il le fit appliquer en sa présence à la torture; et dans l'indignation où il fut de s'entendre appeler tyran par ce sénateur, il lui arracha lui-même les yeux, si on en croit *Suétone*.

On sait que *César*, son père adoptif, fut assez grand pour pardonner à presque tous ses ennemis; mais je ne vois pas qu'*Auguste* ait pardonné à un seul. Je doute fort de sa

prétendue clémence envers *Cinna*. *Tacite* ni *Suétone* ne disent rien de cette aventure. *Suétone*, qui parle de toutes les conspirations faites contre *Auguste*, n'aurait pas manqué de parler de la plus célèbre. La singularité d'un consulat donné à *Cinna* pour prix de la plus noire perfidie, n'aurait pas échappé à tous les historiens contemporains. *Dion Cassius* n'en parle qu'après *Sénèque*, et ce morceau de *Sénèque* ressemble plus à une déclamation qu'à une vérité historique. De plus, *Sénèque* met la scène en Gaule, et *Dion* à Rome. Il y a là une contradiction qui achève d'ôter toute la vraisemblance à cette aventure. Aucune de nos histoires romaines, compilées à la hâte et sans choix, n'a discuté ce fait intéressant. L'histoire de *Laurent Echard* est aussi fautive que tronquée. L'esprit d'examen a rarement conduit les écrivains.

Il se peut que *Cinna* ait été soupçonné ou convaincu par *Auguste* de quelque infidélité, et qu'après l'éclaircissement *Auguste* lui eût accordé le vain honneur du consulat; mais il n'est nullement probable que *Cinna* eût voulu par une conspiration s'emparer de la puissance suprême, lui qui n'avait jamais commandé d'armée, qui n'était appuyé d'aucun parti, qui n'était pas enfin un homme considérable dans l'empire. Il n'y a pas d'apparence qu'un simple courtisan ait eu la folie de vouloir succéder à un souverain affermi par un règne de vingt années, qui avait des héritiers; et il n'est nullement probable qu'*Auguste* l'eût fait consul immédiatement après la conspiration.

Si l'aventure de *Cinna* est vraie, *Auguste* ne pardonna que malgré lui, vaincu par les raisons ou par les importunités de *Livie*, qui avait pris sur lui un grand ascendant, et qui lui persuada que le pardon lui serait plus utile que le châtiment. Ce ne fut donc que par politique qu'on le vit une fois exercer la clémence; ce ne fut certainement point par générosité.

Je sais que le public n'a pu souffrir dans le Cinna de *Corneille* que *Livie* lui inspirât la clémence qu'on a vantée. Je n'examine ici que la vérité des faits; *une tragédie n'est pas une histoire*. On reprochait à *Corneille* d'avoir avili son héros, en donnant à *Livie* tout l'honneur du pardon. Je ne déciderai point si on a eu raison ou tort de supprimer cette partie de la pièce, qui est aujourd'hui regardée comme une vérité sur la foi de la déclamation de *Sénèque*.

Je crois bien qu'*Auguste* a pu pardonner quelquefois par politique, et affecter de la grandeur d'ame; mais je suis persuadé qu'il n'en avait pas; et sous quelques traits héroïques qu'on puisse le représenter sur le théâtre, je ne puis avoir

d'autre idée de lui que celle d'un homme uniquement occupé de ſon intérêt pendant toute ſa vie. Heureux quand cet intérêt s'accordait avec la gloire. Après tout, un trait de clémence eſt toujours grand au théâtre, et ſurtout quand cette clémence expoſe à quelque danger. Il faut, dit-on, ſur la ſcène être plus grand que nature.

(*q*) *Le ſphynx eſt ſon emblême*, &c.

Il eſt vrai qu'*Auguſte* porta long-temps au doigt un anneau ſur lequel un ſphynx était gravé. On dit qu'il voulait marquer par-là qu'il était impénétrable. *Pline* le naturaliſte rapporte que, lorſqu'il fut ſeul maître de la république, les applications odieuſes, trop ſouvent faites par les Romains à l'occaſion du ſphynx, le déterminèrent à ne plus ſe ſervir de ce cachet; et il y ſubſtitua la tête d'*Alexandre* : mais il me ſemble que cette tête d'*Alexandre* devait lui attirer des railleries encore plus fortes, et que la comparaiſon qu'on devait faire continuellement d'*Alexandre* et de lui n'était pas à ſon avantage. Celui qui par ſon courage héroïque vengea la Gréce de la tyrannie du plus puiſſant roi de la terre n'avait rien de commun avec le petit-fils d'un ſimple chevalier, qui ſe ſervit de ſes concitoyens pour aſſervir ſa patrie. *Voyez* les remarques ſuivantes.

(r) *J'ai vu périr Caton*, &c.

Je propoſe quelques réflexions ſur la vie et ſur la mort de *Caton*. Il ne commanda jamais d'armée, il ne fut que ſimple préteur, et cependant nous prononçons ſon nom avec plus de vénération que celui des *Céſars*, des *Pompée*, des *Brutus*, des *Cicéron* et des *Scipions* même; c'eſt que tous ont eu beaucoup d'ambition ou de grandes faibleſſes. C'eſt comme citoyen vertueux, c'eſt comme ſtoïcien rigide qu'on révère *Caton* malgré ſoi; tant l'amour de la patrie eſt reſpecté par ceux même à qui les vertus patriotiques ſont inconnues, tant la philoſophie ſtoïcienne force à l'admiration ceux mêmes qui en ſont le plus éloignés. Il eſt certain que *Caton* fit tout pour le devoir, tout pour la patrie, et jamais rien pour lui. Il eſt preſque le ſeul romain de ſon temps qui mérite cet éloge. Lui ſeul, quand il fut queſteur, eut le courage, non-ſeulement de refuſer aux exécuteurs des proſcriptions de *Sylla* l'argent qu'ils redemandaient encore en vertu des reſcriptions que *Sylla* leur avait laiſſées ſur le tréſor public; mais il les accuſa de concuſſion et d'homicide, et les fit condamner à mort;

donnant ainsi un terrible exemple aux triumvirs, qui dédaignèrent d'en profiter. Il fut ennemi de quiconque aspirait à la tyrannie. Retiré dans Utique après la bataille de Tapsa, que *César* avait gagnée, il exhorte les sénateurs d'Utique à imiter son courage, à se défendre contre l'usurpateur ; il les trouve intimidés ; il a l'humanité de pourvoir à leur sureté dans leur suite. Quand il voit qu'il ne lui reste plus aucune espérance de sauver sa patrie, et que sa vie est inutile, il sort de la vie sans écouter un moment l'instinct qui nous attache à elle; il se rejoint à l'Etre des êtres loin de la tyrannie.

On trouve dans les odes de *la Mothe* un couplet contre *Caton :*

Caton, d'une ame plus égale,
Sous l'heureux vainqueur de Pharsale,
Eût souffert que l'homme pliât;
Mais incapable de se rendre,
Il n'eût pas la force d'attendre
Un pardon qui l'humiliât.

On voit dans ces vers quelle est l'énorme différence d'un bourgeois de nos jours et d'un héros de Rome. *Caton* n'aurait pas eu une ame égale, mais très-inégale, si, ayant toute sa vie soutenu la cause divine de la liberté, il l'eût enfin abandonnée. On lui reproche ici d'être incapable de se rendre, c'est-à-dire, d'être incapable de lâcheté. On prétend qu'il devait attendre son pardon; on le traite comme s'il eût été un rebelle révolté contre son souverain légitime et absolu, auquel il aurait fait volontairement serment de fidélité.

Les vers de *la Mothe* sont d'un cœur esclave qui cherche de l'esprit. Je rougis quand je vois quels grands hommes de l'antiquité nous nous efforçons tous les jours de dégrader, et quels hommes communs nous célébrons dans notre petite sphère.

D'autres plus méprisables ont jugé *Caton* par les principes d'une religion qui ne pouvait être la sienne, puisqu'elle n'existait pas encore; rien n'est plus injuste ni plus extravagant. Il faut le juger par les principes de Rome, de l'héroïsme et du stoïcisme, puisqu'il était romain, héros et stoïcien.

(*s*) *Les Scipions sont morts aux déserts de Carthage.*

Je ne sais pas ce que l'auteur entend par ce vers. Je ne connais que *Metellus Scipion* qui fit la guerre contre *César* en

Afrique, conjointement avec le roi *Juba*. Il perdit la grande bataille de Tapfa ; et voulant enfuite traverfer la mer d'Afrique, la flotte de *Cefar* coula fon vaiffeau à fond. *Scipion* périt dans les flots et non dans les déferts. J'aimerais mieux que l'auteur eût mis *les Scipions font morts aux fyrtes de Carthage*. Il faut de la vérité autant qu'on le peut.

(*t*) *Cicéron, tu n'es plus*, &c.

Je remarquerai fur le meurtre de *Cicéron* qu'il fut affaffiné par un tribun militaire nommé *Popilius Lænas*, pour lequel il avait daigné plaider, et auquel il avait fauvé la vie. Ce meurtrier reçut d'*Antoine* deux cents mille livres de notre monnaie pour la tête et les deux mains de *Cicéron*, qu'il lui apporta dans le forum. *Antoine* les fit clouer à la tribune aux harangues. Les fiècles fuivans ont vu des affaffinats, mais aucun qui fût marqué par une fi horrible ingratitude, ni qui ait été payé fi chèrement. Les affaffins de *Valftein*, du maréchal d'*Ancre*, du duc de *Guife le balafré*, du duc de *Parme Farnèfe*, bâtard du pape *Paul III*, et de tant d'autres, étaient à la vérité des gentilshommes, ce qui rend leur attentat encore plus infame ; mais du moins ils n'avaient pas reçu de bienfaits des princes qu'ils maffacrèrent : ils furent les indignes inftrumens de leurs maîtres ; et cela ne prouve que trop que quiconque eft armé du pouvoir, et peut donner de l'argent, trouve toujours des bourreaux mercenaires quand il le veut : mais des bourreaux gentilshommes, c'eft-là ce qui eft le comble de l'infamie.

Remarquons que cette horreur et cette baffeffe ne furent jamais connues dans le temps de la chevalerie ; je ne vois aucun chevalier affaffin pour de l'argent.

Si l'auteur de l'*Efprit des lois* avait dit que l'honneur était autrefois le reffort et le mobile de la chevalerie, il aurait eu raifon ; mais prétendre que l'honneur eft le mobile de la monarchie, après les affaffinats à prix fait du maréchal d'*Ancre* et du duc de *Guife*, et après que tant de gentilshommes fe font faits bourreaux et archers, après tant d'autres infamies de tous les genres, cela eft auffi peu convenable que de dire que la vertu eft le mobile des républiques. Rome était encore république du temps des profcriptions de *Sylla*, de *Marius* et des triumvirs. Les maffacres d'Irlande, la Saint-Barthelemi, les Vêpres Siciliennes, les affaffinats des ducs d'*Orléans* et de *Bourgogne*, le faux monnoyage, tout cela fut commis dans des monarchies.

Revenons à *Cicéron*. Quoique nous ayons ses ouvrages, *Saint-Evremont* est le premier qui nous ait avertis qu'il fallait considérer en lui l'homme d'Etat et le bon citoyen. Il n'est bien connu que par l'histoire excellente que *Midleton* nous a donnée de ce grand homme. Il était le meilleur orateur de son temps, et le meilleur philosophe. Ses Tusculanes et son Traité de la nature des dieux, si bien traduits par l'abbé d'*Olivet*, et enrichis de notes savantes, sont si supérieurs dans leur genre, que rien ne les a égalés depuis, soit que nos bons auteurs n'aient pas osé prendre un tel essor, soit qu'ils n'aient pas eu les ailes assez fortes. *Cicéron* disait tout ce qu'il voulait; il n'en est pas ainsi parmi nous. Ajoutons encore que nous n'avons aucun traité de morale qui approche de ses Offices; et ce n'est pas faute de liberté que nos auteurs modernes ont été fr au-dessous de lui en ce genre, car de Rome à Madrid on est sûr d'obtenir la permission d'ennuyer en moralités.

Je doute que *Cicéron* ait été un aussi grand homme en politique. Il se laissa tromper à l'âge de soixante et trois ans par le jeune *Octave*, qui le sacrifia bientôt au ressentiment de *Marc-Antoine*. On ne vit en lui ni la fermeté de *Brutus*, ni la circonspection d'*Atticus*; il n'eut d'autre fonction dans l'armée du graud *Pompée* que celle de dire des bons mots. Il courtisa ensuite *César*; il devait, après avoir prononcé les Philippiques, les soutenir les armes à la main. Mais je m'arrête, je ne veux pas faire la satire de *Cicéron*.

(*u*) *On fait couler le sang du plus grand des mortels.*

Je propose ici une conjecture. Il me semble que l'intérêt des ministres du jeune *Ptolomée*, âgé de treize ans, n'était point du tout d'assassiner *Pompée*, mais de le garder en otage, comme un gage des faveurs qu'ils pouvaient obtenir du vainqueur, et comme un homme qu'ils pouvaient lui opposer s'il voulait les opprimer.

Après la victoire de *Pharsale*, *César* dépêcha des émissaires secrets à *Rhodes*, pour empêcher qu'on ne reçût *Pompée*. Il dut, ce me semble, prendre les mêmes précautions avec l'Egypte; il n'y a personne qui en pareil cas négligeât un intérêt si important. On peut croire que *César* prit cette précaution nécessaire, et que les Egyptiens allèrent plus loin qu'il ne voulait; ils crurent s'assurer de sa bienveillance en lui présentant la tête de *Pompee*. On a dit qu'il versa des larmes en la voyant; mais ce qui est bien plus sûr, c'est qu'il ne vengea point sa mort; il ne punit point *Septime*,

tribun romain, qui était le plus coupable de cet assassinat. Et lorsque ensuite il fit tuer *Achillas*, ce fut dans la guerre d'Alexandrie, et pour un sujet tout différent. Il est donc très-vraisemblable que, si *César* n'ordonna pas la mort de *Pompée*, il fut au moins la cause très-prochaine de cette mort. L'impunité accordée à *Septime* est une preuve bien forte contre *César*. Il aurait pardonné à *Pompée*; je le crois, s'il l'avait eu entre ses mains; mais je crois aussi qu'il ne le regretta pas; et une preuve indubitable, c'est que la première chose qu'il fit, ce fut de confisquer tous ses biens à Rome. On vendit à l'encan la belle maison de *Pompée*; *Antoine* l'acheta, et les enfans de *Pompée* n'eurent aucun héritage.

(x)..... *Un fils de Cépias.*

Dion Cassius nous apprend que le surnom du père d'*Auguste* était *Cépias*. Cet *Octavianus Cépias* fut le premier sénateur de sa branche. Le grand-père d'*Auguste* n'était qu'un riche chevalier qui négociait dans la petite ville de Veletri, et qui épousa la sœur aînée de *César*, soit qu'alors la famille des *Césars* fût pauvre, soit qu'elle voulût plaire au peuple par cette alliance disproportionnée. J'ai déjà dit qu'on reprochait à *Auguste* que son bisaïeul avait été un petit marchand, un changeur à Veletri. Ce changeur passait même pour le fils d'un affranchi. *Antoine* osa appeler *Octave* du nom de *Spartacus* dans un de ses édits, en fesant allusion à sa famille qu'on prétendait descendre d'un esclave. Vous trouverez cette anecdote dans la huitième Philippique de *Cicéron*; *quem Spartacum in edictis appellat*, &c.

Il y a mille exemples de grandes fortunes qui ont eu une basse origine, ou que l'orgueil appelle basse: il n'y a rien de bas aux yeux du philosophe; et quiconque s'est élevé doit avoir eu cette espèce de mérite qui contribue à l'élévation. Mais on est toujours surpris de voir *Auguste*, né d'une famille si mince, un provincial sans nom, devenir le maître absolu de l'empire romain, et se placer au rang des dieux.

On lui donne des remords dans cette pièce, on lui attribue des sentimens magnanimes; je suis persuadé qu'il n'en eut point; mais je suis persuadé qu'il en faut au théatre.

(y) *Par ma main.*

Ce trait n'est pas historique, mais il ne m'étonne point dans *Fulvie*; c'était une femme extrême en ses fureurs, et

digne, comme elle le dit, du temps funeſte où elle était née. Elle fut preſque auſſi ſanguinaire qu'*Antoine*. *Cicéron* rapporte dans ſa troiſième Philippique que *Fulvie* étant à Brindes avec ſon mari, quelques centurions mêlés à des citoyens voulurent faire paſſer trois légions dans le parti oppoſé; qu'il les fit venir chez lui l'un après l'autre ſous divers prétextes, et les fit tous égorger. *Fulvie* y était préſente; ſon viſage était tout couvert de leur ſang: *Os uxoris ſanguine reſperſum conſtabat*. Elle fut accuſée d'avoir arraché la langue à *Cicéron* après ſa mort, et de l'avoir percée de ſon aiguille de tête.

(*z*) *Ils ont trahi Lépide*, &c.

Cette réflexion de *Fulvie* eſt très-convenable, puiſqu'elle eſt fondée ſur la vérité. Car après la bataille de Modène qu'*Antoine* avait perdue, il eut la confiance de ſe préſenter preſque ſeul devant le camp de *Lépide;* plus de la moitié des légions paſſa de ſon côté. *Lépide* fut obligé de s'unir avec lui, et cette aventure même fut l'origine du Triumvirat.

(*aa*) *On a vu Marius entraîner ſur ſes pas*
Les mêmes aſſaſſins payés pour ſon trépas.

Non-ſeulement ceux de *Minturne*, qui avaient ordre de tuer *Marius*, ſe déclarèrent en ſa faveur; mais étant encore proſcrit en Afrique, il alla droit à Rome avec quelques africains, et leva des troupes dès qu'il y fut arrivé.

(*bb*) . . . . *Brutus et Caſſius*
N'avaient pas, après tout, des projets mieux conçus.

Il eſt conſtant que *Brutus* et *Caſſius* n'avaient pris aucunes meſures pour ſe maintenir contre la faction de *Céſar*. Ils ne s'étaient pas aſſurés d'une ſeule cohorte; et même après avoir commis le meurtre, ils furent obligés de ſe réfugier au capitole. *Brutus* harangua le peuple du haut de cette fortereſſe, et on ne lui répondit que par des injures et des outrages; on fut prêt de l'aſſiéger. Les conjurés eurent beaucoup de peine à ramener les eſprits; et lorſque *Antoine* eut montré aux Romains le corps de *Céſar* ſanglant, le peuple animé par ce ſpectacle, et furieux de douleur et de colère, courut le fer et la flamme à la main vers les maiſons de *Brutus* et de *Caſſius*. Ils furent obligés de ſortir de Rome. Le peuple déchira un citoyen nommé *Cinna*, qu'il crut être un des meurtriers. Ainſi il eſt clair que l'entrepriſe de *Brutus*,

de *Caſſius* et de leurs aſſociés, fut ſoudaine et téméraire. Ils réſolurent de tuer le tyran à quelque prix que ce fût, quoi qu'il en pût arriver.

Il y a vingt exemples d'aſſaſſinats produits par la vengeance ou par l'enthouſiaſme de la liberté, qui furent l'effet d'un mouvement violent plutôt que d'une conſpiration bien réfléchie, et prudemment méditée. Tel fut l'aſſaſſinat du duc de *Parme Farnèſe*, bâtard du pape *Paul III;* telle fut la même conſpiration des *Pazzi*, qui n'étaient point sûrs des *Florentins* en aſſaſſinant les *Médicis*, et qui ſe confièrent à la fortune.

(*cc*) *Pompée en s'approchant de ce perfide Octave,*
En croyant le punir, n'a frappé qu'un eſclave.

Il y eut quelques exemples de pareille mépriſe dans les guerres civiles de Rome. L'eſprit de vertige qui animait alors les Romains eſt preſque inconcevable. *Lucius Terentius*, voulant tuer le père du grand *Pompée*, pénétra ſeul juſque dans ſa tente, et crut long-temps l'avoir percé de coups; il ne reconnut ſon erreur que lorſqu'il voulut faire ſoulever les troupes, et qu'il vit paraître à leur tête celui qu'il croyait avoir égorgé. On dit que la même choſe arriva depuis à *Maximien Hercule*, quand il voulut ſe venger de *Conſtantin* ſon gendre. Vous voyez auſſi dans la tragédie de Venceſlas, que *Ladiſlas* aſſaſſine ſon propre frère, quand il croit aſſaſſiner le duc ſon rival.

(*dd*) *Caſca fit à Céſar la première bleſſure.*

L'auteur ſe trompe ici. *Caſca* n'était point un homme du peuple. Il eſt vrai qu'il n'y eut en lui rien de recommandable; mais enfin, c'était un ſénateur, et on ne devait pas le traiter d'homme obſcur, à moins qu'on n'entende par ce mot un homme ſans gloire, ce qui me ſemble un peu forcé.

(*ee*) . . . . *et qu'on chériſſe Auguſte.*

C'eſt de bonne heure qu'*Octave* prend ici le nom d'*Auguſte*. *Suétone* nous dit qu'*Octave* ne fut ſurnommé *Auguſte*, par un décret du Sénat, qu'après la bataille d'Actium. On balança ſi on lui donnerait le titre d'*Auguſtus* ou de *Romulus*. Celui d'*Auguſtus* fut préféré; il ſignifie vénérable, et même quelque choſe de plus, qui répond au grec *ſebaſtos*. Il eſt bien plaiſant

de

de voir aujourd'hui quelles gens* prennent le titre de vénérables.

Il paraît pourtant qu'*Octave* avait déjà osé s'arroger le surnom d'*Auguste* à son premier consulat, qu'il se fit donner à l'âge de vingt ans contre toutes les lois, ou plutôt qu'*Agrippa* et les légions lui firent donner. Ce fut cet *Agrippa* qui fit sa fortune, mais *Octave* fut ensuite la conserver et l'accroître.

(*ff*) *Et que Rome elle-même apprenne à nous aimer.*

Il est constant que ce fut à la fin le but d'*Octave*, après tant de crimes. Il vécut assez long-temps pour que la génération qu'il vit naître oubliât presque les malheurs de ses pères. Il y eut toujours des cœurs romains qui détestèrent la tyrannie, non-seulement sous lui, mais sous ses successeurs: on regretta la république, mais on ne put la rétablir; les empereurs avaient l'argent et les troupes. Ces troupes enfin furent les maîtresses de l'Etat; car les tyrans ne peuvent se maintenir que par les soldats; tôt ou tard les soldats connaissent leurs forces, ils assassinent le maître qui les paye, et vendent l'empire à d'autres. Cette Rome si superbe, si amoureuse de la liberté, fut gouvernée comme Alger; elle n'eut pas même l'honneur de l'être comme Constantinople, où du moins la race des Ottomans est respectée. L'empire romain eut très-rarement trois empereurs de suite de la même famille depuis *Néron*. Rome n'eut jamais d'autre consolation que celle de voir les empereurs égorgés par les soldats. Saccagée enfin plusieurs fois par les barbares, elle est réduite à l'état où nous la voyons aujourd'hui.

Je finirai par remarquer ici que l'entreprise désespérée que le poëte attribue à *Sextus Pompée* et à *Fulvie* est un trait de furieux qui veulent se venger à quelque prix que ce soit, sûrs de perdre la vie en se vengeant; car si l'auteur leur donne quelque espérance de pouvoir faire déclarer les soldats en leur faveur, c'est plutôt une illusion qu'une espérance. Mais enfin, ce n'est pas un trait d'ingratitude lâche comme la conspiration de *Cinna*. *Fulvie* est criminelle, mais le jeune *Pompée* ne l'est pas. Il est proscrit, on lui enlève sa femme; il se résout à mourir pourvu qu'il punisse le tyran et le ravisseur: *Auguste* fait ici une belle action en le laissant aller comme un brave ennemi qu'il veut combattre les armes à la main. Cette générosité même est préparée dans la pièce par les remords qu'*Octave* éprouve dès le premier acte. Mais assurément cette magnanimité n'était pas alors dans le

caractère d'*Octave*; le poëte lui fait ici un honneur qu'il ne méritait pas.

Le rôle qu'on fait jouer à *Antoine* est peu de chose, quoique assez conforme à son caractère : il n'agit point dans la pièce, il y est sans passion ; c'est une figure dans l'ombre, qui ne sert, à mon avis, qu'à faire sortir le personnage d'*Octave*. Je pense que c'est pour cette raison que le manuscrit porte seulement pour titre : *Octave et le jeune Pompée*, et non pas *le Triumvirat*; mais j'y ai ajouté ce nouveau titre, comme je le dis dans ma préface, parce que les triumvirs étaient dans l'île, et que les proscriptions furent ordonnées par eux.

J'aurais beaucoup de choses à dire sur le caractère barbare des Romains, depuis *Sylla* jusqu'à la bataille d'Actium, et sur leur bassesse, après qu'*Auguste* les eut assujettis. Ce contraste est bien frappant ; on vit des tigres changés en chiens de chasse qui lèchent les pieds de leurs maitres.

On prétend que *Caligula* désigna consul un cheval de son écurie ; que *Domitien* consulta les sénateurs sur la sauce d'un turbot ; et il est certain que le Sénat romain rendit en faveur de *Pallas*, affranchi de *Claude*, un décret qu'à peine on eût porté du temps de la république en faveur de *Paul Emile* et des *Scipions*.

Fin des Notes.

Digitized by Google

VARIANTES

DU TRIUMVIRAT.

(1) IMITATION de ces vers où *Juvenal* dit de *Domitien :*

Sed periit postquam cerdonibus esse timendus
Cæperat, hoc nocuit lamiarum cæde madentis, &c.

(2) Au lieu de la scène entre *Auguste* et *Antoine*, il y avait dans le premier acte cette scène entre *Antoine* et *Fulvie*.

La scène entre les deux triumvirs ouvrait le second acte; on la trouvera ici telle qu'elle était dans le premier manuscrit.

Antoine parle bas à un tribun : il aperçoit Fulvie, et se détourne.

ANTOINE.

Ah ! c'est elle...

FULVIE.

Arrêtez, ne craignez point Fulvie.
Je suis une étrangère, aucun nœud ne nous lie;
Et je ne parle plus à mon perfide époux.
Mais après les hasards où j'ai couru pour vous,
Lorsque pour cimenter votre grandeur suprême
Je consens au divorce, et m'immole moi-même;
Quand j'ai sacrifié mon rang et mon amour,
Puis-je obtenir de vous une grâce à mon tour?

ANTOINE.

Le divorce à mes yeux ne vous rend pas moins chère.
Avec la sœur d'Octave un hymen nécessaire
Ne saurait vous ravir mon estime et mon cœur.

FULVIE.

Je le veux croire ainsi, du moins pour votre honneur.

Eh bien, si de nos nœuds vous gardez la mémoire,
Je veux m'en souvenir pour sauver votre gloire.
Voyons à vous prier si je m'abaisse en vain.

ANTOINE.

Que me demandez-vous? que faut-il?

FULVIE.

Etre humain,
Etre éclairé du moins; savoir avec prudence
A tant de cruautés mêler quelque indulgence.
Un pardon généreux pourrait faire oublier
Des excès dont j'ai honte et qu'il faut expier.
Je demande en un mot la grâce de Pompée.

ANTOINE.

Vous! de quel intérêt votre ame est occupée!
Qui vous rejoint à lui? pourquoi sauver ses jours?

FULVIE.

L'intérêt dans les cœurs domine-t-il toujours?
A la simple pitié ne peuvent-ils se rendre?
Apprenez que sa voix se fait encore entendre.
Quand je voulus du sang, je n'eus point de refus;
Quand il faut pardonner, on ne m'écoute plus!
Cette grâce à vous-même est utile peut-être.

ANTOINE.

Madame, il n'est plus temps; je n'en suis plus le maître.
Son trépas importait à notre sureté,
Et l'arrêt aujourd'hui doit être exécuté.

FULVIE.

C'est assez, et ce trait manquait à votre outrage;
Voilà ce que des cieux m'annonçait le présage,
Quand la foudre, trop lente à punir les mortels,
A brisé dans vos mains vos édits criminels!
C'est donc là de César cet ami magnanime!
Allez, vous n'imitez qu'Achillas et Septime.
Son nom vous était cher, et vous l'avez terni;
Et si César vivait, il vous aurait puni.

Je rends grâce à l'affront qui tous deux nous ſépare :
C'eſt moi qui répudie un aſſaſſin barbare.
Par un divorce heureux j'ai dû vous prévenir ;
Et les nœuds des forfaits ceſſent de nous unir.

ANTOINE.

Je pardonne au courroux ; et le droit de vous plaindre
Doit vous être laiſſé quand il n'eſt plus à craindre.
Ce n'eſt pas à Fulvie à me rien reprocher;
De nos ſévérités on la vit approcher ;
Sa main pour Cicéron montra peu d'indulgence.
Elle s'eſt emportée à quelque violence ;
Et je n'attendais pas qu'elle pût s'offenſer
Des juſtes châtimens qu'on la vit exercer.

FULVIE.

Il eſt vrai, j'ai trop loin porté votre vengeance ;
J'en obtiens aujourd'hui la digne récompenſe.
Je n'ai que trop rougi de l'excès d'un courroux
Dont j'écoutai la voix en faveur d'un époux.
A trop d'emportement je me ſuis avilie :
Vous en étonnez-vous ? je vous étais unie ;
Un moment de fureur a fait mes cruautés.
Mais vous, toujours égal en vos atrocités,
Vous aſſaſſin tranquille, et bourreau ſans colère,
Vous vous livrez ſans peine à votre caractère.
Pour être moins barbare il vous faut des efforts.
J'imitai vos fureurs, imitez mes remords.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OCTAVE, ANTOINE.

ANTOINE.

Ainsi Pompée échappe à la mort qui le fuit!

OCTAVE.

Antoine, croyez-moi, c'eſt en vain qu'il la fuit:
Si mon père a du ſien triomphé dans Pharſale,
J'attends contre le fils une fortune égale;
Et ce nom de Céſar, dont je ſuis honoré,
De ſa perte à mon bras fait un devoir ſacré:
Mon intérêt s'y joint.

ANTOINE.

Qu'il périſſe ou qu'il vive,
Le Tibre dès demain nous attend ſur ſa rive.
Marchons au capitole: il faut que les Romains
Apprennent à trembler devant leurs ſouverains.
Mais avant de partir, lorſque tout nous ſeconde,
Il eſt temps de ſigner le partage du monde.

OCTAVE.

Je ſuis prêt: mes deſſeins ont prévenu vos vœux,
Je conſens que la terre appartienne à nous deux.
Songez que je prétends la Gaule et l'Illyrie,
Les Eſpagnes, l'Afrique, et ſurtout l'Italie.
L'Orient eſt à vous.

ANTOINE.

Telle eſt ma volonté,
Tel eſt le ſort du monde entre nous arrêté.

OCTAVE.

Par des ſermens ſacrés que notre foi s'engage;
Jurons au nom des dieux d'obſerver ce partage.

ANTOINE.

Des fermens entre nous? nos armes, nos foldats,
Nos communs intérêts, le deftin des combats,
Ce font-là nos fermens. Le frère d'Octavie
Devrait s'en repofer fur le nœud qui nous lie.
Nous nous connaiffons trop : pourquoi cacher nos cœurs?
Les fermens font-ils faits pour les ufurpateurs?
Je me croirais trompé fi vous en vouliez faire.
Laiffons-les à Lépide, aux lâches, au vulgaire.
Je vous parle en foldat; je ne puis vous celer
Que vous affectez trop l'art de diffimuler.
Céfar dans fes traités invoquait la victoire;
Agiffons comme lui, fi vous voulez m'en croire.

OCTAVE.

A votre audace altière il faut fouvent céder;
N'en parlons plus. Quel rang voulez-vous accorder
A cet affocié, triumvir inutile,
Qui refte fans armée et bientôt fans afile?

ANTOINE.

Qu'il abdique.

OCTAVE.

Il le doit.

ANTOINE.

On n'en a plus befoin.
De nos temples, dans Rome, on lui laiffe le foin:
Qu'il demeure pontife, et qu'il préfide aux fêtes
Que Rome, en gémiffant, confacre à nos conquêtes.
. . . .
. . . .

OCTAVE.

La foudre avait frappé ces tables criminelles.

ANTOINE.

Le deftin qui nous fert en produit de nouvelles.
Craignez-vous un augure?

OCTAVE.

Et ne craignez-vous pas
De révolter la terre à force d'attentats?

ANTOINE.

C'eſt le dernier arrêt, le dernier ſacrifice
Qu'aux manes de Céſar devait notre juſtice.

OCTAVE.

Je n'en veux qu'à Pompée; et je vous avertis
Qu'il nous ſuffit du ſang de nos grands ennemis:
Le reſte eſt une foule impuiſſante, éperdue,
Qui ſur elle en tremblant voit la mort ſuſpendue,
Que dans Rome jamais nous ne redouterons,
Et qui nous bénira quand nous l'épargnerons.
On nous reproche aſſez une rage inhumaine;
Nous voulons gouverner, n'excitons plus la haine.

ANTOINE.

Nommez-vous la juſtice une inhumanité?
Octave, un triumvir par Céſar adopté,
Quand je venge un ami, craint de venger un père!
Vous trahiſſez ſon ſang pour flatter le vulgaire!
Sur ſa cendre avec moi n'avez-vous pas promis
La mort des conjurés et de leurs vils amis?
N'avez-vous pas déjà, par un zèle intrépide,
Sur nos plus chers parens vengé ce parricide?
A qui prétendez-vous accorder un pardon,
Quand vous m'avez vous-même immolé Cicéron?
Cicéron fut nommé père de la patrie,
Rome l'avait aimé juſqu'à l'idolâtrie;
Mais lorſqu'à ma vengeance un tribun l'a livré,
Rome où nous commandons a-t-elle murmuré?
Elle a gémi tout bas et gardé le ſilence.
Caſſius et Brutus, réduits à l'impuiſſance,
Inſpireront peut-être à quelques nations
Une éternelle horreur de nos proſcriptions;
Laiſſons-les en tracer d'effroyables images,
Et contre nos deux noms révolter les deux âges.
Aſſaſſins de leur maître et de leur bienfaiteur,
C'eſt leur indigne nom qui doit être en horreur.
Ce ſont les cœurs ingrats qu'il faut que l'on puniſſe;
Seuls ils ſont criminels, et nous ſeſons juſtice.

Ceux

Ceux qui les ont aidés, ceux qui les ont servis,
Qui les ont approuvés, seront tous poursuivis.
De vingt mille guerriers péris dans nos batailles
D'un œil sec et tranquille on voit les funérailles,
Sur leurs corps étendus, victimes du trépas,
Nous volons, sans pâlir, à de nouveaux combats;
Et de la trahison cent malheureux complices
Seraient au grand César de trop chers sacrifices!

OCTAVE.

Sans doute on doit punir; mais ne comparez pas
Le danger honorable et les assassinats.
César est satisfait; ce héros magnanime
N'aurait jamais puni le crime par le crime.
Je ne me repens point d'avoir vengé sa mort;
Mais sachez qu'à mon cœur il en coûte un effort.
Je vois que trop de sang peut souiller la vengeance;
Je serais plus son fils en suivant sa clémence:
Quiconque veut la gloire avec l'autorité,
Ne doit verser le sang que par nécessité.
Pourquoi de Rome encor fouiller tous les asiles?
Je ne puis approuver des meurtres inutiles.
C'est aux Chefs, c'est aux Grands, aux Brutus, aux Catons,
Aux enfans de Pompée, à ceux des Scipions,
C'est à de tels proscrits que la mort se destine.
Notre sécurité dépend de leur ruine.
Epargnons un ramas de citoyens sans nom
Qui seront subjugués par l'espoir du pardon;
C'est leur utile sang qu'il faut que l'on ménage;
Ne forçons point le peuple à sortir d'esclavage.
D'un œil d'indifférence. . . . .

Il y avait dans ce même acte une scène entre *Auguste* et *Fulvie*, qui a été retranchée.

FULVIE.

Que le frère d'Antoine et l'amant de Julie
Ne craignent point de moi de reproches honteux;
Ma tranquille fierté les épargne à tous deux.

Mon cœur, indifférent aux maux qui le rempliſſent,
N'a rien à regretter dans ceux qui me trahiſſent.
Tout ce que je prétends et d'Antoine et de vous,
C'eſt de fuir loin d'Octave et d'un perfide époux.
Ne me réduiſez point à cette ignominie
De parer le triomphe et le char d'Octavie;
Allez: régnez dans Rome, et foulez à vos pieds
Dans des ruiſſeaux de ſang les citoyens noyés.
Au capitole aſſis, partagez votre proie,
De mes nouveaux affronts goûtez la noble joie,
Mêlez dans votre gloire et dans vos attentats
Les jeux et les plaiſirs à vos aſſaſſinats.
Mais laiſſez-moi cacher dans d'obſcures retraites,
Loin de vous, loin de lui, l'horreur que vous me faites,
Ma haine pour vous deux, et mon mépris pour lui;
C'eſt tout ce qui me reſte et me flatte aujourd'hui.
Délivrez-vous de moi, d'un témoin de vos crimes,
D'un cœur que vous mettez au rang de vos victimes;
C'eſt l'unique faveur que je viens demander:
Maîtres de l'univers, daignez-vous l'accorder?

OCTAVE.

De votre ſort toujours vous ferez la maîtreſſe;
Je partage avec vous la douleur qui vous preſſe.
Je ſais qu'Antoine et moi, forcés de vous trahir,
Devant vous déſormais nous n'avons qu'à rougir;
Que nous ſommes ingrats, qu'il eſt de votre gloire
D'oublier de nous deux l'importune mémoire.
Mais quels que ſoient les lieux que vous ayez choiſis,
Gardez-vous de vous joindre avec nos ennemis.
C'eſt ce qu'exige Antoine, et la ſeule prière
Que ma triſte amitié ſe haſarde à vous faire.

(3) Dans le premier manuſcrit, *Julie* ne ſe trouve point avec *Pompée*, au commencement de cet acte; ils ne paraiſſent point enſemble devant *Octave;* mais *Pompée* paraît ſeul devant les deux triumvirs, qui ont enſuite la ſcène ſuivante entre eux.

ANTOINE.

Dans quel chagrin votre ame eſt-elle enſevelie ?
Que craignez-vous ?

OCTAVE.

Mon cœur, et les pleurs de Julie.

ANTOINE.

Des pleurs vous toucheraient ?

OCTAVE.

Son trouble, ſon effroi,
Dans mon étonnement ont paſſé juſqu'à moi.
J'ai frémi de la voir, j'ai frémi de l'entendre,
Couvert de tout ce ſang que ma main fait répandre.
Fulvie en prendra ſoin : ces bords enſanglantés
Effarouchent ſes yeux encore épouvantés.
Mais il faut dès demain que cette fugitive
Connaiſſe ſes devoirs, m'obéiſſe et me ſuive.
Je dois répondre d'elle ; elle eſt de ma maiſon.

ANTOINE.

Vous êtes éperdu....

OCTAVE.

J'en ai trop de raiſon.

ANTOINE.

Vous l'aimez trop, Octave.

OCTAVE.

Il eſt vrai, ma jeuneſſe
Des plaiſirs paſſagers connut la folle ivreſſe ;
J'ai cherché comme vous, au ſein des voluptés,
L'oubli de mes chagrins et de mes cruautés.
Plus endurci que moi, vous bravez l'amertume
De ce remords ſecret dont l'horreur me conſume.
Vous ne connaiſſez pas ces tourmens douloureux
D'un eſprit entraîné par de contraires vœux,
Qui fait le mal qu'il hait, et fuit le bien qu'il aime,
Qui cherche à ſe tromper, et qui ſe hait lui-même.
Je paſſai du carnage à ces égaremens
Dont les honteux attraits flattaient en vain mes ſens.

J'ai cru qu'en terminant la discorde civile,
J'aurais près de Julie un destin plus tranquille:
Je suis encor trompé; l'amour, l'ambition,
L'espoir, le repentir, tout n'est qu'illusion.

ANTOINE.

Peut-être que Julie en ces lieux amenée,
Venait entre vos mains mettre sa destinée.

OCTAVE.

Non, je ne le puis croire.

ANTOINE.

Il n'appartient qu'à vous
De régler ses destins, de choisir son époux.
Elle a pu dans ces jours de vengeance et d'alarmes
Apporter à vos pieds ses terreurs et ses larmes;
Vous en serez instruit.

OCTAVE.

Quoi! dans ses jeunes ans,
S'arracher sans scrupule au sein de ses parens!
Vous savez les soupçons dont mon ame est frappée.

ANTOINE.

On dit qu'elle est promise à ce jeune Pompée.

OCTAVE.

C'est mon rival en tout. Ce redoutable nom
Sera dans tous les temps l'horreur de ma maison.
En vain notre puissance à Rome est établie:
Il soulève la terre, il règne sur Julie;
Et Julie en secret a peut-être aujourd'hui
L'audacieux projet de s'unir avec lui.
De son sexe autrefois la timide décence
N'aurait jamais connu cet excès d'imprudence.
Mais la guerre civile, et surtout nos fureurs
Ont corrompu les lois, les esprits et les mœurs.
Aujourd'hui rien n'effraie et tout est légitime:
Notre fatal empire est le siècle du crime.

ANTOINE.

Je ne vous connais plus, et depuis quelques jours
Un repentir secret règne en tous vos discours;

Je ne vous vois jamais d'accord avec vous-même.

OCTAVE.

N'en foyez point furpris, fi vous favez que j'aime.

ANTOINE.

Rien ne m'a fubjugué. Peut-être quelque jour
Comme Céfar et vous je connaîtrai l'amour.
Cependant je vous laiffe avec l'infortunée
Qu'on amène à vos yeux tremblante et confternée:
Vous pouvez aifément adoucir fes douleurs;
Gardez-vous de laiffer trop d'empire à fes pleurs.
Aimez, puifqu'il le faut, mais en maître du monde.

OCTAVE.

(4) Votre reproche eft jufte, et c'eft un trait de flamme
Qui fort de votre bouche, et pénètre mon ame.
Vous pouvez tout fur moi; j'attefte à vos genoux
Le dieu qui vous envoie, et qui parle par vous,
Que le monde opprimé vous devra ma clémence.
Songez que c'eft par vous, et par notre alliance
Que le ciel veut finir le malheur des humains.
Rome, l'empire et moi, tout eft entre vos mains:
Son bonheur et le mien fur votre hymen fe fonde.
Difpofez de la foi d'un des maîtres du monde.
Céfar du haut des cieux ordonne ce lien,
Et vous rendez mon nom auffi grand que le fien.

JULIE.

Je rends grâces au ciel, fi fa voix vous infpire,
Si le fils de Céfar mérite fon empire,
Si vous lui reffemblez, fi vous n'ajoutez pas
Le crime de tromper à tous vos attentats.
Soyez jufte en effet, c'eft peu de le paraître;
Pour un Céfar alors je puis vous reconnaître.
Vous êtes de mon fang, et du fang des héros:
Allez à l'univers accorder le repos;
Mais fachez que ma foi n'en peut être le gage.
Ne devez qu'à vous-même un fi grand avantage;
Ne cherchez la vertu qu'au fond de votre cœur;
En la mettant à prix vous en fouillez l'honneur,

Vous en aviliſſez le caractère auguſte.
Eſt-ce à vos paſſions à vous rendre plus juſte ?
J'en rougirais pour vous.

OCTAVE.

Eh bien, je vous entends :
Je ſais de vos refus les motifs inſultans ;
Et vous ne me parlez de vertus, de clémence,
Que pour voir impuni le rival qui m'offenſe.
Le ciel vous a trompée ; il vous met dans mes mains
Pour vous ſauver l'affront d'accomplir vos deſſeins.
Vous m'oſez préférer l'ennemi de ma race !
Son ſang va me payer ſa honte et ſon audace ;
Il ne peut échapper à mon juſte courroux ;
Et Pompée...

JULIE.

Ah ! cruel, quel nom prononcez-vous ?
Pompée eſt loin de moi... Qui vous dit que je l'aime ?

OCTAVE.

Vos pleurs, votre mépris de ma grandeur ſuprême :
Lui ſeul à cet excès a pu vous égarer.
C'eſt le ſeul des mortels qu'on peut me préférer ;
Et c'eſt le ſeul auſſi que mes coups vont pourſuivre.
J'aurais pu me forcer juſqu'à le laiſſer vivre ;
Mais vous le condamnez quand vous ſuivez ſes pas.
Vous l'aimez : c'eſt à vous qu'il devra ſon trépas.

JULIE *à part*.

O Pompée !

OCTAVE.

Oubliez le nom d'un téméraire
Que je dois immoler aux mânes de mon père,
A l'intérêt de Rome, à mes tranſports jaloux ;
Et demain ſoyez prête à partir avec nous.

(5) Il eſt juſte envers vous : ou vous veniez vous-même
Vous ſoumettre à la loi d'un maître qui vous aime,
Ou vous oſiez chercher au milieu des haſards
L'ennemi de mon règne et du nom des Céſars ;

Je dispose de vous dans ces deux conjonctures.
Je ne souffrirai pas que les races futures
Puissent me reprocher d'avoir laissé trahir
La majesté d'un nom que je dois soutenir.
Je comblerai de bien votre infidelle père,
J'imiterai le mien (sans prétendre à vous plaire)
Mais je perdrai le jour avant qu'aucun mortel
Dans sa témérité soit assez criminel
Pour m'oser un moment disputer ma conquête.

(6) Vers de *Racine* dans ses cantiques sacrés.

SCENE II.

(7) L'ORDRE des scènes du quatrième acte n'était pas le même dans le premier manuscrit que dans la pièce imprimée. Après une scène entre *Fulvie* et ses confidens, l'auteur avait placé les scènes suivantes: ensuite *Fulvie* et *Pompée* restaient seuls.

JULIE.

Fulvie!
Soutenez mon courage et ma force affaiblie!
Pompée, absent de moi dans ce jour malheureux,
Quand j'invoque Pompée est un augure affreux!
Que fait-il? où va-t-il? vous connaissez ma crainte:
Elle est juste; et l'horreur qui dans vos yeux est peinte,
Ce front pâle et glacé redoublent mon effroi.

FULVIE.

Julie, attendez tout de Pompée et de moi.
Gardons que dans ces lieux on ne nous puisse entendre:
Par-tout on nous observe, et l'on peut nous surprendre.
Veillez-y, cher Aufide; allez: de mes suivans
Choisissez les plus prompts et les plus vigilans;
Et qu'au moindre danger leur voix nous avertisse.

AUFIDE.

Dans leur camp retirés Antoine et son complice

Ont fait tout préparer pour un départ soudain.
Demain du capitole ils prendront le chemin ;
Il vous y conduiront.

FULVIE.

Leur marche triomphante
N'est pas encor bien sûre et peut être sanglante.
(*Aufide sort.*)

JULIE.

Que dites-vous?

FULVIE.

J'espère...

JULIE.

En quels dieux? en quels bras?

FULVIE.

J'espère en la vengeance.

JULIE.

Elle ne suffit pas.
Si je perds mon époux, que me sert la vengeance?
Il dissimule en vain son auguste naissance ;
Sa présence trahit un nom si glorieux,
Sa grandeur mal cachée éclate dans ses yeux.
Le perfide Agrippa, Ventidius peut-être,
L'auront vu dans l'Asie, et vont le reconnaître.
Ah! périsse avec moi le détestable jour
Où l'un des triumvirs épris d'un vain amour,
Des vrais Césars en moi voyant l'unique reste,
Osa me destiner un rang que je déteste!
Tout est funeste en lui : sa triste passion
Tient de la cruauté de sa proscription.
Sur les autels d'hymen portant ses barbaries,
Il y vient allumer le flambeau des furies.
Le sang des nations commence d'y couler ;
Et c'est Pompée enfin qu'il y doit immoler.
J'aurais moins craint de lui s'il m'avait méprisée.
Les dieux dans vos malheurs vous ont favorisée,
Quand votre indigne époux vous a ravi son cœur;
La haine des tyrans est pour nous un bonheur.

Mais plaire pour ſervir, ramper ſous un barbare
Qui traîne ſa victime à l'autel qu'il prépare,
Et recevoir de lui pour préſent nuptial
Le ſang de mon amant verſé par ſon rival!
Tombe plutôt ſur moi cette foudre égarée
Qui, frappant dans la nuit cette infame contrée,
Et ſe perdant en vain dans ces rochers affreux,
Epargnait nos tyrans, et dut tomber ſur eux!

FULVIE.

Et moi je vous prédis que du moins ce perfide
N'accomplira jamais cet hymen homicide.

JULIE.

Je le ſais comme vous; ma mort l'empêchera.

FULVIE.

Et la ſienne peut-être ici la préviendra.

JULIE.

De quel eſpoir trompeur êtes-vous animée?
Avez-vous un parti, des amis, une armée?
Nous ſommes deux roſeaux par l'orage pliés,
L'un ſur l'autre en tremblant vainement appuyés
Le puiſſant foule aux pieds le faible qui menace,
Et rit, en l'écraſant, de ſa débile audace.
Tout tombe, tout gémit; qui peut vous ſeconder?

FULVIE.

Croyez du moins Pompée, et laiſſez-vous guider.

SCENE III.

JULIE, FULVIE, POMPÉE.

JULIE.

Héros né d'un héros, vous qu'une juſte crainte
Me défend de nommer dans cette horrible enceinte,
Où portez-vous vos pas égarés, incertains?
Quel trouble vous agite? et quels ſont vos deſſeins?
Regagnez ces rochers et ces retraites ſombres
Où la nuit va porter ſes favorables ombres.

Demain les trois tyrans, aux premiers traits du jour,
Partent avec la mort de ce fatal séjour:
Ils vont loin de vos yeux ensanglanter le Tibre.
Ne vous exposez point, demain vous serez libre.

POMPÉE.

C'est la première fois que le ciel a permis
Que mon front se cachât à des yeux ennemis.

JULIE.

Il le faut.

POMPÉE.

O Julie!

JULIE.

Eh bien?

POMPÉE.

Quoi! le barbare
Vous enlève à mes bras! ce monstre nous sépare!
Fulvie, écoutez-moi...

FULVIE.

Calmez-vous.

POMPÉE.

Ah! grands Dieux!
Eloignez-la de moi, sauvez-la de ces lieux.

JULIE.

Que crains-tu? n'as-tu pas ce fer et ton courage?
Ne saurais-tu finir notre indigne esclavage?
Eh! ne peux-tu mourir en m'arrachant le jour?
Frappe, &c. . . . .

POMPÉE.

Ah! qu'un autre sang...

JULIE.

Frappe, au nom de l'amour!
Frappe, au nom de l'hymen, au nom de la patrie!

POMPÉE.

Au nom de tous les trois, accordez-moi, Julie,
Ce que j'ai demandé, ce que j'attends de vous,
Pour le salut de Rome et celui d'un époux.

Digitized by Google

Achevez, évoquez les manes de mon père:
J'ai dû ce facrifice à cette ombre fi chère;
Il faut une main pure ainfi que votre encens.

JULIE.

Que ferviront mes vœux et mes cris impuiffans!
De Pompée au tombeau que pouvons-nous attendre?
Du fer des affaffins il n'a pu fe défendre;
Le Phare eft encor teint de fon fang précieux.

FULVIE.

Il n'était qu'homme alors; il eft auprès des dieux.
De Pharfale et du Phare ils ont puni le crime:
Songez que Céfar même eft tombé fa victime,
Et qu'aux pieds de mon père il a fini fon fort.

JULIE.

Puiffe Octave à fon tour fubir la même mort!

POMPÉE.

Julie!... Il la mérite.

JULIE.

Ah! s'il était poffible!...
Mais fi vous paraiffez, la vôtre eft infaillible.

FULVIE *à Julie.*

Si vous reftez ici, c'eft vous qui l'expofez;
Bientôt les yeux jaloux feront défabufés.
On le croit un foldat qui dans ces temps de crimes
A l'or des trois tyrans vient vendre des victimes.
Avec vous dans ces lieux s'il était découvert,
Je ne pourrais plus rien. Votre amour feul le perd.

POMPÉE.

Levez au ciel les mains: la mienne fe prépare
A vous tirer au moins de celle du barbare.

JULIE.

Cruel! pouvez-vous bien vous expofer fans moi?

POMPÉE.

Allez, ne craignez rien, je fais ce que je doi:
Faites ce que je veux.

JULIE.

A vous je m'abandonne :
Mais qu'allez-vous tenter ?

POMPÉE.

Ce que mon père ordonne.

JULIE.

Peut-être comme lui vous marchez au trépas !
Mais soyez sûr au moins qu'on ne me verra pas,
Par d'inutiles pleurs arrosant votre cendre,
Jeter d'indignes cris qu'on dédaigne d'entendre.
Les Romains apprendront que nous étions tous deux
Dignes de vivre ensemble, ou de mourir pour eux.

FULVIE.

(8) Vengeons sur des méchans le monde qu'on opprime.

POMPÉE.

Punir un criminel, ce n'est pas faire un crime ;
C'est servir son pays ; j'y suis déterminé...

(9) Peut-être il est encor des yeux trop vigilans
Qui pour sa sureté sont ouverts en tout temps.
Mes esclaves par-tout ont une libre entrée ;
On ne craint rien de moi.

POMPÉE.

Sa perte est assurée ;
Mon sang sera mêlé dans les flots de son sang.
(*à Aufide.*)
Quel mot a-t-on donné ?

AUFIDE.

Seigneur, de rang en rang
La parole a couru : c'est *Pompée* et *Pharsale.*

POMPÉE.

Elle coûtera cher, elle sera fatale ;
Et le nom de Pompée est un arrêt du sort
Qui du fils de César a prononcé la mort.
Mais je tremble pour vous, je tremble pour Julie ;
Antoine vengera le frère d'Octavie.

(10) Cet acte cinquième commençait par la scène suivante, entre *Octave* et *Antoine* : on amenait ensuite successivement *Fulvie* avec *Julie* et *Pompée*.

OCTAVE.

Ainsi donc cette nuit l'implacable Fulvie
Allait nous arracher l'empire avec la vie?

ANTOINE.

Du fer qu'elle portait légérement blessé,
Je vois avec mépris son courroux insensé.
Dans son emportement sa main mal assurée
N'a porté dans mon sein qu'une atteinte égarée.
Son esprit, étonné de ce nouveau forfait,
Laissait son bras sans force et son crime imparfait,
Aisément à mes yeux désarmée et saisie,
Dans la tente prochaine elle est avec Julie.

OCTAVE.

Il le faut avouer: de si grands attentats
Sont dignes de nos jours et ne m'étonnent pas.

ANTOINE.

Mais quel est le romain qui jusque dans nos tentes
A porté, sans frémir, ses fureurs impuissantes?

OCTAVE.

D'Icile à mes côtés on a percé le sein,

. . . .

Je goûtais, je l'avoue, un sommeil bien funeste.
Il semble qu'en effet quelque pouvoir céleste
Persécute mes nuits et grave dans mon cœur
Des traits de désespoir et des tableaux d'horreur.
Je vois des morts, du sang, des tourmens qu'on apprête;
Je vois le fer vengeur suspendu sur ma tête.
On m'abreuve du sang des Romains expirans:
Ces fantômes affreux fatiguaient tous mes sens.
Mon ame succombait d'épouvante frappée,
J'entendais une voix qui me criait: *Pompée!*
Je tressaille à ce nom, je m'arrache au sommeil;
Le sang d'Icile mort me couvre à mon réveil.

Je m'arme, je m'écrie; on saisit le perfide,
On n'aperçoit en lui qu'un africain timide,
Un malheureux sans force, interdit, désarmé,
De qui la voix tremblante et l'œil inanimé
Nous découvrait assez qu'un si lâche coupable
D'un meurtre aussi hardi n'a point été capable.
Lui-même il en ignore et la cause et l'auteur,
Et pour oser tromper il a trop de terreur.
L'indomptable Fulvie a-t-elle en sa colère
Employé pour me perdre une main mercenaire,
Tandis que de la sienne elle osait vous frapper?

ANTOINE.

L'assassin tel qu'il soit ne nous peut échapper.

OCTAVE.

Est-ce quelque proscrit qui, jusqu'en ces contrées,
Ose armer contre nous ses mains désespérées;
Et dans l'égarement se vengeant au hasard
Venait porter la mort aux lieux dont elle part?

ANTOINE.

L'esclave nous a peint ce mortel téméraire;
Il ignorait, dit-il, son dessein sanguinaire.

OCTAVE.

Mais il est à Fulvie.

ANTOINE.

Une femme en fureur
Sans doute a contre nous trouvé plus d'un vengeur;
Elle a pu le choisir dans une foule obscure.
Casca fit à César la première blessure.
Les plus vils des humains, ainsi que les plus grands,
S'armeront contre nous puisqu'on nous croit tyrans.
Ne nous attendons point à des destins tranquilles,
Mais aux meurtres secrets, mais aux guerres civiles,
Aux complots renaissans, aux conspirations;
C'est le fruit éternel de nos proscriptions;
Il est semé par nous, en voilà les prémices.
Les dieux à nos desseins ne sont pas moins propices;

Notre empire abfolu n'eft pas moins cimenté:
On ne peut le chérir, mais il eft redouté.
La terreur eft la bafe où le pouvoir fe fonde;
Et ce n'eft qu'à ce prix qu'on gouverne le monde.

OCTAVE.

Que n'ai-je pu régner par des moyens plus doux!
Mais ce meurtre hardi rallume mon courroux.
Quoi! dans le même jour où Julie expirante
Par le fort eft jetée en cette île fanglante,
Un meurtrier pénètre au milieu de la nuit,
A travers de ma garde, en ma tente, à mon lit!
Deux femmes, contre nous par la fureur unies,
A cet étrange excès fe feront enhardies!
Julie aime Pompée, et par ce coup fanglant
Elle a voulu venger le fang de fon amant.
Dans l'école du meurtre elle s'eft introduite;
Elle en a profité; je vois qu'elle m'imite.

ANTOINE.

Nous allons démêler le fil de ces complots.

OCTAVE.

Je fuis affez inftruit, et trop pour mon repos!
Je me vois détefté: que favoir davantage?
On ne m'apprendra point un plus fenfible outrage.

JULIE.

(11)Je ne m'en défends plus: oui, je fuivais fa trace,
Oui, j'attachais mon fort à fa noble difgrâce.
J'ai préféré Pompée, abandonné des dieux,
A Céfar fortuné, puiffant, victorieux.
Que me reprochez-vous? cent peuples en alarmes
Ou rampent fous vos fers, ou tombent fous vos armes;
Le monde épouvanté reconnaît votre loi:
Au fils du grand Pompée il ne refte que moi.
Oui, mon cœur eft à lui; laiffez-lui fon partage;
Refpectez fes malheurs, refpectez fon courage.
J'ai voulu rapprocher, après tant de revers,
Deux noms aimés du ciel et chers à l'univers.

Dignes de notre race en héros fi féconde
Nous nous aimions tous deux pour le bonheur du monde.
Voilà mon crime, Octave ; ofez-vous m'en punir ?
Dans vos indignes fers m'ofez-vous retenir ?
Quand Céfar a pleuré fur la cendre du père,
Portez-vous fur le fils une main fanguinaire ?
Il l'honora dans Rome, et furtout aux combats.
. . . .
. . . .

Fin des Variantes du Triumvirat.

LES

Digitized by Google

LES

SCYTHES,

TRAGEDIE.

Repréfentée, pour la première fois, le 16 mars 1767.

Digitized by Google

EPITRE

DEDICATOIRE.

Il y avait autrefois en Perſe un bon vieillard *qui cultivait ſon jardin*, car il faut finir par là ; et ce jardin était accompagné de vignes et de champs ; *et paulum ſilvæ ſuper his erat ;* et ce jardin n'était pas auprès de Perſépolis, mais dans une vallée immenſe entourée des montagnes du Caucaſe, couvertes de neiges éternelles ; et ce vieillard n'écrivait ni ſur la population ni ſur l'agriculture, comme on feſait par paſſe-temps à Babylone, ville qui tire ſon nom de *Babil ;* mais il avait défriché des terres incultes, et triplé le nombre des habitans autour de ſa cabane.

Ce bon homme vivait ſous *Artaxercès*, pluſieurs années après l'aventure d'*Obéïde* et d'*Indatire* ; et il fit une tragédie en vers perſans, qu'il fit repréſenter par ſa famille et par quelques bergers du mont Caucaſe ; car il s'amuſait à faire des vers perſans aſſez paſſablement, ce qui lui avait attiré de violens ennemis dans Babylone, c'eſt-à-dire, une demi-douzaine de gredins qui aboyaient ſans ceſſe après lui, et qui lui imputaient les plus grandes platitudes, et les plus impertinens livres qui euſſent jamais déshonoré la

V 2

Perfe ; et il les laiffait aboyer et griffonner, et calomnier ; et c'était pour être loin de cette racaille qu'il s'était retiré avec fa famille auprès du Caucafe, *où il cultivait fon jardin.*

Mais, comme dit le poëte perfan *Horace*, *principibus placuiffe viris, non ultima laus eft.* Il y avait à la cour d'*Artaxercès* un principal fatrape, et fon nom était *Elochivis* (*), comme qui dirait habile, généreux et plein d'efprit, tant la langue perfane a d'énergie. Non-feulement le grand fatrape *Elochivis* verfa fur le jardin de ce bon homme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoire les libertés et franchifes dont il avait joui du temps de *Cyrus ;* et de plus il favorifa une famille adoptive du vieillard. La nation furtout lui avait une très-grande obligation de ce qu'ayant le département des meurtres, il avait travaillé avec le même zèle et la même ardeur que *Nalrifp*, miniftre de paix, à donner à la Perfe cette paix tant défirée ; ce qui n'était jamais arrivé qu'à lui.

Ce fatrape avait l'ame auffi grande que *Giafar* le Barmécide, et *Aboulcafem ;* car il eft dit dans les annales de Babylone, recueillies par *Mir Kond*, que lorfque l'argent manquait dans le tréfor du roi, appelé l'*oreiller*, *Elochivis*

(*) L'auteur défignait par cette anagramme M. le duc de *Choifeuil*, et par *Nalrifp*, M. le duc de *Praflin.*

en donnait ſouvent du ſien; et qu'en une année, il diſtribua ainſi dix mille dariques, que dom *Calmet* évalue à une piſtole la pièce. Il payait quelquefois trois cents dariques ce qui ne valait pas trois aſpres, et Babylone craignait qu'il ne ſe ruinât en bienfaits.

Le grand ſatrape *Nalriſh* joignait auſſi au goût le plus sûr, et à l'eſprit le plus naturel, l'équité et la bienfeſance. Il feſait les délices de ſes amis, et ſon commerce était enchanteur; de ſorte que les Babyloniens, tout malins qu'ils étaient, reſpectaient et aimaient ces deux ſatrapes, ce qui était aſſez rare en Perſe.

Il ne fallait pas les louer en face; *recalcitrabant undique tuti :* c'était la coutume autrefois, mais c'était une mauvaiſe coutume, qui expoſait l'encenſeur et l'encenſé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut aſſez heureux pour que ces deux illuſtres babyloniens daignaſſent lire ſa tragédie perſane, intitulée *les Scythes.* Ils en furent aſſez contens. Ils dirent qu'avec le temps ce campagnard pourrait ſe former; qu'il y avait dans ſa rapſodie du naturel et de l'extraordinaire, et même de l'intérêt; et que pour peu qu'on corrigeât ſeulement trois cents vers à chaque acte, la pièce pourrait être à l'abri de la cenſure des mal-intentionnés;

mais les mal-intentionnés prirent la chofe à la lettre.

Cette indulgence regaillardit le bon homme, qui leur était bien refpectueufement dévoué, et qui avait le cœur bon, quoiqu'il fe permît de rire quelquefois aux dépens des méchans et des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une épître dédicatoire à fes deux patrons en grand ftyle, qui endormit toute la cour et toutes les académies de Babylone, et que je n'ai jamais pu retrouver dans les annales de la Perfe.

PREFACE

DE L'EDITION DE PARIS.

On fait que chez des nations polies et ingénieufes, dans des grandes villes comme Paris et Londres, il faut abfolument des fpectacles dramatiques ; on a peu befoin d'élégies, d'odes, d'églogues ; mais les fpectacles étant devenus néceffaires, toute tragédie, quoique médiocre, porte fon excufe avec elle, parce qu'on en peut donner quelques repréfentations au public, qui fe délaffe par des nouveautés paffagères des chefs-d'œuvre immortels dont il eft raffaffié.

La pièce qu'on préfente ici aux amateurs peut du moins avoir un caractère de nouveauté, en ce qu'elle peint des mœurs qu'on n'avait point encore expofées fur le théâtre tragique. *Brumoy* s'imaginait, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, qu'on ne pouvait traiter que des fujets hiftoriques. Il cherchait les raifons pour lefquelles les fujets d'invention n'avaient point réuffi ; mais la véritable raifon eft que les pièces de *Scudéri* et de *Bois-Robert*, qui font dans ce goût, manquent en effet d'invention, et ne font que des fables infipides, fans mœurs et fans caractères. *Brumoy* ne pouvait deviner le génie.

Ce n'eſt pas aſſez, nous l'avouons, d'inventer un ſujet dans lequel, ſous des noms nouveaux, on traite des paſſions uſées et des événemens communs. *Omnia jam vulgata.* Il eſt vrai que les ſpectateurs s'intéreſſent toujours pour une amante abandonnée, pour une mère dont on immole le fils, pour un héros aimable en danger, pour une grande paſſion malheureuſe; mais s'il n'eſt rien de neuf dans ces peintures, les auteurs alors ont le malheur de n'être regardés que comme des imitateurs. La place de *Campiſtron* eſt triſte; le lecteur dit : Je connaiſſais tout cela, et je l'avais vu bien mieux exprimé.

Pour donner au public un peu de ce neuf qu'il demande toujours, et que bientôt il ſera impoſſible de trouver, un amateur du théâtre a été forcé de mettre ſur la ſcène l'ancienne chevalerie, le contraſte des mahométans et des chrétiens, celui des Américains et des Eſpagnols, celui des Chinois et des Tartares. Il a été forcé de joindre à des paſſions ſi ſouvent traitées des mœurs que nous ne connaiſſons pas ſur la ſcène.

On haſarde aujourd'hui le tableau contraſté des anciens Scythes et des anciens Perſans, qui, peut-être, eſt la peinture de

quelques

quelques nations modernes. C'eſt une entrepriſe un peu téméraire d'introduire des paſteurs, des laboureurs avec des princes, et de mêler les mœurs champêtres avec celles des cours. Mais enfin cette invention théâtrale (heureuſe ou non) eſt puiſée entièrement dans la nature. On peut même rendre héroïque cette nature ſi ſimple, on peut faire parler des pâtres guerriers et libres avec une fierté qui s'élève au-deſſus de la baſſeſſe que nous attribuons très-injuſtement à leur état, pourvu que cette fierté ne ſoit jamais bourſouflée ; car qui doit l'être? Le bourſouflé, l'ampoulé ne convient pas même à *Céſar*. Toute grandeur doit être ſimple.

C'eſt ici en quelque ſorte l'état de nature mis en oppoſition avec l'état de l'homme artificiel, tel qu'il eſt dans les grandes villes. On peut enfin étaler dans des cabanes des ſentimens auſſi touchans que dans des palais.

On avait ſouvent traité en burleſque cette oppoſition ſi frappante des citoyens des grandes villes avec les habitans des campagnes; tant le burleſque eſt aiſé, tant les choſes ſe préſentent en ridicule à certaines nations.

On trouve beaucoup de peintres qui

réuſſiſſent dans le groteſque, et peu dans le grand. Un homme de beaucoup d'eſprit, et qui a un nom dans la littérature, s'étant fait expliquer le ſujet d'Alzire, qui n'avait pas encore été repréſentée, dit à celui qui lui expoſait ce plan : *J'entends, c'eſt Arlequin ſauvage.*

Il eſt certain qu'Alzire n'aurait pas réuſſi, ſi l'effet théâtral n'avait convaincu les ſpectateurs que ces ſujets peuvent être auſſi propres à la tragédie que les aventures des héros les plus connus et les plus impoſans.

La tragédie des Scythes eſt un plan beaucoup plus haſardé. Qui voit-on paraître d'abord ſur la ſcène? deux vieillards auprès de leurs cabanes, des bergers, des laboureurs. De qui parle-t-on? d'une fille qui prend ſoin de la vieilleſſe de ſon père, et qui fait le ſervice le plus pénible. Qui épouſe-t-elle? un pâtre, qui n'eſt jamais ſorti des champs paternels. Les deux vieillards s'aſſeyent ſur un banc de gazon. Mais que des acteurs habiles pourraient faire valoir cette ſimplicité!

Ceux qui ſe connaiſſent en déclamation et en expreſſion de la nature ſentiront ſurtout quel effet pourraient faire deux vieillards dont l'un tremble pour ſon fils, et l'autre pour ſon gendre, dans le temps que

le jeune paſteur eſt aux priſes avec la mort; un père affaibli par l'âge et par la crainte, qui chancelle, qui tombe ſur un ſiége de mouſſe, qui ſe relève avec peine, qui crie d'une voix entre-coupée qu'on coure aux armes, qu'on vole au ſecours de ſon fils; un ami éperdu qui partage ſes douleurs et ſa faibleſſe, qui l'aide d'une main tremblante à ſe relever: ce même père qui, dans ces momens de ſaiſiſſement et d'angoiſſe, apprend que ſon fils eſt tué, et qui, le moment d'après, apprend que ſon fils eſt vengé : ce ſont-là, ſi je ne me trompe, de ces peintures vivantes et animées qu'on ne connaiſſait pas autrefois, et dont M. *le Kain* a donné des leçons terribles qu'on doit imiter déſormais.

C'eſt-là le véritable art de l'acteur. On ne ſavait guère auparavant que réciter proprement des couplets, comme nos maîtres de muſique apprenaient à chanter proprement. Qui aurait oſé avant mademoiſelle *Clairon* jouer dans Oreſte la ſcène de l'urne comme elle l'a jouée? qui aurait imaginé de peindre ainſi la nature, de tomber évanouie tenant l'urne d'une main, en laiſſant l'autre deſcendre immobile et ſans vie? qui aurait oſé, comme M. *le Kain*, ſortir les bras enſanglantés du tombeau de

Ninus, tandis que l'admirable actrice qui repréſentait *Sémiramis* ſe traînait mourante ſur les marches du tombeau même? Voilà ce que les petits-maîtres et les petites-maîtreſſes appelèrent d'abord *des poſtures*, et ce que les connaiſſeurs, étonnés de la perfection inattendue de l'art, ont appelé *des tableaux de Michel-Ange*. C'eſt-là en effet la véritable action théâtrale. Le reſte était une converſation quelquefois paſſionnée.

C'eſt dans ce grand art de parler aux yeux qu'excelle le plus grand acteur qu'ait jamais eu l'Angleterre, M. *Garrik*, qui a effrayé et attendri parmi nous ceux même qui ne ſavaient pas ſa langue.

Cette magie a été fortement recommandée il y a quelques années par un philoſophe, qui, à l'exemple d'*Ariſtote*, a ſu joindre aux ſciences abſtraites l'éloquence, la connaiſſance du cœur humain, et l'intelligence du théâtre. Il a été en tout de l'avis de l'auteur de Sémiramis, qui a toujours voulu qu'on animât la ſcène par un plus grand appareil, par plus de pittoreſque, par des mouvemens plus paſſionnés qu'elle ne ſemblait en comporter auparavant. Ce philoſophe ſenſible a même propoſé des choſes que l'auteur de Sémiramis, d'Oreſte et de Tancrède, n'oſerait jamais haſarder. C'eſt bien aſſez qu'il

ait fait entendre les cris et les paroles de *Clytemnestre* qu'on égorge derrière la scène; paroles qu'une actrice doit prononcer d'une voix aussi terrible que douloureuse, sans quoi tout est manqué. Ces paroles fesaient dans Athènes un effet prodigieux; tout le monde frémissait, quand il entendait, *o teknon! teknon! Oikteiré ten tekousan.* Ce n'est que par degrés qu'on peut accoutumer notre théâtre à ce grand pathétique.

Mais il est des objets que l'art judicieux
Doit offrir à l'oreille, et reculer des yeux.

Souvenons-nous toujours qu'il ne faut pas pousser le terrible jusqu'à l'horrible. On peut effrayer la nature, mais non pas la révolter et la dégoûter.

Gardons-nous surtout de chercher dans un grand appareil, et dans un vain jeu de théâtre, un supplément à l'intérêt et à l'éloquence. Il vaut cent fois mieux, sans doute, savoir faire parler ses acteurs que de se borner à les faire agir. Nous ne pouvons trop répéter que quatre beaux vers de sentiment valent mieux que quarante belles attitudes. Malheur à qui croirait plaire par des pantomimes, avec des solécismes ou avec des vers froids et durs, pires que toutes les fautes contre la langue. Il n'est rien de beau en

aucun genre que ce qui soutient l'examen attentif de l'homme de goût.

L'appareil, l'action, le pittoresque sont un grand effet, sans doute : mais ne mettons jamais le bizarre et le gigantesque à la place de la nature, et le forcé à la place du simple; que le décorateur ne l'emporte point sur l'auteur, car alors au lieu de tragédies, on aurait la *rareté*, la *curiosité*.

La pièce qu'on soumet ici aux lumières des connaisseurs est simple, mais très-difficile à bien jouer; on ne la donne point au théâtre, parce qu'on ne la croit point assez bonne. D'ailleurs presque tous les rôles étant principaux, il faudrait un concert et un jeu de théâtre parfait pour faire supporter la pièce à la représentation. Il y a plusieurs tragédies dans ce cas, telles que Brutus, Rome sauvée, la Mort de César, qu'il est impossible de bien jouer dans l'état de médiocrité où on laisse tomber le théâtre, faute d'avoir des écoles de déclamation, comme il y en eut chez les Grecs et chez les Romains leurs imitateurs.

Le concert unanime des acteurs est très-rare dans la tragédie. Ceux qui sont chargés des seconds rôles ne prennent jamais de part à l'action, ils craignent de contribuer à former un grand tableau, ils redoutent

le parterre, trop enclin à donner du ridicule à tout ce qui n'eſt pas d'uſage. Très-peu ſavent diſtinguer le familier du naturel. D'ailleurs, la miſérable habitude de débiter des vers comme de la proſe, de méconnaître le rhythme et l'harmonie, a preſque anéanti l'art de la déclamation.

L'auteur, n'oſant donc pas donner les Scythes au théâtre, ne préſente cet ouvrage que comme une très-faible eſquiſſe que quelqu'un des jeunes gens qui s'élèvent aujourd'hui pourra finir un jour.

On verra alors que tous les états de la vie humaine peuvent être repréſentés ſur la ſcène tragique, en obſervant toujours toutefois les bienſéances, ſans leſquelles il n'y a point de vraies beautés chez les nations policées, et ſurtout aux yeux des cours éclairées.

Enfin, l'auteur des Scythes s'eſt occupé pendant quarante ans du ſoin d'étendre la carrière de l'art. S'il n'y a pas réuſſi, il aura du moins dans ſa vieilleſſe la conſolation de voir ſon objet rempli par des jeunes gens qui marcheront d'un pas plus ferme que lui dans une route qu'il ne peut plus parcourir.

PREFACE

Des éditeurs qui nous ont précédés immédiatement.

L'EDITION que nous donnons de la tragédie des Scythes eſt la plus ample et la plus correcte qu'on ait faite juſqu'à préſent. Nous pouvons aſſurer qu'elle eſt entièrement conforme au manuſcrit d'après lequel la pièce a été jouée ſur le théâtre de Ferney, et ſur celui de M. le marquis de *Langallerie;* car nous ſavons qu'elle n'avait été compoſée que comme un amuſement de ſociété, pour exercer les talens de quelques perſonnes de mérite qui ont du goût pour le théâtre.

L'édition de Paris ne pouvait être auſſi fidelle que la nôtre, puiſqu'elle ne fut entrepriſe que ſur la première édition de Genève, à laquelle l'auteur changea plus de cent vers, que le théâtre de Paris ni celui de Lyon n'eurent pas le temps de ſe procurer. *Pierre Pellet* imprima depuis la pièce à Genève, mais il y manque quelques morceaux qui, juſqu'à préſent, n'ont été

qu'entre nos mains. D'ailleurs il a omis l'épître dédicatoire, qui eſt dans un goût auſſi nouveau que la pièce; et la préface, que les amateurs ne veulent pas perdre.

Pour l'édition de Hollande, on croira ſans peine qu'elle n'approche pas de la nôtre, les éditeurs hollandais n'étant pas à portée de conſulter l'auteur.

Ceux qui ont fait l'édition de Bordeaux ſont dans le même cas; enfin de huit éditions qui ont paru, la nôtre eſt la plus complète.

Il faut de plus conſidérer que dans preſque toutes les pièces nouvelles, il y a des vers qu'on ne récite point d'abord ſur la ſcène, ſoit par des convenances qui n'ont qu'un temps, ſoit par crainte de fournir un prétexte à des alluſions malignes. Nous trouvons, par exemple, dans notre exemplaire ces vers de *Sozame*, à la troiſième ſcène du premier acte :

.... Ah! crois-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être eſclave d'un roi pour faire un peuple eſclave,

De ramper par fierté pour se faire obéir,
M'ont égaré long-temps, et font mon repentir.

Il y a dans l'édition de Paris :

Ah ! crois-moi, tous ces lauriers affreux,
Les exploits des tyrans, des peuples les misères,
Ces Etats dévastés par des mains mercenaires,
Ces honneurs, cet éclat par le meurtre achetés,
Dans le fond de mon cœur je les ai détestés.

Ce n'est pas à nous à décider lesquels sont les meilleurs ; nous présentons seulement ces deux leçons différentes aux amateurs qui sont en état d'en juger ; mais surement il n'y a personne qui puisse avec raison faire la moindre application des conquêtes des Perses, et du despotisme de leurs rois, avec les monarchies et les mœurs de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui.

L'auteur des Scythes nous apprend qu'on retrancha à Paris dans l'Orphelin de la Chine des vers de *Gengis-Kan*, que l'on récite aujourd'hui sur tous les théâtres.

On sait que ce fut bien pis à Mahomet, et ce qu'il fallut de peines, de temps et de

ſoins pour rétablir ſur la ſcène françaiſe cette tragédie unique en ſon genre, dédiée à un des plus vertueux papes que l'Egliſe ait eus jamais.

Ce qui occaſionne quelquefois des variantes que les éditeurs ont peine à démêler, c'eſt la mauvaiſe humeur des critiques de profeſſion qui s'attachent à des mots, ſurtout dans des pièces ſimples, leſquelles exigent un ſtyle naturel, et banniſſent cette pompe majeſtüeuſe dont les eſprits ſont ſubjugués aux premières repréſentations dans des ſujets plus importans.

C'eſt ainſi que la Bérénice de l'illuſtre *Racine* eſſuya tant de reproches ſur mille expreſſions familières que ſon ſujet ſemblait permettre :

Belle Reine, et pourquoi vous offenſeriez-vous ?
Arzace, entrerons-nous?... Et pourquoi donc partir?
A-t-on vu de ma part le roi de Comagène ?
Il ſuffit. Et que fait la reine Bérénice ?
On ſait qu'elle eſt charmante, et de ſi belles mains...
Cet amour eſt ardent, il le faut confeſſer.
Encore un coup, allons, il n'y faut plus penſer.

Comme vous je m'y perds d'autant plus que j'y penſe.
Si Titus eſt jaloux, Titus eſt amoureux.
Adieu, ne quittez point ma princeſſe, ma reine.
Eh quoi, Seigneur, vous n'êtes point parti! (*)

Remettez-vous, Madame, et rentrez en vous-même;
Car enfin, ma Princeſſe, il faut nous ſéparer.
Dites, parlez... Hélas, que vous me déchirez!
Pourquoi ſuis-je empereur? pourquoi ſuis-je amoureux?
Allons, Rome en dira ce qu'elle voudra dire.
Quoi! Seigneur... Je ne ſais, Paulin, ce que je dis.

Environ cinquante vers dans ce goût furent les armes que les ennemis de *Racine* tournèrent contre lui. On les parodia à la farce italienne. Des gens qui n'avaient pu faire quatre vers ſupportables dans leur vie ne manquèrent pas de décider dans vingt brochures que le plus éloquent, le plus exact, le plus harmonieux de nos poëtes ne ſavait pas faire des vers tragiques. On ne voulait pas voir que ces petites négligences, ou plutôt ces naïvetés qu'on appelait négligences, étaient liées à des beautés réelles, à des ſentimens vrais et délicats que ce grand

(*) C'eſt *Bérénice* qui dit ce vers à *Antiochus*: *Viſé*, qui était dans le parterre, cria: *Qu'il parte.*

homme ſavait ſeul exprimer. Auſſi, quand il s'eſt trouvé des actrices capables de jouer Bérénice, elle a toujours été repréſentée avec de grands applaudiſſemens ; elle a fait verſer des larmes ; mais la nature accorde preſque auſſi rarement les talens néceſſaires pour bien déclamer, qu'elle accorde le don de faire des tragédies dignes d'être repréſentées. Les eſprits juſtes et déſintéreſſés les jugent dans le cabinet, mais les acteurs ſeuls les font réuſſir au théâtre.

Racine eut le courage de ne céder à aucune des critiques que l'on fit de Bérénice ; il s'enveloppa dans la gloire d'avoir fait une pièce touchante d'un ſujet dont aucun de ſes rivaux, quel qu'il pût être, n'aurait pu tirer deux ou trois ſcènes ; que dis-je ? une ſeule qui eût pu contenter la délicateſſe de la cour de *Louis XIV*.

Ce qui fait bien connaître le cœur humain, c'eſt que perſonne n'écrivit contre la Bérénice de *Corneille* qu'on jouait en même temps, et que cent critiques ſe déchaînaient

contre la Bérénice de *Racine*. Quelle en était la raifon? c'eft qu'on fentait dans le fond de fon cœur la fupériorité de ce ftyle naturel, auquel perfonne ne pouvait atteindre; on fentait que rien n'eft plus aifé que de coudre enfemble des fcènes ampoulées, et rien de plus difficile que de bien parler le langage du cœur.

Racine, tant critiqué, tant pourfuivi par la médiocrité et par l'envie, a gagné à la longue tous les fuffrages. Le temps feul a vengé fa mémoire.

Nous avons vu des exemples non moins frappans de ce que peuvent la malignité et le préjugé. Adélaïde du Guefclin fut rebutée dès le premier acte jufqu'au dernier. On s'eft avifé, après plus de trente années, de la remettre au théâtre, fans y changer un feul mot, et elle y a eu le fuccès le plus conftant.

Dans toutes les actions publiques, la réuffite dépend beaucoup plus des acceffoires que de la chofe même. Ce qui entraîne

tous les ſuffrages dans un temps, aliène tous les eſprits dans un autre. Il n'eſt qu'un ſeul genre pour lequel le jugement du public ne varie jamais, c'eſt celui de la ſatire groſſière qu'on mépriſe, même en s'en amuſant quelques momens; c'eſt cette critique acharnée et mercenaire d'ignorans qui inſultent à prix fait aux arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, qui dénigrent les tableaux du ſallon, ſans avoir ſu deſſiner, qui s'élèvent contre la muſique de *Rameau* ſans ſavoir ſolfier : miſérables bourdons qui vont de ruche en ruche ſe faire chaſſer par les abeilles laborieuſes.

PERSONNAGES.

HERMODAN, père d'*Indatire*, habitant d'un canton fcythe.

INDATIRE.

ATHAMARE, prince d'Ecbatane.

SOZAME, ancien général Perfan, retiré en Scythie.

OBEIDE, fille de *Sozame*.

SULMA, compagne d'*Obéide*.

HIRCAN, officier d'*Athamare*.

Scythes et Perfans.

LES

Digitized by Google

LES
SCYTHES,
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le théâtre repréſente un bocage et un berceau, avec un banc de gazon : on voit dans le lointain des campagnes et des cabanes.)

HERMODAN, INDATIRE et deux Scythes *couverts de peaux de tigres, ou de lions.*

HERMODAN.

INDATIRE, mon fils, quelle eſt donc cette audace?
Qui ſont ces étrangers? quelle inſolente race
A franchi les ſommets des rochers d'Immaüs ?
Apportent-ils la guerre aux rives de l'Oxus ?
Que viennent-ils chercher dans nos forêts tranquilles ?

INDATIRE.

Mes braves compagnons, ſortis de leurs aſiles,
Avec rapidité ſe ſont rejoints à moi,
Ainſi qu'on les voit tous s'attrouper ſans effroi

Contre les fiers affauts des tigres d'Hircanie.
Notre troupe affemblée eft faible, mais unie,
Inftruite à défier le péril et la mort.
Elle marche aux Perfans, elle avance ; et d'abord,
Sur un courfier fuperbe à nos yeux fe préfente
Un jeune homme entouré d'une pompe éclatante.
L'or et les diamans brillent fur fes habits ;
Son turban difparaît fous les feux des rubis;
Il voudrait, nous dit-il, parler à notre maître.
Nous le faluons tous, en lui fefant connaître
Que ce titre de maître, aux Perfans fi facré,
Dans l'antique Scythie eft un titre ignoré :
Nous fommes tous égaux fur ces rives fi chères,
Sans rois et fans fujets, tous libres et tous frères.
Que veux-tu dans ces lieux? viens-tu pour nous traiter
En hommes, en amis, ou pour nous infulter?
Alors il me répond, d'une voix douce et fière,
Que des Etats perfans vifitant la frontière,
Il veut voir à loifir ce peuple fi vanté
Pour fes antiques mœurs et pour fa liberté.
Nous avons avec joie entendu ce langage.
Mais j'obfervais pourtant je ne fais quel nuage,
L'empreinte des ennuis ou d'un deffein profond,
Et les fombres chagrins répandus fur fon front.
Nous offrons cependant à fa troupe brillante
Des hôtes de nos bois la dépouille fanglante,
Nos utiles toifons, tout ce qu'en nos climats
La nature indulgente a femé fous nos pas;

Mais furtout des carquois, des flèches, des armures,
Ornemens des guerriers, et nos feules parurres.
Ils préfentent alors à nos regards furpris
Des chefs-d'œuvre d'orgueil fans mefure et fans prix,
Inftrumens de molleffe, où fous l'or et la foie
Des inutiles arts tout l'effort fe déploie.
Nous avons rejeté ces préfens corrupteurs,
Trop étrangers pour nous, trop peu faits pour nos mœurs,
Superbes ennemis de la fimple nature :
L'appareil des granduers au pauvre eft une injure ;
Et recevant enfin des dons moins dangereux,
Dans notre pauvreté nous fommes plus grands qu'eux.
Nous leur donnons le droit de pourfuivre en nos plaines,
Sur nos lacs, en nos bois, au bord de nos fontaines,
Les habitans des airs, de la terre et des eaux.
Contens de notre accueil, ils nous traitent d'égaux ;
Enfin, nous nous jurons une amitié fincère.
Ce jour, n'en doutez point, nous eft un jour profpère.
Ils pourront voir nos jeux et nos folennités,
Les charmes d'Obéide et mes félicités.

HERMODAN.

Ainfi donc, mon cher fils, jufqu'en notre contrée,
La Perfe eft triomphante ; Obéide adorée,
Par un charme invincible, a fubjugué tes fens !
Cet objet, tu le fais, naquit chez les Perfans.

INDATIRE.

On le dit ; mais qu'importe où le ciel la fit naître ?

HERMODAN.

Son père jusqu'ici ne s'est point fait connaître ;
Depuis quatre ans entiers qu'il goûte dans ces lieux
La liberté, la paix que nous donnent les dieux,
Malgré notre amitié, j'ignore quel orage
Transplanta sa famille en ce désert sauvage.
Mais dans ses entretiens j'ai souvent démêlé
Que d'une cour ingrate il était exilé.
Il est persécuté : la vertu malheureuse
Devient plus respectable, et m'est plus précieuse.
Je vois avec plaisir que du sein des honneurs,
Il s'est soumis sans peine à nos lois, à nos mœurs,
Quoiqu'il soit dans un âge où l'ame la plus pure
Peut rarement changer le pli de la nature.

INDATIRE.

Son adorable fille est encore au-dessus.
De son sexe et du nôtre elle unit les vertus ;
Courageuse et modeste, elle est belle et l'ignore ;
Sans doute elle est d'un rang que chez elle on honore.
Son ame est noble au moins ; car elle est sans orgueil,
Simple dans ses discours, affable en son accueil.
Sans avilissement à tout elle s'abaisse ;
D'un père infortuné soulage la vieillesse,
Le console, le sert, et craint d'apercevoir
Qu'elle va quelquefois par-delà son devoir.
On la voit supporter la fatigue obstinée,
Pour laquelle on sent trop qu'elle n'était point née

Elle brille surtout dans nos champêtres jeux,
Nobles amusemens d'un peuple belliqueux.
Elle est de nos beautés l'amour et le modèle;
Le ciel la récompense en la rendant plus belle.

HERMODAN.

Oui, je la crois, mon fils, digne de tant d'amour.
Mais d'où vient que son père admis dans ce séjour,
Plus formé qu'elle encore aux usages des Scythes,
Adorateur des lois que nos mœurs ont prescrites,
Notre ami, notre frère en nos cœurs adopté,
Jamais de son destin n'a rien manifesté?
Sur son rang, sur les siens pourquoi se taire encore?
Rougit-on de parler de ce qui nous honore?
Et puis-je abandonner ton cœur trop prévenu
Au sang d'un étranger qui craint d'être connu?

INDATIRE.

Quel qu'il soit, il est libre, il est juste, intrépide;
Il m'aime, il est enfin le père d'Obéide.

HERMODAN.

Que je lui parle au moins.

SCENE II.

HERMODAN, INDATIRE, SOZAME.

INDATIRE, *allant à Sozame.*

O vieillard généreux !
O cher concitoyen de nos pâtres heureux !
Les Perſans en ce jour, venus dans la Scythie,
Seront donc les témoins du ſaint nœud qui nous lie !
Je tiendrai de tes mains un don plus précieux
Que le trône où Cyrus ſe crut égal aux dieux.
J'en atteſte les miens et le jour qui m'éclaire ;
Mon cœur ſe donne à toi comme il eſt à mon père ;
Je te ſers comme lui. Quoi, tu verſes des pleurs !

SOZAME.

J'en verſe de tendreſſe ; et ſi dans mes malheurs
Cette heureuſe alliance, où mon bonheur ſe fonde,
Guérit d'un cœur flétri la bleſſure profonde,
La cicatrice en reſte ; et les biens les plus chers
Rappellent quelquefois les maux qu'on a ſoufferts.

INDATIRE.

J'ignore tes chagrins ; ta vertu m'eſt connue ;
Qui peut donc t'affliger ? ma candeur ingénue
Mérite que ton cœur au mien daigne s'ouvrir.

HERMODAN.

A la tendre amitié tu peux tout découvrir ;
Tu le dois.

SOZAME.

O mon fils! ô mon cher Indatire!
Ma fille eſt, je le ſais, ſoumiſe à mon empire;
Elle eſt l'unique bien que les dieux m'ont laiſſé.
J'ai voulu cet hymen, je l'ai déjà preſſé;
Je ne la gêne point ſous la loi paternelle;
Son choix ou ſon refus, tout doit dépendre d'elle.
Que ton père aujourd'hui, pour former ce lien,
Traite ſon digne ſang comme je fais le mien;
Et que la liberté de ta ſage contrée
Préſide à l'union que j'ai tant déſirée.
Avec ce digne ami laiſſe-moi m'expliquer:
Va, ma bouche jamais ne pourra révoquer
L'arrêt qu'en ta faveur aura porté ma fille.
Va, cher et noble eſpoir de ma triſte famille,
Mon fils, obtiens ſes vœux; je te réponds des miens.

INDATIRE.

J'embraſſe tes genoux, et je revole aux ſiens.

SCENE III.

HERMODAN, SOZAME.

SOZAME.

AMI, repoſons-nous ſur ce ſiége ſauvage,
Sous ce dais qu'ont formé la mouſſe et le feuillage;
La nature nous l'offre; et je hais dès long-temps
Ceux que l'art a tiſſus dans les palais des grands.

HERMODAN.

Tu fus donc grand en Perse?

SOZAME.

Il eſt vrai.

HERMODAN.

Ton ſilence
M'a privé trop long-temps de cette confidence.
Je ne hais point les grands ; j'en ai vu quelquefois
Qu'un déſir curieux attira dans nos bois:
J'aimai de ces Perſans les mœurs nobles et fières.
Je ſais que les humains ſont nés égaux et frères ;
Mais je n'ignore pas que l'on doit reſpecter
Ceux qu'en exemple au peuple un roi veut préſenter ;
Et la ſimplicité de notre république
N'eſt point une leçon pour l'Etat monarchique.
Craignais-tu qu'un ami te fût moins attaché ?
Crois-moi, tu t'abuſais.

SOZAME.

Si je t'ai tant caché
Mes honneurs, mes chagrins, ma chute, ma misère,
La ſource de mes maux, pardonne au cœur d'un père.
J'ai tout perdu ; ma fille eſt ici ſans appui ;
Et j'ai craint que le crime, et la honte d'autrui
Ne rejaillît ſur elle et ne flétrît ſa gloire.
Apprends d'elle et de moi la malheureuſe hiſtoire.

HERMODAN. (*ils s'aſſeyent tous deux.*)

Sèche tes pleurs, et parle.

SOZAME.

SOZAME.

Apprends que sous Cyrus
Je portais la terreur aux peuples éperdus.
Ivre de cette gloire, à qui l'on sacrifie,
Ce fut moi dont la main subjugua l'Hircanie,
Pays libre autrefois.

HERMODAN.

Il est bien malheureux ;
Il fut libre.

SOZAME.

Ah ! crois-moi, tous ces exploits affreux,
Ce grand art d'opprimer, trop indigne du brave,
D'être esclave d'un roi pour faire un peuple esclave,
De ramper par fierté pour se faire obéir,
M'ont égaré long-temps, et font mon repentir....
Enfin, Cyrus sur moi répandant ses largesses
M'orna de dignités, me combla de richesses ;
A ses conseils secrets je fus associé.
Mon protecteur mourut, et je fus oublié.
J'abandonnai Cambyse, illustre téméraire,
Indigne successeur de son auguste père.
Ecbatane, du Mède autrefois le séjour,
Cacha mes cheveux blancs à sa nouvelle cour.
Mais son frère Smerdis gouvernant la Médie,
Smerdis de la vertu persécuteur impie,
De mes jours honorés empoisonna la fin.
Un enfant de sa sœur, un jeune homme sans frein,

Généreux, il eſt vrai, vaillant, peut-être aimable,
Mais dans ſes paſſions caractère indomptable,
Mépriſant ſon épouſe en poſſédant ſon cœur,
Pour la jeune Obéide épris avec fureur,
Prétendit m'arracher, en maître deſpotique,
Ce ſoutien de mon âge, et mon eſpoir unique.
Athamare eſt ſon nom; ſa criminelle ardeur
M'entraînait au tombeau couvert de déshonneur.

HERMODAN.

As-tu par ſon trépas repouſſé cet outrage?

SOZAME.

J'oſai l'en menacer. Ma fille eut le courage
De me forcer à fuir les tranſports violens
D'un eſprit indomptable en ſes emportemens.
De ſa mère en ce temps les dieux l'avaient privée;
Par moi ſeul à ce prince elle fut enlevée.
Les dignes courtiſans de l'infame Smerdis,
Monſtres par ma retraite à parler enhardis,
Employèrent bientôt leurs armes ordinaires,
L'art de calomnier en paraiſſant ſincères;
Ils feignaient de me plaindre en oſant m'accuſer,
Et me cachaient la main qui ſavait m'écraſer.
C'eſt un crime en Médie, ainſi qu'à Babylone,
D'oſer parler en homme à l'héritier du trône....

HERMODAN.

O de la ſervitude effets aviliſſans!
Quoi! la plainte eſt un crime à la cour des Perſans!

SOZAME.

Le premier de l'Etat, quand il a pu déplaire,
S'il eſt perſécuté, doit ſouffrir et ſe taire.

HERMODAN.

Comment recherchas-tu cette baſſe grandeur ?

SOZAME. (*les deux vieillards ſe lèvent.*)

Ce ſouvenir honteux ſoulève encor mon cœur.
Ami, tout ce que peut l'adroite calomnie,
Pour m'arracher l'honneur, la fortune et la vie,
Tout fut tenté par eux, et tout leur réuſſit.
Smerdis proſcrit ma tête ; on partage, on ravit
Mes emplois et mes biens, le prix de mon ſervice.
Ma fille en fait ſans peine un noble ſacrifice,
Ne voit plus que ſon père ; et, ſubiſſant ſon ſort,
Accompagne ma fuite et s'expoſe à la mort.
Nous partons, nous marchons de montagne en abyme ;
Du Taurus eſcarpé nous franchiſſons la cime.
Bientôt dans vos forêts grâce au ciel parvenu,
J'y trouvai le repos qui m'était inconnu.
J'y voudrais être né. Tout mon regret, mon frère,
Eſt d'avoir parcouru ma fatale carrière
Dans les camps, dans les cours, à la ſuite des rois,
Loin des ſeuls citoyens gouvernés par les lois.
Mais je ſens que ma fille aux déſerts enterrée,
Du faſte des grandeurs autrefois entourée,
Dans le ſecret du cœur pourrait entretenir
De ſes honneurs paſſés l'importun ſouvenir.

J'ai peur que la raiſon, l'amitié filiale,
Combattent faiblement l'illuſion fatale
Dont le charme trompeur a faſciné toujours
Des yeux accoutumés à la pompe des cours.
Voilà ce qui tantôt, rappelant mes alarmes,
A rouvert un moment la ſource de mes larmes.

HERMODAN.

Que peux-tu craindre ici ? qu'a-t-elle à regretter ?
Nous valons pour le moins ce qu'elle a ſu quitter :
Elle eſt libre avec nous, applaudie, honorée ;
D'aucuns ſoins dangereux ſa paix n'eſt altérée.
La franchiſe qui règne en notre heureux ſéjour,
Fait mépriſer les fers et l'orgueil de ta cour.

SOZAME.

Je mourrais trop content, ſi ma chère Obéide
Haïſſait comme moi cette cour ſi perfide.
Pourra-t-elle en effet penſer, dans ſes beaux ans,
Ainſi qu'un vieux ſoldat détrompé par le temps ?
Tu connais, cher ami, mes grandeurs éclipſées,
Et mes ſoupçons préſens, et mes douleurs paſſées ;
Cache-les à ton fils ; et que de ſes amours
Mes chagrins inquiets n'altèrent point le cours.

HERMODAN.

Va, je te le promets ; mais apprends qu'on devine
Dans ces ruſtiques lieux ton illuſtre origine.
Tu n'en es pas moins cher à nos ſimples eſprits.
Je tairai tout le reſte, et ſurtout à mon fils :
Il s'en alarmerait.

SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, INDATIRE.

INDATIRE.

Obeïde se donne,
Obéïde est à moi, si ta bonté l'ordonne,
Si mon père y souscrit.

SOZAME.

Nous l'approuvons tous deux.
Notre bonheur, mon fils, est de te voir heureux.
Cher ami, ce grand jour renouvelle ma vie;
Il me fait citoyen de ta noble patrie.

SCENE V.

SOZAME, HERMODAN, INDATIRE, un Scythe.

LE SCYTHE.

Respectables vieillards, sachez que nos hameaux
Seront bientôt remplis de nos hôtes nouveaux.
Leur chef est empressé de voir dans la Scythie
Un guerrier qu'il connut aux champs de la Médie.
Il nous demande à tous en quels lieux est caché
Ce vieillard malheureux qu'il a long-temps cherché.

HERMODAN *à Sozame.*

O Ciel! jusqu'en mes bras il viendrait te poursuivre!

INDATIRE.

Lui poursuivre Sozame ! il cesserait de vivre.

LE SCYTHE.

Ce généreux persan ne vient point défier
Un peuple de pasteurs innocent et guerrier ;
Il paraît accablé d'une douleur profonde :
Peut-être est-ce un banni qui se dérobe au monde,
Un illustre exilé, qui dans nos régions
Fuit une cour féconde en révolutions.
Nos pères en ont vu, qui loin de ces naufrages,
Rassasiés de trouble, et fatigués d'orages,
Préféraient de nos mœurs la grossière âpreté
Aux attentats commis avec urbanité.
Celui-ci paraît fier, mais sensible, mais tendre ;
Il veut cacher les pleurs que je l'ai vu répandre.

HERMODAN *à Sozame.*

Ses pleurs me sont suspects, ainsi que ses présens.
Pardonne à mes soupçons, mais je crains les Persans.
Ces esclaves brillans veulent au moins séduire.
Peut-être c'est à toi qu'on cherche encore à nuire ;
Peut-être ton tyran, par ta fuite trompé,
Demande ici ton sang à sa rage échappé.
D'un prince quelquefois le malheureux ministre
Pleure en obéissant à son ordre sinistre.

SOZAME.

Oubliant tous les rois dans ces heureux climats,
Je suis oublié d'eux, et je ne les crains pas.

INDATIRE *à Sozame.*

Nous mourrions à tes pieds, avant qu'un téméraire
Pût manquer ſeulement de reſpect à mon père.

LE SCYTHE.

S'il vient pour te trahir, va, nous l'en punirons.
Si c'eſt un exilé, nous le protégerons.

INDATIRE.

Ouvrons en paix nos cœurs à la pure allégreſſe.
Que nous fait d'un perſan la joie ou la triſteſſe ?
Et qui peut chez le Scythe envoyer la terreur ?
Ce mot honteux de crainte a révolté mon cœur.
Mon père, mes amis, daignez de vos mains pures
Préparer cet autel redouté des parjures,
Ces feſtons, ces flambeaux, ces gages de ma foi.

(*à Sozame.*)

Viens préſenter la main qui combattra pour toi,
Cette main trop heureuſe, à ta fille promiſe,
Terrible aux ennemis, à toi toujours ſoumiſe.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OBEIDE, SULMA.

SULMA.

Vous y résolvez-vous?

OBEIDE.

Oui, j'aurai le courage
D'ensevelir mes jours en ce désert sauvage.
On ne me verra point, lasse d'un long effort,
D'un père inébranlable attendre ici la mort
Pour aller dans les murs de l'ingrate Ecbatane,
Essayer d'adoucir la loi qui le condamne;
Pour aller recueillir des débris dispersés
Que tant d'avides mains ont en foule amassés.
Quand sa fuite en ces lieux fut par lui méditée,
Ma jeunesse peut-être en fut épouvantée;
Mais j'eus honte bientôt de ce secret retour,
Qui rappelait mon cœur à mon premier séjour.
J'ai sans doute à ce cœur fait trop de violence,
Pour démentir jamais tant de persévérance.
Je me suis fait enfin, dans ces grossiers climats,
Un esprit et des mœurs que je n'espérais pas.
Ce n'est plus Obéide à la cour adorée,
D'esclaves couronnés à toute heure entourée;

Tous ces grands de la Perſe, à ma porte rampans,
Ne viennent plus flatter l'orgueil de mes beaux ans.
D'un peuple induſtrieux les talens mercenaires
De mon goût dédaigneux ne ſont plus tributaires.
J'ai pris un nouvel être ; et s'il m'en a coûté
Pour ſubir le travail avec la pauvreté,
La gloire de me vaincre et d'imiter mon père,
En m'en donnant la force, eſt mon noble ſalaire.

SULMA.

Votre rare vertu paſſe votre malheur :
Dans votre abaiſſement je vois votre grandeur ;
Je vous admire en tout ; mais le cœur eſt-il maître
De renoncer aux lieux où le ciel nous fit naître ?
La nature a ſes droits ; ſes bienfeſantes mains
Ont mis ce ſentiment dans les faibles humains.
On ſouffre en ſa patrie ; elle peut nous déplaire ;
Mais quand on l'a perdue, alors elle eſt bien chère.

OBEIDE.

Le ciel m'en donne une autre, et je la dois chérir,
La ſupporter du moins, y languir, y mourir ;
Telle eſt ma deſtinée.... Hélas ! tu l'as ſuivie !
Tu quittas tout pour moi, tu conſoles ma vie ;
Mais je ferais barbare en t'oſant propoſer
De porter ce fardeau qui commence à peſer.
Dans les lâches parens qui m'ont abandonnée
Tu trouveras peut-être une ame aſſez bien née,
Compatiſſante aſſez pour acquitter vers toi
Ce que le ſort m'enlève, et ce que je te doi.

D'une pitié bien juste elle sera frappée,
En voyant de mes pleurs une lettre trempée.
Pars, ma chère Sulma ; revois, si tu le veux,
La superbe Ecbatane et ses peuples heureux :
Laisse dans ces déserts ta fidelle Obéide.

SULMA.

Ah ! que la mort plutôt frappe cette perfide,
Si jamais je conçois le criminel dessein
De chercher loin de vous un bonheur incertain !
J'ai vécu pour vous seule ; et votre destinée
Jusques à mon tombeau tient la mienne enchaînée.
Mais je vous l'avoûrai, ce n'est pas sans horreur
Que je vois tant d'appas, de gloire, de grandeur,
D'un soldat de Scythie être ici le partage.

OBEIDE.

Après mon infortune, après l'indigne outrage
Qu'a fait à ma famille, à mon âge, à mon nom,
De l'immortel Cyrus un fatal rejeton ;
De la cour à jamais lorsque tout me sépare,
Quand je dois tant haïr ce funeste Athamare ;
Sans état, sans patrie, inconnue en ces lieux,
Tous les humains, Sulma, sont égaux à mes yeux :
Tout m'est indifférent.

SULMA.

Ah ! contrainte inutile !
Est-ce avec des sanglots qu'on montre un cœur tranquille?

OBEIDE.

Cesse de m'arracher, en croyant m'éblouir,
Ce malheureux repos dont je cherche à jouir.

Au parti que je prends je me ſuis condamnée.
Va, ſi mon cœur m'appelle aux lieux où je ſuis née,
Ce cœur doit s'en punir: il ſe doit impoſer
Un frein qui le retienne, et qu'il n'oſe briſer.

SULMA.

D'un père infortuné victime volontaire,
Quels reproches, hélas! auriez-vous à vous faire?

OBEIDE.

Je ne m'en ferai plus. Dieux! je vous le promets.
Obéide à vos yeux ne rougira jamais.

SULMA.

Qui, vous?

OBEIDE.

Tout eſt fini. Mon père veut un gendre,
Il déſigne Indatire, et je ſais trop l'entendre. (a)
Le fils de ſon ami doit être préféré.

SULMA.

Votre choix eſt donc fait?

OBEIDE.

Tu vois l'autel ſacré (*)
Que préparent déjà mes compagnes heureuſes,
Ignorant de l'hymen les chaînes dangereuſes,
Tranquilles, ſans regrets, ſans cruel ſouvenir.

SULMA.

D'où vient qu'à cet aſpect vous paraiſſez frémir?

(*) De jeunes filles apportent l'autel, elles l'ornent de guirlandes de fleurs, et attachent des feſtons aux arbres qui l'entourent.

SCENE II.

OBEIDE, SULMA, INDATIRE.

INDATIRE.

Cet autel me rappelle en ces forêts si chères ;
Tu conduis tous mes pas ; je devance nos pères.
Je viens lire en tes yeux, entendre de ta voix,
Que ton heureux époux est nommé par ton choix :
L'hymen est parmi nous le nœud que la nature
Forme entre deux amans de sa main libre et pure.
Chez les Persans, dit-on, l'intérêt odieux,
Les folles vanités, l'orgueil ambitieux,
De cent bizarres lois la contrainte importune,
Soumettent tristement l'amour à la fortune ;
Ici le cœur fait tout, ici l'on vit pour soi ;
D'un mercenaire hymen on ignore la loi,
On fait sa destinée. Une fille guerrière
De son guerrier chéri court la noble carrière ;
Se plaît à partager ses travaux et son sort,
L'accompagne aux combats, et fait venger sa mort.
Préfères-tu nos mœurs aux mœurs de ton empire ?
La sincère Obéide aime-t-elle Indatire ?

OBEIDE.

Je connais tes vertus, j'estime ta valeur,
Et de ton cœur ouvert la naïve candeur ;
Je te l'ai déjà dit, je l'ai dit à mon père ;
Et son choix et le mien doivent te satisfaire.

INDATIRE.

Non, tu ſembles parler un langage étranger ;
Et même en m'approuvant, tu viens de m'affliger.
Dans les murs d'Ecbatane eſt-ce ainſi qu'on s'explique ?
Obéide, eſt-il vrai qu'un aſtre tyrannique
Dans cette ville immenſe a pu te mettre au jour ?
Eſt-il vrai que tes yeux brillèrent à la cour,
Et que l'on t'éleva dans ce riche eſclavage
Dont à peine en ces lieux nous concevons l'image ?
Dis-moi, chère Obéide, aurais-je le malheur
Que le ciel t'eût fait naître au ſein de la grandeur ?

OBEIDE.

Ce n'eſt point ton malheur, c'eſt le mien... Ma mémoire
Ne me retrace plus cette trompeuſe gloire.
Je l'oublie à jamais.

INDATIRE.

Plus ton cœur adoré
En perd le ſouvenir, plus je m'en ſouviendrai.
Vois-tu d'un œil content cet appareil ruſtique,
Le monument heureux de notre culte antique,
Où nos pères bientôt recevront les ſermens
Dont nos cœurs et nos dieux ſont les ſacrés garans ?
Obéide, il n'a rien de la pompe inutile
Qui fatigue ces dieux dans ta ſuperbe ville ;
Il n'a pour ornement que des tiſſus de fleurs,
Préſens de la nature, images de nos cœurs.

OBEIDE.

Va, je crois que des cieux le grand et juſte maître
Préfère ce ſaint culte, et cet autel champêtre,

A nos temples fameux que l'orgueil a bâtis.
Les dieux qu'on y fait d'or y font bien mal fervis. (1)

INDATIRE.

Sais-tu que ces Perfans venus fur ces rivages
Veulent voir notre fête et nos rians bocages ?
Par la main des vertus ils nous verront unis.

OBEIDE.

Les Perfans ! ... que dis-tu ? ... les Perfans !

INDATIRE.

Tu frémis.
Quelle pâleur, ô Ciel ! fur ton front répandue !
Des efclaves d'un roi peux-tu craindre la vue ?

OBEIDE.

Ah, ma chère Sulma !

SULMA.

Votre père et le fien
Viennent former ici votre éternel lien.

INDATIRE.

Nos parens, nos amis, tes compagnes fidelles,
Viennent tous confacrer nos fêtes folennelles.

OBEIDE *à Sulma.*

Allons.... je l'ai voulu.

Digitized by Google

SCENE III.

OBEIDE, SULMA, INDATIRE, SOZAME, HERMODAN. (*Des filles couronnées de fleurs, et des ſcythes ſans armes, ſont un demi-cercle autour de l'autel.*)

HERMODAN.

VOICI l'autel ſacré,
L'autel de la nature à l'amour préparé,
Où je fis mes ſermens, où jurèrent nos pères.
(*à Obéide.*)
Nous n'avons point ici de plus pompeux myſtères :
Notre culte, Obéide, eſt ſimple comme nous.

SOZAME *à Obéide.*

De la main de ton père accepte ton époux.
(*Obéide et Indatire mettent la main ſur l'autel.*)

INDATIRE.

Je jure à ma patrie, à mon père, à moi-même,
A nos dieux éternels, à cet objet que j'aime,
De l'aimer encor plus quand cet heureux moment
Aura mis Obéide aux mains de ſon amant ;
Et toujours plus épris, et toujours plus fidelle,
De vivre, de combattre et de mourir pour elle.

OBEIDE.

Je me ſoumets, grands Dieux, à vos auguſtes lois;
Je jure d'être à lui.... Ciel! qu'eſt-ce que je vois?
(*ici Athamare et des Perſans paraiſſent.*)

SULMA.

Ah! Madame.

OBEIDE.

Je meurs, qu'on m'emporte.

INDATIRE.

Ah! Sozame,

Quelle terreur fubite a donc frappé fon ame ?
Compagnes d'Obéide, allons à fon fecours.

(*les femmes fcythes fortent avec Indatire.*)

SCENE IV.

SOZAME, HERMODAN, ATHAMARE, HIRCAN, Scythes.

ATHAMARE.

SCYTHES, demeurez tous....

SOZAME.

Voici donc de mes jours
Le jour le plus étrange et le plus effroyable.

ATHAMARE.

Me reconnais-tu bien ?

SOZAME.

Quel fort impitoyable
T'a conduit dans ces lieux de retraite et de paix ?
Tu dois être content des maux que tu m'as faits.
Ton indigne monarque avait profcrit ma tête ;
Viens-tu la demander ? malheureux, elle eft prête ;
Mais

Mais tremble pour la tienne. Apprends que tu te vois
Chez un peuple équitable et redouté des rois.
Je demeure étonné de l'audace inouie
Qui t'amène si loin pour hasarder ta vie.

ATHAMARE.

Peuple juste, écoutez ; je m'en remets à vous :
Le neveu de Cyrus vous fait juge entre nous.

HERMODAN.

Toi, neveu de Cyrus ! et tu viens chez les Scythes !

ATHAMARE.

L'équité m'y conduit.... Vainement tu t'irrites,
Infortuné Sozame, à l'aspect imprévu
Du fatal ennemi par qui tu fus perdu.
Je te persécutai ; ma fougueuse jeunesse
Offensa ton honneur, accabla ta vieillesse ;
Un roi t'a dépouillé de tes biens, de ton rang ;
Un jugement inique a poursuivi ton sang.
Scythes, ce roi n'est plus ; et la première idée
Dont après son trépas mon ame est possédée,
Est de rendre justice à cet infortuné.
Oui, Sozame, à tes pieds les dieux m'ont amené,
Pour expier ma faute, hélas ! trop pardonnable ;
La suite en fut terrible, inhumaine, exécrable ;
Elle accabla mon cœur ; il la faut réparer :
Dans tes honneurs passés daigne à la fin rentrer.
Je partage avec toi mes trésors, ma puissance ;
Ecbatane est du moins sous mon obéissance ;

C'eſt tout ce qui demeure aux enfans de Cyrus ;
Tout le reſte a ſubi les lois de Darius.
Mais je ſuis aſſez grand, ſi ton cœur me pardonne :
Ton amitié, Sozame, ajoute à ma couronne.
Nul monarque avant moi ſur le trône affermi
N'a quitté ſes Etats pour chercher un ami ;
Je donne cet exemple, et ton maître te prie ;
Entends ſa voix, entends la voix de ta patrie ;
Cède aux vœux de ton roi, qui vient te rappeler,
Cède aux pleurs qu'à tes yeux mes remords font couler.

HERMODAN.

Je me ſens attendri d'un ſpectacle ſi rare.

SOZAME.

Tu ne me ſéduis point, généreux Athamare.
Si le repentir ſeul avait pu t'amener,
Malgré tous mes affronts je ſaurais pardonner.
Tu ſais quel eſt mon cœur, il n'eſt point inflexible ;
Mais je lis dans le tien ; je le connais ſenſible.
Je vois trop les chagrins dont il eſt déſolé ;
Et ce n'eſt pas pour moi que tes pleurs ont coulé.
Il n'eſt plus temps ; adieu. Les champs de la Scythie
Me verront achever ma languiſſante vie.
Inſtruit bien chèrement, trop fier et trop bleſſé,
Pour vivre dans ta cour où tu m'as offenſé,
Je mourrai libre ici.... Je me tais ; rends-moi grâce
De ne pas révéler ta dangereuſe audace.
Ami, courons chercher et ma fille et ton fils.

HERMODAN.

Viens, redoublons les nœuds qui nous ont tous unis.

SCENE V.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Je demeure immobile. O Ciel! ô deſtinée!
O paſſion fatale à me perdre obſtinée!
Il n'eſt plus temps, dit-il : il a pu ſans pitié
Voir ſon roi repentant, ſon maître humilié.
Ami, quand nous percions cette horde aſſemblée,
J'ai vu près de l'autel une femme voilée,
Qu'on a ſoudain ſouſtraite à mon œil égaré.
Quel eſt donc cet autel de guirlandes paré?
Quelle était cette fête en ces lieux ordonnée?
Pour qui brûlaient ici les flambeaux d'hymenée?
Ciel! quel temps je prenais! à cet aſpect d'horreur
Mes remords douloureux ſe changent en fureur.
Grands Dieux, s'il était vrai!

HIRCAN.

Dans les lieux où vous êtes,
Gardez-vous d'écouter ces fureurs indiſcrètes :
Reſpectez, croyez-moi, les modeſtes foyers
D'agreſtes habitans, mais de vaillans guerriers,
Qui ſans ambition, comme ſans avarice,
Obſervateurs zélés de l'exacte juſtice,
Ont mis leur ſeule gloire en leur égalité,
De qui vos grandeurs même irritent la fierté.

N'allez point alarmer leur noble indépendance ;
Ils savent la défendre; ils aiment la vengeance ;
Ils ne pardonnent point quand ils sont offensés.

ATHAMARE.

Tu t'abuses, ami ; je les connais assez ;
J'en ai vu dans nos camps, j'en ai vu dans nos villes
De ces Scythes altiers, à nos ordres dociles,
Qui briguaient, en vantant leurs stériles climats,
L'honneur d'être comptés aux rangs de nos soldats.

HIRCAN.

Mais, souverains chez eux.....

ATHAMARE.

Ah! c'est trop contredire
Le dépit qui me ronge, et l'amour qui m'inspire :
Ma passion m'emporte et ne raisonne pas.
Si j'eusse été prudent, serais-je en leurs Etats ?
Au bout de l'univers Obéide m'entraîne ;
Son esclave échappé lui rapporte sa chaîne,
Pour l'enchaîner moi-même au sort qui me poursuit,
Pour l'arracher des lieux où sa douleur me fuit,
Pour la sauver enfin de l'indigne esclavage
Qu'un malheureux vieillard impose à son jeune âge ;
Pour mourir à ses pieds d'amour et de fureur,
Si ce cœur déchiré ne peut fléchir son cœur.

HIRCAN.

Mais si vous écoutiez.....

ATHAMARE.

Non.... je n'écoute qu'elle.

HIRCAN.

Attendez.

ATHAMARE.

Que j'attende ? et que de la cruelle
Quelque rival indigne à mes yeux poſſeſſeur
Inſulte mon amour, outrage mon honneur !
Que du bien qu'il m'arrache il ſoit en paix le maître !
Mais trop tôt, cher ami, je m'alarme peut-être.
Son père à ce vil choix pourra-t-il la forcer ?
Entre un ſcythe et ſon maître a-t-elle à balancer ?
Dans ſon cœur autrefois j'ai vu trop de nobleſſe
Pour croire qu'à ce point ſon orgueil ſe rabaiſſe.

HIRCAN.

Mais ſi dans ce choix même elle eût mis ſa fierté ?

ATHAMARE.

De ce doute offenſant je ſuis trop irrité.
Allons : ſi mes remords n'ont pu fléchir ſon père,
S'il mépriſe mes pleurs.... qu'il craigne ma colère.
Je ſais qu'un prince eſt homme, et qu'il peut s'égarer ;
Mais lorſqu'au repentir facile à ſe livrer,
Reconnaiſſant ſa faute et s'oubliant ſoi-même,
Il va juſqu'à bleſſer l'honneur du rang ſuprême,
Quand il répare tout, il faut ſe ſouvenir
Que s'il demande grâce, il la doit obtenir.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Quoi ! c'était Obéide ! Ah ! j'ai tout pressenti ;
Mon cœur désespéré m'avait trop averti :
C'était elle, grands Dieux !

HIRCAN.

Ses compagnes tremblantes
Rappelaient ses esprits sur ses lèvres mourantes....

ATHAMARE.

Elle était en danger ? Obéide !

HIRCAN.

Oui, Seigneur ;
Et ranimant à peine un reste de chaleur,
Dans ces cruels momens, d'une voix affaiblie,
Sa bouche a prononcé le nom de la Médie.
Un scythe me l'a dit, un scythe qu'autrefois
La Médie avait vu combattre sous nos lois.
Son père et son époux sont encore auprès d'elle.

ATHAMARE.

Qui ? son époux, un scythe ?

HIRCAN.

Eh quoi ! cette nouvelle
A votre oreille encor, Seigneur, n'a pu voler ?

ATHAMARE.

Eh ! qui des miens, hors toi, m'ofe jamais parler ?
De mes honteux fecrets quel autre a pu s'inftruire ?
Son époux, me dis-tu ?

HIRCAN.

Le vaillant Indatire,
Jeune, et de ces cantons l'efpérance et l'honneur,
Lui jurait ici même une éternelle ardeur,
Sous ces mêmes cyprès, à cet autel champêtre,
Aux clartés des flambeaux que j'ai vu difparaître.
Vous n'étiez pas encore arrivé vers l'autel,
Qu'un long treffaillement, fuivi d'un froid mortel,
A fermé les beaux yeux d'Obéide oppreffée.
Des filles de Scythie une foule empreffée
La portait en pleurant fous ces ruftiques toits,
Afile malheureux dont fon père a fait choix.
Ce vieillard la fuivait d'une démarche lente,
Sous le fardeau des ans affaiblie et pefante,
Quand vous avez fur vous attiré fes regards.

ATHAMARE.

Mon cœur à ce récit, ouvert de toutes parts,
De tant d'impreffions fent l'atteinte fubite.
Dans fes derniers replis un tel combat s'excite,
Que fur aucun parti je ne puis me fixer ;
Et je démêle mal ce que je puis penfer.
Mais d'où vient qu'en ce temple Obéide rendue,
En touchant cet autel eft tombée éperdue ?

Parmi tous ces paſteurs elle aura d'un coup d'œil
Reconnu des Perſans le faſtueux orgueil.
Ma préſence à ſes yeux a montré tous mes crimes,
Mes amours emportés, mes feux illégitimes;
A l'affreuſe indigence un père abandonné,
Par un monarque injuſte à la mort condamné,
Sa fuite, ſon ſéjour en ce pays ſauvage,
Cette foule de maux qui ſont tous mon ouvrage.
Elle aura raſſemblé ces objets de terreur;
Elle imite ſon père, et je lui fais horreur.

HIRCAN.

Un tel ſaiſiſſement, ce trouble involontaire,
Pourraient-ils annoncer la haine et la colère?
Les ſoupirs, croyez-moi, ſont la voix des douleurs;
Et les yeux irrités ne verſent point de pleurs.

ATHAMARE.

Ah! lorſqu'elle m'a vu, ſi ſon ame ſurpriſe
D'une ombre de pitié s'était au moins épriſe,
Si, liſant dans m n cœur, ſon cœur eût éprouvé
Un tumulte ſecret faiblement élevé!....
Si l'on me pardonnait! tu me flattes peut-être.
Ami, tu prends pitié des erreurs de ton maître.
Qu'ai-je fait, que ferai-je, et quel ſera mon ſort?
Mon aſpect en tout temps lui porta donc la mort!
Mais, dis-tu, dans le mal qui menaçait ſa vie,
Sa bouche a prononcé le nom de ſa patrie?

HIRCAN.

Elle l'aime, ſans doute.

ATHAMARE.

ATHAMARE.

Ah ! pour me fecourir
C'eſt une arme du moins qu'elle daigne m'offrir.
Elle aime ſa patrie . . . . . elle épouſe Indatire ! . . . .
Va , l'honneur dangereux où le barbare aſpire ,
Lui coûtera bientôt un ſanglant repentir.
C'eſt un crime trop grand pour ne le pas punir.

HIRCAN.

Penſez-vous être encor dans les murs d'Ecbatane ?
Là votre voix décide , elle abſout ou condamne.
Ici vous péririez. Vous êtes dans des lieux
Que jadis arroſa le ſang de vos aïeux.

ATHAMARE.

Eh bien , j'y périrai.

HIRCAN.

Quelle fatale ivreſſe !
Age des paſſions ! trop aveugle jeuneſſe !
Où conduis-tu les cœurs à leurs penchans livrés !

ATHAMARE.

Qui vois-je donc paraître en ces champs abhorrés ?
(*Indatire paſſe dans le fond du théâtre à la tête d'une troupe de guerriers.*)
Que veut le fer en main cette troupe ruſtique ?

HIRCAN.

On m'a dit qu'en ces lieux c'eſt un uſage antique.
Ce ſont de ſimples jeux par le temps conſacrés ,
Dans les jours de l'hymen noblement célébrés.

Tous leurs jeux font guerriers ; la valeur les apprête ;
Indatire y préfide ; il s'avance à leur tête.
Tout le fexe eft exclu de ces folennités ;
Et les mœurs de ce peuple ont des févérités
Qui pourraient des Perfans condamner la licence.

ATHAMARE.

Grands Dieux ! vous me voulez conduire en fa préfence.
Cette fête du moins m'apprend que vos fecours
Ont diffipé l'orage élevé fur fes jours.
Oui, mes yeux la verront.

HIRCAN.

Oui, Seigneur, Obéide
Marche vers la cabane où fon père réfide.

ATHAMARE.

C'eft elle ; je la vois. Tâche de défarmer
Ce père malheureux que je n'ai pu calmer....
Des chaumes ! des rofeaux ! voilà donc fa retraite !
Ah ! peut-être elle y vit tranquille et fatisfaite.
Et moi....

SCENE II.

OBEIDE, SULMA, ATHAMARE.

ATHAMARE.

Non, demeurez, ne vous détournez pas ;
De vos regards du moins honorez mon trépas :
Qu'à vos genoux tremblans un malheureux périffe.

OBEIDE.

Ah! Sulma, qu'en tes bras mon défefpoir finiffe,
C'en eft trop.... Laiffe-moi, fatal perfécuteur;
Va, c'eft toi qui reviens pour m'arracher le cœur.

ATHAMARE.

Ecoute un feul moment.

OBEIDE.

Et le dois-je, barbare?
Dans l'état où je fuis, que peut dire Athamare?

ATHAMARE.

Que l'amour m'a conduit du trône en tes forêts,
Qu'épris de tes vertus, honteux de mes forfaits,
Défefpéré, foumis, mais furieux encore,
J'idolâtre Obéide autant que je m'abhorre.
Ah! ne détourne point tes regards effrayés:
Il me faut ou mourir ou régner à tes pieds.
Frappe, mais entends-moi. Tu fais déjà peut-être
Que de mon fort enfin les dieux m'ont rendu maître;
Que Smerdis et ma femme, en un même tombeau,
De mon fatal hymen ont éteint le flambeau;
Qu'Ecbatane eft à moi.... Non, pardonne, Obéide;
Ecbatane eft à toi: l'Euphrate, la Perfide,
Et la fuperbe Egypte, et les bords indiens
Seraient à tes genoux, s'ils pouvaient être aux miens.
Mais mon trône et ma vie, et toute la nature
Sont d'un trop faible prix pour payer ton injure.
Ton grand cœur, Obéide, ainfi que ta beauté,
Eft au-deffus d'un rang dont il n'eft point flatté:

Que la pitié du moins le désarme et le touche.
Les climats où tu vis l'ont-ils rendu farouche ?
O cœur né pour aimer, ne peux-tu que haïr ?
Image de nos dieux, ne fais-tu que punir ?
Ils savent pardonner (2). Va, ta bonté doit plaindre
Ton criminel amant que tu vois sans le craindre.

OBEIDE.

Que m'as-tu dit, cruel ? et pourquoi de si loin
Viens-tu de me troubler prendre le triste soin,
Tenter dans ces forêts ma misère tranquille,
Et chercher un pardon.... qui ferait inutile ?
Quand tu m'osas aimer pour la première fois,
Ton roi d'un autre hymen t'avait prescrit les lois.
Sans un crime à mon cœur tu ne pouvais prétendre;
Sans un crime plus grand je ne saurais t'entendre.
Ne fais point sur mes sens d'inutiles efforts :
Je me vois aujourd'hui ce que tu fus alors.
Sous la loi de l'hymen Obéide respire,
Prends pitié de mon sort.... et respecte Indatire.

ATHAMARE.

Un scythe ! un vil mortel !

OBEIDE.

Pourquoi méprises-tu
Un homme, un citoyen.... qui te passe en vertu ?

ATHAMARE.

Nul ne m'eût égalé si j'avais pu te plaire.
Tu m'aurais des vertus applani la carrière ;

Ton amant deviendrait le premier des humains.
Mon ſort dépend de toi; mon ame eſt dans tes mains;
Un mot peut la changer : l'amour la fit coupable ;
L'amour au monde entier la rendrait reſpectable.

OBEIDE.

Ah! que n'eus-tu plus tôt ces nobles ſentimens,
Athamare!

ATHAMARE.

Obéide! il en eſt encor temps.
De moi, de mes Etats, auguſte ſouveraine,
Viens embellir cette ame eſclave de la tienne,
Viens régner.

OBEIDE.

Puiſſes-tu loin de mes triſtes yeux
Voir ton règne honoré de la faveur des dieux!

ATHAMARE.

Je n'en veux point ſans toi.

OBEIDE.

Ne vois plus que ta gloire.

ATHAMARE.

Elle était de t'aimer.

OBEIDE.

Périſſe la mémoire
De mes malheurs paſſés, de tes cruels amours.

ATHAMARE.

Obéide à la haine a conſacré ſes jours!

OBEIDE.

Mes jours étaient affreux : si l'hymen en dispose,
Si tout finit pour moi, toi seul en es la cause ;
Toi seul as préparé ma mort dans ces déserts.

ATHAMARE.

Je t'en viens arracher.

OBEIDE.

Rien ne rompra mes fers ;
Je me les suis donnés.

ATHAMARE.

Tes mains n'ont point encore
Formé l'indigne nœud dont un scythe s'honore.

OBEIDE.

J'ai fait serment au ciel.

ATHAMARE.

Il ne le reçoit pas ;
C'est pour l'anéantir qu'il a guidé mes pas.

OBEIDE.

Ah ! ... c'est pour mon malheur....

ATHAMARE.

Obtiendrais-tu d'un père
Qu'il laissât libre au moins une fille si chère,
Que son cœur envers moi ne fût point endurci,
Et qu'il cessât enfin de s'exiler ici ?
Dis-lui....

OBEIDE.

N'y compte pas. Le choix que j'ai dû faire
Devenait un parti conforme à ma misère :

Il eſt fait ; mon honneur ne peut le démentir,
Et Sozame jamais n'y pourrait conſentir.
Sa vertu t'eſt connue ; elle eſt inébranlable.

ATHAMARE.

Elle l'eſt dans la haine ; et lui ſeul eſt coupable.

OBEIDE.

Tu ne le fus que trop ; tu l'es de me revoir,
De m'aimer, d'attendrir un cœur au déſeſpoir.
Deſtructeur malheureux d'une triſte famille,
Laiſſe pleurer en paix et le père et la fille.
Il vient ; ſors.

ATHAMARE.

Je ne puis.

OBEIDE.

Sors ; ne l'irrite pas.

ATHAMARE.

Non, tous deux à l'envi donnez-moi le trépas.

OBEIDE.

Au nom de mes malheurs et de l'amour funeſte
Qui des jours d'Obéide empoiſonne le reſte,
Fuis ; ne l'outrage plus par ton fatal aſpect.

ATHAMARE.

Juge de mon amour ; il me force au reſpect.
J'obéis.... Dieux puiſſans, qui voyez mon offenſe,
Secondez mon amour et guidez ma vengeance.

SCENE III.

SOZAME, OBEIDE, SULMA.

SOZAME.

Eh quoi! notre ennemi nous pourſuivra toujours!
Il vient flétrir ici les derniers de mes jours.
Qu'il ne ſe flatte pas que le déclin de l'âge
Rende un père inſenſible à ce nouvel outrage.

OBEIDE.

Mon père.... il vous reſpecte.... il ne me verra plus,
Pour jamais à le fuir mes vœux ſont réſolus.

SOZAME.

Indatire eſt à toi.

OBEIDE.

Je le ſais.

SOZAME.

Ton ſuffrage,
Dépendant de toi ſeule, a reçu ſon hommage.

OBEIDE.

J'ai cru vous plaire au moins.... j'ai cru que ſans fierté
Le fils de votre ami devait être accepté.

SOZAME.

Sais-tu ce qu'Athamare à ma honte propoſe
Par un de ces perſans dont ſon pouvoir diſpoſe?

OBEIDE.

Qu'a-t-il pu demander?

SOZAME.

De violer ma foi,
De brifer tes liens, de le fuivre avec toi,
D'arracher ma vieilleffe à ma retraite obfcure,
De mendier chez lui le prix de ton parjure,
D'acheter par la honte une ombre de grandeur.

OBEIDE.

Comment recevez-vous cette offre ?

SOZAME.

Avec horreur.
Ma fille, au repentir il n'eft aucune voie.
Triomphant dans nos jeux, plein d'amour et de joie,
Indatire en tes bras par fon père conduit,
De l'amour le plus pur attend le digne fruit ;
Rien n'en doit altérer l'innocente allégreffe.
Les Scythes font humains et fimples fans baffeffe ;
Mais leurs naïves mœurs ont de la dureté ;
On ne les trompe point avec impunité ;
Et furtout de leurs lois vengeurs impitoyables,
Ils n'ont jamais, ma fille, épargné des coupables.

OBEIDE.

Seigneur, vous vous borniez à me perfuader ;
Pour la première fois, pourquoi m'intimider ?
Vous favez fi du fort bravant les injuftices,
J'ai fait depuis quatre ans d'affez grands facrifices ;
S'il en fallait encor, je les ferais pour vous.
Je ne craindrai jamais mon père ou mon époux.

Je vois tout mon devoir.... ainſi que ma misère.
Allez.... vous n'avez point de reproche à me faire.

SOZAME.

Pardonne à ma tendreſſe un reſte de frayeur,
Triſte et commun effet de l'âge et du malheur;
Mais qu'il parte aujourd'hui, que jamais ſa préſence
Ne profane un aſile ouvert à l'innocence.

OBEIDE.

C'eſt ce que je prétends, Seigneur; et plût aux dieux
Que ſon fatal aſpect n'eût point bleſſé mes yeux!

SOZAME.

Rien ne troublera plus ton bonheur qui s'apprête,
Et je vais de ce pas en préparer la fête.

SCENE IV.

OBEIDE, SULMA.

SULMA.

Quelle fête cruelle! ainſi dans ce ſéjour
Vos beaux jours enterrés ſont perdus ſans retour?

OBEIDE.

Ah Dieux!

SULMA.

Votre pays, la cour qui vous vit naître,
Un prince généreux.... qui vous plaiſait peut-être,
Vous les abandonnez ſans crainte et ſans pitié?

OBEIDE.

Mon deſtin l'a voulu.... j'ai tout ſacrifié.

SULMA.

Haïriez-vous toujours la cour et la patrie ?

OBEIDE.

Malheureuse ! ... jamais je ne l'ai tant chérie.

SULMA.

Ouvrez-moi votre cœur ; je le mérite.

OBEIDE.

Hélas !

Tu n'y découvrirais que d'horribles combats ;
Il craindrait trop ta vue et ta plainte importune.
Il est des maux, Sulma, que nous fait la fortune ;
Il en est de plus grands dont le poison cruel,
Préparé par nos mains, porte un coup plus mortel.
Mais lorsque dans l'exil, à mon âge, on rassemble,
Après un sort si beau, tant de malheurs ensemble,
Lorsque tous leurs assauts viennent se réunir,
Un cœur, un faible cœur les peut-il soutenir ?

SULMA.

Ecbatane.... un grand prince....

OBEIDE.

Ah ! fatal Athamare !

Quel démon t'a conduit dans ce séjour barbare ?
Que t'a fait Obéide ? et pourquoi découvrir
Ce trait long-temps caché qui me fesait mourir ?
Pourquoi, renouvelant ma honte et ton injure,
De tes funestes mains déchirer ma blessure ?

SULMA.

Madame, c'en eſt trop, c'eſt trop vous immoler
A ces préjugés vains qui viennent vous troubler,
A d'inhumaines lois d'une horde étrangère,
Dont un père exilé chargea votre misère.
Hélas! contre les rois ſon trop juſte courroux
Ne ſera donc jamais retombé que ſur vous!
Quand vous le conſolez, faut-il qu'il vous opprime?
Soyez ſa protectrice, et non pas ſa victime.
Athamare eſt vaillant; et de braves ſoldats
Ont juſqu'en ces déſerts accompagné ſes pas.
Athamare, après tout, n'eſt-il pas votre maître?

OBEIDE.

Non.

SULMA.

C'eſt en ſes Etats que le ciel vous fit naître.
N'a-t-il donc pas le droit de briſer un lien,
L'opprobre de la Perſe, et le vôtre et le ſien?
M'en croirez-vous? partez, marchez ſous ſa conduite.
Si vous avez d'un père accompagné la fuite,
Il eſt temps à la fin qu'il vous ſuive à ſon tour;
Qu'il renonce à l'orgueil de dédaigner ſa cour;
Que ſa douleur farouche, à vous perdre obſtinée,
Ceſſe enfin de lutter contre ſa deſtinée.

OBEIDE.

Non, ce parti ferait injuſte et dangereux;
Il coûterait du ſang; le ſuccès eſt douteux;

Mon père expirerait de douleur et de rage....
Enfin l'hymen eſt fait.... je ſuis dans l'eſclavage.
L'habitude à ſouffrir pourra fortifier
Mon courage éperdu qui craignait de plier.

SULMA.

Vous pleurez cependant, et votre œil qui s'égare
Parcourt avec horreur cette enceinte barbare,
Ces chaumes, ces déſerts, où des pompes des rois
Je vous vis deſcendue aux plus humbles emplois;
Où d'un vain repentir le trait inſupportable
Déchire de vos jours le tiſſu mépriſable....
Que vous reſtera-t-il ? hélas !

OBEIDE.

Le déſeſpoir.

SULMA.

Dans cet état affreux que faire ?

OBEIDE.

Mon devoir.
L'honneur de le remplir, le ſecret témoignage
Que la vertu ſe rend, qui ſoutient le courage,
Qui ſeul en eſt le prix, et que j'ai dans mon cœur,
Me tiendra lieu de tout, et même du bonheur.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ATHAMARE, HIRCAN.

ATHAMARE.

Penses-tu qu'Indatire oſera me parler ?

HIRCAN.

Il l'oſera, Seigneur.

ATHAMARE.

Qu'il vienne.... il doit trembler.

HIRCAN.

Les Scythes, croyez-moi, connaiſſent peu la crainte.
Mais d'un tel déſeſpoir votre ame eſt-elle atteinte,
Que vous aviliſſiez l'honneur de votre rang,
Le ſang du grand Cyrus mêlé dans votre ſang,
Et d'un trône ſi ſaint le droit inviolable,
Juſqu'à vous compromettre avec un miſérable
Qu'on verrait, ſi le ſort l'envoyait parmi nous,
A vos premiers ſuivans ne parler qu'à genoux;
Mais qui, ſur ſes foyers, peut avec inſolence
Braver impunément un prince et ſa puiſſance ?

ATHAMARE.

Je m'abaiſſe, il eſt vrai; mais je veux tout tenter.
Je deſcendrais plus bas pour la mieux mériter.

Ma honte eſt de la perdre ; et ma gloire éternelle
Serait de m'avilir pour m'élever vers elle.
Penſes-tu qu'Indatire en ſa groſſièreté
Ait ſenti comme moi le prix de ſa beauté ?
Un ſcythe aveuglément ſuit l'inſtinct qui le guide ;
Ainſi qu'une autre femme il épouſe Obéide.
L'amour, la jalouſie et ſes emportemens
N'ont point dans ces climats apporté leurs tourmens.
De ces vils citoyens l'inſenſible rudeſſe,
En connaiſſant l'hymen, ignore la tendreſſe.
Tous ces groſſiers humains ſont indignes d'aimer.

HIRCAN.

L'univers vous dément ; le ciel fait animer
Des mêmes paſſions tous les êtres du monde.
Si du même limon la nature féconde
Sur un modèle égal ayant fait les humains,
Varie à l'infini les traits de ſes deſſins,
Le fond de l'homme reſte, il eſt par-tout le même :
Perſan, ſcythe, indien, tout défend ce qu'il aime.

ATHAMARE.

Je le défendrai donc, je ſaurai le garder.

HIRCAN.

Vous haſardez beaucoup.

ATHAMARE.

Et que puis-je haſarder ?
Ma vie ? elle n'eſt rien ſans l'objet qu'on m'arrache :
Mon nom ? quoi qu'il arrive, il reſtera ſans tache ;

Mes amis ? ils ont trop de courage et d'honneur
Pour ne pas immoler ſous le glaive vengeur
Ces agreſtes guerriers dont l'audace indiſcrète
Pourrait inquiéter leur marche et leur retraite.

HIRCAN.

Ils mourront à vos pieds, et vous n'en doutez pas.

ATHAMARE.

Ils vaincront avec moi..... Qui tourne ici ſes pas ?

HIRCAN.

Seigneur, je le connais, c'eſt lui, c'eſt Indatire.

ATHAMARE.

Allez : que loin de moi ma garde ſe retire,
Qu'aucun n'oſe approcher ſans mes ordres exprès ;
Mais qu'on ſoit prêt à tout.

SCENE II.

ATHAMARE, INDATIRE.

ATHAMARE.

HABITANT des forêts,
Sais-tu bien devant qui ton ſort te fait paraître ?

INDATIRE.

On prétend qu'une ville en toi révère un maître,
Qu'on l'appelle Ecbatane, et que du mont Taurus
On voit ſes hauts remparts élevés par Cyrus.
On dit (mais j'en crois peu la vaine renommée)
Que tu peux dans la plaine aſſembler une armée,

Une

Une troupe auſſi forte, un camp auſſi nombreux
De guerriers ſoudoyés, et d'eſclaves pompeux,
Que nous avons ici de citoyens paiſibles.

ATHAMARE.

Il eſt vrai, j'ai ſous moi des troupes invincibles.
Le dernier des Perſans, de ma ſolde honoré,
Eſt plus riche et plus grand, et plus conſidéré,
Que tu ne ſaurais l'être aux lieux de ta naiſſance,
Où le ciel vous fit tous égaux par l'indigence.

INDATIRE.

Qui borne ſes déſirs eſt toujours riche aſſez.

ATHAMARE.

Ton cœur ne connaît point les vœux intéreſſés;
Mais la gloire, Indatire?

INDATIRE.

Elle a pour moi des charmes.

ATHAMARE.

Elle habite à ma cour à l'abri de mes armes;
On ne la trouve point dans le fond des déſerts;
Tu l'obtiens près de moi, tu l'as ſi tu me ſers;
Elle eſt ſous mes drapeaux; viens avec moi t'y rendre.

INDATIRE.

A ſervir ſous un maître on me verrait deſcendre?

ATHAMARE.

Va, l'honneur de ſervir un maître généreux,
Qui met un digne prix aux exploits belliqueux,
Vaut mieux que de ramper dans une république,
Ingrate en tous les temps, et ſouvent tyrannique.

Tu peux prétendre à tout en marchant ſous ma loi.
J'ai parmi mes guerriers des ſcythes comme toi.

INDATIRE.

Tu n'en as point. Apprends que ces indignes ſcythes,
Voiſins de ton pays, ſont loin de nos limites.
Si l'air de tes climats a pu les infecter,
Dans nos heureux cantons il n'a pu ſe porter.
Ces ſcythes malheureux ont connu l'avarice ;
La fureur d'acquérir corrompit leur juſtice ;
Ils n'ont ſu que ſervir ; leurs infidelles mains
Ont abandonné l'art qui nourrit les humains
Pour l'art qui les détruit, l'art affreux de la guerre :
Ils ont vendu leur ſang aux maîtres de la terre.
Meilleurs citoyens qu'eux, et plus braves guerriers,
Nous volons aux combats, mais c'eſt pour nos foyers;
Nous ſavons tous mourir, mais c'eſt pour la patrie :
Nul ne vend parmi nous ſon honneur ou ſa vie.
Nous ſerons, ſi tu veux, tes dignes alliés ;
Mais on n'a point d'amis, alors qu'ils ſont payés.
Apprends à mieux juger de ce peuple équitable,
Egal à toi, ſans doute, et non moins reſpectable.

ATHAMARE.

Elève ta patrie, et cherche à la vanter ;
C'eſt le recours du faible, on peut le ſupporter.
Ma fierté, que permet la grandeur ſouveraine,
Ne daigne pas ici lutter contre la tienne....
Te crois-tu juſte au moins ?

INDATIRE.

Oui, je puis m'en flatter.

ATHAMARE.

Rends-moi donc le tréfor que tu viens de m'ôter.

INDATIRE.

A toi ?

ATHAMARE.

Rends à fon maître une de fes fujettes,
Qu'un indigne deftin traîna dans ces retraites,
Un bien dont nul mortel ne pourra me priver,
Et que fans injuftice on ne peut m'enlever.
Rends fur l'heure Obéide.

INDATIRE.

A ta fuperbe audace,
A tes difcours altiers, à cet air de menace,
Je veux bien oppofer la modération,
Que l'univers eftime en notre nation.
Obéide, dis-tu, de toi feul doit dépendre ;
Elle était ta fujette ? ofes-tu bien prétendre
Que des droits des mortels on ne jouiffe pas,
Dès qu'on a le malheur de naître en tes Etats ?
Le ciel en le créant forma-t-il l'homme efclave ?
La nature qui parle, et que ta fierté brave,
Aura-t-elle à la glèbe attaché les humains,
Comme les vils troupeaux mugiffans fous nos mains ?
Que l'homme foit efclave aux champs de la Médie,
Qu'il rampe, j'y confens : il eft libre en Scythie.

Au moment qu'Obéide honora de ſes pas
Le tranquille horizon qui borde nos Etats,
La liberté, la paix, qui ſont notre apanage,
L'heureuſe égalité, les biens du premier âge,
Ces biens que des perſans aux mortels ont ravis,
Ces biens perdus ailleurs, et par nous recueillis,
De la belle Obéide ont été le partage.

ATHAMARE.

Il en eſt un plus grand, celui que mon courage
A l'univers entier oſerait diſputer,
Que tout autre qu'un roi ne ſaurait mériter,
Dont tu n'auras jamais qu'une imparfaite idée,
Et dont avec fureur mon ame eſt poſſédée ;
Son amour : c'eſt le bien qui doit m'appartenir ;
A moi ſeul était dû l'honneur de la ſervir.
Oui, je deſcends enfin juſqu'à daigner te dire
Que de ce cœur altier je lui ſoumis l'empire,
Avant que les deſtins euſſent pu t'accorder
L'heureuſe liberté d'oſer la regarder.
Ce tréſor eſt à moi, barbare, il faut le rendre.

INDATIRE.

Imprudent étranger, ce que je viens d'entendre
Excite ma pitié plutôt que mon courroux.
Sa libre volonté m'a choiſi pour époux ;
Ma probité lui plut : elle l'a préférée
Aux recherches, aux vœux de toute ma contrée ;
Et tu viens de la tienne ici redemander
Un cœur indépendant qu'on vient de m'accorder !

O toi qui te crois grand, qui l'es par l'arrogance,
Sors d'un asile saint, de paix et d'innocence,
Fuis; cesse de troubler, si loin de tes Etats,
Des mortels tes égaux qui ne t'offensent pas.
Tu n'es pas prince ici.

ATHAMARE.

Ce sacré caractère
M'accompagne en tous lieux sans m'être nécessaire.
Si j'avais dit un mot, ardens à me servir,
Mes soldats à mes pieds auraient su te punir.
Je descends jusqu'à toi; ma dignité t'outrage,
Je la dépose ici, je n'ai que mon courage;
C'est assez, je suis homme, et ce fer me suffit
Pour remettre en mes mains le bien qu'on me ravit.
Cède Obéide ou meurs, ou m'arrache la vie.

INDATIRE.

Quoi! nous t'avons en paix reçu dans ma patrie;
Ton accueil nous flattait; notre simplicité
N'écoutait que les droits de l'hospitalité;
Et tu veux me forcer dans la même journée
De souiller par ta mort un si saint hymenée?

ATHAMARE.

Meurs, te dis-je, ou me tue.... On vient, retire-toi,
Et si tu n'es un lâche....

INDATIRE.

Ah! c'en est trop... suis-moi.

ATHAMARE.

Je te fais cet honneur.

(*il sort.*)

SCENE III.

INDATIRE, HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

HERMODAN *à Indatire qui est prêt de sortir.*

VIENS, ma main paternelle
Te remettra, mon fils, ton épouse fidelle.
Viens, le festin t'attend. (*b*)

INDATIRE.

Bientôt je vous suivrai;
Allez.... O cher objet! je te mériterai.

(*il sort.*)

SCENE IV.

HERMODAN, SOZAME, un Scythe.

SOZAME.

POURQUOI ne pas nous suivre? il differe!...

HERMODAN.

Ah! Sozame,
Cher ami, dans quel trouble il a jeté mon ame!
As-tu vu sur son front des signes de fureur?

SOZAME.

Quel en serait l'objet?

HERMODAN.

Peut-être que mon cœur

Conçoit d'un vain danger la crainte imaginaire ;
Mais ſon trouble était grand. Sozame, je ſuis père.
Si mes yeux par les ans ne ſont point affaiblis,
J'ai cru voir ce perſan qui menaçait mon fils.

SOZAME.

Tu me fais friſſonner.... avançons ; Athamare
Eſt capable de tout.

HERMODAN.

La faibleſſe s'empare
De mes eſprits glacés ; et mes ſens éperdus
Trahiſſent mon courage, et ne me ſervent plus....
(il s'aſſied en tremblant ſur le banc de gazon.)
Mon fils ne revient point... j'entends un bruit horrible.
(au ſcythe qui eſt auprès de lui.)
Je ſuccombe.... Va, cours, en ce moment terrible,
Cours, aſſemble au drapeau nos braves combattans.

LE SCYTHE.

Raſſure-toi, j'y vole, ils ſont prêts en tout temps.

SOZAME *à Hermodan.*

Ranime ta vertu, diſſipe tes alarmes.

HERMODAN, *ſe relevant à peine.*

Oui, j'ai pu me tromper ; oui, je renais.

SCENE V.

HERMODAN, SOZAME, ATHAMARE, *l'épée à la main*, HIRCAN, Suite.

ATHAMARE.

Aux armes !
Aux armes, compagnons, ſuivez-moi, paraiſſez !
Où la trouver ?

HERMODAN *effrayé en chancelant.*

Barbare....

SOZAME.

Arrête.

ATHAMARE *à ſes gardes.*

Obéiſſez,
De ſa retraite indigne enlevez Obéide,
Courez, dis-je, volez : que ma garde intrépide,
(Si quelque audacieux tentait de vains efforts)
Se faſſe un chemin prompt dans la foule des morts.
C'eſt toi qui l'as voulu, Sozame inexorable.

SOZAME.

J'ai fait ce que j'ai dû.

HERMODAN.

Va, raviſſeur coupable,
Infidelle perſan, mon fils ſaura venger
Le déteſtable affront dont tu viens nous charger.
Dans ce deſſein, Sozame, il nous quittait ſans doute.

ATHAMARE.

ATHAMARE.

Indatire? ton fils?

HERMODAN.

Oui, lui-même.

ATHAMARE.

Il m'en coûte
D'affliger ta vieilleffe et de percer ton cœur;
Ton fils eût mérité de fervir ma valeur.

HERMODAN.

Que dis-tu?

ATHAMARE *à fes foldats.*

Qu'on épargne à ce malheureux père
Le fpectacle d'un fils mourant dans la pouffière;
Fermez-lui ce paffage.

HERMODAN.

Achève tes fureurs;
Achève.... N'ofes-tu? Quoi! tu gémis!... je meurs.
Mon filseft mort, ami!...

(*il tombe fur le banc de gazon.*)

ATHAMARE.

Toi, père d'Obéide,
Auteur de tous mes maux, dont l'âpreté rigide,
Dont le cœur inflexible à ce coup m'a forcé,
Que je chéris encor quand tu m'as offenfé,
Il faut dans ce moment la conduire et me fuivre.

SOZAME.

Moi! ma fille!

ATHAMARE.

En ces lieux il t'eſt honteux de vivre.
Attends mon ordre ici.
(*à ſes ſoldats.*)
Vous, marchez avec moi.

SCENE VI.

SOZAME, HERMODAN.

SOZAME, *ſe courbant vers Hermodan.*

Tous mes malheurs, ami, ſont retombés ſur toi...
Eſpère en la vengeance.... il revient.... il ſoupire....
Hermodan !

HERMODAN, *ſe relevant avec peine.*

Mon ami, fais au moins que j'expire
Sur le corps étendu de mon fils expirant !
Que je te doive, ami, cette grâce en mourant.
S'il reſte quelque force à ta main languiſſante,
Soutiens d'un malheureux la marche chancelante ;
Viens, lorſque de mon fils j'aurai fermé les yeux,
Dans un même ſépulcre enferme-nous tous deux.

SOZAME.

Trois amis y feront ; ma douleur te le jure :
Mais déjà l'on s'avance, on venge notre injure,
Nous ne mourrons pas ſeuls.

HERMODAN.

Je l'eſpère ; j'entends
Les tambours, nos clairons, les cris des combattans.

Nos Scythes sont armés... Dieux, punissez les crimes!
Dieux, combattez pour nous, et prenez vos victimes!
Ayez pitié d'un père.

SCENE VII.

SOZAME, HERMODAN, OBEIDE.

SOZAME.

O ma fille! est-ce vous?

HERMODAN.

Chère Obéide.... hélas!

OBEIDE.

Je tombe à vos genoux.
Dans l'horreur du combat avec peine échappée
A la pointe des dards, au tranchant de l'épée,
Aux sanguinaires mains de mes fiers ravisseurs,
Je viens de ces momens augmenter les horreurs.
(*à Hermodan.*)
Ton fils vient d'expirer; j'en suis la cause unique.
De mes calamités l'artisan tyrannique
Nous a tous immolés à ses transports jaloux;
Mon malheureux amant a tué mon époux,
Sous vos yeux, sous les miens, et dans la place même
Où, pour le triste objet qu'il outrage et qu'il aime,
Pour d'indignes appas toujours persécutés,
Des flots de sang humain coulent de tous côtés.

On s'acharne, on combat ſur le corps d'Indatire,
On ſe diſpute encor ſes membres qu'on déchire.
Les Scythes, les Perſans, l'un par l'autre égorgés,
Sont vainqueurs et vaincus, et tous meurent vengés.

(*à tous deux.*)

Où voulez-vous aller, et ſans force et ſans armes?
On aurait peu d'égards à votre âge, à vos larmes.
J'ignore du combat quel ſera le deſtin;
Mais je mets ſans trembler mon ſort en votre main.
Si le Scythe ſur moi veut aſſouvir ſa rage,
Il le peut, je l'attends, je demeùre en otage.

HERMODAN.

Ah! j'ai perdu mon fils, tu me reſtes du moins.
Tu me tiens lieu de tout.

SOZAME.

Ce jour veut d'autres ſoins.
Armons-nous, de notre âge oublions la faibleſſe.
Si les ſens épuiſés manquent à la vieilleſſe,
Le courage demeure, et c'eſt dans un combat
Qu'un vieillard comme moi doit tomber en ſoldat.

HERMODAN.

On nous apporte encor de fatales nouvelles.

SCENE VIII.

SOZAME, HERMODAN, OBEIDE, le Scythe qui a déjà paru.

LE SCYTHE.

Enfin nous l'emportons.

HERMODAN.

Déités immortelles !
Mon fils ferait vengé ! n'eſt-ce point une erreur ?

LE SCYTHE.

Le ciel nous rend juſtice, et le Scythe eſt vainqueur.
Tout l'art que les Perſans ont mis dans le carnage,
Leur grand art de la guerre enfin cède au courage ;
Nous avons manqué d'ordre, et non pas de vertu.
Sur nos frères mourans nous avons combattu.
La moitié des Perſans à la mort eſt livrée,
L'autre qui ſe retire eſt par-tout entourée
Dans la ſombre épaiſſeur de ces profonds taillis,
Où bientôt ſans retour, ils feront aſſaillis.

HERMODAN.

De mon malheureux fils le meurtrier barbare
Serait-il échappé ?

LE SCYTHE.

Qui ? ce fier Athamare ?
Sur nos Scythes mourans qu'a fait tomber ſa main,
Epuiſé, ſans ſecours, enveloppé ſoudain,
Il eſt couvert de ſang, il eſt chargé de chaînes.

OBEIDE.

Lui !

SOZAME.

Je l'avais prévu.... Puiſſances ſouveraines,
Princes audacieux, quel exemple pour vous !

HERMODAN.

De ce cruel enfin nous ſerons vengés tous ;
Nos lois, nos juſtes lois ſeront exécutées.

OBEIDE.

Ciel !... Quelles ſont ces lois ?

HERMODAN.

Les dieux les ont dictées.

SOZAME *à part.*

O comble de douleur et de nouveaux ennuis !

OBEIDE.

Mais enfin, les Perſans ne ſont pas tous détruits.
On verrait Ecbatane, en ſecourant ſon maître,
Du poids de ſa grandeur vous accabler peut-être.

HERMODAN.

Ne crains rien... Toi, jeune homme, et vous, braves guerriers,
Préparez votre autel entouré de lauriers.

OBEIDE.

Mon père !....

HERMODAN.

Il faut hâter ce juſte ſacrifice.
Manes de mon cher fils ! que ton ombre en jouiſſe !
Et toi qui fus l'objet de ſes chaſtes amours,
Qui fus ma fille chère et le ſeras toujours,

Qui de ta piété filiale et fincère
N'as jamais altéré le facré caractère,
C'eft à toi de remplir ce qu'une auftère loi
Attend de mon pays, et demande de toi.

(*il fort.*)

OBEIDE.

Qu'a-t-il dit? que veut-on de cette infortunée?
Ah! mon père, en quels lieux m'avez-vous amenée?

SOZAME.

Pourrai-je t'expliquer ce myftère odieux?

OBEIDE.

Je n'ofe le prévoir..... je détourne les yeux.

SOZAME.

Je frémis comme toi, je ne puis m'en défendre.

OBEIDE.

Ah! laiffez-moi mourir, Seigneur, fans vous entendre.

Fin du quatrième acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OBEIDE, SOZAME, HERMODAN, troupe de Scythes armés de javelots. (*On apporte un autel couvert d'un crêpe et entouré de lauriers. Un Scythe met un glaive sur l'autel.*)

OBEIDE *entre Sozame et Hermodan.*

Vous vous taifez tous deux : craignez-vous de me dire
Ce qu'à mes feus glacés votre loi doit prefcrire ?
Quel eft cet appareil terrible et folennel ?

SOZAME.

Ma fille.... il faut parler.... voici le même autel
Que le foleil naiffant vit dans cette journée
Orné de fleurs par moi pour ton faint hymenée,
Et voit d'un crêpe affreux couvert à fon couchant.

HERMODAN.

As-tu chéri mon fils ?

OBEIDE.

Un vertueux penchant,
Mon amitié pour toi, mon refpect pour Sozame,
Et mon devoir furtout, fouverain de mon ame,
M'ont rendu cher ton fils... mon fort fuivait fon fort ;
J'honore fa mémoire, et j'ai pleuré fa mort.

HERMODAN.

L'inviolable loi qui régit ma patrie
Veut que de ſon époux une femme chérie
Ait le ſuprême honneur de lui ſacrifier,
En préſence des dieux, le ſang du meurtrier;
Que l'autel de l'hymen ſoit l'autel des vengeances;
Que du glaive ſacré qui punit les offenſes
Elle arme ſa main pure, et traverſe le cœur,
Le cœur du criminel qui ravit ſon bonheur.

OBEIDE.

Moi, vous venger?.. ſur qui?.. de quel ſang?.. ah, mon père!

HERMODAN.

Le ciel t'a réſervé ce ſanglant miniſtère.

UN SCYTHE.

C'eſt ta gloire et la nôtre.

SOZAME.

Il me faut révérer
Les lois que vos aïeux ont voulu conſacrer;
Mais le danger les ſuit: les Perſans ſont à craindre;
Vous allumez la guerre, et ne pourrez l'éteindre. (c)

LE SCYTHE.

Ces Perſans, que du moins nous croyons égaler,
Par ce terrible exemple apprendront à trembler.

HERMODAN.

Ma fille, il n'eſt plus temps de garder le ſilence;
Le ſang d'un époux crie; et ton délai l'offenſe.

OBEIDE.

Je dois donc vous parler.... Peuple, écoutez ma voix;
Je pourrais alléguer, ſans offenſer vos lois,

Que je naquis en Perse, et que ces lois sévères
Sont faites pour vous seuls, et me sont étrangères;
Qu'Athamare est trop grand pour être un assassin;
Et que si mon époux est tombé sous sa main,
Son rival opposa sans aucun avantage
Le glaive seul au glaive, et l'audace au courage;
Que de deux combattans d'une égale valeur
L'un tue et l'autre expire avec le même honneur.
Peuples, qui connaissez le prix de la vaillance,
Vous aimez la justice ainsi que la vengeance;
Commandez, mais jugez: voyez si c'est à moi
D'immoler un guerrier qui dut être mon roi.

LE SCYTHE.

Si tu n'oses frapper, si ta main trop timide
Hésite à nous donner le sang de l'homicide,
Tu connais ton devoir, nos mœurs et notre loi.
Tremble.

OBÉIDE.

Et si je demeure incapable d'effroi,
Si votre loi m'indigne, et si je vous refuse?

HERMODAN.

L'hymen t'a fait ma fille, et tu n'as point d'excuse;
Il n'en mourra pas moins, tu vivras sans honneur.

LE SCYTHE.

Du plus cruel supplice il subira l'horreur.

HERMODAN.

Mon fils attend de toi cette grande victime.

LE SCYTHE.

Crains d'ofer rejeter un droit fi légitime.

OBEIDE, *après quelques pas et un long filence.*

Je l'accepte.

SOZAME.

Ah, grands Dieux !

LE SCYTHE.

Devant les immortels
En fais-tu le ferment ?

OBEIDE.

Je le jure, cruels,
Je le jure, Hermodan. Tu demandes vengeance,
Sois-en sûr, tu l'auras.... mais que de ma préfence
On ait foin de tenir le captif écarté,
Jufqu'au moment fatal, par mon ordre arrêté.
Qu'on me laiffe en ces lieux m'expliquer à mon père;
Et vous verrez après ce qui vous refte à faire.

LE SCYTHE, *après avoir regardé tous fes compagnons.*

Nous y confentons tous.

HERMODAN.

La veuve de mon fils
Se déclare foumife aux lois de mon pays;
Et ma douleur profonde eft un peu foulagée,
Si par fes nobles mains cette mort eft vengée.
Amis, retirons-nous.

OBEIDE.

A ces autels fanglans
Je vous rappellerai quand il en fera temps.

SCENE II.

SOZAME, OBEIDE.

OBEIDE.

Eh bien, qu'ordonnez-vous ?

SOZAME.

Il fut un temps peut-être
Où le plaisir affreux de me venger d'un maître
Dans le cœur d'Athamare aurait conduit ta main ;
De son monarque ingrat j'aurais percé le sein ;
Il le méritait trop. Ma vengeance lassée
Contre les malheureux ne peut être exercée ;
Tous mes ressentimens sont changés en regrets.

OBEIDE.

Avez-vous bien connu mes sentimens secrets ?
Dans le fond de mon cœur avez-vous daigné lire ?

SOZAME.

Mes yeux t'ont vu pleurer sur le sang d'Indatire ;
Mais je pleure sur toi dans ce moment cruel :
J'abhorre tes sermens.

OBEIDE.

Vous voyez cet autel,
Ce glaive dont ma main doit frapper Athamare ;
Vous savez quels tourmens un refus lui prépare.
Après ce coup terrible .... et qu'il me faut porter,
Parlez .... sur son tombeau voulez-vous habiter ?

SOZAME.

J'y veux mourir.

OBEIDE.

Vivez, ayez-en le courage.
Les Perſans, diſiez-vous, vengeront leur outrage.
Les enfans d'Ecbatane, en ces lieux déteſtés,
Deſcendront du Taurus à pas précipités.
Les groſſiers habitans de ces climats horribles
Sont cruels, il eſt vrai, mais non pas invincibles.
A ces tigres armés voulez-vous annoncer
Qu'au fond de leur repaire on pourrait les forcer ?

SOZAME.

On en parle déjà ; les eſprits les plus ſages
Voudraient de leur patrie écarter ces orages.

OBEIDE.

Achevez donc, Seigneur, de les perſuader :
Qu'ils méritent le ſang qu'ils oſent demander ;
Et tandis que ce ſang de l'offrande immolée
Baignera ſous vos yeux leur féroce aſſemblée,
Que tous nos citoyens ſoient mis en liberté,
Et repaſſent les monts ſur la foi d'un traité.

SOZAME.

Je l'obtiendrai, ma fille, et j'oſe t'en répondre ;
Mais ce traité ſanglant ne ſert qu'à nous confondre.
De quoi t'auront ſervi ta prière et mes ſoins ?
Athamare à l'autel en périra-t-il moins ?
Les Perſans ne viendront que pour venger ſa cendre,
Ce ſang de tant de rois, que ta main va répandre,

Ce ſang que j'ai haï, mais que j'ai révéré,
Qui, coupable envers nous, n'en eſt pas moins ſacré.

OBEIDE.

Il l'eſt... mais je ſuis ſcythe... et le fus pour vous plaire.
Le climat quelquefois change le caractère.

SOZAME.

Ma fille!

OBEIDE.

C'eſt aſſez, Seigneur, j'ai tout prévu;
J'ai peſé mes deſtins, et tout eſt réſolu.
Une invincible loi me tient ſous ſon empire.
La victime eſt promiſe au père d'Indatire;
Je tiendrai ma parole. ... allez, il vous attend.
Qu'il me garde la ſienne .... il ſera trop content.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

OBEIDE.

Allez, je la partage. (*d*)
Seigneur, le temps eſt cher, achevez votre ouvrage;
Laiſſez-moi m'affermir, mais ſurtout obtenez
Un traité néceſſaire à ces infortunés.
Vous prétendez qu'au moins ce peuple impitoyable
Sait garder une foi toujours inviolable.
Je vous en crois.... le reſte eſt dans la main des dieux.

SOZAME.

Ils ne préſagent rien qui ne ſoit odieux:
Tout eſt horrible ici. Ma faible voix encore
Tentera d'écarter ce que mon cœur abhorre.
Mais après tant de maux, mon courage eſt vaincu.
Quoi qu'il puiſſe arriver, ton père a trop vécu.

SCENE III.

OBEIDE *seule.*

Ah c'eſt trop étouffer la fureur qui m'agite.
Tant de ménagement me déchire et m'irrite;
Mon malheur vint toujours de me trop captiver
Sous d'inhumaines lois que j'aurais dû braver.
Je mis un trop haut prix à l'eſtime, au reproche;
Je fus eſclave aſſez.... ma liberté s'approche.

SCENE IV.

OBEIDE, SULMA.

OBEIDE.

Enfin je te revois.

SULMA.

Grands Dieux! que j'ai tremblé,
Lorſque, diſparaiſſant à mon œil déſolé,
Vous avez traverſé cette foule ſanglante!
Vous affrontiez la mort de tous côtés préſente;
Des flots de ſang humain roulaient entre nous deux.
Quel jour! quel hymenée! et quel ſort rigoureux!

OBEIDE.

Tu verras un ſpectacle encor plus effroyable.

SULMA.

Ciel! on m'aurait dit vrai!... quoi! votre main coupable
Immolerait l'amant que vous avez aimé,
Pour ſatisfaire un peuple à ſa perte animé!

OBEIDE.

Moi ! complaire à ce peuple, aux monſtres de Scythie,
A ces brutes humains pétris de barbarie,
A ces ames de fer, et dont la dureté
Paſſa long-temps chez nous pour noble fermeté ;
Dont on chérit de loin l'égalité paiſible,
Et chez qui je ne vois qu'un orgueil inflexible,
Une atrocité morne, et qui, ſans s'émouvoir,
Croit dans le ſang humain ſe baigner par devoir !...
J'ai fui pour ces ingrats la cour la plus auguſte,
Un peuple doux, poli, quelquefois trop injuſte,
Mais généreux, ſenſible, et ſi prompt à ſortir
De ſes iniquités par un beau repentir !
Qui ? moi ! complaire au Scythe !... O nations ! ô terre !
O rois qu'il outragea, Dieux maîtres du tonnerre !
Dieux, témoins de l'horreur où l'on m'oſe entraîner,
Uniſſez-vous à moi, mais pour l'exterminer !
Puiſſe leur liberté, préparant leur ruine,
Allumant la diſcorde et la guerre inteſtine,
Acharnant les époux, les pères, les enfans,
L'un ſur l'autre entaſſés, l'un par l'autre expirans,
Sous des monceaux de morts avec eux diſparaître !
Que le reſte en tremblant rougiſſe aux pieds d'un maître !
Que rampant dans la poudre au bord de leur cercueil,
Pour être mieux punis ils gardent leur orgueil !
Et qu'en mordant le frein du plus lâche eſclavage,
Ils vivent dans l'opprobre, et meurent dans la rage !
Où vais-je m'emporter ? vains regrets ! vains éclats !

Les

Les imprécations ne nous fecourent pas.
C'eſt moi, qui ſuis eſclave, et qui ſuis aſſervie
Aux plus durs des tyrans abhorrés dans l'Aſie.

SULMA.

Vous n'êtes point réduite à la néceſſité
De ſervir d'inſtrument à leur férocité.

OBEIDE.

Si j'avais refuſé ce miniſtère horrible,
Athamare expirait d'une mort plus terrible.

SULMA.

Mais cet amour ſecret qui vous parle pour lui?

OBEIDE.

Il m'a parlé toujours; et s'il faut aujourd'hui
Expoſer à tes yeux l'effroyable étendue,
La hauteur de l'abyme où je ſuis deſcendue,
J'adorais Athamare avant de le revoir.
Il ne vient que pour moi plein d'amour et d'eſpoir;
Pour prix d'un ſeul regard il m'offre un diadème,
Il met tout à mes pieds; et tandis que moi-même
J'aurais voulu, Sulma, mettre le monde aux ſiens,
Quand l'excès de ſes feux n'égale pas les miens,
Lorſque je l'idolâtre, il faudra qu'Obéide
Plonge au ſein d'Athamare un couteau parricide!

SULMA.

C'eſt un crime ſi grand que ces Scythes cruels
Qui du ſang des humains arroſent les autels,
S'ils connaiſſaient l'amour qui vous a conſumée,
Eux-mêmes arrêteraient la main qu'ils ont armée.

OBEIDE.

Non, ils la porteraient dans ce cœur adoré,
Ils l'y tiendraient fanglante, et leur glaive facré
De fon fang par mes coups épuiferait fes veines.

SULMA.

Se peut-il?...

OBEIDE.

Telles font leurs ames inhumaines,
Tel eft l'homme fauvage à lui-même laiffé ;
Il eft fimple, il eft bon, s'il n'eft point offenfé :
Sa vengeance eft fans borne.

SULMA.

Et ce malheureux père
Qui creufa fous vos pas ce gouffre de misère,
Au père d'Indatire uni par l'amitié,
Confulté des vieillards, avec eux fi lié,
Peut-il bien feulement fupporter qu'on propofe
L'horrible extrémité dont lui-même eft la caufe ?

OBEIDE.

Il fait beaucoup pour moi. J'ofe même efpérer
Des douleurs dont j'ai vu fon cœur fe déchirer,
Que fes pleurs obtiendront de ce Sénat agrefte
Des adouciffemens à leur arrêt funefte.

SULMA.

Ah ! vous rendez la vie à mes fens effrayés.
Je vous haïrais trop fi vous obéiffiez.
Le ciel ne verra point ce fanglant facrifice.

OBEIDE.

Sulma ! ...

SULMA.

Vous frémissez.

OBEIDE.

Il faut qu'il s'accomplisse.

SCENE V et dernière.

OBEIDE, SULMA, SOZAME, HERMODAN,
Scythes armés, rangés au fond, en demi-cercle, près de l'autel.

SOZAME.

Ma fille, hélas! du moins nos Persans assiégés
Des piéges de la mort seront tous dégagés.

HERMODAN.

Des manes de mon fils la victime attendue
Suffit à ma vengeance autant qu'elle m'est due.
(*à Obéide.*)
De ce peuple, crois-moi, l'inflexible équité
Sait joindre la clémence à la sévérité.

UN SCYTHE.

Et la loi des sermens est une loi suprême,
Aussi chère à nos cœurs que la vengeance même.

OBEIDE.

C'est assez; je vous crois. Vous avez donc juré
Que de tous les Persans le sang sera sacré,
Sitôt que cette main remplira vos vengeances?

HERMODAN.

Tous seront épargnés. Les célestes puissances
N'ont jamais vu de Scythe oser trahir sa foi.

OBEIDE.

Qu'Athamare à présent paraisse devant moi.

(on amène Athamare enchaîné : Obéide se place entre lui et Hermodan.)

HERMODAN.

Qu'on le traîne à l'autel.

SULMA.

Ah Dieux !

ATHAMARE.

Chère Obéide !
Prends ce fer, ne crains rien : que ton bras homicide
Frappe un cœur à toi seule en tout temps réservé :
On y verra ton nom, c'est là qu'il est gravé.
De tous mes compagnons tu conserves la vie ;
Tu me donnes la mort ; c'est toute mon envie.
Grâces aux immortels, tous mes vœux sont remplis ;
Je meurs pour Obéide, et meurs pour mon pays.
Rassure cette main qui tremble à mon approche ;
Ne crains en m'immolant que le juste reproche
Que les Scythes feraient à ta timidité,
S'ils voyaient ce que j'aime agir sans fermeté ;
Si ta main, si tes yeux, si ton cœur qui s'égare,
S'effrayaient un moment en frappant Athamare.

SOZAME.

Ah, ma fille !...

SULMA.

Ah, Madame!...

OBEIDE.

O Scythes inhumains!
Connaiffez dans quel fang vous enfoncez mes mains.
Athamare eft mon prince ; il eft plus.... je l'adore,
Je l'aimai feul au monde.... et ce moment encore
Porte au plus grand excès dans ce cœur enivré
L'amour, le tendre amour dont il fut dévoré.

ATHAMARE.

Je meurs heureux.

OBEIDE.

L'hymen, cet hymen que j'abjure
Dans un fang criminel doit laver fon injure.....
(*levant le glaive entre elle et Athamare.*)
Vous jurez d'épargner tous mes concitoyens.....
Il l'eft... fauvez fes jours... l'amour finit les miens.
(*elle fe frappe.*)
Vis, mon cher Athamare, en mourant je l'ordonne.
(*elle tombe à mi-corps fur l'autel.*)

HERMODAN.

Obéide!

SOZAME.

O mon fang!

ATHAMARE.

La force m'abandonne,
Mais il m'en refte affez pour me rejoindre à toi,
Chère Obéide!
(*il veut faifir le fer.*)

LE SCYTHE.

Arrête, et respecte la loi.
Ce fer serait souillé par des mains étrangères.

(*Athamare tombe sur l'autel.*)

HERMODAN.

Dieux ! vîtes-vous jamais deux plus malheureux pères?

ATHAMARE.

Dieux ! de tous mes tourmens tranchez l'horrible cours.

SOZAME.

Tu dois vivre, Athamare, et j'ai payé tes jours.
Auteur infortuné des maux de ma famille,
Ensevelis du moins le père avec la fille.
Va, règne, malheureux !

HERMODAN.

Soumettons-nous au sort,
Soumettons-nous au ciel arbitre de la mort....
Nous sommes trop vengés par un tel sacrifice.
Scythes, que la pitié succède à la justice.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DES SCYTHES.

(*a*) Mon père veut un gendre :
Il ne commande point, mais je fais trop l'entendre.

(*b*) Appui de ma vieilleſſe,
Viens, mon fils, mon cher fils, combler mon allégreſſe.
Tout eſt prêt, on t'attend.

SOZAME.

(*c*) Je vous l'ai déclaré ;
Je révère un uſage antique et conſacré.
Mais il eſt dangereux ; les Perſans ſont à craindre ;
A ſe venger ſur vous vous allez les contraindre.

OBEIDE.

(*d*) C'eſt aſſez : Seigneur, j'ai tout prévu,
J'ai peſé mes deſtins, et tout eſt réſolu.

SOZAME.

Tu me glaces d'horreur.

NOTES.

(1) JAMAIS le ciel ne fut aux humains ſi facile,
Que quand Jupiter même était de ſimple bois.
Depuis qu'on l'a fait d'or, il eſt ſourd à nos voix.

LA FONTAINE. Philém. et Baucis.

(2) Grands Dieux, qui la rendez comme vous adorable,
Rendez-la comme vous à mes vœux exorable!

CORNEILLE, dans Cinna.

Fin des Notes.

LES

Digitized by Google

LES GUEBRES

OU

LA TOLERANCE,

TRAGEDIE.

Non repréſentée.

PREFACE

Des éditeurs de la première édition.

LE poëme dramatique, intitulé les Guèbres, était originairement une tragédie chrétienne; mais après les tragédies de St Geneſt, de Polyeucte, de Théodore, de Gabinie et de tant d'autres, l'auteur de cet ouvrage craignit que le public ne fût enfin dégoûté, et que même ce ne fût en quelque façon manquer de reſpect pour la religion chrétienne de la mettre trop ſouvent ſur un théâtre profane. Ce n'eſt que par le conſeil de quelques magiſtrats éclairés qu'il ſubſtitua les Parſis ou Guèbres aux chrétiens. Pour peu qu'on y faſſe attention, on verra qu'en effet les Guèbres n'adoraient qu'un ſeul dieu; qu'ils furent perſécutés comme les chrétiens depuis *Dioclétien*, et qu'ils ont dû dire à peu-près pour leur défenſe tout ce que les chrétiens diſaient alors.

L'empereur ne fait à la fin de la pièce que ce que fit *Conſtantin* à ſon avénement, lorſqu'il donna dans un édit pleine liberté aux chrétiens d'exercer leur culte, juſque là preſque toujours défendu ou à peine toléré.

Mr..... en compoſant cet ouvrage n'eut d'autre vue que d'inſpirer la charité univerſelle, le reſpect pour les lois, l'obéiſſance des ſujets aux ſouverains, l'équité et l'indulgence des ſouverains pour leurs ſujets.

Si les prêtres des faux dieux abuſent cruellement de leur pouvoir dans cette pièce, l'empereur les réprime. Si l'abus du ſacerdoce eſt condamné, la vertu de ceux qui ſont dignes de leur miniſtère reçoit tous les éloges qu'elle mérite.

Si le tribun d'une légion, et ſon frère qui en eſt le lieutenant, s'emportent en murmures, la clémence et la juſtice de *Céſar* en font des ſujets fidelles et attachés pour jamais à ſa perſonne.

Enfin, la morale la plus pure et la félicité publique ſont l'objet et le réſultat de cette pièce. C'eſt ainſi qu'en jugèrent des hommes d'Etat élevés à des poſtes conſidérables; et c'eſt dans cette vue qu'elle fut approuvée à Paris.

Mais on conſeilla à l'auteur de ne la point expoſer au théâtre, et de la réſerver ſeulement pour le petit nombre de gens de lettres qui liſent encore ces ouvrages. On attendait alors avec impatience pluſieurs tragédies plus théâtrales et plus dignes des regards du public, ſoit de M. *du Belloy*,

ſoit de M. *le Mierre*, ou de quelques autres auteurs célèbres. L'auteur de la Tolérance n'oſa ni ne voulut entrer en concurrence avec des talens qu'il ſentait ſupérieurs aux ſiens. Il aima mieux avoir droit à leur indulgence que de lutter vainement contre eux; et il ſupprima même ſon ouvrage que nous préſentons aujourd'hui aux gens de lettres; car c'eſt leur ſuffrage qu'il faut principalement ambitionner dans tous les genres. Ce ſont eux qui dirigent à la longue le jugement et le goût du public. Nous n'entendons pas ſeulement par gens de lettres les auteurs, mais les amateurs éclairés, qui ont fait une étude approfondie de la littérature, *qui vitam èxcoluere per artes;* ce ſont eux que le grand *Virgile* place dans les champs Elyſées parmi les ombres heureuſes, parce que la culture des arts rend toujours les ames plus honnêtes et plus pures.

Enfin, nous avons cru que le fonds des choſes qui ſont traitées dans ce drame pourrait ranimer un peu le goût de la poëſie, que l'eſprit de diſſertation et de paradoxe commence à éteindre en France, malgré les heureux efforts de pluſieurs jeunes gens remplis de grands talens qu'on n'a peut-être pas aſſez encouragés.

DISCOURS

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

à l'occasion de la tragédie des Guèbres.

ON trouvera dans cette nouvelle édition de la tragédie des Guèbres, exactement corrigée, beaucoup de morceaux qui n'étaient point dans les premières. Cette pièce n'eſt pas une tragédie ordinaire dont le ſeul but ſoit d'occuper pendant une heure le loiſir des ſpectateurs, et dont le ſeul mérite ſoit d'arracher, avec le ſecours d'une actrice, quelques larmes bientôt oubliées. L'auteur n'a point cherché de vains applaudiſſemens, qu'on a ſi ſouvent prodigués ſur les théâtres aux plus mauvais ouvrages encore plus qu'aux meilleurs.

Il a ſeulement voulu employer un faible talent à inſpirer, autant qu'il eſt en lui, le reſpect pour les lois, la charité univerſelle, l'humanité, l'indulgence, la tolérance; c'eſt ce qu'on a déjà remarqué dans les préfaces qui ont paru à la tête de cet ouvrage dramatique.

Pour mieux parvenir à jeter dans les eſprits les ſemences de ces vertus néceſſaires à toute ſociété, on a choiſi des perſonnages dans l'ordre commun. On n'a pas craint de haſarder ſur la ſcène un jardinier, une jeune fille qui

a prêté la main aux travaux ruſtiques de ſon père, des officiers dont l'un commande dans une petite place frontière, et dont l'autre eſt lieutenant dans la compagnie de ſon frère. Enfin un des acteurs eſt un ſimple ſoldat. De tels perſonnages qui ſe rapprochent plus de la nature, et la ſimplicité du ſtyle qui leur convient, ont paru devoir faire plus d'impreſſion, et mieux concourir au but propoſé, que des princes amoureux et des princeſſes paſſionnées; les théâtres ont aſſez retenti de ces aventures tragiques qui ne ſe paſſent qu'entre des ſouverains, et qui ſont de peu d'utilité pour le reſte des hommes. On trouve à la vérité un empereur dans cette pièce, mais ce n'eſt ni pour frapper les yeux par le faſte de la grandeur, ni pour étaler ſon pouvoir en vers ampoulés. Il ne vient qu'à la fin de la tragédie; et c'eſt pour prononcer une loi telle que les anciens les feignaient dictées par les dieux.

Cette heureuſe cataſtrophe eſt fondée ſur la plus exacte vérité. L'empereur *Gratien*, dont les prédéceſſeurs avaient long-temps perſécuté une ſecte perſane, et même notre religion chrétienne, accorda enfin aux chrétiens et aux ſectaires de Perſe la liberté de conſcience par un édit ſolennel. C'eſt la ſeule action glorieuſe de ſon règne. Le vaillant et ſage *Dioclétien* ſe conforma depuis à cet édit pendant dix-huit

années entières. La première chose que fit *Constantin*, après avoir vaincu *Maxence*, fut de renouveler le fameux édit de liberté de conscience, porté par l'empereur *Gallien* en faveur des chrétiens. Ainsi c'est proprement la liberté donnée au christianisme qui était le sujet de la tragédie. Le respect seul pour notre religion empêcha, comme on sait, l'auteur de la mettre sur le théâtre; il donna la pièce sous le nom *des Guèbres*. S'il l'avait présentée sous le titre *des Chrétiens*, elle aurait été jouée sans difficulté, puisqu'on n'en fit aucune de représenter le S[t] Genest de *Rotrou*, le saint Polyeucte et la S[te] Théodore vierge et martyre de *Pierre Corneille*, le S[t] Alexis de *des Fontaines*, la S[te] Gabinie de *Brueys*, et plusieurs autres.

Il est vrai qu'alors le goût était moins rafiné, les esprits étaient moins disposés à faire des applications malignes; le public trouvait bon que chaque acteur parlât dans son caractère.

On applaudit sur le théâtre ces vers de *Marcele* dans la tragédie de S[t] Genest, jouée en 1647, long-temps après Polyeucte.

O ridicule erreur de vanter la puissance
D'un dieu qui donne aux siens la mort pour récompense,
D'un imposteur, d'un fourbe et d'un crucifié!
Qui l'a mis dans le ciel? qui l'a déifié?

Un ramas d'ignorans et d'hommes inutiles,
De malheureux, la lie et l'opprobre des villes;
Des femmes, des enfans, dont la crédulité
S'est forgée à plaisir une divinité;
Des gens qui, dépourvus des biens de la fortune,
Trouvant dans leur malheur la lumière importune,
Sous le nom de chrétiens font gloire du trépas
Et du mépris des biens qu'ils ne possèdent pas.

Mais on applaudit encore davantage cette réponse de S[t] *Genest.*

Si mépriser leurs dieux, c'est leur être rebelle,
Croyez qu'avec raison je leur suis infidelle,
Et que loin d'excuser cette infidélité,
C'est un crime innocent dont je fais vanité.
Vous verrez si ces dieux de métal et de pierre
Seront puissans au ciel, comme on les croit en terre;
Et s'ils vous sauveront de la juste fureur
D'un dieu dont la créance y passe pour erreur:
Et lors ces malheureux, ces opprobres des villes,
Ces femmes, ces enfans et ces gens inutiles,
Les sectateurs enfin de ce crucifié,
Vous diront si sans cause ils l'ont déifié.

On avait approuvé dix ans auparavant dans la tragédie de S[t] Polyeucte le zèle avec lequel il court renverser les vases sacrés et briser les statues des dieux, dès qu'il est baptisé. Les esprits n'étaient pas alors aussi difficiles qu'ils

le font aujourd'hui. On ne s'aperçut pas que l'action de *Polyeucte* eft injufte et téméraire. Peu de gens même favaient qu'un tel emportement était condamné par les faints conciles. Quoi de plus condamnable en effet que d'aller exciter un tumulte horrible dans un temple, de mettre aux prifes tout un peuple affemblé pour remercier le ciel d'une victoire de l'empereur; de fracaffer des ftatues dont les débris peuvent fendre la tête des enfans et des femmes! Ce n'eft que depuis peu qu'on a vu combien la témérité de *Polyeucte* eft infenfée et coupable. La ceffion qu'il fait de fa femme à un païen a paru enfin à plufieurs perfonnes choquer la raifon, les bienféances, la nature et le chriftianifme même. Les converfions fubites de *Pauline* et même du lâche *Félix* ont trouvé des cenfeurs qui, en admirant les belles fcènes de cette pièce, fe font revoltés contre quelques défauts de ce genre.

Athalie eft peut-être le chef-d'œuvre de l'efprit humain. Trouver le fecret de faire en France une tragédie intéreffante fans amour, ofer faire parler un enfant fur le théâtre, et lui prêter des réponfes dont la candeur et la fimplicité nous tirent des larmes; n'avoir prefque pour acteurs principaux qu'une vieille femme et un prêtre, remuer le cœur pendant cinq actes avec ces faibles moyens, fe foutenir

furtout (et c'eft-là le grand art) par une diction toujours pure, toujours naturelle et augufte, fouvent fublime; c'eft-là ce qui n'a été donné qu'à *Racine*, et qu'on ne reverra probablement jamais.

Cependant cet ouvrage n'eut long-temps que des cenfeurs. On connaît l'épigramme de *Fontenelle*, qui finit par ces mauvais vers : (*)

> Pour avoir fait pis qu'Efther,
> Comment diable as-tu pu faire?

Il y avait alors une cabale fi acharnée contre le grand *Racine*, que, fi l'on en croit l'hiftorien du *Théâtre Français*, on donnait dans des jeux de fociété pour pénitence à ceux qui avaient fait quelque faute de lire un acte d'Athalie, comme dans la fociété de *Boileau*, de *Furetière*, de *Chapelle*, on avait impofé la pénitence de lire une page de la Pucelle de *Chapelain*. C'eft fur quoi l'écrivain du *Siècle de Louis XIV* dit, à l'article *Racine : L'or eft confondu avec la boue pendant la vie des artiftes, et la mort les fépare.*

Enfin ce qui montre encore plus à quel point nos premiers jugemens font fouvent abfurdes, combien il eft rare de bien apprécier les ouvrages en tout genre, c'eft que non-feulement Athalie fut impitoyablement

(*) Voyez l'édition de *Racine* avec des commentaires, tome V, page 138.

déchirée, mais elle fut oubliée. On repréſentait tous les jours Alcibiade, pour qui

La fille d'un grand roi
Brûle d'un feu ſecret, ſans honte et ſans effroi.

Tous les nouveaux acteurs eſſayaient leur talent dans le Comte d'Eſſex, qui dit en rendant ſon épée :

Vous avez en vos mains ce que toute la terre
A vu plus d'une fois utile à l'Angleterre.

On applaudiſſait à la reine *Eliſabeth*, amoureuſe comme une fille de quinze ans, à l'âge de ſoixante et huit. Les loges s'extaſiaient quand elle diſait :

Il a trop de ma bouche, il a trop de mes yeux,
Appris qu'il eſt, l'ingrat, ce que j'aime le mieux.
De cette paſſion que faut-il qu'il eſpère?
Ce qu'il faut qu'il eſpère! et qu'en puis-je eſpérer
Que la douceur de voir, d'aimer et de pleurer?

Ces énormes platitudes, qui ſuffiraient à déshonorer une nation, avaient la plus grande vogue ; mais pour Athalie, il n'en était pas queſtion ; elle était ignorée du public. Une cabale l'avait anéantie, une autre cabale enfin la reſſuſcita. Ce ne fut point parce que cet

ouvrage eſt un chef-d'œuvre d'éloquence qu'on le fit repréſenter en 1717, ce fut uniquement parce que l'âge du petit *Joas* et celui du roi de France régnant étant pareils, on crut que cette conformité pourrait faire une grande impreſſion ſur les eſprits. Alors le public paſſa de trente années d'indifférence au plus grand enthouſiaſme.

Malgré cet enthouſiaſme, il y eut des critiques : je ne parle pas de ces raiſonneurs deſtitués de génie et de goût qui, n'ayant pu faire deux bons vers en leur vie, s'aviſent de peſer dans leurs petites balances les beautés et les défauts des grands hommes, à peu-près comme des bourgeois de la rue St Denis jugent les campagnes des maréchaux de *Turenne* et de *Saxe*.

Je n'ai ici en vue que les réflexions ſenſées et patriotiques de pluſieurs ſeigneurs conſidérables, ſoit français, ſoit étrangers. Ils ont trouvé *Joad* beaucoup plus condamnable que ne l'était *Grégoire VII*, quand il eut l'audace de dépoſer ſon empereur *Henri IV*, de le perſécuter juſqu'à la mort, et de lui faire refuſer la ſépulture.

Je crois rendre ſervice à la littérature, aux mœurs, aux lois, en rapportant ici la converſation que j'eus dans Paris avec milord *Cornsburi*, au ſortir d'une repréſentation d'Athalie.

Je ne puis aimer, difait ce digne pair d'Angleterre, le pontife *Joad*; comment, confpirer contre fa reine à laquelle il a fait ferment d'obéiffance! la trahir par le plus lâche des menfonges, en lui difant qu'il y a de l'or dans fa facriftie, et qu'il lui donnera cet or! la faire enfuite égorger par des prêtres à la Porte-aux-chevaux fans forme de procès! Une reine! une femme! quelle horreur! Encore fi *Joad* avait quelque prétexte pour commettre cette action abominable! mais il n'en a aucun. *Athalie* eft une grand'mère de près de cent ans; le jeune *Joas* eft fon petit-fils, fon unique héritier; elle n'a plus de parens; fon intérêt eft de l'élever et de lui laiffer la couronne; elle déclare elle-même qu'elle n'a pas d'autre intention. C'eft une abfurdité infupportable de fuppofer qu'elle veuille élever *Joas* chez elle pour s'en défaire; c'eft pourtant fur cette abfurdité que le fanatique *Joad* affaffine fa reine.

Je l'appelle hardiment fanatique, puifqu'il parle ainfi à fa femme (à cette femme affez inutile dans la pièce), lorfqu'il la trouve avec un prêtre qui n'eft pas de fa communion :

Quoi! fille de David, vous parlez à ce traître!
Vous fouffrez qu'il vous parle, et vous ne craignez pas
Que du fond de l'abyme entr'ouvert fous fes pas,

Il ne forte à l'inftant des feux qui vous embrafent,
Ou que tombant fur lui ces murs ne vous écrafent!

Je fus très-content du parterre qui riait de ces vers, et non moins content de l'acteur qui les fupprima dans la repréfentation fuivante. Je me fentais une horreur inexprimable pour ce *Joad;* je m'intéreffais vivement à *Athalie*, je difais d'après vous-même : *Je pleure hélas! de la pauvre Athalie fi méchamment mife à mort par Joad.*

Car pourquoi ce grand-prêtre confpire-t-il très-imprudemment contre la reine? pourquoi la trahit-il? pourquoi l'égorge-t-il? c'eft apparemment pour régner lui-même fous le nom du petit *Joas;* car quel autre que lui pourrait avoir la régence fous un roi enfant, dont il eft le maître?

Ce n'eft pas tout, il veut qu'on extermine fes concitoyens, *qu'on fe baigne dans leur fang fans horreur ;* il dit à fes prêtres :

Frappez, et Tyriens et même Ifraélites.

Quel eft le prétexte de cette boucherie? c'eft que les uns adorent DIEU fous le nom phénicien d'*Adonaï*, les autres fous le nom chaldéen de *Baal* ou *Bel.* En bonne foi, eft-ce-là une raifon pour maffacrer fes concitoyens, fes parens, comme il l'ordonne? Quoi! parce

que *Racine* eſt janſéniſte, il veut qu'on faſſe une Saint-Barthelemi des hérétiques.

Il eſt d'autant plus permis d'avoir en exécration l'aſſaſſinat et les fureurs de *Joad*, que les livres juifs, que toute la terre fait être inſpirés de DIEU, ne lui donnent aucun éloge. J'ai vu pluſieurs de mes compatriotes qui regardent du même œil *Joad* et *Cromwell*. Ils diſent que l'un et l'autre ſe ſervirent de la religion pour faire mourir leurs monarques. J'ai vu même des gens difficiles qui diſaient que le prêtre *Joad* n'avait pas plus de droit d'aſſaſſiner *Athalie* que votre jacobin *Clément* n'en avait d'aſſaſſiner *Henri III*.

On n'a jamais joué Athalie chez nous; je m'imagine que c'eſt parce qu'on y déteſte un prêtre qui aſſaſſine ſa reine ſans la ſanction d'un acte paſſé en parlement.

C'eſt peut-être, lui répondis-je, parce qu'on ne tue qu'une ſeule reine dans cette pièce; il en faut des douzaines aux Anglais, avec autant de ſpectres.

Non, croyez-moi, me répliqua-t-il, ſi on ne joue point Athalie à Londres, c'eſt qu'il n'y a point aſſez d'action pour nous; c'eſt que tout s'y paſſe en longs diſcours; c'eſt que les quatre premiers actes entiers ſont des préparatifs; c'eſt que *Joſabeth* et *Mathan* ſont des perſonnages peu agiſſans; c'eſt que le grand

mérite

mérite de cet ouvrage consiste dans l'extrême simplicité et dans l'élégance noble du style. La simplicité n'est point du tout un mérite sur notre théâtre ; nous voulons bien plus de fracas, d'intrigue, d'action et d'événemens variés : les autres nations nous blâment ; mais sont-elles en droit de vouloir nous empêcher d'avoir du plaisir à notre manière ? En fait de goût, comme de gouvernement, chacun doit être le maître chez soi. Pour la beauté de la versification elle ne se peut jamais traduire. Enfin le jeune *Eliacim en long habit de lin*, et le petit *Zacharie*, tous deux présentant le sel au grand-prêtre, ne feraient aucun effet sur les têtes de mes compatriotes, qui veulent être profondément occupées, et fortement remuées.

Personne ne court véritablement le moindre danger dans cette pièce, jusqu'au moment où la trahison du grand-prêtre éclate : car assurément on ne craint point qu'*Athalie* fasse tuer le petit *Joas* ; elle n'en a nulle envie ; *elle veut l'élever comme son propre fils*. Il faut avouer que le grand-prêtre par ses manœuvres et par sa férocité fait tout ce qu'il peut pour perdre cet enfant qu'il veut conserver ; car en attirant la reine dans le temple sous prétexte de lui donner de l'argent, en préparant cet assassinat, pouvait-il s'assurer que le petit *Joas* ne serait pas égorgé dans le tumulte ?

En un mot, ce qui peut être bon pour une nation peut être fort insipide pour une autre. On a voulu en vain me faire admirer la réponse que *Joas* fait à la reine quand elle lui dit :

J'ai mon dieu que je sers, vous servirez le vôtre ;
Ce sont deux puissans dieux.

Le petit juif lui répond :

Il faut craindre le mien ;
Lui seul est dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.

Qui ne voit que l'enfant aurait répondu de même, s'il avait été élevé dans le culte de *Baal* par *Mathan*? Cette réponse ne signifie autre chose, sinon, j'ai raison, et vous avez tort, car ma nourrice me l'a dit.

Enfin, Monsieur, j'admire avec vous l'art et les vers de *Racine* dans Athalie ; et je trouve avec vous que le fanatique *Joad* est d'un très-dangereux exemple.

Je ne veux point, lui répliquai-je, condamner le goût de vos Anglais ; chaque peuple a son caractère. Ce n'est point pour le roi *Guillaume* que *Racine* fit son Athalie ; c'est pour madame de *Maintenon* et pour des Français. Peut-être vos Anglais n'auraient point été touchés du péril imaginaire du petit *Joas* : ils raisonnent, mais les Français sentent : il faut plaire à sa nation ; et quiconque n'a point avec le temps

de réputation chez soi n'en a jamais ailleurs. *Racine* prévit bien l'effet que sa pièce devait faire sur notre théâtre ; il conçut que les spectateurs croiraient en effet que la vie de l'enfant est menacée, quoiqu'elle ne le soit point du tout. Il sentit qu'il ferait illusion par le prestige de son art admirable ; que la présence de cet enfant et les discours touchans de *Joad*, qui lui sert de père, arracheraient des larmes.

J'avoue qu'il n'est pas possible qu'une femme d'environ cent ans veuille égorger son petit-fils, son unique héritier ; je sais qu'elle a un intérêt pressant à l'élever auprès d'elle, qu'il doit lui servir de sauve-garde contre ses ennemis, que la vie de cet enfant doit être son plus cher objet, après la sienne propre ; mais l'auteur a l'adresse de ne pas présenter cette vérité aux yeux ; il la déguise, il inspire de l'horreur pour *Athalie*, qu'il représente comme ayant égorgé tous ses petits-fils, quoique ce massacre ne soit nullement vraisemblable. Il suppose que *Joas* a échappé au carnage ; dès-lors le spectateur est alarmé et attendri. Un vrai poëte, tel que *Racine*, est, si je l'ose dire, comme un dieu qui tient les cœurs des hommes dans sa main. Le potier qui donne à son gré des formes à l'argile n'est qu'une faible image du grand poëte

qui tourne comme il veut nos idées et nos paſſions.

Tel fut à peu-près l'entretien que j'eus autrefois avec mylord *Cornsburi*, l'un des meilleurs eſprits qu'ait produits la Grande-Bretagne.

Je reviens à préſent à la tragédie des Guèbres, que je ſuis bien loin de comparer à l'Athalie pour la beauté du ſtyle, pour la ſimplicité de la conduite, pour la majeſté du ſujet, pour les reſſources de l'art.

Athalie a d'ailleurs un avantage que rien ne peut compenſer, celui d'être fondée ſur une religion qui était alors la ſeule véritable, et qui n'a été, comme on ſait, remplacée que par la nôtre. Les noms ſeuls d'*Iſraël*, de *David*, de *Salomon*, de *Juda*, de *Benjamin* impriment ſur cette tragédie je ne ſais quelle horreur religieuſe qui ſaiſit un grand nombre de ſpectateurs. On rappelle dans la pièce tous les prodiges ſacrés dont DIEU honora ſon peuple juif ſous les deſcendans de *David*; *Achab* puni, les chiens qui lèchent ſon ſang, ſuivant la prédiction d'*Elie*, et ſuivant le pſaume 67 : *Les chiens lècheront leur ſang....*

Elie annonce qu'il ne pleuvra de trois ans; il prouve à quatre cents cinquante prophètes du roi *Achab* qu'ils ſont de faux prophètes, en feſant conſommer ſon holocauſte d'un

bœuf par le feu du ciel ; et il fait égorger les quatre cents cinquante prophètes qui n'ont pu opérer un pareil miracle. Tous ces grands signes de la puissance divine sont retracés pompeusement dans la tragédie d'Athalie, dès la première scène. Le pontife *Joad* lui-même prophétise et déclare que l'or sera changé en plomb. Tout le sublime de l'histoire juive est répandu dans la pièce depuis le premier vers jusqu'au dernier.

La tragédie des Guèbres ne peut être appuyée par ces secours divins ; il ne s'agit ici que d'humanité. Deux simples officiers, pleins d'honneur et de générosité, veulent arracher une fille innocente à la fureur de quelques prêtres païens. Point de prodiges, point d'oracle, point d'ordre des dieux ; la seule nature parle dans la pièce. Peut-être ne va-t-on pas loin quand on n'est pas soutenu par le merveilleux ; mais enfin la morale de cette tragédie est si pure et si touchante qu'elle a trouvé grâce devant tous les esprits bien faits.

Si quelque ouvrage de théâtre pouvait contribuer à la félicité publique par des maximes sages et vertueuses, on convient que c'est celui-ci. Il n'y a point de souverain à qui la terre entière n'applaudît avec transport si on lui entendait dire :

Je penſe en citoyen, j'agis en empereur,
Je hais le fanatique et le perſécuteur.

Tout l'eſprit de la pièce eſt dans ces deux vers ; tout y conſpire à rendre les mœurs plus douces, les peuples plus ſages, les ſouverains plus compatiſſans, la religion plus conforme à la volonté divine.

On nous a mandé que des hommes ennemis des arts, et plus encore de la ſaine morale, cabalaient en ſecret contre cet ouvrage utile. Ils ont prétendu, dit-on, qu'on pouvait appliquer à quelques pontifes, à quelques prêtres modernes ce qu'on dit des anciens prêtres d'Apamée. Nous ne pouvons croire qu'on oſe haſarder dans un ſiècle tel que le nôtre des alluſions ſi fauſſes et ſi ridicules. S'il y a peu de génie dans ce ſiècle, il faut avouer du moins qu'il y règne une raiſon très-cultivée. Les honnêtes gens ne ſouffrent plus ces alluſions malignes, ces interprétations forcées, cette fureur de voir dans un ouvrage ce qui n'y eſt pas. On employa cet indigne artifice contre le Tartuffe de *Molière :* il ne prévalut pas ; prévaudrait-il aujourd'hui ?

Quelques figuriſtes, dit-on, prétendent que les prêtres d'Apamée ſont les jéſuites le *Tellier* et *Doucin*, qu'*Arzame* eſt une religieuſe de Port-royal, que les Guèbres ſont les janſéniſtes.

Cette idée eſt folle ; mais, quand même on pourrait la couvrir de quelque apparence de raiſon, qu'en réſulterait-il ? que les jéſuites ont été quelque temps des perſécuteurs, des ennemis de la paix publique, qu'ils ont fait languir et mourir par lettres de cachet dans des priſons plus de cinq cents citoyens, pour je ne ſais quelle bulle qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes, et qu'enfin on a très-bien fait de les punir.

D'autres, qui veulent abſolument trouver une clef pour l'intelligence des Guèbres, ſoupçonnent qu'on a voulu peindre l'inquiſition, parce que dans pluſieurs pays des magiſtrats ont ſiégé avec les moines inquiſiteurs pour veiller aux intérêts de l'Etat. Cette idée n'eſt pas moins abſurde que l'autre. Pourquoi vouloir expliquer ce qui ne demande aucune explication ? pourquoi s'obſtiner à faire d'une tragédie une énigme dont on cherche le mot ? Il y eut un nommé *du Magnon* qui imprima que Cinna était le portrait de la cour de *Louis XIII*.

Mais ſuppoſons encore qu'on pût imaginer quelque reſſemblance entre les prêtres d'Apamée et les inquiſiteurs, il n'y aurait dans cette reſſemblance prétendue qu'une raiſon de plus d'élever des monumens à la gloire des miniſtres d'Eſpagne et de Portugal, qui ont enfin réprimé les horribles abus de ce tribunal ſanguinaire.

Vous voulez à toute force que cette tragédie ſoit la ſatire de l'inquiſition ; eh bien, béniſſez donc tous les parlemens de France, qui ſe ſont conſtamment oppoſés à l'introduction de cette magiſtrature monſtrueuſe, étrangère, inique, dernier effort de la tyrannie, et opprobre du genre-humain. Vous cherchez des alluſions, adoptez donc celle qui ſe préſente ſi naturellement dans le clergé de France, compoſé en général d'hommes dont la vertu égale la naiſſance, et qui ne ſont point perſécuteurs.

Ces pontifes divins, juſtement reſpectés,
Ont condamné l'orgueil, et plus les cruautés.

Vous trouverez ſi vous voulez une reſſemblance plus frappante entre l'empereur qui vient dire, à la fin de la tragédie, qu'il ne veut pour prêtres que des hommes de paix, et ce roi ſage qui a ſu calmer des querelles eccléſiaſtiques qu'on croyait interminables.

Quelque allégorie que vous cherchiez dans cette pièce, vous n'y verrez que l'éloge du ſiècle.

Voilà ce qu'on répondrait avec raiſon à quiconque aurait la manie de vouloir enviſager le tableau du temps préſent dans une antiquité de quinze cents années.

Si la tolérance accordée par quelques

empereurs romains paraiſſait d'une conſéquence dangereuſe à quelques habitans des Gaules du dix-huitième ſiècle de notre ère vulgaire, s'ils oubliaient que les Provinces-unies doivent leur opulence à cette tolérance humaine, l'Angleterre ſa puiſſance, l'Allemagne ſa paix intérieure, la Ruſſie ſa grandeur, ſa nouvelle population, ſa force, ſi ces faux politiques s'effarouchent d'une vertu que la nature enſeigne, s'ils oſent s'élever contre cette vertu, qu'ils ſongent au moins qu'elle eſt recommandée par *Sévère* dans Polyeucte.

J'approuve cependant que chacun ait ſes dieux.

Qu'ils avouent que dans les Guèbres ce droit naturel eſt bien plus reſtreint dans des limites raiſonnables,

Que chacun dans ſa loi cherche en paix la lumière;
Mais la loi de l'Etat eſt toujours la première.

Auſſi ces vers ont été toujours reçus avec une approbation univerſelle par-tout où la pièce a été repréſentée. Ce qui eſt approuvé par le ſuffrage de tous les hommes eſt ſans doute le bien de tous les hommes.

L'empereur dans la tragédie des Guèbres n'entend point et ne peut entendre par le mot de *tolérance* la licence des opinions contraires aux mœurs, les aſſemblées de débauche, les

confréries fanatiques ; il entend cette indulgence qu'on doit à tous les citoyens qui ſuivent en paix ce que leur conſcience leur dicte, et qui adorent la divinité ſans troubler la ſociété. Il ne veut pas qu'on puniſſe ceux qui ſe trompent comme on punirait des parricides. Un code criminel fondé ſur une loi ſi ſage abolirait des horreurs qui font frémir la nature. On ne verrait plus des préjugés tenir lieu de lois divines, les plus abſurdes délations devenir des convictions, une ſecte accuſer continuellement une autre ſecte d'immoler ſes enfans, des actions indifférentes en elles-mêmes portées devant les tribunaux comme d'énormes attentats, des opinions ſimplement philoſophiques traitées de crimes de lèſe-majeſté divine et humaine, un pauvre gentilhomme condamné à la mort pour avoir ſoulagé la faim dont il était preſſé en mangeant de la chair de cheval en carême (*), une étourderie de jeuneſſe punie par un ſupplice réſervé aux parricides ; et enfin les mœurs les plus barbares étaler, à l'étonnement des nations indignées, toute leur atrocité dans le ſein de la politeſſe et des plaiſirs. C'était malheureuſement le caractère de quelques peuples dans des temps d'ignorance. Plus on

(*) *Claude Guillon* exécuté en 1629, le 25 juillet, pour ce crime de léſe-majeſté divine au premier chef.

eſt abſurde, plus on eſt intolérant et cruel : l'abſurdité a élevé plus d'échafauds qu'il n'y a eu de criminels. C'eſt l'abſurdité qui livra aux flammes la maréchale d'*Ancre* et le curé *Urbain Grandier* ; c'eſt l'abſurdité, ſans doute, qui fut l'origine de la Saint-Barthelemi. Quand la raiſon eſt pervertie, l'homme devient un animal féroce ; les bœufs et les ſinges ſe changent en tigres. Voulez-vous changer enfin ces bêtes en hommes ? commencez par ſouffrir qu'on leur prêche la raiſon.

AVERTISSEMENT

DES NOUVEAUX EDITEURS.

LA tragédie des Guèbres fut donnée au public comme l'ouvrage d'un jeune auteur anonyme ; et nous voyons dans le manufcrit du véritable auteur que fon intention avait été d'abord de l'attribuer à feu M. *Defmahis*, l'un de fes plus aimables élèves ; et voici comme il terminait le difcours qu'on vient de lire.

„ Le réfultat de ce difcours eft qu'il faut „ de la tolérance dans les beaux-arts comme „ dans la fociété : auffi ce jeune *Defmahis* „ était le plus tolérant de tous les hommes. „ Il ne haïffait que les pédans infolens, „ qui font la pire efpèce du genre-humain, „ foit qu'ils parlent en perfécuteurs, comme „ l'ont été les jéfuites, foit qu'ils outragent „ des citoyens dans des gazettes eccléfiaf- „ tiques ou profânes, pour avoir du pain. „ S'il était inexorable pour ces ames lâches „ et perverfes, il était très-indulgent pour „ les ouvrages du génie. Il n'en eft aucun „ de parfait, difait-il, pas même le Tar- „ tuffe, qui approche tant de la perfection. „ Il y a des morceaux parfaits, c'eft tout „ ce qu'on peut attendre de la faibleffe „ humaine.

„ C'eſt dommage qu'il ſoit mort ſi jeune, „ ainſi que *Guillaume Vadé* et *Jérôme Carré;* „ ils auraient peut-être un peu ſervi à débar- „ bouiller ce ſiècle.

„ Je donne donc en pur don les Guèbres „ de M. *Deſmahis* à un libraire qui les don- „ nera au public pour de l'argent.

„ Je n'excuſe ni la ſingularité de cette „ pièce, ni ſes défauts.

„ Si les Guèbres ennuient mon cher „ lecteur, et m'ennuient moi-même quand „ je les relirai, ce qui m'eſt arrivé en cent „ occaſions, je leur dirai :

„ Enfant poſthume et miſérable
„ De mon cher petit Deſmahis,
„ Tombez dans la foule innombrable
„ De ces impertinens écrits,
„ Dont l'énormité nous accable,
„ Tant en province qu'à Paris.
„ C'eſt un deſtin bien déplorable ;
„ Mais c'eſt celui des beaux eſprits
„ De notre ſiècle incomparable. „

PERSONNAGES.

IRADAN, tribun militaire, commandant dans le château d'Apamée.

CESENE, ſon frère et ſon lieutenant.

ARZEMON, parſis ou guèbre, agriculteur, retiré près de la ville d'Apamée.

ARZEMON, ſon fils.

ARZAME, ſa fille.

MEGATISE, guèbre, ſoldat de la garniſon.

PRETRES de Pluton.

L'EMPEREUR et ſes officiers.

Soldats.

La ſcène eſt dans le château d'Apamée, ſur l'Oronte, en Syrie.

Digitized by Google

LES GUEBRES

OU

LA TOLERANCE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

Je fuis las de fervir. Souffrirons-nous, mon frère,
Cet aviliffement du grade militaire ?
N'avez-vous avec moi dans quinze ans de hafards
Prodigué votre fang dans les camps des Céfars,
Que pour languir ici loin des regards du maître,
Commandant fubalterne et lieutenant d'un prêtre ?
Apamée à mes yeux eft un féjour d'horreur.
J'efpérais près de vous montrer quelque valeur,
Combattre fous vos lois, fuivre en tout votre exemple;
Mais vous n'en recevez que des tyrans d'un temple.
Ces mortels inhumains, à Pluton confacrés,
Dictent par votre voix leurs décrets abhorrés.

Ma raiſon s'en indigne, et mon honneur s'irrite
De vous voir en ces lieux leur premier ſatellite.

IRADAN.

Ah ! des mêmes chagrins mes ſens ſont pénétrés ;
Moins violent que vous, je les ai dévorés.
Mais que faire ? et qui ſuis-je ? un ſoldat de fortune,
Né citoyen romain, mais de race commune,
Sans ſoutiens, ſans patrons qui daignent m'appuyer ;
Sous ce joug odieux il m'a fallu plier.
Des prêtres de Pluton, dans les murs d'Apamée,
L'autorité fatale eſt trop bien confirmée.
Plus l'abus eſt antique, et plus il eſt ſacré ;
Par nos derniers Céſars on l'a vu révéré.
De l'empire perſan l'Oronte nous ſépare ;
Gallien veut punir la nation barbare
Chez qui Valérien, victime des revers,
Chargé d'ans et d'affronts expira dans les fers.
Venger la mort d'un père eſt toujours légitime.
Le culte des Perſans à ſes yeux eſt un crime.
Il redoute, ou du moins il feint de redouter
Que ce peuple inconſtant, prompt à ſe révolter,
N'embraſſe aveuglément cette ſecte étrangère,
A nos lois, à nos dieux, à notre Etat contraire.
Il dit que la Syrie a porté dans ſon ſein
De vingt cultes nouveaux le dangereux eſſain ;
Que la paix de l'empire en peut être troublée,
Et des Céſars un jour la puiſſance ébranlée :
C'eſt ainſi qu'il excuſe un excès de rigueur.

CESENE.

Il se trompe ; un fujet gouverné par l'honneur
Diftingue en tous les temps l'Etat et fa croyance.
Le trône avec l'autel n'eft point dans la balance.
Mon cœur eft à mes dieux, mon bras à l'empereur.
Eh quoi, fi des Perfans vous embraffiez l'erreur,
Aux fermens d'un tribun feriez-vous moins fidèle ?
Seriez-vous moins vaillant ? auriez-vous moins de zèle ?
Que Céfar à fon gré fe venge des Perfans ;
Mais pourquoi parmi nous punir des innocens ?
Et pourquoi vous charger de l'affreux miniftère
Que partage avec vous un fénat fanguinaire ?

IRADAN.

On prétend qu'à ce peuple il faut un joug de fer,
Une loi de terreur et des juges d'enfer.
Je fais qu'au capitole on a plus d'indulgence,
Mais le cœur en ces lieux fe ferme à la clémence :
Dans ce fénat fanglant les tribuns ont leur voix.
J'ai fouvent amolli la dureté des lois ;
Mais ces juges altiers conteftent à ma place
Le droit de pardonner, le droit de faire grâce.

CESENE.

Ah ! laiffons cette place et ces hommes pervers.
Sachez que je vivrais dans le fond des déferts
Du travail de mes mains, chez un peuple fauvage,
Plutôt que de ramper dans ce dur efclavage.

IRADAN.

Cent fois dans les chagrins dont je me fens preffer,
A ces honneurs honteux j'ai voulu renoncer ;

Et, foulant à mes pieds la crainte et l'efpérance,
Vivre dans la retraite et dans l'indépendance.
Mais j'y craindrais encor les yeux des délateurs :
Rien n'échappe aux foupçons de nos accufateurs.
Hélas ! vous favez trop qu'en nos courfes premières
On nous vit des Perfans habiter les frontières.
Dans les remparts d'Emeffe un lien dangereux,
Un hymen clandeftin nous enchaîna tous deux.
Ce nœud faint, par lui-même, eft par nos lois impie ;
C'eft un crime d'Etat que la mort feule expie :
Et contre les Perfans Céfar envenimé
Nous punirait tous deux d'avoir jadis aimé.

CESENE.

Nous le mériterions. Pourquoi, malgré nos chaînes,
Avons-nous combattu fous les aiglés romaines ?
Trifte fort d'un foldat ! docile meurtrier,
Il détruit fa patrie et fon propre foyer,
Sur un ordre émané d'un préfet du prétoire.
Il vend le fang humain ! c'eft donc là de la gloire !
Nos homicides bras, gagés par l'empereur,
Dans des lieux trop chéris ont porté leur fureur.
Qui fait fi dans Emeffe, abandonnée aux flammes,
Nous n'avons pas frappé nos enfans et nos femmes ?
Nous étions commandés pour la deftruction.
Le feu confuma tout. Je vis notre maifon,
Nos foyers enterrés dans la perte commune.
Je ne regrette point une faible fortune ;

Mais nos femmes hélas ! nos enfans au berceau,
Ma fille, votre fils ſans vie et ſans tombeau !
Céſar nous rendra-t-il ces biens ineſtimables ?
C'eſt de l'avoir ſervi que nous ſommes coupables ;
C'eſt d'avoir obéi quand il fallut marcher,
Quand Céſar alluma cet horrible bûcher ;
C'eſt d'avoir aſſervi ſous des lois ſanguinaires
Notre indigne valeur et nos mains mercenaires.

IRADAN.

Je penſe comme vous, et vous me connaiſſez ;
Mes remords par le temps ne ſont point effacés.
Mon métier de ſoldat pèſe à mon cœur trop tendre.
Je pleurerai toujours ſur ma famille en cendre ;
J'abhorrerai ces mains qui n'ont pu les ſauver ;
Je chérirai ces pleurs qui viennent m'abreuver.
Nous n'aurons dans l'ennui qui tous deux nous conſume
Que des nuits de douleur, et des jours d'amertume.

CESENE.

Pourquoi donc voulez-vous de nos malheureux jours,
Dans ce fatal ſervice, empoiſonner le cours ?
Rejetez un fardeau que ma gloire déteſte ;
Demandez à Céſar un emploi moins funeſte :
On dit qu'en nos remparts il revient aujourd'hui.

IRADAN.

Il faut des protecteurs qui m'approchent de lui.
Percerai-je jamais cette foule empreſſée,
D'un préfet du prétoire eſclave intéreſſée,

Ces flots de courtisans, ce monde de flatteurs
Que la fortune attache aux pas des empereurs,
Et qui laissent languir la valeur ignorée,
Loin des palais des grands honteuse et retirée ?

CESENE.

N'importe, à ses genoux il faudra nous jeter;
S'il est digne du trône, il doit nous écouter.

SCENE II.

IRADAN, CESENE, MEGATISE.

IRADAN.

SOLDAT, que me veux-tu ?

MEGATISE.

Des prêtres d'Apamée
Une horde nombreuse, inquiète, alarmée,
Veut qu'on ouvre à l'instant, et prétend vous parler.

IRADAN.

Quelle victime encor leur faut-il immoler ?

MEGATISE.

Ah tyrans !

CESENE.

C'en est trop, mon frère, je vous quitte :
Je ne contiendrais pas le courroux qui m'irrite.
Je n'ai point de séance au tribunal de sang
Où montent les tribuns par les droits de leur rang :

Si j'y dois assister, ce n'est qu'en votre absence.
De votre ministère exercez la puissance,
Tempérez de vos lois les décrets rigoureux ;
Et, si vous le pouvez, sauvez les malheureux.

SCENE III.

IRADAN, le GRAND-PRETRE de Pluton et ses suivans ; MEGATISE, Soldats.

IRADAN.

MINISTRES de nos dieux, quel sujet vous attire ?

LE GRAND-PRETRE.

Leur service, leur loi, l'intérêt de l'empire,
Les ordres de César.

IRADAN.

Je les respecte tous ;
Je leur dois obéir ; mais que m'annoncez-vous ?

LE GRAND-PRETRE.

Nous venons condamner une fille coupable,
Qui, des mages persans disciple abominable,
Au pied du mont Liban par un culte odieux
Invoquait le soleil et blasphemait nos dieux.
Envers eux criminelle, envers César lui-même,
Elle ose m priser notre juste anathème.
Vous devez avec nous prononcer son arrêt ;
Le crime est avéré, son supplice est tout prêt.

IRADAN.

Quoi ! la mort !

LE SECOND PRETRE.

Elle eſt juſte, et notre loi l'exige

IRADAN.

Mais ſes ſévérités....

LE GRAND-PRETRE.

Elle mourra, vous dis-je ;
On va dans ce moment la remettre en vos mains :
Rempliſſez de Céſar les ordres ſouverains.

IRADAN.

Une fille ! un enfant !

LE SECOND PRETRE.

Ni le ſexe ni l'âge
Ne peut fléchir les dieux que l'infidelle outrage.

IRADAN.

Cette rigueur eſt grande ; il faut l'entendre au moins.

LE GRAND-PRETRE.

Nous ſommes à la fois et juges et témoins.
Un profane guerrier ne devrait point paraître
Dans notre tribunal à côté du grand-prêtre ;
L'honneur du ſacerdoce en eſt trop irrité.
Affecter avec nous l'ombre d'égalité,
C'eſt offenſer des dieux la loi terrible et ſainte :
Elle exige de vous le reſpect et la crainte.
Nous ſeuls devons juger, pardonner ou punir ;
Et Céſar vous dira comme il faut obéir.

IRADAN.

Nous ſommes ſes ſoldats, nous ſervons notre maître ;
Il peut tout.

LE GRAND-PRETRE.

Oui, fur vous.

IRADAN.

Sur vous auffi peut-être.

LE GRAND-PRETRE.

Nos maîtres font les dieux.

IRADAN.

Servez-les aux autels.

LE GRAND-PRETRE.

Nous les fervons ici contre les criminels.

IRADAN.

Je fais quels font vos droits, mais vous pourriez apprendre
Qu'on les perd quelquefois en voulant les étendre.
Les pontifes divins, juftement refpectés,
Ont condamné l'orgueil et plus les cruautés;
Jamais le fang humain ne coula dans leurs temples.
Ils font des vœux pour nous; imitez leurs exemples.
Tant qu'en ces lieux furtout je pourrai commander,
N'efpérez pas me nuire et me dépoffeder
Des droits que Rome accorde aux tribuns militaires.
Rien ne fe fait ici par des lois arbitraires;
Montez au tribunal, et fiégez avec moi.
Vous, Soldats, conduifez, mais au nom de la loi,
La malheureufe enfant dont je plains la détreffe.
Ne l'intimidez point, refpectez fa jeuneffe,
Son fexe, fa difgrâce; et dans notre rigueur
Gardons-nous bien furtout d'infulter au malheur.

(*il monte au tribunal.*)

Puisque César le veut, Pontifes, prenez place.

LE GRAND-PRETRE.

César viendra bientôt réprimer tant d'audace.

SCENE IV.

Les personnages précédens, ARZAME.

(*Iradan est placé entre le premier et le second pontife.*)

IRADAN.

APPROCHEZ-VOUS, ma fille, et reprenez vos sens.

LE GRAND-PRETRE.

Vous avez à nos yeux, par un impur encens
Honorant un faux dieu qu'ont annoncé les mages,
Aux vrais dieux des Romains refusé vos hommages;
A nos préceptes saints vous avez résisté :
Rien ne vous lavera de tant d'impiété.

LE SECOND PRETRE.

Elle ne répond point; son maintien, son silence
Sont aux dieux comme à nous une nouvelle offense.

IRADAN.

Prêtres, votre langage a trop de dureté,
Et ce n'est pas ainsi que parle l'équité.
Si le juge est sévère, il n'est point tyrannique.
Tout soldat que je suis, je sais comme on s'explique...
Ma fille, est-il bien vrai que vous ne suiviez pas
Le culte antique et saint qui règne en nos climats?

ARZAME.

ARZAME.

Oui, Seigneur, il eſt vrai.

LE GRAND-PRETRE.

C'en eſt aſſez.

LE SECOND PRETRE.

Son crime
Eſt dans ſa propre bouche ; elle en ſera victime.

IRADAN.

Non, ce n'eſt point aſſez ; et ſi la loi punit
Les ſujets ſyriens qu'un mage pervertit,
On borne la rigueur à bannir des frontières
Les Perſans ennemis du culte de nos pères.
Sans doute elle eſt Perſane : on peût de ce ſéjour
L'envoyer aux climats dont elle tient le jour.
Oſez ſans vous troubler dire où vous êtes née,
Quelle eſt votre famille et votre deſtinée.

ARZAME.

Je rends grâce, Seigneur, à tant d'humanité,
Mais je ne puis jamais trahir la vérité ;
Mon cœur, ſelon ma loi, la préfère à la vie :
Je ne puis vous tromper, ces lieux ſont ma patrie.

IRADAN.

O vertu trop ſincère ! ô fatale candeur !
Eh bien, Prêtres des dieux ! faut-il que votre cœur
Ne ſoit point amolli du malheur qui la preſſe,
De ſa ſimplicité, de ſa tendre jeuneſſe ?

LE GRAND-PRETRE.

Notre loi nous défend une fauſſe pitié.
Au ſoleil à nos yeux elle a ſacrifié.

Il a vu ſon erreur, il verra ſon ſupplice.

ARZAME.

Avant de me juger, connaiſſez la juſtice.
Votre eſprit contre nous eſt en vain prévenu;
Vous puniſſez mon culte, il vous eſt inconnu.
Sachez que ce ſoleil qui répand la lumière,
Ni vos divinités de la nature entière,
Que vous imaginez réſider dans les airs,
Dans les vents, dans les flots, ſur la terre, aux enfers,
Ne ſont point les objets que mon culte enviſage;
Ce n'eſt point au ſoleil à qui je rends hommage,
C'eſt au Dieu qui le fit, au Dieu ſon ſeul auteur,
Qui punit le méchant et le perſécuteur;
Au Dieu dont la lumière eſt le premier ouvrage.
Sur le front du ſoleil il traça ſon image,
Il daigna de lui-même imprimer quelques traits
Dans le plus éclatant de ſes faibles portraits.
Nous adorons en eux ſa ſplendeur éternelle.
Zoroaſtre, embraſé des flammes d'un ſaint zèle,
Nous enſeigna ce Dieu que vous méconnaiſſez,
Que par des dieux ſans nombre en vain vous remplacez,
Et dont je crains pour vous la juſtice immortelle.
Des grands devoirs de l'homme il donna le modèle;
Il veut qu'on ſoit ſoumis aux lois de ſes parens,
Fidelle envers ſes rois, même envers ſes tyrans,
Quand on leur a prêté ferment d'obéiſſance;
Que l'on tremble ſurtout d'opprimer l'innocence;

Qu'on garde la justice, et qu'on soit indulgent ;
Que le cœur et la main s'ouvrent à l'indigent.
De la haine à ce cœur il défendit l'entrée ;
Il veut que parmi nous l'amitié soit sacrée.
Ce sont-là les devoirs qui nous sont imposés....
Prêtres, voilà mon Dieu ; frappez, si vous l'osez.

IRADAN.

Vous ne l'oserez point : sa candeur et son âge,
Sa naïve éloquence et surtout son courage,
Adouciront en vous cette âpre austérité
Qu'un faux zèle honora du nom de piété.
Pour moi, je vous l'avoue, un pouvoir invincible
M'a parlé par sa bouche, et m'a trouvé sensible :
Je cède à cet empire, et mon cœur combattu
En plaignant ses erreurs admire sa vertu.
A ses illusions, si le ciel l'abandonne,
Le ciel peut se venger ; mais que l'homme pardonne.
Dût César me punir d'avoir trop émoussé
Le fer sacré des lois entre nos mains laissé,
J'absous cette coupable.

LE GRAND-PRETRE.

Et moi je la condamne.
Nous ne souffrirons pas qu'un soldat, un profane,
Corrompant de nos lois l'inflexible équité,
Protège ici l'erreur avec impunité.

LE SECOND PRETRE.

Il faut savoir surtout quel mortel l'a séduite,
Quel rebelle en secret la tient sous sa conduite,

De ſon ſang réprouvé quels ſont les vils auteurs.

ARZAME.

Qui ? moi ! j'expoſerais mon père à vos fureurs ?
Moi, pour vous obéir, je ſerais parricide ?
Plus votre ordre eſt injuſte, et moins il m'intimide.
Dites-moi quelles lois, quels édits, quels tyrans
Ont jamais ordonné de trahir ſes parens ?
J'ai parlé, j'ai tout dit, et j'ai pu vous confondre :
Ne m'interrogez plus ; je n'ai rien à répondre.

LE GRAND-PRETRE.

On vous y forcera.... Garde de nos priſons,
Tribun, c'eſt en vos mains que nous la remettons ;
C'eſt au nom de Céſar ; et vous répondrez d'elle.
Je veux bien préſumer que vous ferez fidelle
Aux lois de l'empereur, à l'intérêt des cieux.

SCENE V.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

TOUT au nom de Céſar, et tout au nom des dieux !
C'eſt en ces noms ſacrés qu'on fait des miſérables.
O pouvoirs ſouverains, on vous en rend coupables !...
Vous, jeune malheureuſe, ayez un peu d'eſpoir.
Vous me voyez chargé d'un funeſte devoir ;
Ma place eſt rigoureuſe, et mon ame indulgente.
Des prêtres de Pluton la troupe intolérante

Par un cruel arrêt vous condamne à périr ;
Un ſoldat vous abſout et veut vous ſecourir.
Mais que puis-je contre eux ! le peuple les révère ;
L'empereur les ſoutient ; leur ordre ſanguinaire
A mes yeux, malgré moi, peut être exécuté.

ARZAME.

Mon cœur eſt plus ſenſible à votre humanité,
Qu'il n'eſt glacé de crainte à l'aſpect du ſupplice.

IRADAN.

Vous pourriez déſarmer leur barbare injuſtice,
Abjurer votre culte, implorer l'empereur ;
J'oſe vous en prier.

ARZAME.

Je ne le puis, Seigneur.

IRADAN.

Vous me faites frémir ; et j'ai peine à comprendre
Tant d'obſtination dans un âge ſi tendre.
Pour des préjugés vains, aux nôtres oppoſés,
Vous prodiguez vos jours à peine commencés.

ARZAME.

Hélas ! pour adorer le Dieu de mes ancêtres,
Il me faut donc mourir par la main de vos prêtres !
Il me faut expirer par un ſupplice affreux,
Pour n'avoir pas appris l'art de penſer comme eux !
Pardonnez cette plainte, elle eſt trop excuſable ;
Je n'en ſaurai pas moins, d'un front inaltérable,
Supporter les tourmens qu'on va me préparer,
Et chérir votre main qui veut m'en delivrer.

IRADAN.

Ainſi vous ſurmontez vos mortelles alarmes,
Vous, ſi jeune et ſi faible ! et je verſe des larmes ;
Je pleure, et d'un œil ſec vous voyez le trépas !
Non, malheureuſe enfant, vous ne périrez pas.
Je veux, malgré vous-même, obtenir votre grâce ;
De vos perſécuteurs je braverai l'audace.
Laiſſez-moi ſeulement parler à vos parens :
Qui ſont-ils ?

ARZAME.

Des mortels inconnus aux tyrans,
Sans dignité, ſans biens. De leurs mains innocentes
Ils cultivaient en paix des campagnes riantes,
Fidelles à leur culte ainſi qu'à l'empereur.

IRADAN.

Au bruit de vos dangers ils mourront de douleur,
Apprenez-moi leur nom.

ARZAME.

J'ai gardé le ſilence,
Quand de mes oppreſſeurs la barbare inſolence
Voulait que mes parens leur fuſſent décelés ;
Mon cœur fermé pour eux s'ouvre quand vous parlez.
Mon père eſt Arzémon ; ma mère infortunée,
Quand j'étais au berceau, finit ſa deſtinée :
A peine je l'ai vue ; et tout ce qu'on m'a dit,
C'eſt qu'un chagrin mortel accablait ſon eſprit :
Le ciel permet encor que le mien s'en ſouvienne.
Elle mouillait de pleurs et ſa couche et la mienne.

Je naquis pour la peine et pour l'affliction.
Mon père m'éleva dans fa religion ;
Je n'en connus point d'autre ; elle eft fimple, elle eft pure ;
C'eft un préfent divin des mains de la nature.
Je meurs pour elle.

IRADAN.

O Ciel ! ô Dieu qui l'écoutez,
Sur cette ame fi belle étendez vos bontés ! ...
Mais parlez, votre père eft-il dans Apamée ?

ARZAME.

Non, Seigneur, de Céfar il a fuivi l'armée ;
Il apporte en fon camp les fruits de fes jardins
Qu'avec lui quelquefois j'arrofai de mes mains.
Nos mœurs, vous le voyez, font fimples et ruftiques.

IRADAN.

Refte de l'âge d'or et des vertus antiques,
Que n'ai-je ainfi vécu ! que tout ce que j'entends
Porte au fond de mon cœur des traits intéreffans !
Vivez, ô noble objet ! ce cœur vous en conjure.
J'en attefte cet aftre et fa lumière pure ;
Lui par qui je vous vois et que vous révérez ;
S'il eft facré pour vous, vos jours font plus facrés !
Et je perdrai ma place avant qu'en fa furie
La main du fanatifme attente à votre vie....
Vous la fuivrez, Soldats ; mais c'eft pour obferver
Si ces prêtres cruels oferaient l'enlever.
Contre leurs attentats vous prendrez fa défenfe.
Il eft beau de mourir pour fauver l'innocence ;
Allez.

ARZAME.

Ah ! c'en eſt trop ; mes jours infortunés
Méritent-ils, Seigneur, les ſoins que vous prenez ?
Modérez ces bontés d'un ſauveur et d'un père.

SCENE VI.

IRADAN *ſeul.*

Je m'emporte trop loin. Ma pitié, ma colère
Me rendront trop coupable aux yeux du ſouverain :
Je crains mes ſoldats même, et ce terrible frein,
Ce frein que l'impoſture a ſu mettre au courage,
Cet antique reſpect prodigué d'âge en âge
A nos perſécuteurs, aux tyrans des eſprits.
Je verrai ces guerriers d'épouvante ſurpris ;
Ils ſe croiront ſouillés du plus énorme crime,
S'ils oſent refuſer le ſang de la victime.
O ſuperſtition ! que tu me fais trembler !
Miniſtres de Pluton, qui voulez l'immoler,
Puiſſances des enfers, et comme eux inflexibles,
Non, ce n'eſt pas pour moi que vous ſerez terribles.
Un ſentiment plus fort que votre affreux pouvoir
Entreprend ſa défenſe, et m'en fait un devoir ;
Il étonne mon ame, il l'excite, il la preſſe.
Mon indignation redouble ma tendreſſe,
Vous adorez les dieux de l'inhumanité ;
Et je ſers contre vous le dieu de la bonté.

Fin du premier acte.

ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

Ce que vous m'apprenez de fa fimple innocence,
De fa grandeur modefte et de fa patience,
Me faifit de refpect, et redouble l'horreur
Que fent un cœur bien né pour le perfécuteur.
Quelle injuftice, ô Ciel ! et quelles lois finiftres !
Faut-il donc à nos dieux des bourreaux pour miniftres?
Numa qui leur donna des préceptes fi faints
Les avait-il créés pour frapper les humains?
Alors ils confolaient la nature affligée.
Que les temps font divers! que la terre eft changée!...
Ah ! mon frère, achevez tout ce récit affreux,
Qui fait pâlir mon front, et dreffer mes cheveux.

IRADAN.

Pour la feconde fois ils ont paru, mon frère,
Au nom de l'empereur et des dieux qu'on révère.
Ils les ont fait parler avec tant de hauteur,
Ils ont tant déployé l'ordre exterminateur
Du prétoire, émané contre les réfractaires,
Tant attefté le ciel et leurs lois fanguinaires,
Que mes foldats tremblans, et vaincus par ces lois,
Ont baiffé leurs regards au feul fon de leur voix.

Je l'avais bien prévu. Ces prêtres du tartare
Avancent fièrement ; et d'une main barbare
Ils faififfent foudain la fille d'Arzémon,
Cette enfant fi fublime, *Arzame* ; (c'eft fon nom.)
Ils la traînaient déjà : quelques foldats en larmes
Les priaient à genoux ; nul ne prenait les armes.
Je m'élance fur eux, je l'arrache à leurs mains ;
Tremblez, hommes de fang, arrêtez, inhumains,
Tremblez : elle eft romaine, en ces lieux elle eft née,
Je la prends pour époufe. O Dieux de l'hyménée !
Dieux de ces facrés nœuds, dieux clémens que je fers,
Je triomphe avec vous des monftres des enfers !
Armez et protégez la main que je lui donne !
Ma cohorte à ces mots fe lève et m'environne,
Leur courage renaît. Les tyrans confondus
Me remettent leur proie, et reftent éperdus.
Vous favez, ai-je dit, que nos lois fouveraines
Des faints nœuds de l'hymen ont confacré les chaînes ;
Que nul n'ofe porter fa téméraire main
Sur l'augufte moitié d'un citoyen romain ;
Je le fuis : refpectez ce nom cher à la terre.
Ma voix les a frappés comme un coup de tonnerre :
Mais, bientôt revenus de leur ftupidité,
Reprenant leur audace et leur atrocité,
Leur bouche ofe crier à la fraude, au parjure !
Cet hymen, difent-ils, n'eft qu'un jeu d'impofture,
Une offenfe à Céfar, une infulte aux autels ;
Je n'en ai point tiffu les liens folennels,

Ce n'eſt qu'un artifice indigne et puniſſable....
Je vais donc le former cet hymen reſpectable.
Vous l'approuvez, mon frère, et je n'en doute pas :
Il ſauve l'innocence, il arrache au trépas
Un objet cher aux dieux auſſi-bien qu'à moi-même,
Qu'ils protégent par moi, qu'ils ordonnent que j'aime,
Et qui par ſa vertu, plus que par ſa beauté,
Eſt l'image, à mes yeux, de la divinité.

CESENE.

Qui ? moi ! ſi je l'approuve ! ah mon ami, mon frère,
Je ſens que cet hymen eſt juſte et néceſſaire.
Après l'avoir promis, ſi, rétractant vos vœux,
Vous n'accompliſſiez pas vos deſſeins généreux,
Je vous croirais parjure, et vous ſeriez complice
Des fureurs des tyrans armés pour ſon ſupplice.
Arzame, dites-vous, a dans le plus bas rang
Obſcurément puiſé la ſource de ſon ſang ;
Avons-nous des aïeux dont les fronts en rougiſſent ?
Ses grâces, ſa vertu, ſon péril l'ennobliſſent.
Dégagez vos ſermens, preſſez ce nœud ſacré ;
Le fils d'un Scipion s'en croirait honoré.
Ce n'eſt point là ſans doute un hymen ordinaire,
Enfant de l'intérêt et d'un amour vulgaire,
La magnanimité forme ces ſacrés nœuds ;
Ils conſolent la terre, ils ſont bénis des cieux ;
Le fanatiſme en tremble. Arrachez à ſa rage
L'objet, le digne objet de votre juſte hommage.

IRADAN.

Eh bien, préparez tout pour ce nœud ſolennel,
Les témoins, le feſtin, les préſens et l'autel.
Je veux qu'il s'accompliſſe aux yeux des tyrans même,
Dont la voix infernale inſulte à ce que j'aime.

(*à des ſuivans.*)

Qu'on la faſſe venir.... Mon frère, demeurez,
Digne et premier témoin de mes ſermens ſacrés.
La voici :

CESENE.

Son aſpect déjà vous juſtifie.

SCENE II.

IRADAN, CESENE, ARZAME.

IRADAN.

ARZAME, c'eſt à vous que mon cœur ſacrifie;
Ce cœur qui ne s'ouvrait qu'à la compaſſion,
Repouſſait loin de vous la perſécution.
Contre vos ennemis l'équité ſe ſoulève :
Elle a tout commencé ; l'amour parle et l'achève.
Je ſuis prêt de former en préſence des dieux,
En préſence du vôtre, un nœud ſi précieux,
Un nœud qui fait ma gloire, et qui vous eſt utile,
Qui contre vos tyrans vous ouvre un prompt aſile;
Qui vous peut en ſecret donner la liberté
D'exercer votre culte avec ſécurité.

Il n'en faut point douter, l'éternelle Puiſſance,
Qui voit tout, qui fait tout, a fait cette alliance.
Elle vous a portée aux écueils de la mort,
Dans un orage affreux qui vous ramène au port.
Sa main qu'elle étendait pour ſauver votre vie,
Tiſſut en même temps ce ſaint nœud qui nous lie.
Je vous préſente un frère ; il va tout préparer
Pour cet heureux hymen dont je dois m'honorer.

ARZAME.

A votre frère, à vous, pour tant de bienfeſance,
Hélas ! j'offre mon trouble et ma reconnaiſſance.
Puiſſe l'aſtre du jour épancher ſur tous deux
Ses rayons les plus purs et les plus lumineux !
Goûtez en vous aimant un ſort toujours proſpère.
Mais, ô mon bienfaiteur ! ô mon maître ! ô mon père !
Vous qui faites ſur moi tomber ce noble choix,
Daignez prêter l'oreille en ſecret à ma voix.

CESENE.

Je me retire, Arzame, et mes mains empreſſées
Vont préparer pour vous les fêtes annoncées.
Tendre ami de mon frère, heureux de ſon bonheur,
Je partage le vôtre, et vois en vous ma ſœur.

ARZAME.

Que vais-je devenir !

SCENE III.

IRADAN, ARZAME.

IRADAN.

Belle et modeste Arzame,
Verſez en liberté vos ſecrets dans mon ame ;
Ils ſont à moi, parlez, tout eſt commun pour nous.

ARZAME.

Mon père ! en frémiſſant je tombe à vos genoux.

IRADAN.

Ne craignez rien, parlez à l'époux qui vous aime.

ARZAME.

J'atteſte ce ſoleil, image de Dieu même,
Que je voudrais pour vous répandre tout le ſang
Dont ces prêtres de mort vont épuiſer mon flanc.

IRADAN.

Ah ! que me dites-vous, et quelle défiance !
Tout le mien coulera plutôt qu'on vous offenſe ;
Ces tyrans confondus ſauront nous reſpecter.

ARZAME.

Juſte Dieu, que mon cœur ne peut-il mériter
Une bonté ſi noble, une ardeur ſi touchante !

IRADAN.

Je m'honore moi-même, et ma gloire eſt contente
Des honneurs qu'on doit rendre à ma digne moitié.

ARZAME.

C'en eſt trop .... bornez-vous, Seigneur, à la pitié ;

Mais daignez m'aſſurer qu'un ſecret qui vous touche
Ne ſortira jamais de votre auguſte bouche.

IRADAN.

Je vous le jure.

ARZAME.

Eh bien....

IRADAN.

Vous ſemblez héſiter,
Et vos regards ſur moi tremblent de s'arrêter.
Vous pleurez, et j'entends votre cœur qui ſoupire.

ARZAME.

Ecoutez, s'il ſe peut, ce que je dois vous dire.
Vous ne connaiſſez pas la loi que nous ſuivons;
Elle peut être horrible aux autres nations :
La créance, les mœurs, le devoir, tout diffère;
Ce qu'ici l'on proſcrit, ailleurs on le révère.
La nature a chez nous des droits purs et divins,
Qui ſont un ſacrilége aux regards des Romains.
Notre religion, à la vôtre contraire,
Ordonne que la ſœur s'uniſſe avec le frère;
Et veut que ces liens, par un double retour,
Rejoignent parmi nous la nature à l'amour.
La ſource de leur ſang pour eux toujours ſacrée,
En ſe réuniſſant, n'eſt jamais altérée;
Telle eſt ma loi.

IRADAN.

Barbare! Ah! que m'avez-vous dit?

ARZAME.

Je l'avais bien prévu.... votre cœur en frémit.

IRADAN.

Vous avez donc un frère ?

ARZAME.

Oui, Seigneur, et je l'aime.
Mon père à fon retour dut nous unir lui-même.
Mais ma mort préviendra ces nœuds infortunés,
De nos Guèbres chéris et chez vous condamnés.
Je ne fuis plus pour vous qu'une vile étrangère,
Indigne des bienfaits jetés fur ma misère ;
Et d'autant plus coupable à vos yeux alarmés
Que je vous dois la vie, et qu'enfin vous m'aimez.
Seigneur, je vous l'ai dit, j'adore en vous mon père ;
Mais plus je vous chéris, et moins j'ai dû me taire.
Rendez ce trifte cœur, qui n'a pu vous tromper,
Aux homicides bras levés pour le frapper.

IRADAN.

Je demeure immobile, et mon ame éperdue
Ne croit pas en effet vous avoir entendue.
De cet affreux fecret je fuis trop offenfé :
Mon cœur le gardera ... mais ce cœur eft percé.
Allez, je cacherai mon outrage à mon frère.
Je dois me fouvenir combien vous m'étiez chère.
Dans l'indignation dont je fuis pénétré,
Malgré tout mon courroux, mon honneur vous fait gré
De m'avoir dévoilé cet effrayant myftère.
Votre efprit eft trompé, mais votre ame eft fincère.
Je fuis épouvanté, confus, humilié ;
Mais je vous vois toujours d'un regard de pitié :

Je ne vous aime plus, mais je vous sers encore.

ARZAME.

Il faut bien, je le vois, que votre cœur m'abhorre.
Tout ce que je demande à ce juste courroux,
Puisque je dois mourir, c'est de mourir par vous,
Non des horribles mains des tyrans d'Apamée.
Le père, le héros, par qui je fus aimée,
En me privant du jour, de ce jour que je hais,
En déchirant ce cœur tout plein de ses bienfaits,
Rendra ma mort plus douce ; et ma bouche expirante
Bénira jusqu'au bout cette main bienfesante.

IRADAN.

Allez, n'espérez pas, dans votre aveuglement,
Arracher de mon ame un tel consentement.
Par le pouvoir secret d'un charme inconcevable,
Mon cœur s'attache à vous, tout ingrate et coupable :
Vos nœuds me font horreur ; et dans mon désespoir
Je ne puis vous haïr, vous quitter, ni vous voir.

ARZAME.

Et moi, Seigneur, et moi, plus que vous confondue,
Je ne puis m'arracher d'une si chère vue ;
Et je crois voir en vous un père courroucé
Qui me console encor quand il est offensé.

Digitized by Google

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE.

CESENE.

Mon frère, tout eſt prêt, les autels vous demandent;
Les prêtreſſes d'hymen, les flambeaux vous attendent.
Le peu de vos amis qui nous reſte en ces murs
Doit vous accompagner à ces autels obſcurs,
Groſſièrement parés, et plus ornés par elle,
Que ne l'eſt des Céſars la pompe ſolennelle.

IRADAN.

Renvoyez nos amis, éteignez ces flambeaux.

CESENE.

Comment! quel changement, quels déſaſtres nouveaux!
Sur votre front glacé l'horreur eſt répandue!
Ses yeux baignés de pleurs ſemblent craindre ma vue!

IRADAN.

Plus d'autels, plus d'hymen.

ARZAME.

J'en ſuis indigne.

CESENE.

O Ciel!

Dans quel contentement je parais cet autel!
Combien je chériſſais cet heureux miniſtère!
Quel plaiſir j'éprouvais dans le doux nom de frère!

ARZAME.

Ah! ne prononcez pas un nom trop odieux.

CESENE.

Que dites-vous ?

IRADAN.

Il faut m'arracher de ces lieux ;
Renonçons pour jamais à ce poſte funeſte,
A ce rang avili qu'avec vous je déteſte,
A tous ces vains honneurs d'un ſoldat détrompé ;
Trop baſſe ambition dont j'étais occupé.
Fuyons dans la retraite où vous vouliez vous rendre ;
De nos enfans, mon frère, allons pleurer la cendre.
Nos femmes, nos enfans nous ont été ravis :
Vous pleurez votre fille, et je pleure mon fils.
Tout eſt fini pour nous : ſans eſpoir ſur la terre,
Que pouvons-nous prétendre à la cour, à la guerre ?
Quittons tout, et fuyons. Mon eſprit aveuglé
Cherchait de nouveaux nœuds qui m'auraient conſolé ;
Ils ſont rompus ; le ciel en a coupé la trame.
Fuyons, dis-je, à jamais, et du monde et d'Arzame.

CESENE.

Vous me glacez d'effroi : quel trouble et quels deſſeins !
Vous laiſſeriez Arzame à ſes vils aſſaſſins,
A ſes bourreaux ? qui ? vous !

IRADAN.

Arrêtez : peut-on croire
D'un ſoldat, de ſon frère, une action ſi noire !
Ce que j'ai commencé, je le veux achever :
Je ne la verrai plus ; mais je dois la ſauver.

Mes fermens, ma pitié, mon honneur, tout m'engage ;
Et je n'ai pas de vous mérité cet outrage :
Vous m'offenfez.

ARZAME.

O Ciel ! ô frères généreux !
Dans quel faififfement vous me jetez tous deux !
Hélas ! vous difputez pour une malheureufe.
Laiffez-moi terminer ma deftinée affreufe :
Vous en voulez trop faire, et trop facrifier ;
Vos bontés vont trop loin, mon fang doit les payer.

SCENE V.

Les perfonnages précédens, les PRETRES de Pluton, Soldats.

LE GRAND-PRETRE.

EST-CE ainfi qu'on infulte à nos lois vengereffes,
Qu'on trahit hautement la foi de fes promeffes,
Qu'on ofe fe jouer avec impunité
Du pouvoir fouverain par vous-même attefté ?
Voilà donc cet hymen et ce nœud fi propice
Qui devait de Céfar enchaîner la juftice ;
Ce citoyen romain qui penfait nous tromper !
La victime à nos mains ne doit plus échapper.
Déjà Céfar inftruit connaît votre impofture :
Nous venons en fon nom réparer fon injure.
Soldats qu'il a trompés, qu'on enlève foudain
Le criminel objet qu'il protégeait en vain.

Saisissez-la.

ARZAME.

Mon père !

IRADAN *aux soldats.*

Ingrats !

CESENE.

Troupe insolente !...

Arrêtez.... devant moi qu'un de vous se présente,
Qu'il l'ose, au moment même il mourra de mes mains.

LE GRAND-PRETRE.

Ne le redoutez pas.

IRADAN.

Tremblez, vils assassins ;
Vous n'êtes plus soldats quand vous servez ces prêtres.

LE GRAND-PRETRE.

Les dieux, César et nous, Soldats, voilà vos maîtres.

CESENE.

Fuyez, vous dis-je.

IRADAN.

Et vous, objet infortuné,
Rentrez dans cet asile à vos malheurs donné.

CESENE.

Ne craignez rien.

ARZAME, *en se retirant.*

Je meurs.

LE GRAND-PRETRE.

Frémissez, infidelles :
César vient, il fait tout, il punit les rebelles.

D'une fecte profcrite indignes partifans,
De complots ténébreux coupables artifans,
Qui deviez devant moi, le front dans la pouffière,
Abaiffer en tremblant votre infolence altière,
Qui parlez de pitié, de juftice et de lois,
Quand le courroux des dieux parle ici par ma voix;
Qui méprifez mon rang, qui bravez ma puiffance;
Vous appelez la foudre, et c'eft moi qui la lance.

SCENE VI.

IRADAN, CESENE.

CESENE.

Un tel excès d'audace annonce un grand pouvoir.

IRADAN.

Ils nous perdront, fans doute; ils n'ont qu'à le vouloir.

CESENE.

Plus leur orgueil s'accroît, plus ma fureur augmente.

IRADAN.

Qu'elle eft jufte, mon frère, et qu'elle eft impuiffante!
Ils ont pour les défendre et pour nous accabler
Céfar qu'ils ont féduit, les dieux qu'ils font parler.

CESENE.

Oui; mais fauvons Arzame.

IRADAN.

Ecoutez: Apamée
Touche aux Etats perfans; la ville eft défarmée;

Les foldats de ce fort ne font point contre moi ;
Et déjà quelques-uns m'ont engagé leur foi.
Courez à nos tyrans, flattez leur violence ;
Dites que votre frère, écoutant la prudence,
Mieux confeillé, plus jufte, à fon devoir rendu,
Abandonne un objet qu'il a trop défendu ;
Dites que par leurs mains je confens qu'elle meure,
Que je livre fa tête avant qu'il foit une heure.
Trompons la cruauté qu'on ne peut défarmer.
Enfin, promettez tout : je vais tout confirmer.
Dès qu'elle aura paffé ces fatales frontières,
Je mets entre elle et moi d'éternelles barrières.
A vos confeils rendu, je brife tous mes fers.
Loin d'un fervice ingrat, caché dans des déferts,
Des humains avec vous je fuirai l'injuftice.

CESENE.

Allons, je promettrai ce cruel facrifice ;
Je vais étendre un voile aux yeux de nos tyrans.
Que ne puis-je plutôt enfoncer dans leurs flancs
Ce glaive, cette main que l'empereur emploie
A fervir ces bourreaux avides de leur proie !
Oui, je vais leur parler.

SCENE VII.

IRADAN, le jeune ARZEMON *parcourant le fond de la scène d'un air inquiet et égaré.*

LE JEUNE ARZEMON.

O Mort! ô Dieu vengeur!
Ils me l'ont enlevée; ils m'arrachent le cœur....
Où la trouver? où fuir? quelles mains l'ont conduite?

IRADAN.

Cet inconnu m'alarme: eſt-il un ſatellite
Que ces juges ſanglans ſe preſſent d'envoyer
Pour obſerver ces lieux et pour nous épier?

LE JEUNE ARZEMON.

Ah!.... la connaiſſez-vous?

IRADAN.

Ce malheureux s'égare.
Parle; que cherches-tu?

LE JEUNE ARZEMON.

La vertu la plus rare....
La vengeance, le ſang, les raviſſeurs cruels,
Les tyrans révérés des malheureux mortels....
Arzame! chère Arzame!... Ah! donnez-moi des armes;
Que je meure vengé!

IRADAN.

Son déſeſpoir, ſes larmes,
Ses regards attendris, tout furieux qu'ils ſont,
Les traits que la nature imprima ſur ſon front;

Tout

Tout me dit, c'eſt ſon frère.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, je le ſuis.

IRADAN.

Arrête,
Garde un profond ſilence, il y va de ta tête.

LE JEUNE ARZEMON.

Je te l'apporte, frappe.

IRADAN.

Enfans infortunés!
Dans quels lieux les deſtins les ont-ils amenés!....
Toi, le frère d'Arzame!

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, ton regard ſévère
Ne m'intimide pas.

IRADAN.

Ce jeune téméraire
Me remplit à la fois d'horreur et de pitié:
Il peut avec ſa ſœur être ſacrifié.

LE JEUNE ARZEMON.

Je viens ici pour l'être.

IRADAN.

O rigueurs tyranniques!
Ce ſont vos cruautés qui font les fanatiques....
Ecoute, malheureux, je commande en ce fort,
Mais ces lieux ſont remplis de miniſtres de mort.
Je te protegerai: réſous-toi de me ſuivre.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je la voir enfin ?

IRADAN.

Tu peux la voir et vivre ;
Calme-toi.

LE JEUNE ARZEMON.

Je ne puis.... Ah! Seigneur, pardonnez
A mes ſens éperdus, d'horreur aliénés.
Quoi! ces lieux, dites-vous, ſont en votre puiſſance,
Et l'on y traîne ainſi la timide innocence ?
Vos eſclaves romains de leurs bras criminels
Ont arraché ma ſœur aux foyers paternels.
De la mort, diſes-vous, ma ſœur eſt menacée.
Vous la perſécutez !

IRADAN.

Va, ton ame eſt bleſſée
Par les illuſions d'une fatale erreur ;
Va, ne me prends jamais pour un perſécuteur ;
Et ſur elle et ſur toi ma pitié doit s'étendre.

LE JEUNE ARZEMON.

Hélas! dois-je y compter ?... daignez donc me la rendre,
Daignez me rendre Arzame, ou me faire mourir.

IRADAN.

Il attendrit mon cœur, mais il me fait frémir.
Que mes bontés peut-être auront un ſort funeſte !
Viens, jeune infortuné, je t'apprendrai le reſte ;
Suis mes pas.

LE JEUNE ARZEMON.

J'obéis à vos ordres pressans :
Mais ne me trompez pas.

IRADAN.

O malheureux enfans!
Quel sort les entraîna dans ces lieux qu'on déteste !
De l'une j'admirais la fermeté modeste,
Sa résignation, sa grâce, sa candeur;
L'autre accroît ma pitié, même par sa fureur.
Un dieu veut les sauver, il les conduit, sans doute;
Ce dieu parle à mon cœur; il parle et je l'écoute.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Le jeune ARZEMON, MEGATISE.

LE JEUNE ARZEMON.

Je marche dans ces lieux de surprise en surprise,
Quoi ! c'est toi que j'embrasse, ô mon cher Mégatise?
Toi, né chez les Persans, dans notre loi nourri,
Et de mes premiers ans compagnon si chéri,
Toi, soldat des Romains !

MEGATISE.

Pardonne à ma faiblesse.
L'ignorance et l'erreur d'une aveugle jeunesse,
Un esprit inquiet, trop de facilité,
L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les soldats égara mon conrage.

LE JEUNE ARZEMON.

Métier cruel et vil ! méprisable esclavage !
Tu pourrais être libre en suivant tes amis. (a)

MEGATISE.

Le pauvre n'est point libre ; il sert en tout pays.

LE JEUNE ARZEMON.

Ton sort près d'Iradan deviendra plus prospère.

MEGATISE.

Va, des guerriers romains il n'est rien que j'espère.

LE JEUNE ARZEMON.

Que dis-tu ? le tribun qui commande en ce fort,
Ne t'a-t-il pas offert un généreux fupport ?

MEGATISE.

Ah! crois-moi, les Romains tiennent peu leur promeffe,
Je connais Iradan, je fais que, dans Emeffe,
Amant d'une perfane, il en avait un fils ;
Mais apprends que bientôt, défolant fon pays,
Sur un ordre du prince il détruifit la ville
Où l'amour autrefois lui fournit un afile.
Oui, les chefs, les foldats, à nuire condamnés,
Font toujours tous les maux qui leur font ordonnés.
Nous en voyons ici la preuve trop fenfible
Dans l'arrêt émané d'un tribunal horrible.
De tous mes compagnons à peine une moitié
Pour l'innocente Arzame écoute la pitié.
Pitié trop faible encore et toujours chancelante!
L'autre eft prête à tremper fa main vile et fanglante
Dans ce cœur fi chéri, dans ce généreux flanc,
A la voix d'un pontife altéré de fon fang.

LE JEUNE ARZEMON.

Cher ami, rendons grâce au fort qui nous protége ;
On ne commettra point ce meurtre facrilége.
Iradan la foutient de fon bras protecteur,
Il voit ce fier pontife avec des yeux d'horreur,
Il écarte de nous la main qui nous opprime.
Je n'ai plus de terreur ; il n'eft plus de victime;
De la Perfe à nos pas il ouvre les chemins.

MEGATISE.

Tu penses que pour toi, bravant ses souverains,
Il hasarde sa perte ?

LE JEUNE ARZEMON.

Il le dit, il le jure.
Ma sœur ne le croit point capable d'imposture ;
En un mot nous partons. Je ne suis affligé
Que de partir sans toi, sans m'être encor vengé,
Sans punir les tyrans.

MEGATISE.

Tu m'arraches des larmes.
Quelle erreur t'a séduit ? de quels funestes charmes,
De quel prestige affreux tes yeux sont fascinés !
Tu crois qu'Arzame échappe à leurs bras forcenés ?

LE JEUNE ARZEMON.

Je le crois.

MEGATISE.

Que du fort on doit ouvrir la porte ?

LE JEUNE ARZEMON.

Sans doute.

MEGATISE.

On te trahit ; dans une heure elle est morte.

LE JEUNE ARZEMON.

Non, il n'est pas possible : on n'est pas si cruel.

MEGATISE.

Ils ont fait devant moi le marché criminel.
Le frère d'Iradan, ce Césène, ce traître
Trafique de sa vie, et la vend au grand-prêtre.

J'ai vu, j'ai vu figner le barbare traité.

LE JEUNE ARZEMON.

Je meurs!... Que m'as-tu dit?

MEGATISE.

L'horrible vérité.

Hélas! elle eft publique, et mon ami l'ignore!

LE JEUNE ARZEMON.

O monftres! ô forfaits!... Mais non, je doute encore...
Ah! comment en douter! mes yeux n'ont-ils pas vu
Ce perfide Iradan devant moi confondu?
Des mots entrecoupés fuivis d'un froid filence,
Des regards inquiets que troublait ma préfence,
Un air fombre et jaloux, plein d'un fecret dépit,
Tout femblait en effet me dire, il nous trahit.

MEGATISE.

Je te dis que j'ai vu l'engagement du crime,
Que j'ai tout entendu, qu'Arzame eft leur victime.

LE JEUNE ARZEMON.

Déteftables humains! quoi! ce même Iradan!..
Si fier, fi généreux!

MEGATISE.

N'eft-il pas courtifan?

Peut-être il n'en eft point qui, pour plaire à fon maître,
Ne fe chargeât des noms de barbare et de traître.

LE JEUNE ARZEMON.

Puis-je fauver Arzame?

MEGATISE.

En ce féjour d'effroi,

Je t'offre mon épée, et ma vie eft à toi.

Mais ces lieux ſont gardés, le fer eſt ſur ſa tête,
De l'horrible bûcher la flamme eſt toute prête.
Chez ces prêtres ſanglans nul ne peut aborder....

(l'arrêtant.)

Où cours-tu, malheureux ?

LE JEUNE ARZEMON.

Peux-tu le demander ?

MEGATISE.

Crains tes emportemens ; j'en connais la furie.

LE JEUNE ARZEMON.

Arzame va mourir, et tu crains pour ma vie !

MEGATISE.

Arrête ; je la vois.

LE JEUNE ARZEMON.

C'eſt elle-même.

MEGATISE.

Hélas !

Elle eſt loin de penſer qu'elle marche au trépas.

LE JEUNE ARZEMON.

Ecoute, garde-toi d'oſer lui faire entendre
L'effroyable ſecret que tu viens de m'apprendre.
Non, je ne ſaurais croire un tel excès d'horreur.
Iradan !

SCENE

SCENE II.

Le jeune ARZEMON, MEGATISE, ARZAME.

ARZAME.

CHER époux ! cher efpoir de mon cœur,
Le dieu de notre hymen, le dieu de la nature
A la fin nous arrache à cette terre impure...
Quoi ! c'eft là Mégatife !... En croirai-je mes yeux !
Un ignicole, un Guèbre eft foldat en ces lieux !

LE JEUNE ARZEMON.

Il eft trop vrai, ma fœur.

MEGATISE.

Oui, j'en rougis de honte.

ARZAME.

Servira-t-il du moins à cette fuite prompte ?

MEGATISE.

Sans doute, il le voudrait.

ARZAME.

Notre libérateur
Des prêtres acharnés va tromper la fureur.

LE JEUNE ARZEMON.

Je vois... qu'il peut tromper.

ARZAME.

Tout eft prêt pour la fuite :
De fidelles foldats marchent à notre fuite.
Mégatife en eft-il ?

MEGATISE.

Je vous offre mon bras,
C'eſt tout ce que je puis.... Je ne vous quitte pas.

ARZAME *au jeune Arzémon.*

Iradan de mon ſort diſpoſe avec ſon frère.

LE JEUNE ARZEMON.

On le dit.

ARZAME.

Tu pâlis: quel trouble involontaire
Obſcurcit tes regards de larmes inondés ?

LE JEUNE ARZEMON.

Quoi Césène, Iradan !... De grâce, répondez :
Où ſont-ils ? qu'ont-ils fait ?

ARZAME.

Ils ſont près du grand-prêtre.

LE JEUNE ARZEMON.

Près de ton meurtrier !

ARZAME.

Ils vont bientôt paraître.

LE JEUNE ARZEMON.

Ils tardent bien long-temps.

ARZAME.

Tu les verras ici.

LE JEUNE ARZEMON, *ſe jetant dans les bras de Mégatiſe.*

Cher ami, c'en eſt fait, tout eſt donc éclairci !

ARZAME.

Eh quoi, la crainte encor ſur ton front ſe déploie,

Quand l'efpoir le plus doux doit nous combler de joie,
Quand le noble Iradan va tout quitter pour nous;
Lorfque de l'empereur il brave le courroux,
Que pour fauver nos jours il hafarde fa vie,
Qu'il fe trahit lui-même et qu'il fe facrifie?

LE JEUNE ARZEMON.

Il en fait trop peut-être.

ARZAME.

Ah! calme ta douleur;
Mon frère, elle eft injufte.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, pardonne, ma fœur,
Pardonne; écoute au moins: Mégatife eft fidelle;
Notre culte eft le fien; je réponds de fon zèle;
C'eft un frère; à fes yeux nos cœurs peuvent s'ouvrir.
Dans celui d'Iradan n'as-tu pu découvrir
Quels fentimens fecrets ce romain nous conferve?
Il paraiffait troublé, tu t'en fouviens: obferve,
Rappelle en ton efprit jufqu'aux moindres difcours
Qu'il t'aura pu tenir, du péril où tu cours,
Des prêtres ennemis, de Céfar, de toi-même,
Des lois que nous fuivons, d'un malheureux qui t'aime.

ARZAME.

Cher frère, tendre amant, que peux-tu demander!

LE JEUNE ARZEMON.

Ce qu'à notre amitié ton cœur doit accorder.
Ce qu'il ne peut cacher à ma fatale flamme,

Sans verser des poisons dans le fond de mon ame.

ARZAME.

J'en verserai, peut-être, en osant t'obéir.

LE JEUNE ARZEMON.

N'importe, il faut parler, te dis-je, ou me trahir.
Et puisque je t'adore, il y va de ma vie.

ARZAME.

Je ne crains point de toi de vaine jaloufie ;
Tu ne la connais point. Un sentiment si bas
Blesse le nœud d'hymen et ne l'affermit pas.

LE JEUNE ARZEMON.

Crois qu'un autre intérêt, un soin plus cher m'anime.

ARZAME.

Tu le veux, je ne puis désobéir sans crime....
J'avoûrai qu'Iradan, trop prompt à s'abuser,
M'a présenté sa main que j'ai dû refuser.

LE JEUNE ARZEMON.

Il t'aimait ?

ARZAME.

Il l'a dit.

LE JEUNE ARZEMON.

Il t'aimait !

ARZAME.

Sa poursuite
A lui tout confier malgré moi m'a réduite.
Il a su les secrets de ma religion,
Et de tous mes devoirs, et de ma passion.
Par de profonds respects, par un aveu sincère,

J'ai repouſſé l'honneur qu'il prétendait me faire.
A ſes empreſſemens j'ai mis ce frein ſacré :
Ce ſecret à jamais devait être ignoré ;
Tu me l'as arraché ; mais crains d'en faire uſage.

LE JEUNE ARZEMON.

Achève : il a donc ſu ce ſerment qui m'engage,
Qui rejoint par nos lois le frère avec la ſœur ?

ARZAME.

Oui.

LE JEUNE ARZEMON.

Qu'a produit en lui ce nœud ſi ſaint ?

ARZAME.

L'horreur.

LE JEUNE ARZEMON *à Mégatiſe.*

C'eſt aſſez, je vois tout : le barbare ! il ſe venge.

ARZAME.

Malgré notre hymenée à ſes yeux trop étrange,
Malgré cette horreur même, il oſe protéger
Notre ſainte union, bien loin de s'en venger.
Nous quittons pour jamais ces ſanglantes demeures.

LE JEUNE ARZEMON.

Ah, ma ſœur ! . . . c'en eſt fait.

ARZAME.

Tu frémis et tu pleures !

LE JEUNE ARZEMON.

Qui ? moi ! . . . Ciel ! . . . Iradan. . .

ARZAME.

Pourrais-tu ſoupçonner
Que notre bienfaiteur pût nous abandonner ?

LE JEUNE ARZEMON.

Pardonne...en ces momens...dans un lieu si barbare...
Parmi tant d'ennemis... aisément on s'égare...
Du parti que l'on prend le cœur est effrayé.

ARZAME.

Ah ! du mien qui t'adore il faut avoir pitié.
Tu fors !... demeure, attends, ma douleur t'en conjure.

LE JEUNE ARZEMON.

Ami, veille sur elle... ô tendresse ! ô nature !
(avec fureur.)
Que vais-je faire? ah Dieu!...vengeance, entends ma voix !
(il embrasse sa sœur en pleurant.)
Je t'embrasse, ma sœur, pour la dernière fois.
(il sort.)

SCENE III.

ARZAME, MEGATISE.

ARZAME.

ARRETE !... que veut-il ? qu'est-ce donc qu'il prépare ?
De sa tremblante sœur faut-il qu'il se sépare ?
Et dans quel temps, grand Dieu ! Qu'en peux-tu soupçonner?

MEGATISE.

Des malheurs.

ARZAME.

Contre moi le sort veut s'obstiner ;
Et depuis mon berceau les malheurs m'ont suivie.

MEGATISE.

Puiſſe le juſte Ciel veiller ſur votre vie !

ARZAME.

Je tremble, je crains tout quand je ſuis loin de lui.
J'avais quelque courage ; il s'épuiſe aujourd'hui.
N'aurais-tu rien appris de ces juges féroces,
Rien de leurs factions, de leurs complots atroces ?
Aſſez infortuné pour ſervir auprès d'eux,
Tu les vois, tu connais leurs myſtères affreux.

MEGATISE.

Hélas ! en tous les temps leurs complots ſont à craindre:
Céſar les favoriſe ; ils ont ſu le contraindre
A fléchir ſous le joug qu'ils auraient dû porter.
Penſez-vous qu'Iradan puiſſe leur réſiſter ?
Etes-vous ſûre enfin de ſa perſévérance ?
On ſe laſſe ſouvent de ſervir l'innocence ;
Bientôt l'infortuné pèſe à ſon protecteur :
Je l'ai trop éprouvé.

ARZAME.

Si tel eſt mon malheur,
Si le noble Iradan ceſſe de me défendre,
Il faut mourir... grand Dieu, quel bruit ſe fait entendre!
Quels mouvemens ſoudains ! et quels horribles cris !

SCENE IV.

ARZAME, MEGATISE, CESENE, Soldats, le jeune ARZEMON *enchaîné.*

CESENE.

Qu'on le traîne à ma ſuite : enchaînez, mes amis,
Ce fanatique affreux, cet ingrat, ce perfide ;
Préparez mille morts à ce lâche homicide ;
Vengez mon frère.

ARZAME.

O Ciel !

MEGATISE.

Malheureux !

ARZAME *tombe ſur une banquette.*

Je me meurs !

CESENE.

Femme ingrate, eſt-ce toi qui guidais ſes fureurs ?

ARZAME, *ſe relevant.*

Comment ? que dites-vous ? quel crime a-t-on pu faire ?

CESENE.

Le monſtre !... quoi ? plonger une main ſanguinaire
Dans le ſein de ſon maître et de ſon bienfaiteur,
Frapper, aſſaſſiner votre libérateur !
A mes yeux, dans mes bras ! un coup ſi déteſtable,
Un tel excès de rage eſt trop inconcevable.

ARZAME.

Ciel ! Iradan n'eſt plus !

CESENE.

Les dieux, les juftes dieux
N'ont pas livré fa vie au bras du furieux.
Je l'ai vu qui tremblait, j'ai vu fa main cruelle
S'affaiblir en portant l'atteinte criminelle.

ARZAME.

Je refpire un moment.

CESENE *aux foldats.*

Soldats qui me fuivez,
Déployez les tourmens qui lui font réfervés....
Parle avant d'expirer, nomme-moi ton complice.
(*montrant Mégatife.*)
Eft-ce ta fœur ou lui? parle avant ton fupplice...
Tu ne me réponds rien... quoi! lorfqu'en ta faveur
Nous offenfions hélas! nos dieux, notre empereur,
Quand nos foins redoublés, et l'art le plus pénible,
Trompaient pour te fauver ce pontife inflexible,
Quand, tout prêts à partir de ce féjour d'effroi,
Nous expofions nos jours et pour elle et pour toi;
De nos bontés, grand Dieu! voilà donc le falaire!

ARZAME.

Malheureux! qu'as-tu fait? Non, tu n'es pas mon frère.
Quel crime épouvantable en ton cœur s'eft formé?
S'il en eft un plus grand, c'eft de t'avoir aimé.

LE JEUNE ARZEMON *à Césène.*

A la fin je retrouve un refte de lumière...
La nuit s'eft diffipée... un jour affreux m'éclaire...

Avant de me punir, avant de te venger,
Daigne répondre un mot : j'ofe t'interroger...
Ton frère envers nous deux n'était donc pas un traître ?
Il n'allait pas livrer ma fœur à ce grand-prêtre ?

CESENE.

La livrer, malheureux ! il aurait fait couler
Tout le fang des tyrans qui voulaient l'immoler.

LE JEUNE ARZEMON.

Il fuffit : je me jette à tes pieds que j'embraffe.
A ton cher frère, à toi je demande une grâce,
C'eft d'épuifer fur moi les plus affreux tourmens
Que la vengeance ajoute à la mort des méchans :
Je les ai mérités : ton courroux légitime
Ne faurait égaler mes remords et mon crime.

CESENE.

Soldats qui l'entendez, je le laiffe en vos mains :
Soyons juftes, amis, et non pas inhumains.
Sa mort doit me fuffire.

ARZAME.

Eh bien, il la mérite ;
Mais joignez-y fa fœur ; elle eft déjà profcrite.
La vie en tous les temps ne me fut qu'un fardeau,
Qu'il me faut rejeter dans la nuit du tombeau.
Je fuis fa fœur, fa femme, et cette mort m'eft due.

MEGATISE.

Permettez qu'un moment ma voix foit entendue.
C'eft moi qui dois mourir, c'eft moi qui l'ai porté,
Par un avis trompeur, à tant de cruauté...

Seigneur, je vous ai vu, dans ce féjour du crime,
Aux tyrans affemblés promettre la victime;
Je l'ai vu, je l'ai dit. Aurais-je dû penfer
Que vous la promettiez pour les mieux abufer?
Je fuis guèbre et groffier, j'ai trop cru l'apparence;
Je l'ai trop bien inftruit: il en a pris vengeance.
La faute en eft à vous, vous qui la protégez.
Votre frère eft vivant, pefez tout, et jugez.

CESENE.

Va, dans ce jour de fang, je juge que nous fommes
Les plus infortunés de la race des hommes...
Va, fille trop fatale à ma trifte maifon,
Objet de tant d'horreur, de tant de trahifon;
Je ne me repens point de t'avoir protégée.
Le traître expirera; mais mon ame affligée
N'en eft pas moins fenfible à ton cruel deftin.
Mes pleurs coulent fur toi, mais ils coulent en vain.
Tu mourras: aux tyrans rien ne peut te fouftraire;
Mais je te pleure encore en puniffant ton frère.

(*aux foldats.*)

Revolons près du mien, fecondons les fecours
Qui raniment encor fes déplorables jours.

SCENE V.

ARZAME *feule.*

Dans fa jufte colère, il me plaint, il me pleure !
Tu vas mourir, mon frère ; il eft temps que je meure,
Ou par l'arrêt fanglant de mes perfécuteurs,
Ou par mes propres mains, ou par tant de douleurs...
O mort ! ô deftinée ! ô Dieu de la lumière !
Créateur increé de la nature entière,
Etre immenfe et parfait, feul être de bonté,
As-tu fait les humains pour la calamité !
Quel pouvoir exécrable infecta ton ouvrage !
La nature eft ta fille, et l'homme eft ton image.
Arimane a-t-il pu défigurer fes traits,
Et créer le malheur, ainfi que les forfaits !
Eft-il ton ennemi ? Que fa puiffance affreufe
Arrache donc la vie à cette malheureufe.
J'efpère encore en toi, j'efpère que la mort
Ne pourra, malgré lui, détruire tout mon fort.
Oui, je naquis pour toi, puifque tu m'as fait naître ;
Mon cœur me l'a trop dit ; je n'ai point d'autre maître.
Cet être malfefant qui corrompit ta loi
Ne m'empêchera pas d'afpirer jufqu'à toi.
Par lui perfécutée, avec toi réunie,
J'oublirai dans ton fein les horreurs de ma vie.
Il en eft une heureufe, et je veux y courir :
C'eft pour vivre avec toi que tu me fais mourir.

Fin du troifième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE VIEIL ARZEMON, MEGATISE.

LE VIEIL ARZEMON.

Tu gardes cette porte et tu retiens mes pas !
Tu me fais cet affront ; toi, Mégatiſe !

MEGATISE.

Hélas !
Triſte et cher Arzemon, vieillard que je révère,
Trop malheureux ami, trop déplorable père,
Qu'exiges-tu de moi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Ce que doit l'amitié.
Pour ſervir les Romains es-tu donc ſans pitié ?

MEGATISE.

Au nom de la pitié, fuis ce lieu d'injuſtices,
Crains ce ſéjour de ſang, de crimes, de ſupplices,
Retourne en tes foyers, loin des yeux des tyrans ;
La mort nous environne.

LE VIEIL ARZEMON.

Où ſont mes chers enfans ?

MEGATISE.

Je te l'ai déjà dit, leur péril eſt extrême :
Tu ne peux les ſervir, tu te perdrais toi-même.

LE VIEIL ARZEMON.

N'importe, je prétends faire un dernier effort;
Je veux, je dois parler au commandant du fort.
N'eft-ce pas Iradan que, pendant fon voyage,
L'empereur a nommé pour garder ce paffage ?

MEGATISE.

C'eft lui-même, il eft vrai; mais crains de t'arrêter.
Hélas! il eft bien loin de pouvoir t'écouter.

LE VIEIL ARZEMON.

Il me refuferait une fimple audience ?

MEGATISE, *en pleurant.*

Oui.

LE VIEIL ARZEMON.

Sais-tu que Céfar m'admet en fa préfence,
Qu'il daigne me parler ?

MEGATISE.

A toi ?

LE VIEIL ARZEMON.

Les plus grands rois
Vers les derniers humains s'abaiffent quelquefois.
Ils redoutent des grands le féduifant langage,
Leur baffeffe orgueilleufe et leur trompeur hommage;
Mais oubliant pour nous leur fombre majefté,
Ils aiment à fourire à la fimplicité.
Il reçoit de ma main les fruits de ma culture,
Doux préfens dont mon art embellit la nature.
Ce gouverneur fuperbe a-t-il la dureté
De rejeter l'hommage à fes mains préfenté ?

MEGATISE.

Quoi! tu ne fais donc pas ce fatal homicide,
Ce meurtre affreux ?

LE VIEIL ARZEMON.

Je fais qu'ici tout m'intimide,
Que l'inhumanité, la perfécution
Menacent mes enfans et ma religion.
C'eft ce que tu m'as dit, et c'eft ce qui m'oblige
A voir cet Iradan.... fon intérêt l'exige.

MEGATISE.

Va, fuis, n'augmente point par tes foins obftinés
La foule des mourans et des infortunés.

LE VIEIL ARZEMON.

Quel difcours effroyable! explique-toi.

MEGATISE.

Mon maître,
Mon chef, mon protecteur, eft expirant, peut-être.

LE VIEIL ARZEMON.

Lui!

MEGATISE.

Tremble de le voir.

LE VIEIL ARZEMON.

Pourquoi m'en détourner?

MEGATISE.

Ton fils, ton propre fils vient de l'affaffiner.

LE VIEIL ARZEMON.

O foleil! ô mon Dieu! foutenez ma vieilleffe!
Qui? lui! ce malheureux, porter fa main traitreffe

Sur qui ? . . . pour un tel crime ai-je pu l'élever !

MEGATISE.

Vois quel temps tu prenais : rien ne peut le ſauver.

LE VIEIL ARZEMON.

O comble de l'horreur ! hélas ! dans ſon enfance
J'avais cru de ſes ſens calmer la violence ;
Il était bon, ſenſible, ardent, mais généreux.
Quel démon l'a changé ? quel crime !.. ah malheureux !

MEGATISE.

C'eſt moi qui l'ai perdu ; j'en porterai la peine :
Mais que ta mort au moins ne ſuive point la mienne.
Ecarte-toi, te dis-je.

LE VIEIL ARZEMON.

Et qu'ai-je à perdre, hélas !
Quelques jours malheureux et voiſins du trépas,
Ce ſoleil dont mes yeux, appeſantis par l'âge,
Aperçoivent à peine une infidelle image,
Ces vains reſtes d'un ſang déjà froid et glacé.
J'ai vécu, mon ami ; pour moi, tout eſt paſſé :
Mais avant de mourir je dois parler.

MEGATISE.

Demeure,
Reſpecte d'Iradan la triſte et dernière heure.

LE VIEIL ARZEMON.

Infortunés enfans, et que j'ai trop aimés,
J'allais unir vos cœurs l'un pour l'autre formés.
Ne puis-je voir Arzame ?

MEGATISE.

MEGATISE.

Hélas ! Arzame implore
La mort dont nos tyrans la menacent encore.

LE VIEIL ARZEMON.

Que je voie Iradan.

MEGATISE.

Que ton zèle empressé
Respecte plus le sang que ton fils à versé.
Attends, qu'on sache au moins si, malgré sa blessure,
Il reste assez de force encore à la nature
Pour qu'il lui soit permis d'entendre un étranger.

LE VIEIL ARZEMON.

Dans quel gouffre de maux le ciel veut nous plonger !

MEGATISE.

J'entends chez Iradan des clameurs qui m'alarment.

LE VIEIL ARZEMON.

Tout doit nous alarmer.

MEGATISE.

Que mes pleurs te désarment.
Mon père, éloigne-toi. Peut-être il est mourant,
Et son frère est témoin de son dernier moment.
Cache-toi ; je viendrai te parler et t'instruire.

LE VIEIL ARZEMON.

Garde-toi d'y manquer... Dieu qui m'as su conduire,
Dieu qui vois en pitié les erreurs des mortels,
Daigne abaisser sur nous tes regards paternels !

SCENE II.

IRADAN, *le bras en écharpe, appuyé sur* CESENE, MÉGATISE.

CESENE.

Mégatise, aide-nous, donne un siége à mon frère,
A peine il se soutient, mais il vit ; et j'espère
Que, malgré sa blessure et son sang répandu,
Par les bontés du ciel il nous sera rendu.

IRADAN *à Mégatise.*

Donne, ne pleure point.

CESENE *à Mégatise.*

Veille sur cette porte,
Et prends garde surtout qu'aucun n'entre et ne sorte.
(*à Iradan.*) (*Mégatise sort.*)
Prends un peu de repos nécessaire à tes sens,
Laisse-nous ranimer tes esprits languissans.
Trop de soin te tourmente avec tant de faiblesse.

IRADAN.

Ah! Césène, au prétoire on veut que je paraisse!
Ce coup que je reçois m'a bien plus offensé
Que le fer d'un ingrat dont tu me vois blessé.
Notre ennemi l'emporte, et déjà le prétoire,
Nous ôtant tous nos droits, lui donne la victoire.
Le puissant est toujours des grands favorisé ;
Ils se maintiennent tous ; le faible est écrasé.

Ils sont maîtres des lois dont ils sont interprètes ;
On n'écoute plus qu'eux ; nos bouches sont muettes.
On leur donne le droit de juges souverains ;
L'autorité réside en leurs cruelles mains.
Je perds le plus beau droit, celui de faire grâce.

CESENE.

Eh, pourrais-tu la faire à la farouche audace
Du fanatique obscur qui t'ose assassiner ?

IRADAN.

Ah ! qu'il vive.

CESENE.

A l'ingrat je ne puis pardonner.
Tu vois de notre état la gêne et les entraves ;
Sous le nom de guerriers, nous devenons esclaves.
Il n'est plus temps de fuir ce séjour malheureux,
Véritable prison qui nous retient tous deux.
César est arrivé : la tête de l'armée
Garde de tous côtés les chemins d'Apamée.
Il ne m'est plus permis de déployer l'horreur
Que ces prêtres sanglans excitent dans mon cœur ;
Et loin de te venger de leur troupe parjure,
De nager dans leur sang, d'y laver ta blessure,
Avec eux malgré moi je dois me réunir.
C'est ton lâche assassin que nous devons punir ;
Et puisqu'il faut le dire, indigné de son crime,
Aux sacrificateurs j'ai promis la victime :
Ta sureté le veut. Si l'ingrat ne mourait,
Il est guèbre, il suffit, César te punirait.

IRADAN.

Je ne fais : mais fa mort, en augmentant mes peines,
Semble glacer le fang qui refte dans mes veines.

SCENE III.

IRADAN, CESENE, ARZAME.

ARZAME, *fe jetant aux genoux de Césène.*

Dans ma honte, Seigneur, et dans mon défefpoir,
J'ai dû vous épargner la douleur de me voir.
Je le fens ; ma préfence, à vos yeux téméraire,
Ne rappelle que trop le forfait de mon frère :
L'audace de fa fœur eft un crime de plus.

CESENE, *la relevant.*

Ah ! que veux-tu de nous par tes pleurs fuperflus ?

ARZAME.

Seigneur, on va traîner mon cher frère au fupplice :
Vous l'avez ordonné ; vous lui rendez juftice ;
Et vous me demandez ce que je veux ! . . . La mort,
La mort, vous le favez.

CESENE.

Va, fon funefte fort
Nous fait frémir affez dans ces momens terribles.
N'ulcère point nos cœurs, ils font affez fenfibles.
Eh bien, je veillerai fur tes jours innocens ;
C'eft tout ce que je puis ; compte fur mes fermens.

ARZAME.

Je vous les rends, Seigneur ; je ne veux point de grâce :
Il n'en veut point lui-même ; il faut qu'on satisfasse
Au sang qu'a répandu sa détestable erreur ;
Il faut que devant vous il meure avec sa sœur.
Vous me l'aviez promis ; votre pitié m'outrage.
Si vous en aviez l'ombre, et si votre courage,
Si votre bras vengeur sur sa tête étendu
Tremblait de me d nner le trépas qui m'est dû,
Ma main sera plus prompte, et mon esprit plus ferme.
Pourquoi de tant de maux prolongez-vous le terme ?
Deux guèbres, après tout, vil rebut des humains,
Sont-ils de quelque prix aux yeux de deux romains ?

CESENE.

Oui, jeune infortunée, oui, je ne puis t'entendre,
Sans qu'un dieu dans mon cœur, ardent à te défendre,
Ne soulève mes sens et crie en ta faveur.

IRADAN.

Tous deux m'ont pénétré de tendresse et d'horreur.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, CESENE, MEGATISE.

CESENE.

VIENT-ON nous demander le sang de ce coupable ?

MEGATISE.

Rien encor n'a paru.

CESENE.

Son ſupplice équitable
Pourrait de nos tyrans déſarmer la fureur.

ARZAME.

Ils feraient plus tyrans s'ils épargnaient ſa ſœur.

MEGATISE.

Cependant un vieillard dans ſa douleur profonde,
Malgré l'ordre donné d'écarter tout le monde,
Et malgré mes refus, veut embraſſer vos pieds.
A ſes cris, à ſes yeux dans les larmes noyés,
Daignez-vous accorder la grâce qu'il demande ?

IRADAN.

Une grâce ! qui ? moi !

CESENE.

Que veut-il ? qu'il attende ;
Qu'il reſpecte l'horreur de ces affreux momens :
Il faut que je vous venge : allons, il en eſt temps.

ARZAME.

Ciel ! déjà !

CESENE.

Rejetez ſa prière indiſcrète.

IRADAN.

Mon frère, la faibleſſe où mon état me jette,
Me permettra peut-être encor de lui parler.
Le malheur dont le ciel a voulu m'accabler
Ne peut être, ſans doute, ignoré de perſonne ;
Et puiſque ce vieillard aux larmes s'abandonne,
Puiſque mon ſort le touche, il vient pour me ſervir.

MEGATISE.

Il me l'a dit du moins.

IRADAN.

Qu'on le faffe venir.

SCENE V.

Les Perfonnages précédens, (*Mégatife s'avance vers le vieil* ARZEMON *qu'on voit à la porte.*)

MEGATISE *à Arzemon.*

LA bonté d'Iradan fe rend à ta prière.
Avance.... Le voici.

ARZAME.

Jufte Ciel ! ... Ah, mon père !
A mes derniers momens, quel dieu vient vous offrir !
Voulez-vous qu'à vos yeux...

LE VIEIL ARZEMON.

Je veux vous fecourir.

IRADAN.

Vieillard, que je te plains ! que ton fils eft coupable !
Mais je ne le vois point d'un œil inexorable.
J'aimai tes deux enfans, et dans ce jour d'horreurs,
Va, je n'impute rien qu'à nos perfécuteurs.

LE VIEIL ARZEMON.

Oui, Tribun, je l'avoue, ils font feuls condamnables;
Ceux qui forcent au crime en font les feuls coupables.
Mais faites approcher le malheureux enfant
Qui fut envers nous tous criminel un moment :

Devant lui, devant elle il faut que je m'explique.

IRADAN.

Qu'on l'amène fur l'heure.

ARZAME.

O pouvoir tyrannique,
Pouvoir de la nature, augmenté par l'amour,
Quels momens! quels témoins! et quel horrible jour!

SCENE VI.

Les perfonnages précédens, le jeune ARZEMON *enchaîné.*

LE JEUNE ARZEMON.

HELAS! après mon crime il me faut donc paraître
Aux yeux d'un homme jufte à qui je dois mon être,
Dont j'ai déshonoré la vieilleffe et le fang;
Aux yeux d'un bienfaiteur dont j'ai percé le flanc;
Aux regards indignés de fon vertueux frère;
Devant vous, ô ma fœur! dont la jufte colère,
Les charmes, la terreur, et les fens agités
Commencent les tourmens que j'ai tant mérités!

LE VIEIL ARZEMON, *les regardant tous.*

J'apporte à ces douleurs, dont l'excès vous dévore,
Des confolations, s'il peut en être encore.

ARZAME.

Il n'en fera jamais apres ce coup affreux.

CESENE.

Qui?... toi nous confoler! toi, père malheureux?

LE

LE VIEIL ARZEMON.

Ce nom coûta souvent des larmes bien cruelles,
Et vous allez peut-être en verser de nouvelles :
Mais vous les chérirez.

IRADAN.

Quels discours étonnans !

CESENE.

Adoucit-on les maux par de nouveaux tourmens ?

LE VIEIL ARZEMON.

Que n'ai-je appris plutôt dans mes sombres retraites
Le lieu, le nouveau poste et le rang où vous êtes !
La guerre loin de moi porta toujours vos pas ;
Enfin je vous retrouve.

CESENE.

En quel état, hélas !

LE VIEIL ARZEMON.

Vous allez donc livrer aux mains qui les attendent
Ces deux infortunés ?

ARZAME.

Ah ! les lois le commandent.
Oui, nous devons mourir.

LE VIEIL ARZEMON.

Seigneurs, écoutez-moi....
Il vous souvient des jours de carnage et d'effroi,
Où de votre empereur l'impitoyable armée
Fit périr les Persans dans Emesse enflammée.

IRADAN.

S'il m'en souvient, grands Dieux !

CESENE.

Oui : nos fatales mains
N'accomplirent que trop ces ordres inhumains.

IRADAN.

Emeſſe fut détruite, et j'en frémis encore.
Servais-tu parmi nous ?

LE VIEIL ARZEMON.

Non, Seigneur, et j'abhorre
Ce mercenaire uſage et ces hommes cruels
Gagés pour ſe baigner dans le ſang des mortels.
Dans d'utiles travaux coulant ma vie obſcure,
Je n'ai point par le meurtre offenſé la nature.
Je naquis vers Emeſſe, et depuis ſoixante ans
Mes innocentes mains ont cultivé mes champs.
Je ſais qu'en cette ville un hymen bien funeſte
Vous engagea tous deux.

CESENE.

O ſort que je déteſte !
De nos malheurs ſecrets qui t'a ſi bien inſtruit ?

LE VIEIL ARZEMON.

Je les ſais mieux que vous ; ils m'ont ici conduit.
Vous aviez deux enfans dans Emeſſe embraſée ;
La mère de l'un d'eux y périt écraſée ;
Et l'autre fut tromper par un heureux effort
Le glaive des Romains, et la flamme et la mort.

CESENE.

Et qui des deux vivait ?

IRADAN.

Et qui des deux refpire ?

LE VIEIL ARZEMON.

Hélas ! vous faurez tout : je dois d'abord vous dire
Qu'arrachant ces enfans au glaive meurtrier,
Cette mère échappa par un obfcur fentier ;
Qu'ayant des deux Etats parcouru la frontière
Le fort la conduifit fous mon humble chaumière.
A ce tendre dépôt, du fort abandonné,
Je divifai le pain que le ciel m'a donné.
Ma loi me le commande ; et mon fenfible zèle,
Seigneurs, pour être humain n'avait pas befoin d'elle.

CESENE.

Eh quoi ! privé de bien tu nourris l'étranger !
Et Céfar nous opprime, ou nous laiffe égorger !

IRADAN, *fe foulevant un peu*

Que devint cette femme ? . . . ô Dieu de la juftice !
Ainfi que ce vieillard, lui devins-tu propice ?

LE VIEIL ARZEMON.

Dans ma retraite obfcure elle a langui deux ans :
Le chagrin defféchait la fleur de fon printemps.

IRADAN.

Hélas !

LE VIEIL ARZEMON.

Elle mourut ; je fermai fa paupière ;
Elle me fit jurer à fon heure dernière
D'élever fes enfans dans fa religion :
J'obéis. Mon devoir et ma compaffion

Sous les yeux de dieu seul ont conduit leur enfance.
Ces tendres orphelins, pleins de reconnaissance,
M'aimaient comme leur père, et je l'étais pour eux.

CESENE.

O destins !

IRADAN.

O momens trop chers, trop douloureux !

CESENE.

Une faible espérance est-elle encor permise ?

ARZAME.

Je crains d'écouter trop l'espoir qui m'a surprise.

LE JEUNE ARZEMON.

Et moi je crains, ma sœur, à ces récits confus,
D'être plus criminel encor que je ne fus.

IRADAN.

Que me préparez-vous ? O Cieux ! que dois-je croire ?

CESENE.

Ah ! si la vérité t'a dicté cette histoire,
Pourrais-tu nous donner après de tels récits
Quelque éclaircissement sur ma fille et son fils ?
N'as-tu point conservé quelque heureux témoignage,
Quelque indice du moins ?

LE VIEIL ARZEMON *à Iradan.*

Reconnaissez ce gage
D'un malheur sans exemple et de la vérité.
C'est pour vous qu'en ces lieux je l'avais apporté.
(il donne une lettre.)
Vous en croirez les traits qu'une mère expirante
A tracés devant moi d'une main défaillante.

IRADAN.

Du sang que j'ai perdu mes yeux sont affaiblis,
Et ma main tremble trop : tiens, mon frère, prends, lis.

CESENE.

Oui, c'est ta tendre épouse ; ô sacré caractère !
(il montre la lettre à Iradan.)
Embrasse ton cher fils, Arzame est à ton frère.

IRADAN *prend la main d'Arzame, et regarde avec larmes le jeune Arzémon qui se couvre le visage.*

Voilà mon fils, ta fille, et tout est découvert.

ARZAME *à Césène qui l'embrasse.*

Quoi ! je naquis de vous !

IRADAN.

Quoi ! le ciel qui me perd
Ne me rendrait mon sang à cette heure fatale
Que pour l'abandonner à la rage infernale
De mortels ennemis que rien ne peut calmer !

LE JEUNE ARZEMON, *se jetant aux genoux d'Iradan.*

Du nom de père, hélas ! osé-je vous nommer ?
Puis-je toucher vos mains de cette main perfide ?
J'étais un meurtrier, je suis un parricide.

IRADAN, *se relevant et l'embrassant.*

Non, tu n'es que mon fils.

(il retombe.)

CESENE.

Que j'étais aveuglé !
Sans ce vieillard, mon frère, il était immolé ;

Les bourreaux l'attendaient... quel bruit fe fait entendre ?
Nos tyrans à nos yeux oferaient-ils fe rendre ?

MEGATISE *rentrant.*

Un ordre du prétoire au pontife eft venu.

CESENE.

Eft-ce un arrêt de mort ?

MEGATISE.

Il ne m'eft pas connu.
Mais les prêtres voulaient de nouvelles victimes.

IRADAN.

Les cruels !

CESENE.

Nous tombons d'abymes en abymes.

MEGATISE.

Je fais qu'ils ont profcrit ce généreux vieillard,
Et le frère et la fœur.

CESENE

O juftice ! ô Céfar !
Vous pouvez le fouffrir ! le trône s'humilie
Jufqu'à laiffer régner ce miniftère impie !

LE JEUNE ARZEMON.

Les monftres ont conduit ce bras qui s'eft trompé.
J'en étais incapable ; eux feuls vous ont frappé.
J'expîrai dans leur fang mon crime involontaire...
Déchirons ces ferpens dans leur fanglant repaire,
Et vengeons les humains trop long-temps abufés
Par ce pouvoir affreux dont ils font écrafés.

Que l'empereur après ordonne mon fupplice ;
Il n'en jouira pas, et j'aurai fait juftice ;
Il me retrouvera, mais mort, enfeveli
Sous leur temple fumant par mes mains démoli.

IRADAN.

Calme ton défefpoir, contiens ta violence ;
Elle a coûté trop cher. Un refte d'efpérance,
Mon frère, mes enfans, doit encor nous flatter.
Le deftin paraît las de nous perfécuter ;
Il m'a rendu mon fils, et tu revois ta fille ;
Il n'a pas réuni cette trifte famille
Pour la frapper enfemble, et pour mieux l'immoler.

ARZAME.

Qui le fait !

IRADAN.

A Céfar que ne puis-je parler !
Je ne puis rien, je fens que ma force s'affaiffe.
Tant de foins, tant de maux, de crainte, de tendreffe,
Accablent à la fois mon corps et mes efprits.
(*à fon fils.*)
Soutiens-moi.

LE JEUNE ARZEMON.

L'oferai-je ?

IRADAN.

Oui, mon fils... mon cher fils !

ARZAME *à Céfène.*

Eh quoi, de ces brigands l'exécrable cohorte
De ce château, mon père, affiége encor la porte ?

CESENE.

Va, j'en jure les dieux ennemis des tyrans ;
Ces meurtriers facrés n'y feront pas long-temps.
S'il eft des dieux cruels, il eft des dieux propices,
Qui pourront nous tirer du fond des précipices.
Ces dieux font la conftance et l'intrépidité,
Le mépris des tyrans et de l'adverfité.

(*au jeune Arzemon.*)

Viens ; et pour expier le meurtre de ton père ;
Venge-toi, venge-nous, ou meurs avec fon frère.

Fin du quatrième acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

IRADAN, le jeune ARZEMON, ARZAME.

IRADAN.

Non, ne m'en parlez plus ; je bénis ma bleſſure.
Trop de biens ont ſuivi cette affreuſe aventure ;
Vos pères trop heureux retrouvent leurs enfans,
Le ciel vous a rendus à nos embraſſemens.
Vos amours offenſaient et Rome et la nature :
Rome les juſtifie, et le ciel les épure.
Cet autel que mon frère avait dreſſé pour moi,
Sanctifié par vous, recevra votre foi.
Ce vieillard généreux, qui nourrit votre enfance,
Y verra conſacrer votre ſainte alliance.
Les prêtres des enfers et leur zèle inhumain,
Reſpecteront le ſang d'un citoyen romain.

ARZAME.

Hélas ! l'eſpérez-vous ?

IRADAN.

Quelles mains ſacriléges
Oſeraient de ce nom braver les priviléges ?
Céſène eſt au prétoire ; il ſaura le fléchir.
Des formes de nos lois on peut vous affranchir.

Quels cœurs à la pitié feront inacceffibles ?
Les prêtres de ces lieux font les feuls infenfibles.
Le temps fera le refte, et fi vous perfiftez
Dans un culte ennemi de nos folennités,
En dérobant ce culte aux regards du vulgaire,
Vous forcerez du moins vos tyrans à fe taire.
Dieu qui me les rendez, favorifez leurs feux !
Dieu de tous les humains, daignez veiller fur eux !

ARZAME.

Ainfi ce jour horrible eft un jour d'allégreffe !
Je ne verfe à vos pieds que des pleurs de tendreffe.

LE JEUNE ARZEMON, *baifant la main d'Iradan.*

Je ne puis vous parler, je demeure éperdu,
Mon père !

IRADAN, *l'embraffant.*

Mon cher fils !

LE JEUNE ARZEMON.

Le trépas m'était dû,
Vous me donnez Arzame !

ARZAME.

Et pour comble de joie,
C'eft Césène mon père.... oui le ciel nous l'envoie.

SCENE II.

Les perſonnages précédens, CESENE.

IRADAN.

QUELLE nouvelle heureuſe apportez-vous enfin ?

CESENE.

J'apporte le malheur, et tel eſt mon deſtin.
Ma fille, on nous opprime ; une indigne cabale
Aux portes du palais frappe ſans intervalle.
Le prétoire eſt ſéduit.

LE JEUNE ARZEMON.

Que je ſuis alarmé !

IRADAN.

Quoi ! tout eſt contre nous !

CESENE.

On a déjà nommé
Un nouveau commandant pour remplir votre place.

IRADAN.

C'en eſt fait, je vois trop notre entière diſgrâce.

CESENE.

Ah ! le malheur n'eſt pas de perdre ſon emploi,
De ceſſer de ſervir, de vivre enfin pour ſoi...

IRADAN.

Qu'on eſt faible, mon frère ! et que le cœur ſe trompe !
Je déteſtais ma place et ſon indigne pompe,
Ses fonctions, ſes droits ; je voulais tout quitter ;
On m'en prive, et l'affront ne ſe peut ſupporter.

CESENE.

Ce n'eſt point un affront ; ces pertes ſont communes :
Préparons-nous, mon frère, à d'autres infortunes.
Notre hymen malheureux, formé chez les Perſans,
Eſt déclaré coupable : on ôte à nos enfans
Les droits de la nature et ceux de la patrie.

LE JEUNE ARZEMON.

Je les ai tous perdus, quand cette main impie
Par la rage égarée, et furtout par l'amour,
A déchiré les flancs à qui je dois le jour.
Mais il me reſte au moins le droit de la vengeance :
On ne peut me l'ôter.

ARZAME.

Celui de la naiſſance
Eſt plus ſacré pour moi que les droits des Romains.
Des parens généreux ſont mes ſeuls ſouverains.

CESENE, *l'embraſſant.*

Ah ! ma fille, mes pleurs arroſent ton viſage.
Fille digne de moi, conſerve ton courage.

ARZAME.

Nous en avons beſoin.

CESENE.

Nos lâches oppreſſeurs
Dédaignent ma colère, inſultent à nos pleurs,
Demandent notre ſang.

ARZAME.

J'en ſuis la cauſe unique :
J'étais le ſeul objet qu'un ſacerdoce inique

Voulait ſur leurs autels immoler aujourd'hui,
Pour n'avoir pu connaître un même dieu que lui.
L'empereur ſerait-il aſſez peu magnanime
Pour n'être pas content d'une ſeule victime ?
Du ſang de ſes ſujets veut-il donc s'abreuver ?
Le dieu qui ſur ce trône a voulu l'élever
Ne l'a-t-il fait ſi grand que pour ne rien connaître,
Pour juger au haſard en deſpotique maître ?
Pour laiſſer opprimer ces généreux guerriers,
Nos meilleurs citoyens, ſes meilleurs officiers ?
Sur quoi ? ſur un arrêt des miniſtres d'un temple :
Eux qui de la pitié devaient donner l'exemple,
Eux qui n'ont jamais dû pénétrer chez les rois
Que pour y tempérer la dureté des lois ;
Eux qui, loin de frapper l'innocent miſérable,
Devaient intercéder, prier pour le coupable.
Que fait votre Céſar inviſible aux humains ?
De quoi lui ſert un ſceptre oiſif entre ſes mains ?
Eſt-il, comme vos dieux, indifférent, tranquille,
Des maux du monde entier ſpectateur inutile ?

CESENE.

L'empereur juſqu'ici ne s'eſt point expliqué.
On dit qu'à d'autres ſoins en ſecret appliqué
Il laiſſe agir la loi.

IRADAN.

Loi vaine et chimérique,
Loi favorable aux grands, et pour nous tyrannique !

CESENE.

Je n'ai qu'une reſſource, et je vais la tenter.
A Céſar malgré lui je cours me préſenter;
Je lui crîrai juſtice; et ſi les pleurs d'un père
Ne peuvent adoucir ce deſpote ſévère,
S'il détourne de moi des yeux indifférens,
S'il garde un froid ſilence ordinaire aux tyrans,
Je me perce à ſa vue: il frémira peut-être;
Il verra les effets du cœur d'un mauvais maître;
Et par mes derniers mots qui pourront l'étonner,
Je lui dirai, barbare, apprends à gouverner.

IRADAN.

Vous n'irez point ſans moi.

CESENE.

Quelle erreur vous entraîne?
Votre corps affaibli ſe ſoutient avec peine;
Votre ſang coule encor... demeurez et vivez,
Vivez, vengez ma mort un jour ſi vous pouvez.
Viens, Arzémon.

LE JEUNE ARZEMON.

J'y vole.

ARZAME.

Arrêtez!... ô mon père!..
Cher frère! cher époux!... ô Ciel, que vont-ils faire!

SCENE III.

IRADAN, ARZAME.

ARZAME.

PEUT-ETRE que Céfar fe laiffera toucher.

IRADAN.

Hélas! fouffrira-t-on qu'il ofe l'approcher!
Je refpecte Céfar ; mais fouvent on l'abufe.
Je vois que de révolte un ennemi m'accufe.
J'ai pour moi la nature ainfi que l'équité ;
Tant de droits ne font rien contre l'autorité.
Elle eft fans yeux, fans cœur. Le guerrier le plus brave,
Quand Céfar a parlé n'eft plus qu'un vil efclave :
C'eft le prix du fervice et l'ufage des cours.

ARZAME.

Bienfaiteur adoré, que je crains pour vos jours,
Pour mon fatal époux, pour mon malheureux père,
Pour ce vieillard chéri, fi grand dans fa misère!
Il n'a fait que du bien ; fes refpectables mœurs
Paffent pour des forfaits chez nos perfécuteurs.
La vertu devient crime aux yeux qui nous haïffent ;
C'eft une impiété que dans nous ils puniffent :
On me l'a toujours dit. Le nouveau gouverneur
Sans doute eft envoyé pour fervir leur fureur :
On va vous arrêter.

IRADAN.

Oui, je m'y dois attendre.
Oui, mon meilleur ami, commandé pour nous prendre,
Nous chargerait de fers au nom de l'empereur,
Nous conduirait lui-même, et s'en ferait honneur;
Telle eſt des courtiſans la baſſeſſe cruelle.
Notre indigne pontife, à ſa haine fidelle,
N'attend que le moment de ſe raſſaſier
Du ſang des malheureux qu'on va ſacrifier.
Dans l'état où je ſuis, ſon triomphe eſt facile.
Nous voici tous les deux ſans force et ſans aſile,
Nous débattant en vain, par un pénible effort,
Sous le fer des tyrans, dans les bras de la mort.

SCENE IV.

IRADAN, ARZAME, le vieil ARZEMON.

IRADAN.

Venerable vieillard, que viens-tu nous apprendre ?

LE VIEIL ARZEMON.

C'eſt un événement qui pourra vous ſurprendre,
Et peut-être un moment ſoulager vos douleurs
Pour nous replonger tous en de plus grands malheurs.
Votre fils, votre frère...

IRADAN.

Explique-toi.

ARZAME.

Je tremble.

LE

LE VIEIL ARZEMON.

De ce château fatal ils s'avançaient ensemble ;
Du quartier de César ils suivaient les chemins.
Du grand-prêtre accouru les suivans inhumains
Ordonnent qu'on s'arrête, et demandent leur proie.
A mes yeux consternés le pontife déploie
Un arrêt que sa brigue au prétoire a surpris.
On l'a dû respecter ; mais, Seigneur, votre fils,
Dans son emportement, pardonnable à son âge,
Contre eux, le fer en main, se présente et s'engage ;
Votre frère le suit d'un pas impétueux ;
Mégatise à grands cris s'élance au milieu d'eux ;
Des soldats s'attroupaient à la voix du grand-prêtre ;
Frappez, s'écriait-il, secondez votre maître.
De toutes parts on s'arme, et le fer brille aux yeux :
Je voyais deux partis ardens, audacieux,
Se mêler, se frapper, combattre avec furie.
Je ne sais quelle main (qu'on va nommer impie)
Au milieu du tumulte, au milieu des soldats,
Sur l'orgueilleux pontife a porté le trépas.
Sous vingt coups redoublés j'ai vu tomber ce traître,
Indigne de sa place et du saint nom de prêtre.
Je l'ai vu se rouler sur la terre étendu :
Il blasphémait ses dieux qui l'ont mal défendu ;
Et sa mort effroyable est digne de sa vie.

IRADAN.

Il a reçu le prix de tant de barbarie.

ARZAME.

Ah ! ſon ſang odieux répandu juſtement
Sera vengé bientôt et payé chèrement.

LE VIEIL ARZEMON.

Je le crois. On diſait qu'en ce déſordre extrême,
Céſar doit au château ſe tranſporter lui-même.

ARZAME.

Qu'eſt devenu mon père ?

IRADAN.

Ah ! je vois qu'aujourd'hui
Il n'eſt plus de pardon ni pour nous ni pour lui.
(*le vieil Arzémon ſort.*)

SCENE V.

IRADAN, CESENE, ARZAME, le jeune ARZEMON.

CESENE.

SANS doute il n'en eſt point ; mais la terre eſt vengée.
Par votre digne fils ma gloire eſt partagée ;
C'eſt aſſez.

LE JEUNE ARZEMON.

Oui, nos mains ont puni ſes fureurs :
Puiſſent périr ainſi tous les perſécuteurs !
Le ciel, nous diſaient-ils, leur remit ſon tonnerre ;
Que le Ciel les en frappe et délivre la terre,
Que leur ſang ſatisfaſſe au ſang de l'innocent.
Mon père, entre vos bras je mourrai trop content.

IRADAN.

La mort est fur nous tous, mon fils ; à fes approches
Je ne te ferai point d'inutiles reproches.
Ce nouveau coup nous perd, et ce monftre expiré,
Tout barbare qu'il fut, était pour nous facré.
Céfar va nous punir. Un vieillard magnanime,
Un frère, deux enfans, tout eft ici victime,
Tout attend fon arrêt. Flétri, dépoffédé,
Prifonnier dans ce fort où j'avais commandé,
Je finis dans l'opprobre une vie abhorrée,
Au devoir, à l'honneur, vainement confacrée.

CESENE.

Eh quoi ! je ne vois plus ce fidelle Arzémon ;
Serait-il renfermé dans une autre prifon ?
A-t-on déjà puni fon refpectable zèle,
Et les bienfaits furtout de fa main paternelle ?
Au fupplice, ma fille, il ne peut échapper.
Céfar de toutes parts nous fait envelopper.

ARZAME.

J'entends déjà fonner les trompettes guerrières,
Et je vois avancer les troupes meurtrières.
Depuis qu'on m'a conduite en ce malheureux fort,
Je n'ai vu que du fang, des bourreaux et la mort.

CESENE.

Oui, c'en eft fait, ma fille.

ARZAME.

Ah ! pourquoi fuis-je née ?

CESENE, *embrassant sa fille.*

Pour mourir avec moi, mais plus infortunée...
O mon cher frère ! ... et toi, son déplorable fils,
Nos jours étaient affreux, ils sont du moins finis.

IRADAN.

La garde du prétoire, en ces murs avancée,
Déjà des deux côtés avec ordre est placée.
Je vois César lui-même.... A genoux, mes enfans.

ARZAME.

Ainsi nous touchons tous à nos derniers momens !

SCENE VI et dernière.

Les personnages précédens, L'EMPEREUR, Gardes, le vieil ARZEMON et MEGATISE *au fond.*

L'EMPEREUR.

Enfin, de la justice à mes sujets rendue
Il est temps qu'en ces lieux la voix soit entendue ;
Le désordre est trop grand. De tout je suis instruit ;
L'intérêt de l'Etat m'éclaire et me conduit.
Levez-vous, écoutez mes arrêts équitables.
Pères, enfans, soldats, vous êtes tous coupables,
Dans ce jour d'attentats et de calamités,
D'avoir négligé tous d'implorer mes bontés.

CESENE.

On m'a fermé l'accès.

IRADAN.

Le respect et les craintes,
Seigneur, auprès de vous interdisent les plaintes.

L'EMPEREUR.

Vous vous trompiez : c'est trop vous défier de moi ;
Vous avez outragé l'empereur et la loi.
Le meurtre d'un pontife est surtout punissable.
Je sais qu'il fut cruel, injuste, inexorable ;
Sa soif du sang humain ne se put assouvir :
On devait l'accuser, j'aurais su le punir.
Sachez qu'à la loi seule appartient la vengeance.
Je vous eusse écoutés ; la voix de l'innocence
Parle à mon tribunal avec sécurité,
Et l'appui de mon trône est la seule équité.

IRADAN.

Nous avons mérité, Seigneur, votre colère :
Epargnez les enfans, et punissez le père.

L'EMPEREUR.

Je sais tous vos malheurs. Un vieillard dont la voix
Jusqu'au pied de mon trône a passé quelquefois,
Dont la simplicité, la candeur m'ont dû plaire,
M'a parlé, m'a touché par un récit sincère ;
Il se fie à César, vous deviez l'imiter.

(*au vieil Arzémon.*)

Approchez, Arzémon, venez vous présenter.
Dans un culte interdit par une loi sévère
Vous avez élevé la sœur avec le frère :

C'eſt la première ſource où de tant de fureurs
Ce jour a vu puiſer ce vaſte amas d'horreurs.
Des prêtres emportés par un funeſte zèle
Sur une faible enfant ont mis leur main cruelle.
Ils auraient dû l'inſtruire et non la condamner.
Trop jaloux de leurs droits, qu'ils n'ont pas ſu borner,
Fiers de ſervir le ciel, ils ſervaient leur vengeance.
De ces affreux abus j'ai ſenti l'importance ;
Je les viens abolir.

IRADAN.

Rome, les nations
Vont bénir vos bontés.

L'EMPEREUR.

Les perſécutions
Ont mal ſervi ma gloire, et ſont trop de rebelles.
Quand le prince eſt clément, les ſujets ſont fidelles.
On m'a trompé long-temps ; je ne veux déſormais
Dans les prêtres des dieux que des hommes de paix,
Des miniſtres chéris, de bonté, de clémence,
Jaloux de leurs devoirs, et non de leur puiſſance ;
Honorés et ſoumis, par les lois ſoutenus,
Et par ces mêmes lois ſagement contenus ;
Loin des pompes du monde, enfermés dans leur temple,
Donnant aux nations le précepte et l'exemple ;
D'autant plus révérés qu'ils voudront l'être moins ;
Dignes de vos reſpects, et dignes de mes ſoins :
C'eſt l'intérêt du peuple, et c'eſt celui du maître.
Je vous pardonne à tous. C'eſt à vous de connaître

Si de l'humanité je me fais un devoir,
Et si j'aime l'Etat plutôt que mon pouvoir....
  Iradan, désormais, loin des murs d'Apamée,
Votre frère avec vous me suivra dans l'armée ;
Je vous verrai de près combattre sous mes yeux :
Vous m'avez offensé ; vous m'en servirez mieux.
De vos enfans chéris j'approuve l'hymenée.

(à Arzame et au jeune Arzémon.)

Méritez ma faveur qui vous est destinée.

(au vieil Arzémon.)

Et toi qui fus leur père, et dont le noble cœur
Dans une humble fortune avait tant de grandeur,
J'ajoute à ta campagne un fertile héritage ;
Tu mérites des biens, tu sais en faire usage.
Les Guèbres désormais pourront en liberté
Suivre un culte secret long-temps persécuté.
Si ce culte est le tien, sans doute il ne peut nuire :
Je dois le tolérer plutôt que le détruire.
Qu'ils jouissent en paix de leurs droits, de leurs biens ;
Qu'ils adorent leur dieu ; mais sans blesser les miens :
Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière ;
Mais la loi de l'Etat est toujours la première.
Je pense en citoyen, j'agis en empereur ;
Je hais le fanatique et le persécuteur.

IRADAN.

Je crois entendre un dieu du haut d'un trône auguste,
Qui parle au genre-humain pour le rendre plus juste.

ARZAME.

Nous tombons tous, Seigneur, à vos ſacrés genoux.

LE VIEIL ARZEMON.

Notre religion eſt de mourir pour vous.

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

VARIANTES

DES GUEBRES.

(*a*) LE JEUNE ARZEMON.

. . . .

Toi soldat des Romains que l'infame esclavage. . .

MEGATISE.

Cher ami, que veux-tu? les erreurs du jeune âge,
Un esprit inquiet, trop de facilité,
L'occasion trompeuse, enfin la pauvreté,
Ce qui fait les soldats m'a jeté dans l'armée.

LE JEUNE ARZEMON.

Ton ame à ce service est-elle accoutumée?
Tu pourrais être libre en suivant tes amis.

Fin des Variantes.

Digitized by Google

SOPHONISBE,

TRAGEDIE.

Repréſentée en 1774

Qq 2

AVIS DES EDITEURS

De l'édition de Lausane.

CETTE tragédie fut imprimée d'abord en 1769, ſous le nom de M. *Lantin*, et on la donna comme la tragédie de *Mairet*, refaite.

La Sophonisbe de *Mairet* eſt la première pièce régulière qu'on ait vue en France, et même long-temps avant *Corneille*.

C'eſt par là qu'elle eſt précieuſe, et qu'on a voulu la rajeunir. Il n'y a pas à la vérité un ſeul vers de *Mairet* dans la pièce; mais on a ſuivi ſa marche autant qu'on l'a pu, ſurtout dans la première et dans la dernière ſcène. C'eſt un hommage qu'on rend au berceau de la tragédie françaiſe, lorſqu'elle eſt ſur le bord de ſon tombeau.

Nous imprimons cette pièce ſur le propre manuſcrit de l'auteur, ſoigneuſement revu et corrigé par lui; et c'eſt juſqu'ici la ſeule édition à laquelle on doive avoir égard.

A MONSIEUR
LE DUC
DE LA VALLIERE,
GRAND FAUCONNIER DE FRANCE,
CHEVALIER DES ORDRES DU ROI, &c. &c. (*)

MONSIEUR LE DUC,

QUOIQUE les épîtres dédicatoires aient la réputation d'être auſſi ennuyeuſes qu'inutiles, ſouffrez pourtant que je vous offre la Sophoniſbe de *Mairet*, corrigée par un amateur autrefois très-connu. C'eſt votre bien que je vous rends. Tout ce qui regarde l'hiſtoire du théâtre vous appartient, après l'honneur que vous avez fait à la littérature françaiſe, de préſider à l'hiſtoire du théâtre la plus complète. Preſque tous les ſujets des pièces dont cette hiſtoire parle ont été tirés de votre bibliothéque, la plus curieuſe de l'Europe en ce

(*) Cette épître dédicatoire eſt ſupprimée dans l'édition de Lauſane, ſans doute parce que l'auteur y ſuppoſait que cette pièce était la tragédie de *Mairet*, refaite par M. Lantin, et que l'avertiſſement qui précède détruit cette ſuppoſition.

genre. Le manuſcrit de la pièce qui vous eſt dédiée vous manquait : il vient de M. *Lantin*, auteur de pluſieurs poëmes ſinguliers qui n'ont pas été imprimés, mais que les littérateurs conſervent dans leurs porte-feuilles.

J'ai commencé par mettre ce manuſcrit parmi les vôtres. Perſonne ne jugera mieux que vous ſi l'auteur a rendu quelque ſervice à la ſcène française, en habillant la Sophonisbe de *Mairet* à la moderne.

Il était triſte que l'ouvrage de *Mairet*, qui eut tant de réputation autrefois, fût abſolument exclu du théâtre, et qu'il rebutât même tous les lecteurs, non-ſeulement par les expreſſions ſurannées, et par les familiarités qui déshonoraient alors la ſcène, mais par quelques indécences que la pureté de notre théâtre rend aujourd'hui intolérables. Il faut toujours ſe ſouvenir que cette pièce, écrite long-temps avant le Cid, eſt la première qui apprit aux Français les règles de la tragédie, et qui mit le théâtre en honneur.

Il eſt très-remarquable qu'en France, ainſi qu'en Italie, l'art tragique ait commencé par une Sophonisbe. Le prélat *Georgio Triſſino*, par le conſeil de l'archevêque de Bénévent,

voulant faire paſſer ce grand art de la Gréce chez ſes compatriotes, choiſit le ſujet de Sophonisbe pour ſon coup d'eſſai, plus de cent ans avant *Mairet*. Sa tragédie ornée de chœurs fut repréſentée à Vicenza dès l'an 1514, avec une magnificence digne du plus beau ſiècle de l'Italie.

Notre émulation ſe borna, près de cinquante ans après, à la traduire en proſe; et quelle proſe encore! Vous avez, Monſeigneur, cette traduction faite par *Mélin de Saint-Gelais*. Nous n'étions dignes alors de rien traduire ni en proſe ni en vers. Notre langue n'était pas formée, elle ne le fut que par nos premiers académiciens; et il n'y avait point d'académie encore quand *Mairet* travailla.

Dans cette barbarie, il commença par imiter les Italiens, il conçut les préceptes qu'ils avaient tous ſuivis; les unités de lieu, de temps et d'action furent ſcrupuleuſement obſervées dans ſa Sophonisbe. Elle fut compoſée dès l'an 1629, et jouée en 1633. Une faible aurore de bon goût commençait à naître. Les indignes bouffonneries dont l'Eſpagne et l'Angleterre faliſſaient ſouvent leur ſcène

tragique, furent profcrites par *Mairet;* mais il ne put chaffer je ne fais quelle familiarité comique, qui était d'autant plus à la mode alors, que ce genre eft plus facile, et qu'on a pour excufe de pouvoir dire, *cela eft naturel.* Ces naïvetés furent long-temps en poffeffion du théâtre en France.

Vous trouverez dans la première édition du Cid, compofé long-temps après la Sophonisbe:

A de plus hauts partis ce beau fils doit prétendre.

Et dans Cinna:

Vous m'aviez bien promis des confeils d'une femme.

Ainfi il ne faut pas s'étonner que le ftyle de *Mairet*, qui nous choque tant aujourd'hui, ne révoltât perfonne de fon temps.

Corneille furpaffa *Mairet* en tout, mais il ne le fit point oublier; et même, quand il voulut traiter le fujet de Sophonisbe, le public donna la préférence à l'ancienne tragédie de *Mairet.*

Vous avez fouvent dit, M. le Duc, la raifon de cette préférence; c'eft qu'il y a un grand fonds d'intérêt dans la pièce de *Mairet*, et aucun dans celle de *Corneille*. La fin de l'ancienne Sophonisbe eft furtout admirable: c'eft un

coup de théâtre, et le plus beau qui fût alors.

Je crois donc vous préfenter un hommage digne de vous, en reffufcitant la mère de toutes les tragédies françaifes, laiffée depuis quatre-vingts ans dans fon tombeau.

Ce n'eft pas que M. *Lantin*, en ranimant la Sophonisbe, lui ait laiffé tous fes traits; mais enfin le fonds eft entièrement confervé. On y voit l'ancien amour de *Maffiniffe* et de la veuve de *Siphax*; la lettre écrite par cette carthaginoife à *Maffiniffe*; la douleur de *Siphax*, fa mort; tout le caractère de *Scipion*, la même cataftrophe, et furtout point d'épifode, point de rivale de Sophonisbe, point d'amour étranger dans la pièce.

Je ne fais pourquoi M. *Lantin* n'a pas laiffé fubfifter ce vers qui était autrefois dans la bouche de toute la cour :

Sophonisbe en un jour voit, aime et fe marie.

Il tient, à la vérité, de cette naïveté comique dont je vous ai parlé; mais il eft énergique, et il était confacré. On l'a retranché probablement parce qu'en effet il n'était pas vrai que *Maffiniffe* n'eût aimé *Sophonisbe* que

le jour de la prise de Cirthe. Il l'avait aimée éperdument long-temps auparavant ; et un amour d'un moment n'intéresse jamais : aussi c'est *Scipion* qui prononçait ce vers, et *Scipion* était mal informé.

Quoi qu'il en soit, c'est à vous, M. le Duc, et à vos amis, à décider si cette première tragédie régulière qui ait paru sur le théâtre de la France mérite d'y remonter encore. Elle fit les délices de cette illustre maison de *Montmorency* ; c'est dans son hôtel qu'elle fut faite, c'est la première tragédie qui fut représentée devant *Louis XIII.* Messieurs les premiers gentilshommes de la chambre, qui dirigent les spectacles de la cour, peuvent protéger ce premier monument de la gloire littéraire de la France, et se faire un plaisir de voir nos ruines réparées.

Le cinquième acte est trop court ; mais le cinquième d'Athalie n'est pas beaucoup plus long ; et d'ailleurs, peut-être vaut-il mieux avoir à se plaindre du peu que du trop. Peut-être la coutume de remplir tous les actes de trois à quatre cents vers entraîne-t-elle des langueurs et des inutilités.

Enfin, si on trouve qu'on puisse ajouter

quelque ornement à cet ancien ouvrage, vous avez en France plus d'un génie naiſſant qui peut contribuer à décorer un monument reſpectable, qui doit être cher à la nation.

La réparation qu'on y a faite eſt déjà fort ancienne elle-même, puiſqu'il y a plus de cinquante ans que M. *Lantin* eſt mort.

Je ne garantis pas (tout éditeur que je ſuis) qu'il ait réuſſi dans tous les points; je pourrais même prévoir qu'on lui reprochera de s'être trop écarté de ſon original: mais je dois vous en laiſſer le jugement.

Comme M. *Lantin* a retouché la Sophoniſbe de *Mairet*, on pourra retoucher celle de M. *Lantin*. La même plume qui a corrigé le Venceſlas pourrait faire revivre auſſi la Sophoniſbe de *Corneille*, dont le fonds eſt très-inférieur à celle de *Mairet*, mais dont on pourrait tirer de grandes beautés.

Nous avons des jeunes gens qui ſont très-bien des vers ſur des ſujets aſſez inutiles. Ne pourrait-on pas employer leurs talens à ſoutenir l'honneur du théâtre français, en corrigeant Agéſilas, Attila, Suréna, Othon, Pulchérie, Pertharite, Oedipe, Médée, Don

Sanche d'Arragon, la Toifon d'Or, Andromède; enfin tant de pièces de *Corneille*, tombées dans un plus grand oubli que Sophonisbe, et qui ne furent jamais lues de perfonne après leur chute? Il n'y a pas jufqu'à Théodore qui ne pût être retouchée avec fuccès, en retranchant la proftitution de cette héroïne dans un mauvais lieu. On pourrait même refaire quelques fcènes de Pompée, de Sertorius, des Horaces, et en retrancher d'autres, comme on a retranché entièrement les rôles de *Livie* et de l'*Infante* dans fes meilleures pièces : ce ferait à la fois rendre fervice à la mémoire de *Corneille* et à la fcène françaife, qui reprendrait une nouvelle vie. Cette entreprife ferait digne de votre protection, et même de celle du miniftère.

Nous avons plus d'une ancienne pièce qui, étant corrigée, pourrait aller à la poftérité. J'ofe croire que l'Aftrate de *Quinault*, le Scévole de *Durier*, l'Amour tyrannique de *Scudéri*, bien rétablis au théâtre, pourraient faire de prodigieux effets.

Le théâtre eft, de tous les arts cultivés en France, celui qui, du confentement de tous les étrangers, fait le plus d'honneur à notre

patrie. Les Italiens ſont encore nos maîtres en muſique, en peinture; les Anglais en philoſophie; mais dans l'art des *Sophocle*, nous n'avons point de rivaux. Il eſt donc eſſentiel de protéger les talens par leſquels les Français ſont au-deſſus de tous les peuples. Les ſujets commencent à s'épuiſer; il faut donc remettre ſur la ſcène tous ceux qui ont été manqués, et dont il eſt aiſé de tirer un grand parti.

Je ſoumets, comme je le dois, à vos lumières ces réflexions que mon zèle patriotique m'a dictées.

J'ai l'honneur d'être avec reſpect, &c.

PERSONNAGES.

SCIPION, conſul.

LELIE, lieutenant de *Scipion.*

SIPHAX, roi de Numidie.

SOPHONISBE, fille d'*Aſdrubal*, femme de *Siphax.*

MASSINISSE, roi d'une partie de la Numidie.

ACTOR, attaché à *Siphax* et à *Sophonisbe.*

ALAMAR, officier de *Siphax.*

PHÆDIME, dame numide attachée à *Sophonisbe.*

Soldats romains.

Soldats numides.

Licteurs.

La ſcène eſt à Cirthe, dans une ſalle du château, depuis le commencement juſqu'à la fin.

SOPHONISBE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SIPHAX, *une lettre à la main*, Soldats.

SIPHAX.

Se peut-il qu'à ce point l'ingrate me trahiſſe!
Sophonisbe! ma femme! écrire à Maſſiniſſe!
A l'ami des Romains! Que dis-je? à mon rival!
Au déſerteur heureux du parti d'Annibal,
Qui me pourſuit dans Cirthe, et qui bientôt peut-être
De mon trône uſurpé ſera l'indigne maître!
J'ai vécu trop long-temps. O vieilleſſe! ô deſtins!
Ah! que nos derniers jours ſont rarement ſereins!
Que tout ſert à ternir notre grandeur première,
Et qu'avec amertume on finit ſa carrière!
A mes ſujets laſſés ma vie eſt un fardeau,
On inſulte à mon âge, on ouvre mon tombeau.
Lâches, j'y deſcendrai, mais non pas ſans vengeance.
(*aux Soldats.*)
Que la reine à l'inſtant paraiſſe en ma préſence.
(*il s'aſſied, et lit la lettre.*)

Qu'on l'amène, vous dis-je : époux infortuné,
Vieux soldat qu'on trahit, monarque abandonné,
Quel fruit peux-tu tirer de ta fureur jalouse ?
Seras-tu moins à plaindre en perdant ton épouse ?
Cet objet criminel, à tes pieds immolé,
Raffermira-t-il mieux ton empire ébranlé ?
Dans la mort d'une femme est-il donc quelque gloire ?
Est-ce-là tout l'honneur qui reste à ta mémoire ?
Venge-toi d'un rival, venge-toi des Romains ;
Ranime dans leur sang tes languissantes mains ;
Va finir sur la brèche un destin qui t'accable.
Qu'on te trahisse ou non, ta mort est honorable ;
Et l'on dira du moins, en respectant mon nom,
Il mourut en soldat des mains de Scipion.

SCENE II.

SIPHAX, SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

Que voulez-vous, Siphax, et quelle tyrannie
Traîne ici votre épouse avec ignominie ?
Vos Numides tremblans, courageux contre moi,
Pour la première fois ont bien servi leur roi :
A votre ordre suprême ils ont été dociles.
Peut-être sur nos murs ils feraient plus utiles ;
Mais vous les employez dans votre tribunal
A conduire à vos pieds la nièce d'Annibal !

Je

Je conçois leur valeur, et je lui rends juſtice.
Quel eſt mon crime enfin ? quel ſera mon ſupplice ?

SIPHAX, *lui donnant la lettre.*

Connaiſſez votre ſeing : rougiſſez et tremblez.

SOPHONISBE.

Dans les malheurs communs qui nous ont déſolés,
J'ai frémi, j'ai pleuré de voir la Numidie
Aux fiers brigands du Tibre en deux mois aſſervie.
Scipion, Maſſiniſſe, heureux dans les combats,
M'ont fait rougir, Seigneur ; mais je ne tremble pas.

SIPHAX.

Perfide !

SOPHONISBE.

Epargnez-moi cette injure odieuſe,
Pour vous, pour votre femme également honteuſe.
Nos murs ſont aſſiégés ; vous n'avez plus d'appui ;
Et le dernier aſſaut ſe prépare aujourd'hui.
J'écris à Maſſiniſſe en cette conjoncture,
Je rappelle à ſon cœur les droits de la nature,
Les nœuds trop oubliés du ſang qui nous unit :
Seigneur, ſi vous l'oſez, condamnez cet écrit.

. . . .

(*elle lit.*)

» Vous êtes de mon ſang ; je vous fus long-temps chère (*a*) ;
» Et vous perſécutez vos parens malheureux.
» Soyez digne de vous ; le brave eſt généreux :
» Reprenez votre gloire, et votre caractère......

(*Siphax lui arrache la lettre.*)

Eh bien, ai-je trahi mon peuple et mon époux ?
Eſt-il temps d'écouter des ſentimens jaloux ?
Répondez : quel reproche avez-vous à me faire ?
La fortune, en tout temps à tous deux trop ſévère,
A mis, pour mon malheur, ma lettre en votre main.
Quel en était le but ? quel était mon deſſein ?
Pouvez-vous l'ignorer, et faut-il vous l'apprendre ?
Si la ville aujourd'hui n'eſt pas réduite en cendre,
S'il eſt quelque reſſource à nos calamités,
Sur ces murs tout ſanglans je marche à vos côtés.
Aux yeux de Scipion, de Maſſiniſſe même,
Ma main joint des lauriers à votre diadème ;
Elle combat pour vous ; et ſur ce mur fatal,
Elle arbore avec vous l'étendard d'Annibal :
Mais ſi juſqu'à la fin le ciel vous abandonne,
Si vous êtes vaincu, je veux qu'on vous pardonne.

SIPHAX.

Qu'on me pardonne ! A moi ! De ce dernier affront
Votre indigne pitié voulait couvrir mon front !
Et, portant à ce point votre inſultante audace,
C'eſt donc pour votre roi que vous demandez grâce ?
Allez, peut-être un jour vos funeſtes appas
L'imploreront pour vous, et ne l'obtiendront pas.
Maſſiniſſe, en tout temps mon fatal adverſaire,
Et mon rival en tout, ſe flatta de vous plaire ;
Il m'oſa diſputer mon trône et votre cœur :
C'eſt trahir notre hymen, votre foi, mon honneur,

Que de vous ſouvenir de ſon feu téméraire.
Vos ſoins injurieux redoublent ma colère ;
Et ce fatal aveu, dont je me ſens confus,
A mes yeux indignés n'eſt qu'un crime de plus.

SOPHONISBE.

Seigneur, je ne veux point, dans l'état où vous êtes,
Fatiguer vos chagrins de plaintes indiſcrètes ;
Mais vos maux ſont les miens; qu'ils puiſſent vous toucher.
Ce n'eſt pas mon époux qui me doit reprocher
De l'avoir préféré (non ſans quelque courage)
Au vainqueur de l'Afrique, au vainqueur de Carthage;
D'avoir tout oublié pour ſuivre votre ſort,
Et d'attendre avec vous l'eſclavage ou la mort.
Maſſiniſſe m'aimait, et j'aimais ma patrie ;
Je vous donnai ma main, prenez encor ma vie.
Mais ſi je ſuis coupable en implorant pour vous
Le vainqueur irrité dont vous êtes jaloux,
Si j'ai voulu briſer le joug qui vous accable,
Si je veux vous ſauver, la faute eſt excuſable.
Vous avez, croyez-moi, des ſoins plus importans.
Banniſſez des ſoupçons, partage des amans,
Des cœurs efféminés dont l'oiſive molleſſe
Ne connaît d'intérêts que ceux de leur tendreſſe.
Un ſoin bien différent nous occupe en ce jour ;
Il s'agit de la vie, et non pas de l'amour :
Il n'eſt pas fait pour nous. Ecoutez, le temps preſſe :
Tandis que vos ſoupçons accuſent ma faibleſſe,
Tandis que nous parlons, la mort eſt en ces lieux.

SIPHAX.

Je vais donc la chercher ; je vais loin de vos yeux
Eteindre dans mon ſang ma vie et mon outrage.
J'ai tout perdu ; les dieux m'ont laiſſé mon courage.
Ceſſez de prendre ſoin de la fin de mes jours.
Carthage m'a promis un plus noble ſecours ;
Je l'attends à toute heure, il peut venir encore :
Ce n'eſt pas mon rival qu'il faudra que j'implore.
Ne craignez rien pour moi ; je ſais ſauver mes mains
Des fers de Maſſiniſſe, et des fers des Romains.
Sachez qu'un autre époux, et ſurtout un numide
Ne mourrait qu'en frappant le cœur d'une perfide.
Vous l'êtes ; j'ai des yeux : le fond de votre cœur,
Quoi que vous en diſiez, était pour mon vainqueur.
Je n'ai point, Sophonisbe, exigé de votre ame
Les dehors affectés d'une inutile flamme.
L'amour auprès de vous ne guida point mes pas ;
Je voulais un vrai zèle, et vous n'en avez pas.
Mais je ſais mourir ſeul ; j'y cours ; et cette épée
D'un ſang que j'ai chéri ne ſera point trempée.
Tremblez que les Romains, plus barbares que moi,
Ne recherchent ſur vous le ſang de votre roi.
Redoutez nos tyrans, et juſqu'à Maſſiniſſe ;
Si leurs bras ſont armés, c'eſt pour votre ſupplice.
C'eſt le ſang d'Annibal que leur haine pourſuit,
Ce jour eſt pour tous deux le dernier qui nous luit.
Je prodigue avec joie un vain reſte de vie ;
Je péris glorieux, et vous mourrez punie.

Vous n'aurez en tombant que la honte et l'horreur
D'avoir prié pour moi mon ſuperbe oppreſſeur.
Je cours aux murs ſanglans que ſes armes détruiſent.
Laiſſez-moi, fuyez-moi : vos remords me ſuffiſent.

SOPHONISBE.

Non, Seigneur, malgré vous je marche ſur vos pas ;
Vous m'accablez en vain, je ne vous quitte pas.
Je cherche autant que vous une mort glorieuſe :
Vos malheureux ſoupçons la rendraient trop honteuſe.
Je vous ſuis.

SIPHAX.

Demeurez, je l'ordonne : je pars ;
Et Siphax en tombant ne veut point vos regards.

SCENE III.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

Ah, Phædime !

PHÆDIME.

Il vous laiſſe, et vous devez tout craindre.
Je vous vois tous les deux également à plaindre :
Mais Siphax eſt injuſte.

SOPHONISBE.

Il ſort ; il a laiſſé
Dans ce cœur éperdu le trait qui l'a bleſſé.
J'ai cru, quand il parlait à ſa femme éplorée,
Quand il me préſageait une mort aſſurée,

J'ai cru, je te l'avoue, entendre un dieu vengeur,
Dévoilant l'avenir, et lisant dans mon cœur,
Prononcer contre moi l'arrêt irrévocable
Qui dévoue au supplice une tête coupable.

PHÆDIME.

Vous coupable! Il l'était d'oublier aujourd'hui
Tout ce que Sophonisbe osa faire pour lui.

SOPHONISBE.

J'ai tout fait. Cependant il m'a dit vrai, Phædime.
Dans les plis de mon ame il a cherché mon crime;
Il l'a trouvé peut-être; et ce triste entretien
Ne m'annonce que trop son désastre et le mien.

PHÆDIME.

Son malheur l'aigrissait; il vous rendra justice.
Sa haine contre Rome et contre Massinisse
Empoisonnait son cœur déjà trop soupçonneux:
Lui-même en rougira, s'il est moins malheureux.
Il voit la mort de près; et l'esprit le plus ferme
Peut se sentir troublé quand il touche à ce terme.
Mais, si quelque succès secondait sa valeur,
Si du fier Scipion Siphax était vainqueur,
Vous verriez aisément son amitié renaître.
Il doit vous respecter, puisqu'il doit vous connaître.
Vos charmes sur son cœur ont été trop puissans;
Ils le feront toujours.

SOPHONISBE.

Phædime, il n'est plus temps.

Je vois de tous les deux la deſtinée affreuſe :
Il s'avance au trépas. Je ſuis plus malheureuſe.

PHÆDIME.

Eſpérez.

SOPHONISBE.

J'ai perdu mes Etats, mon repos,
L'eſtime d'un époux, et l'amour d'un héros.
Je ſuis déjà captive, et dans ce jour peut-être
Il faut tendre les mains aux fers d'un nouveau maître,
Et recevoir des lois d'un amant indigné,
Qui m'eût rendue heureuſe, et que j'ai dédaigné.
Quand ce fier Maſſiniſſe, oppreſſeur de Carthage,
Me préſentait dans Cirthe un ſéduiſant hommage;
Tu ſais que j'étouffai, dans mon ſecret ennui,
L'intérêt et le ſang qui me parlaient pour lui.
Te dirai-je encor plus? j'étouffai l'amour même,
Je ſoutins contre moi l'honneur du diadème,
Je demeurai fidelle à mon père Aſdrubal,
A Carthage, à Siphax, aux deſtins d'Annibal.
L'amour fuit de mon ame aux cris de ma patrie.
D'un amant irrité je bravai la furie.
Un front cicatriſé par la guerre et le temps
Effarouchait en vain mon cœur et mes beaux ans;
Puiſqu'il déteſtait Rome, il eut la préférence.
Maſſiniſſe revient armé de la vengeance;
Il entre en nos Etats, la victoire le ſuit;
Aidé de Scipion ſon bras a tout détruit:

Dans Cirthe ensanglantée un faible mur nous reste.
A quels dieux recourir dans ce péril funeste ?
Etait-ce un si grand crime, était-il si honteux
D'avoir cru Massinisse et noble et généreux ?
D'avoir pour mon époux imploré sa clémence ?
Dans mon illusion j'avais quelque espérance :
Ma prière et mes pleurs auraient pu le flatter ;
Mais il ne saura pas ce que j'osais tenter ;
Et, pour unique fruit d'un soin trop magnanime,
Mon époux me condamne, et mon amant m'opprime.
Tous deux sont contre moi, tous deux règlent mon sort ;
Et je n'attends ici que l'opprobre ou la mort.

SCENE IV.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

Reine, dans ce moment le secours de Carthage
Sous nos remparts sanglans s'est ouvert un passage.
On est aux mains. Ces lieux qui retenaient vos pas
Sont trop près du carnage, et du champ des combats.
Le roi, couvert de sang, m'ordonne de vous dire
Que loin de ce palais vous vous laissiez conduire.
J'obéis.

SOPHONISBE.

Je vous suis, Actor : vous lui direz
Que ses ordres pour moi seront toujours sacrés ;
Mais

Mais que, dans les momens où le combat s'engage,
M'éloigner du danger, c'est trop me faire outrage. (*b*)
Dieux ! par quel sort cruel ai-je à craindre en un jour
Massinisse et Siphax, les Romains et l'amour !
Ils m'ont tous entraînée au fond de cet abyme,
Ils ont tous fait ma perte, et frappé leur victime.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Quel tumulte effroyable au loin ſe fait entendre ?
Quels feux ſont allumés ? la ville eſt-elle en cendre ?
Ceux qui veillaient ſur vous ſe ſont tous écartés.
Dans ces ſallons déſerts, ouverts de tous côtés,
Il ne vous reſte plus que des femmes tremblantes,
Aux pieds de ces autels avec moi gémiſſantes.
Nous rappelons en vain par nos cris, par nos pleurs,
Des dieux qui ſont paſſés dans le camp des vainqueurs.

SOPHONISBE.

Leurs plaintes, leurs douleurs, cette effrayante image
Ont étonné mes ſens, ont troublé mon courage :
Phædime, ce moment m'accable ainſi que toi.
Le ſang que vingt héros ont tranſmis juſqu'à moi
Aujourd'hui dégénère en mes veines glacées ;
Le déſordre et la crainte agitent mes penſées :
J'ai voulu pénétrer dans ces ſombres détours
Qui du pied du palais conduiſent à nos tours :
Tout eſt fermé pour moi. Je marchais égarée ;
L'ombre de mon époux à mes yeux s'eſt montrée,
Pâle, ſanglante, horrible, et l'air plus furieux
Que lorſque ſon courroux m'outrageait à tes yeux.

Eſt-ce une illuſion ſur mes ſens répandue ?
Eſt-ce la main des dieux ſur ma tête étendue,
Un préſage, un arrêt des enfers et du ſort ?
Siphax en ce moment eſt-il vivant ou mort ?
J'ai fui d'un pas tremblant, éperdue, éplorée.
Je ne ſais où j'étais, quand je t'ai rencontrée ;
Je ne ſais où je vais. Tout m'alarme et me nuit,
Et je crois voir encore un dieu qui me pourſuit.
Que veux-tu, Dieu cruel ? Euménide implacable,
Frappe, voilà mon cœur ; il n'était point coupable :
Tu n'y peux découvrir qu'un malheureux amour,
Vaincu dès ſa naiſſance et banni ſans retour.
Je n'offenſai jamais l'hymen et la nature.
Grand Dieu ! tu peux frapper ; va, ta victime eſt pure.

PHÆDIME.

Ah ! nous allons du ciel ſavoir les volontés.
Déjà d'un bruit nouveau, dans ces murs déſertés,
Juſqu'à notre priſon les voûtes retentiſſent,
Et ſur leurs gonds d'airain les portes en mugiſſent....
On entre, on vient à vous : je reconnais Actor.

SCENE II.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

SOPHONISBE.

Ministre de mon roi, qui vous amène encor ?
Qu'a-t-on fait? que deviens-je? et qu'allez-vous m'apprendre?

ACTOR.

Le dernier des malheurs.

SOPHONISBE.

Ah ! je m'y dois attendre.

ACTOR.

Par l'ordre de Siphax, à l'abri de ces tours,
A peine en fureté j'avais mis vos beaux jours,
Et j'avais refermé la barrière facrée,
Par qui de ce palais la ville eft féparée ;
J'ai revolé foudain vers ce roi malheureux,
Digne d'un meilleur fort, et digne de vos vœux ;
Son courage, auffi grand qu'il était inutile,
D'un effort paffager foutient fon bras débile.
Sur la brèche à la fin, de cent coups renverfé,
Dans ces débris fanglans il tombe terraffé.
Il meurt.

SOPHONISBE.

Ah ! je devais, plus que lui pourfuivie,
Tomber à fes côtés, ainfi que ma patrie.
Il ne l'a pas voulu.

ACTOR.

Si dans un tel malheur
Quelque foulagement refte à notre douleur,
Daignez apprendre au moins combien, dans fa victoire,
Le jeune Maffiniffe a mérité de gloire.
Qui croirait qu'un héros fi fier, fi redouté,
Dont l'Afrique éprouva le courage emporté,
Et dont l'efprit fuperbe a tant de violence,
Dans l'horreur du combat aurait tant de clémence?
A peine il s'eft vu maître, il nous a pardonné.
De bleffés, de mourans, de morts environné,
Il a donné foudain, de fa main triomphante,
Le fignal de la paix au fein de l'épouvante.
Le carnage et la mort s'arrêtent à fa voix.
Le peuple encor tremblant lui demande des lois;
Tant le cœur des humains change avec la fortune.

SOPHONISBE.

Le ciel femble adoucir la mifère commune,
Puifqu'au moins le pouvoir eft remis dans les mains
D'un prince de ma race, et non pas des Romains.

ACTOR.

Le jufte et premier foin de l'heureux Maffiniffe
Eft d'apaifer les dieux par un prompt facrifice,
De dreffer un bûcher à votre augufte époux.
Il garde jufqu'ici le filence fur vous;
Mais dès que j'ai paru, Madame, en fa préfence,
Il s'eft reffouvenu qu'autrefois fon enfance

Fut remise en mes mains, dans ces murs, dans ces lieux
Où ce prince aujourd'hui rentre en victorieux.
Il m'a fait appeler ; et, respectant mon zèle
Au malheureux Siphax en tous les temps fidèle,
Il m'a comblé d'honneurs. Ayez, dit-il, pour moi
Cette même amitié qui servit votre roi.
Enfin, à Siphax même il a donné des larmes ;
Il justifie en tout le succès de ses armes ;
Il répand des bienfaits, s'il fit des malheureux.

SOPHONISBE.

Plus Massinisse est grand, plus mon sort est affreux.
Quoi ! les Carthaginois que je crus invincibles,
Sous les chefs de ma race à Rome si terribles,
Qui jusqu'au capitole avaient porté leurs pas,
Ont paru devant Cirthe, et ne la sauvent pas !

ACTOR.

Scipion combattait : ils ne sont plus....

SOPHONISBE.

Carthage,
Tu feras comme moi réduite à l'esclavage ;
Nous périrons ensemble. O Cirthe ! ô mon époux,
Afrique, Asie, Europe, immolés avec nous,
Le sort des Scipions est donc de tout détruire !

ACTOR.

Annibal vit encore.

SOPHONISBE.

Ah ! tout sert à me nuire.
Annibal est trop loin. Je suis esclave.

ACTOR.

O Dieux!

Fléchissez Massinisse.... Il avance en ces lieux;
Il vient suivi des siens: il vous cherche peut-être.

SOPHONISBE.

Mes yeux, mes tristes yeux ne verront point un maître;
Ils pleureront Siphax, et nos murs abattus,
Et ma gloire passée, et tous mes dieux vaincus.

MASSINISSE, *arrivant.*

Sophonisbe me fuit.

SOPHONISBE, *sortant.*

Je dois fuir Massinisse.

SCENE III.

MASSINISSE, ALAMAR, un des chefs numides, ACTOR, Guerriers numides.

MASSINISSE.

Il est juste après tout que son cœur me haïsse.
Elle m'a cru barbare. Eh! le suis-je, grands Dieux!
Devais-je être en effet si coupable à ses yeux!
Actor, vous que je vois dans ce moment prospère
Avec les yeux d'un fils qui retrouve son père,
Je vous prends à témoin si l'inhumanité
A souillé ma victoire et ma félicité;
Si, triste imitateur des vengeances romaines,
J'ai parlé de tributs, de triomphes, de chaînes.

Des guerriers généreux par la mort épargnés,
Comme de vils troupeaux à mon char enchaînés,
A des dieux teints de ſang offerts en ſacrifice,
Sont-ils dans les cachots gardés pour le ſupplice?
Je viens dans mon pays, et j'y reprends mon bien,
En ſoldat, en monarque, et plus en citoyen.
Je ramène avec moi la liberté numide.
D'où vient que Sophonisbe, orgueilleuſe ou timide,
Refuſant ſeule ici d'accueillir un vainqueur,
Craint toujours Maſſiniſſe, et fuit avec horreur?
Suis-je un romain?

ACTOR.

Seigneur, on la verra, ſans doute,
Révérer avec nous la main qu'elle redoute:
Mais vous ſavez aſſez tout ce qu'elle a perdu.
Le ſang de ſon époux fut par vous répandu;
Et, n'oſant regarder ſon vainqueur et ſon juge,
Aux pieds des immortels elle cherche un refuge.

MASSINISSE.

Ils l'ont mal défendue, et, pour vous dire plus,
Ils l'ont mal inſpirée, alors que ſes refus,
Ses outrages honteux au ſang de Maſſiniſſe,
Sous ſes pas égarés creuſaient ce précipice:
Elle y tombe; elle en doit accuſer ſon erreur.
Ah! c'eſt bien malgré moi qu'elle a fait ſon malheur.
Allez, et dites-lui qu'il eſt peu de prudence
A dédaigner un maître, à braver ſa puiſſance.

Je veux qu'elle paraiſſe en ce même moment ;
Mon aſpect odieux ſera ſon châtiment :
Je n'en prendrai point d'autre ; et ſa fierté farouche
S'humilîra du moins, puiſque rien ne la touche.

(*Actor s'en va.*)

SCENE IV.

MASSINISSE, ALAMÂR, Guerriers numides.

MASSINISSE.

Eh bien, nobles guerriers, chers appuis de mes droits,
Cirthe eſt-elle tranquille ? a-t-on ſuivi mes lois ?
Un ſeul des citoyens aurait-il à ſe plaindre ?

ALAMAR.

Sous votre loi, Seigneur, ils n'auraient rien à craindre,
Mais on craint les Romains, ces cruels conquérans,
De tant de nations ces illuſtres tyrans,
Deſcendans prétendus du grand dieu de la guerre,
Qui penſent être nés pour aſſervir la terre.
On dit que Scipion veut s'arroger le prix
De tant d'heureux travaux par vos mains entrepris ;
Qu'il veut ſeul commander.

MASSINISSE.

Qui ? lui ! dans mon partage !
Dans Cirthe mon pays, mon premier héritage !
Lui, mon ami, mon guide, et qui m'a tout promis !

ALAMAR.

Lorſque Rome a parlé, les rois n'ont plus d'amis.

MASSINISSE.

Nous verrons ; j'ai vaincu, je ſuis dans mon empire,
Je règne et je ſuis las, puiſqu'il faut vous le dire,
Des hauteurs d'un ſénat qui croit me protéger,
Sur ſon fier tribunal aſſis pour me juger :
C'en eſt trop.

ALAMAR.

Cependant, nous devons vous apprendre
Qu'au milieu des débris, des remparts mis en cendre,
Au lieu même où Siphax eſt mort en combattant,
Nous avons retrouvé ce billet tout ſanglant,
Qui peut-être aujourd'hui fut écrit pour vous-même.

MASSINISSE.

Donnez. (*il lit.*) Ah ! qu'ai-je lu ? Ciel ! ô ſurpriſe extrême !
Sophonisbe à ma gloire enfin ſe confiait !
A fléchir ſon amant ſa fierté ſe pliait ?
Elle a connu mon ame, elle a vaincu la ſienne.
Ses yeux ſe ſont ouverts ; et ſa fatale haine,
Que je vis ſi long-temps contre moi s'obſtiner,
Me croyait aſſez grand pour ſavoir pardonner !
Epouſe de Siphax, tu m'as rendu juſtice ;
Ta lettre a mis le comble à mon deſtin propice ;
Ta main ceignait mon front de ce laurier nouveau.
Romains, vous n'avez point de triomphe plus beau....
Courons vers Sophonisbe.... Ah ! je la vois paraître.

SCENE V.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME, Gardes.

SOPHONISBE.

Si le fort eût voulu qu'un romain fût mon maître,
Si j'euffe été réduite en un tel abandon,
Qu'il m'eût fallu prier Lélie ou Scipion,
La veuve d'un monarque, à fa gloire fidelle,
Aurait choifi cent fois la mort la plus cruelle,
Plutôt que de forcer ma bouche à le fléchir.
Seigneur, à vos genoux je tombe fans rougir.

(*Maffiniffe l'empêche de fe jeter à genoux.*)

Ne me retenez point, et laiffez mon courage
S'honorer de vous rendre un légitime hommage;
Non pas à vos fuccès, non pas à la terreur
Qui marchait devant vous, que fuivait la fureur,
Et qui vous a donné cette grande victoire,
Mais au cœur généreux fi digne de fa gloire,
Qui, de fes ennemis refpectant la vertu,
A plaint fon rival même, a fait ce qu'il a dû;
Du malheureux Siphax a recueilli la cendre;
Qui partage les pleurs que fa main fait répandre,
Qui foumet les vaincus à force de bienfaits,
Et dont j'aurais voulu ne me plaindre jamais.

MASSINISSE.

C'eft vous, augufte Reine, en tout temps révérée, (c)
Qui m'avez du devoir tracé la loi facrée;

Et je conſerverai juſqu'au dernier moment
De vos nobles leçons ce digne monument.
La lettre que tantôt vous m'avez adreſſée,
Par la faveur des dieux ſur la brèche laiſſée,
Remiſe en mon pouvoir eſt plus chère à mon cœur
Que le bandeau des rois, et le nom de vainqueur.

SOPHONISBE.

Quoi ! Seigneur, juſqu'à vous ma lettre eſt parvenue;
Et par tant de bontés vous m'aviez prévenue !

MASSINISSE.

J'ai voulu déſarmer votre injuſte courroux.

SOPHONISBE.

Je n'ai plus qu'une grâce à prétendre de vous.

MASSINISSE.

Parlez.

SOPHONISBE.

Je la demande au nom de ma patrie,
Du ſang de mon époux, qui s'élève et qui crie,
De votre honneur ſurtout, et des rois nos aïeux,
Qui parlent par ma voix, et vivent dans nous deux.
Jurez-moi ſeulement de ne jamais permettre
Qu'au pouvoir des Romains on oſe me remettre.

MASSINISSE.

Qui ! vous en leur pouvoir ! et d'un pareil affront
Vous auriez ſoupçonné qu'on pût couvrir mon front! (d)
Je commande dans Cirthe, et c'eſt aſſez vous dire
Que les Romains ſur vous n'ont point ici d'empire.

SOPHONISBE.

En vous le demandant, je n'en ai point douté.

MASSINISSE.

Je fais qu'ils font jaloux de leur autorité ;
Mais ils n'auront jamais l'audace téméraire
D'outrager un ami qui leur eft néceffaire.
Allez, ne croyez pas qu'ils puiffent m'avilir :
Je faurai les braver, fi j'ai fu les fervir.
Ils vous refpecteront ; vos frayeurs font injuftes.
Vous avez attefté tous ces manes auguftes,
Tous ces rois dont le fang, dans nos veines tranfmis,
S'indigna fi long-temps de nous voir ennemis.
Je les prends à témoins, et c'eft pour vous apprendre
Que j'ai pu comme vous mériter d'en defcendre.
La nièce d'Annibal, et la veuve d'un roi,
N'eft captive en ces lieux des Romains ni de moi.
Je fais qu'un tel opprobre, un fi barbare ufage
Eft confacré dans Rome, et commun dans Carthage.
Il finirait pour vous, fi je l'avais fuivi.
Le fang dont vous fortez n'aura jamais fervi.
Ce front n'était formé que pour le diadème.
Gardez dans ce palais l'honneur du rang fuprême ;
Ne penfez pas furtout qu'en ces triftes momens,
Mon cœur laiffe éclater fes premiers fentimens.
Je n'en rappelle point la déplorable hiftoire ;
Je fais trop refpecter vos malheurs et ma gloire,
Et même cet amour par vous trop dédaigné.
Je règne dans ces murs où vous avez régné :
Les tréfors de Siphax y font en ma puiffance ;
Je vous les rends, Madame, et voilà ma vengeance.

Ne regardez en moi qu'un vainqueur à vos pieds :
Sophonisbe, il suffit que vous me connaissiez.
Vous me rendrez justice, et c'est ma récompense.
A mes nouveaux sujets je cours en diligence
Leur annoncer un bien qu'ils semblent demander,
Et que déjà leur maître eût dû leur accorder :
Ils vont renouveler leur hommage à leur reine ;
Sophonisbe en tous lieux est toujours souveraine.

SCENE VI.

SOPHONISBE, PHÆDIME.

SOPHONISBE.

Je demeure interdite. Un si grand changement
A saisi mes esprits d'un long étonnement.
Que je l'ai mal connu!... Faut-il qu'un si grand homme
Ait détruit mon pays et qu'il ait servi Rome !
Tous mes sens sont ravis, mais ils sont effrayés.
Scipion dans nos murs, Massinisse à mes pieds,
Sophonisbe en un jour captive et triomphante,
L'ombre de mon époux terrible et menaçante,
Le comble des horreurs et des prospérités,
Les fers, le diadème à mes yeux présentés :
Ce rapide torrent de fortunes contraires,
Me laisse encor douter de mes destins prospères.

PHÆDIME.

Ah ! croyez-en du moins le pouvoir de vos yeux.
S'il respecte dans vous le nom de vos aïeux,

S'il dépose à vos pieds l'orgueil de sa conquête,
Et les lauriers sanglans qui couronnent sa tête,
Peut-être un seul regard a plus fait sur son cœur
Que toutes les vertus, l'alliance et l'honneur.
Mais ces vertus enfin que dans Cirthe on admire,
Qui sur tous les esprits lui donnent tant d'empire,
Autorisent les feux que vous vous reprochiez :
La gloire qui le suit les a justifiés.
Non, ce n'est pas assez que dans Cirthe étonnée
Vous viviez sous le nom de reine détrônée,
Qu'on vous laisse un vain titre, et qu'un bandeau royal
D'un front chargé d'ennuis soit l'ornement fatal ;
La pitié peut donner ces honneurs inutiles,
D'un malheur véritable amusemens stériles ;
L'amour ira plus loin ; j'ose vous en flatter :
Siphax est au tombeau....

SOPHONISBE.

Cesse de m'insulter ;
Ne me présente point ce qui me déshonore :
Tu parles à sa veuve, et son sang fume encore.

PHÆDIME.

Songez qu'au rang des rois vous pouvez remonter.
L'ombre de votre époux s'en peut-elle irriter ?

SOPHONISBE.

Ma gloire s'en irrite ; il faut t'ouvrir mon ame.
J'ai repoussé les traits de ma funeste flamme ;
Oui, ce feu si long-temps dans mon sein renfermé
S'est avec violence aujourd'hui rallumé.

Peut-être on m'aime encore, et j'oserais le croire ;
Je pourrais me flatter d'une telle victoire,
Je pourrais, à mon joug attachant mon vainqueur,
Arracher aux Romains l'appui de leur grandeur. (e)
Ma flamme déclarée et si long-temps secrète,
Ma fierté, ma vengeance à la fin satisfaite,
Massinisse en mes bras, seraient d'un plus grand prix
Que l'empire du monde aux Romains tant promis.
Mais je vais, s'il se peut, t'étonner davantage.
Malgré l'illusion d'un si cher avantage,
Malgré l'amour enfin dont je ressens les coups,
Massinisse jamais ne sera mon époux.

PHÆDIME.

Pourquoi le refuser ? pourquoi si son courage
Vous présentait un sceptre au lieu de l'esclavage,
Si de l'Afrique entière il fesait la grandeur,
Si, du sang de nos rois relevant la splendeur,
Si du sang d'Annibal....

SCENE VII.

SOPHONISBE, PHÆDIME, ACTOR.

ACTOR.

Reine, il faut vous apprendre
Qu'un insolent romain vient ici de se rendre.
On le nomme Lélie ; et le bruit se répand
Qu'il est de Scipion le premier lieutenant.

Sa

Sa fuite avec mépris nous insulte et nous brave :
Des Romains, disent-ils, Sophonisbe est l'esclave :
Leur fierté nous vantait, je ne sais quel sénat,
Des préteurs, des tribuns, l'honneur du consulat,
La majesté de Rome ; et, sans plus les entendre,
Je reviens à vos pieds périr ou vous défendre.

SOPHONISBE.

Brave et fidelle ami, je compte sur ta foi,
Sur les sermens sacrés de notre nouveau roi,
Sur moi-même, en un mot. Carthage m'a fait naître ;
Je mourrai digne d'elle, et sans trône, et sans maître.

ACTOR.

Que de maux à la fois accumulés sur nous !

SOPHONISBE.

Actor, quand il le faut, je sais les braver tous.
Siphax à ses côtés, au milieu du carnage,
Aurait vu Sophonisbe égaler son courage.
De ces Romains du moins j'égalerai l'orgueil,
Et je les défîrai du bord de mon cercueil.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LELIE, MASSINISSE, *assis*, Soldats romains, Soldats numides *dans l'enfoncement*, *divisés en deux troupes*.

LELIE.

Votre ame impatiente était trop alarmée
Des bruits qu'a répandus l'aveugle renommée.
Qu'importe un vain discours, du soldat répété
Dans le sein de l'ivresse et de l'oisiveté ?
Laissons parler le peuple ; il ne peut rien connaître :
Il veut percer en vain les secrets de son maître ;
Et ceux de Scipion, dans son sein retenus,
Seigneur, avant le temps ne sont jamais connus.

MASSINISSE.

Quelquefois un bruit sourd annonce un grand orage,
Tout aveugle qu'il est, le peuple le présage ;
Rien n'est à dédaigner : les publiques rumeurs
Souvent aux souverains annoncent leurs malheurs.
Je veux approfondir ces discours qu'on méprise.
Expliquez-vous, Lélie, avec cette franchise
Qu'attendent ma conduite et ma sincérité.
Les Romains autrefois aimaient la vérité.
Leur austère vertu, peut-être un peu farouche,
Laissait leur cœur altier d'accord avec leur bouche.

Auraient-ils aujourd'hui l'art de diffimuler ?
Après avoir vaincu n'oferiez-vous parler ?
Que penfez-vous, du moins, que Scipion prétende ?

LELIE.

Scipion ne fait rien que Rome ne commande,
Rien qui ne foit prefcrit par nos communs traités :
La juftice et la loi règlent fes volontés.
Rome l'a revêtu de fon pouvoir fuprême.
Il viendra dans ces lieux vous apprendre lui-même
Ce qu'il faut entreprendre ou qu'on peut différer :
Sur vos grands intérêts vous pourrez conférer.
Il vous annoncera fes projets fur l'Afrique.
Vous favez qu'Annibal eft déjà vers Utique.
Qu'il fuit l'aigle romaine, et que dans fon pays
De fes Carthaginois ramenant les débris,
Il vient de Scipion défier la fortune.
Cette guerre nouvelle à vous deux eft commune.
Nous marcherons enfemble à de nouveaux combats.

MASSINISSE.

De la reine, Seigneur, vous ne me parlez pas.

LELIE.

Je parle d'Annibal ; Sophonisbe eft fa nièce :
C'eft vous en dire affez.

MASSINISSE, *en fe levant.*

Ecoutez : le temps preffe :
Je veux une réponfe, et favoir à l'inftant
Si fur mes prifonniers votre pouvoir s'étend.

LELIE.

Lieutenant du consul, je n'ai point sa puissance;
Mais si vous demandez, Seigneur, ce que je pense
Sur le sort des vaincus, sur la loi du combat,
Je crois que leur destin n'appartient qu'au sénat.

MASSINISSE.

Au sénat! Et qui suis-je?

LELIE.

Un allié, sans doute,
Un roi digne de nous, qu'on aime et qu'on écoute,
Que Rome favorise, et qui doit accorder
Tout ce que ce sénat a droit de demander.

(*il se lève.*)

C'est au seul Scipion de faire le partage.
Il récompensera votre noble courage,
Seigneur, et c'est à vous de recevoir ses lois,
Puisqu'il est notre chef et qu'il commande aux rois.

MASSINISSE.

Je l'ignorais, Lélie, et ma condescendance
N'avait point reconnu tant de prééminence;
Je pensais être égal à ce grand citoyen,
Et j'ai cru que mon nom pouvait valoir le sien.
Je ne m'attendais pas qu'il s'expliquât en maître.
J'ai d'autres intérêts, et plus pressans, peut-être,
Que ceux de disputer du rang des souverains,
Et d'opposer l'orgueil à l'orgueil des Romains.
Répondez: ose-t-il disposer de la reine?

LELIE.

Il le doit.

MASSINISSE.

Lui !... Mon cœur ne fe contient qu'à peine.

LELIE.

C'eft un droit reconnu qu'il nous faut maintenir.
Tout le fang d'Annibal nous doit appartenir.
Vous qui dans les combats brûliez de le répandre,
Quel étrange intérêt pourriez-vous bien y prendre ?
Vous de fa race entière éternel ennemi,
Vous du peuple romain le vengeur et l'ami.

MASSINISSE.

L'intérêt de mon fang, celui de la juftice,
Et l'horreur que je fens d'un pareil facrifice.
J'entrevois les projets qu'il me cache avec foin;
Mais fon ambition pourrait aller trop loin.

LELIE.

Seigneur, elle fe borne à fervir fa patrie.

MASSINISSE.

Dites mieux, à flatter l'infame barbarie
D'un peuple qu'Annibal écrafa fous fes pieds.
Si Rome exifte encor, c'eft par fes alliés.
Mes fecours l'ont fauvée ; et dès qu'elle refpire,
Sur les rois, fur moi-même elle affecte l'empire ;
Elle fe fait un jeu, dans fes murs fortunés,
De prodiguer l'outrage à des fronts couronnés ;
Elle met à ce prix fa faveur paffagère.
Scipion qui m'aima fe dément pour lui plaire :
Il me trahit !

LELIE.

Seigneur, qui vous a donc changé ?
Quoi ! vous feriez trahi quand vous feriez vengé !
J'ignore fi la reine en triomphe menée
Au char de Scipion doit paraître enchaînée;
Mais en perdrions-nous votre utile amitié ?
C'eft pour une captive avoir trop de pitié.

MASSINISSE.

Que je la plaigne ou non, je veux qu'on la refpecte.
La foi romaine enfin me devient trop fufpecte.
De ma protection tout numide honoré,
En quelque rang qu'il foit, doit vous être facré.
Et vous infulteriez une femme, une reine !
Vous oferiez charger de votre indigne chaîne
Les mains, les mêmes mains que je viens d'affranchir !

LELIE.

Parlez à Scipion. Vous pourrez le fléchir.

MASSINISSE.

Le fléchir ! apprenez qu'il eft une autre voie
De priver les Romains de leur injufte proie.
Il eft des droits plus faints : Sophonisbe aujourd'hui,
Seigneur, ne dépendra ni de vous ni de lui.
Je l'efpère du moins.

LELIE.

Tout ce que je puis dire,
C'eft que nous foutiendrons les droits de notre empire.
Et vous ne voudrez pas, pour des caprices vains,
Vous priver des bontés qu'ont pour vous les Romains.

Croyez-moi, le fénat ne fait point d'injuftices ;
Il a d'un digne prix reconnu vos fervices ;
Il vous chérit encor : mais craignez qu'un refus
Ne vous attire ici des ordres abfolus.

(il fort avec les foldats romains.)

SCENE II.

MASSINISSE, ALAMAR. *Les Soldats numides reftent au fond de la fcène.*

MASSINISSE.

Des ordres! vous, Romains! ingrats dont ma vaillance (*f*)
A fait tous les fuccès, et nourri l'infolence ;
Des fers à Sophonisbe ! Et ces mots inouis,
A peine prononcés n'ont pas été punis !
Aide-moi, Sophonisbe, à venger ton injure ;
Règne, l'honneur l'ordonne et l'amour t'en conjure ;
Règne pour être libre, et commande avec moi....
Va, Maffiniffe enfin fera digne de toi.
Des fers ! ah ! que je vais réparer cet outrage !
Que j'étais infenfé de combattre Carthage !

(à fa fuite.)

Approchez, mes amis ; parlez, braves guerriers,
Verrez-vous dans vos mains flétrir tant de lauriers ?
Vous avez entendu ce difcours téméraire.

ALAMAR.

Nous en avons rougi de honte et de colère.

Le joug de ces ingrats ne peut plus ſe porter ;
Sur leur ſuperbe tête il le faut rejeter.

MASSINISSE.

Rome hait tous les rois, et les croit tyranniques.
Ah ! les plus grands tyrans ce ſont les républiques :
Rome eſt la plus cruelle.

ALAMAR.

Il eſt juſte, il eſt temps
D'abattre pour jamais l'orgueil de ſes enfans.
L'alliance avec eux n'était que paſſagère ;
La haine eſt éternelle.

MASSINISSE.

Aveugle en ma colère,
Contre mon propre ſang j'ai pu les ſoutenir !
Si je les ai ſauvés, ſongeons à les punir.
Me ſeconderez-vous ?

ALAMAR.

Nous ſommes prêts, ſans doute :
Il n'eſt rien avec vous qu'un numide redoute.
Les Romains ont plus d'art, et non plus de valeur ;
Ils ſavent mieux tromper, et c'eſt-là leur grandeur ;
Mais nous ſavons au moins combattre comme eux-mêmes.
Commandez, annoncez vos volontés ſuprêmes.
Ce fameux Scipion n'eſt pas plus craint de nous
Que ce faible Siphax abattu ſous nos coups.

MASSINISSE.

Ecoutez, Annibal eſt déjà dans l'Afrique ;
La nouvelle en eſt ſûre ; il marche vers Utique :

Pourrions-nous

Pourrions-nous jufqu'à lui nous frayer des chemins?

ALAMAR.

Nous vous en tracerons dans le fang des Romains.

MASSINISSE.

Enlevons Sophonisbe, arrachons cette proie
Aux brigands infolens qu'un Sénat nous envoie;
Effaçons dans leur fang le crime trop honteux,
Et le malheur, furtout, d'avoir vaincu pour eux.
Annibal n'eft pas loin; croyez que ce grand homme
Peut encore une fois fe montrer devant Rome;
Mais à nos fiers tyrans fermons-en le retour.
Que ces bords africains, que ce fanglant féjour
Deviennent par vos mains le tombeau de ces traîtres,
Qui, fous le nom d'amis, font nos barbares maîtres.
La nuit approche, allez, je viendrai vous guider;
Les vaincus enhardis pourront nous feconder.
Vous favez en ces lieux combien Rome eft haïe,
Et tout homme eft foldat contre la tyrannie.
Préparez les efprits irrités et jaloux,
Sans leur rien découvrir enflammez leur courroux:
Aux premiers coups portés, aux premières alarmes,
Au nom de Sophonisbe, ils voleront aux armes:
Nos maîtres prétendus, plongés dans le fommeil,
Verront entre mes mains la mort à leur réveil.

ALAMAR.

Si l'on ne prévient pas cette grande entreprife,
Le fuccès en eft sûr, et tout nous favorife.

Nous suivons Massinisse : et ces tyrans surpris
Vont payer de leur sang leurs superbes mépris.

MASSINISSE.

Revolez à mon camp, je vous joins dans une heure ;
J'arrache Sophonisbe à sa triste demeure.
Je marche à votre tête ; et s'il vous faut périr,
Mes amis, j'ai su vaincre, et je saurai mourir.

SCENE III.

SOPHONISBE, MASSINISSE.

SOPHONISBE.

Seigneur, en tous les temps, par le ciel poursuivie,
Je n'attends que de vous le destin de ma vie.
Victorieux dans Cirthe, et mon libérateur,
Contre ces fiers Romains deux fois mon protecteur,
Vous avez d'un seul mot écarté les orages
Qui m'entouraient encore après tant de naufrages ;
Et dans ce grand reflux des horreurs de mon sort,
Dans ce jour étonnant de clémence et de mort,
Par vous seul confondue, et par vous rassurée,
J'ai cru que d'un héros la promesse sacrée,
Ce généreux appui, le seul qui m'est resté,
Me servirait d'égide, et serait respecté.
Je ne m'attendais pas qu'on flétrît votre ouvrage,
Qu'on osât prononcer le mot de l'esclavage,
Et que je dusse encore, après tant de tourmens,
Après tous vos bienfaits, réclamer vos sermens.

MASSINISSE.

Ne les réclamez point ; ils étaient inutiles,
Je n'en eus pas befoin : vous aurez des afiles
Que l'orgueil des Romains ne pourra violer ;
Et ce n'eft pas à vous déformais à trembler.
Il m'appartenait peu de parler d'hymenée
Dans ce même palais, dans la même journée
Où le fort a voulu que le fang d'un époux,
Répandu par les miens, rejaillît jufqu'à vous.
Mais la néceffité rompt toutes les barrières ;
Tout fe tait à fa voix, fes lois font les premières.
La cendre de Siphax ne peut vous accufer.
Vous n'avez qu'un parti, celui de m'époufer.
Du pied de nos autels au trône remontée,
Sur les bords Africains chérie et redoutée,
Le diadème au front, marchez à mon côté.
Votre fceptre et mon bras font votre fureté.

SOPHONISBE.

Ah ! que m'avez-vous dit ? Sophonisbe éperdue
Doit dévoiler enfin fon ame à votre vue.
J'étais votre ennemie, et l'ai toujours été.
Seigneur, je vous ai fui, je vous ai rebuté ;
Siphax obtint mon choix, fans confulter fon âge ;
Je n'acceptai fa main que pour vous faire outrage.
J'encourageai les miens à pourfuivre vos jours,
Mais connaiffez mon cœur, il vous aima toujours.

MASSINISSE.

Eft-il poffible ? ô Dieux ! vous dont l'ame inhumaine

Fut chez les Africains célèbre par la haine,
Vous m'aimiez, Sophonisbe ! et, dans ſes déplaiſirs,
Maſſiniſſe accablé vous coûtait des ſoupirs !

SOPHONISBE.

Oui, nièce d'Annibal j'ai dû haïr, ſans doute,
L'ami de Scipion, quelque effort qu'il m'en coûte.
Je le voulus en vain : c'eſt à vous de juger
Si le ſeul des humains qui veut me protéger,
Quand il revient à moi, quand ſon noble courage
Peut ſauver Sophonisbe, Annibal et Carthage,
En m'arrachant des fers et du ſein de l'horreur,
En me donnant ſon trône, en me gardant ſon cœur,
Peut rallumer en moi les feux qu'il y fit naître,
Et dont tout mon courroux fut à peine le maître ?
D'un bonheur inoui vous venez me flatter ;
Vous m'offrez votre main.... je ne puis l'accepter. (*g*)

MASSINISSE.

Vous ! quels dieux ennemis à vos bontés s'oppoſent ?

SOPHONISBE.

Les dieux qui de mon ſort en tous les temps diſpoſent,
Les dieux qui d'Annibal ont reçu les ſermens,
Quand au pied des autels, en ſes plus jeunes ans,
Il jurait aux Romains une haine immortelle.
Ce ſerment eſt le mien, je lui ſerai fidelle.
Je meurs ſans être à vous.

MASSINISSE.

Sophonisbe, arrêtez :
Connaiſſez qui je ſuis, et qui vous inſultez.

C'eſt ce même ferment qui devant vous m'amène ;
Et ma haine pour Rome égale votre haine.

SOPHONISBE.

Vous, Seigneur, vous pourriez enfin vous repentir
De vous être abaiſſé juſques à la ſervir ?

MASSINISSE.

Je me repens de tout, puiſque je vous adore.
Je ne vois plus que vous, ſi vous m'aimez encore.
J'apporte à cet autel, en vous donnant la main,
L'horreur que Maſſiniſſe a pour le nom romain. (*h*)
Plus irrité que vous, et plus qu'Annibal même,
Oui, je déteſte Rome autant que je vous aime.

SOPHONISBE.

Maſſiniſſe !

MASSINISSE.

Ecoutez, vous n'avez qu'un inſtant,
Vos fers ſont préparés.... un trône vous attend.
Scipion va venir.... Carthage vous appelle ;
Et ſi vous balancez, c'eſt un crime envers elle.
Suivez-moi, tout le veut.... Dieux juſtes, protégez
L'hymen où je l'entraîne, et ſoyons tous vengés.

SOPHONISBE.

Eh bien, à ce ſeul prix j'accepte la couronne ;
La veuve de Siphax à ſon vengeur ſe donne :
Oui, Carthage l'emporte. O mes Dieux ſouverains,
Vous m'uniſſez à lui pour punir les Romains.

MASSINISSE.

Honteuſement ici ſoumis à leur puiſſance,
Cherchons en d'autres lieux, la gloire et la vengeance.

Les Romains font dans Cirthe ; ils y donnent des lois.(i)
Un conful y commande, et l'on tremble à fa voix.
Sachez que fous leurs pas je vais ouvrir l'abyme
Où doit s'enfevelir l'orgueil qui nous opprime ;
Scipion va tomber dans le piége fatal.
La gloire et le bonheur font au camp d'Annibal.
Dès que l'aftre du jour aura ceffé de luire,
Parmi des flots de fang ma main va vous conduire.
La veuve de Siphax, en fuyant fes tyrans,
Doit marcher avec moi fur leurs corps expirans.
Il n'eft point d'autre route, et nous allons la prendre.

SOPHONISBE.

Dans le camp d'Annibal enfin j'irai me rendre ;
C'eft là qu'eft ma patrie, et mon trône et ma cour ;
Là je puis, fans rougir, écouter votre amour :
Mais comment m'affurer....

MASSINISSE.

La plus jufte efpérance
Flatte d'un prompt fuccès ma flamme et ma vengeance.
Je crains peu les Romains, et prêt à les frapper,
J'ai honte feulement de defcendre à tromper.

SOPHONISBE.

Ils favent mieux que vous cet art de l'Italie.

SCENE IV.

SOPHONISBE, MASSINISSE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Seigneur, cet étranger, ce ſuperbe Lélie,
Et qui dans ce palais parlait ſi hautement,
Accompagné des ſiens, arrive en ce moment.
Il veut que, ſans tarder, à vous-même on l'annonce ;
Il dit que d'un conſul il porte la réponſe.

MASSINISSE.

Il ſuffit... qu'il m'attende, et que, ſans nous braver,
Aux pieds de Sophonisbe il vienne ici tomber. (*k*)

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LELIE, Romains.

LELIE *à un centurion.*

Allez, obfervez tout, les plus légers foupçons
Dans de pareils momens font de fortes raifons.
Sophonisbe en ces lieux peut faire des perfides;
Scipion dans la ville enferme les Numides.
(*à un autre.*)
C'eft à vous de garder le palais et la tour,
Tandis que, n'écoutant qu'un imprudent amour,
Maffiniffe occupé du vain nœud qui l'engage,
D'un moment précieux nous laiffe l'avantage.
(*à tous.*)
Vous avez défarmé fans peine et fans effort
Le peu de fes foldats répandus dans ce fort;
Et déjà trop puni par fa propre faibleffe,
Il ne fait pas encor le péril qui le preffe.
Au moindre mouvement qu'on vienne m'avertir;
Qu'aucun ne puiffe entrer, qu'aucun n'ofe fortir.
Surtout de vos foldats contenez la licence;
Refpectez ce palais; que nulle violence
Ne fouille fous mes yeux l'honneur du nom romain.
Le fort de Maffiniffe eft tout en notre main.

On craignait que ce prince, aveugle en sa colère,
N'eût tramé contre nous un complot téméraire ;
Mais de son amitié gardant le souvenir,
Scipion le prévient sans vouloir le punir.
Soyez prêts, c'est assez ; cette ame impétueuse,
Verra de ses desseins la suite infructueuse ;
Et dans quelques momens tout doit être éclairci....
Vous, gardez cette porte, et vous, veillez ici.

(*les licteurs restent un peu cachés dans le fond.*)

SCENE II.

MASSINISSE, LELIE, Licteurs.

MASSINISSE.

Eh bien, de Scipion ministre respectable,
Venez-vous m'annoncer son ordre irrévocable ?

LELIE.

J'annonce du Sénat les décrets souverains,
Que le consul de Rome a remis en mes mains.
Pouvez-vous écouter ce que je dois vous dire ?
Vous paraissez troublé.

MASSINISSE.

Je suis prêt à souscrire
Aux projets des Romains que vous me présentez,
Si par l'équité seule ils ont été dictés,
Et s'ils n'outragent point ma gloire et ma couronne.
Parlez ; quel est le prix que le Sénat me donne ?

LELIE.

Le trône de Siphax déjà vous eſt rendu :
C'eſt pour le conquérir que l'on a combattu.
A vos nouveaux Etats, à votre Numidie,
Pour vous favoriſer, on joint la Mazénie ;
Ainſi, dans tous les temps et de guerre et de paix,
Rome, à ſes alliés, prodigue ſes bienfaits.
On vous a déjà dit que Cirthe, Hippone, Utique,
Tout, juſqu'au mont Atlas, eſt à la république.
Décidez maintenant ſi vous voulez demain
De Scipion vainqueur accomplir le deſſein,
De l'Afrique avec lui ſoumettre le rivage,
Et, fidelle allié, camper devant Carthage.

MASSINISSE.

Carthage ! oubliez-vous qu'Annibal la défend ?
Que ſur votre chemin ce héros vous attend ?
Craignez d'y retrouver Traſimène et Trébie.

LELIE.

La fortune a changé ; l'Afrique eſt aſſervie.
Choiſiſſez de nous ſuivre ou de rompre avec nous.

MASSINISSE *à part.*

Puis-je encore un moment retenir mon courroux !

LELIE.

Vous voyez vos devoirs et tous vos avantages.
De Rome maintenant connaiſſez les uſages.
Elle élève les rois et fait les renverſer ;
Aux pieds du capitole ils viennent s'abaiſſer.
La veuve de Siphax était notre ennemie ;

Dans un ſang odieux elle a reçu la vie ;
Et ſon ſeul châtiment ſera de voir nos dieux,
Et d'apprendre dans Rome à nous connaître mieux.

MASSINISSE.

Téméraire ! arrêtez.... Sophonisbe eſt ma femme ;
Tremblez de m'outrager.

LELIE.

Je connais votre flamme ;
Je la reſpecte peu, lorſque dans vos Etats
Vous-même devant moi ne vous reſpectez pas.
Sachez que Sophonisbe à nos chaînes livrée
De ce titre d'épouſe en vain s'eſt honorée !
Qu'un prétexte de plus ne peut nous éblouir,
Que j'ai donné mon ordre, et qu'il faut obéir.

MASSINISSE.

Ah ! c'en eſt trop enfin ; cet excès d'inſolence
Pour la dernière fois tente ma patience.

(*mettant la main à ſon épée.*)

Traître ! ôte-moi la vie, ou meurs de cette main.

LELIE.

Prince, ſi je n'étais qu'un citoyen romain,
Un tribun de l'armée, un guerrier ordinaire,
Vous me verriez bientôt prêt à vous ſatisfaire ;
Lélie avec plaiſir recevrait cet honneur ;
Mais député de Rome et de mon empereur,
Commandant en ces lieux, tout ce que je dois faire,
C'eſt d'arrêter d'un mot votre vaine colère....
Romains, qu'on m'en réponde.

(*les licteurs entourent Maſſiniſſe et le déſarment.*)

MASSINISSE.

Ah, lâche !... mes ſoldats
Me laiſſent ſans défenſe !

LELIE.

Ils ne paraîtront pas ;
Ils ſont, ainſi que vous, tombés en ma puiſſance.
Vous avez abuſé de notre confiance :
Quels que ſoient vos deſſeins, ils ſont tous prévenus ;
Et nous vous épargnons des malheurs ſuperflus.
Si vous voulez de Rome obtenir quelque grâce,
Scipion va venir ; il n'eſt rien que n'efface
A ſes yeux indulgens un juſte repentir.
Rentrez dans le devoir dont vous oſiez ſortir.
On vous rendra, Seigneur, vos ſoldats et vos armes,
Quand ſur votre conduite on aura moins d'alarmes,
Et quand vous ceſſerez de préférer en vain
Une Carthaginoiſe à l'empire romain.
Vous avez combattu ſous nous avec courage.
Mais on eſt quelquefois imprudent à votre âge.

SCENE III.

MASSINISSE *ſeul.*

Tu ſurvis, Maſſiniſſe, à de pareils affronts !
Ce ſont-là ces Romains, juges des nations,
Qui voulaient faire au monde adorer leur puiſſance,
Et des dieux, diſaient-ils, imiter la clémence !

Fourbes dans leurs traités, cruels dans leurs exploits,
Déprédateurs du peuple, et fiers tyrans des rois!
Je me repens, fans doute, et c'eft de vivre encore
Sans pouvoir me baigner dans leur fang que j'abhorre.
Scipion prévient tout; foit prudence ou bonheur,
Son étonnant génie en tout temps eft vainqueur.
Sous les pas des Romains la tombe était ouverte;
Je vengeais Sophonisbe, et j'ai caufé fa perte.
Je n'ai pas fu tromper: j'en recueille le fruit;
Dans l'art des trahifons j'étais trop mal inftruit.
Roi, vainqueur et captif, outragé, fans vengeance,
Victime de l'amour, et de mon imprudence,
Mon cœur fut trop ouvert. Ah! tu l'avais prévu! (*l*)
Sophonisbe, en effet ma candeur m'a perdu.
O Ciel! c'eft Scipion! c'eft Rome toute entière!

SCENE IV.

SCIPION, MASSINISSE, Licteurs.
(*Scipion tient un rouleau à la main.*)

MASSINISSE.

VENEZ-VOUS infulter à mon heure dernière?
Dans l'abyme où je fuis venez-vous m'enfoncer,
Marcher fur mes débris?

SCIPION.

Je viens vous embraffer.
J'ai fu votre faibleffe et j'en ai craint la fuite.
Vous devez pardonner fi de votre conduite

Ma vigilance heureuse a conçu des soupçons ;
Plus d'une fois l'Afrique a vu des trahisons.
La nièce d'Annibal, à votre cœur trop chère,
M'a forcé malgré moi de me montrer sévère.
Du nom de votre ami je fus toujours jaloux ;
Mais je me dois à Rome, et beaucoup plus qu'à vous.
Je n'ai point démêlé les intrigues secrètes
Que pouvaient préparer vos fureurs inquiètes,
Et de tout prévenir je me suis contenté.
Mais à quelque attentat que l'on vous ait porté,
Voulez-vous maintenant écouter la justice,
Et rendre à Scipion le cœur de Massinisse ?
Je ne demande rien que la foi des traités ;
Vous les avez toujours sans réserve attestés.
Les voici ; c'est par vous qu'à moi-même promise,
Sophonisbe en mon camp devait être remise.
Lisez. Voilà mon nom, et voilà votre seing.

(*il les lui montre.*)

En est-ce assez ? vos yeux s'ouvriront-ils enfin ?
Avez-vous contre moi quelque droit légitime ?
Vous plaindrez-vous toujours que Rome vous opprime ?

MASSINISSE.

Oui. Quand dans la fureur de mes ressentimens
Je fis entre vos mains ces malheureux sermens,
Je voulais me venger d'une reine ennemie.
De mon cœur irrité je la croyais haïe ;
Vos yeux furent témoins de mes jaloux transports ;
Ils étaient imprudens, mais vous m'aimiez alors :

Je vous confiai tout, ma colère et ma flamme.
J'ai revu Sophonisbe, et j'ai connu ſon ame :
Tout eſt changé, mon cœur eſt rentré dans ſes droits ;
La veuve de Siphax a mérité mon choix.
Elle eſt reine, elle eſt digne encor d'un plus grand titre.
De ſon ſort et du mien j'étais le ſeul arbitre ;
Je devais l'être au moins : je l'aime, c'eſt aſſez :
Sophonisbe eſt ma femme, et vous la raviſſez !

SCIPION.

Elle n'eſt point à vous, elle eſt notre captive ;
La loi des Nations pour jamais vous en prive.
Rome ne peut changer ſes réſolutions
Au gré de vos erreurs et de vos paſſions. (*m*)
Je ne veux point ici vous parler de moi-même ;
Mais jeune comme vous, et dans un rang ſuprême,
Vous ſavez ſi mon cœur a jamais ſuccombé
A ce piége fatal où vous êtes tombé.
Soyez digne de vous ; vous pouvez encor l'être.

MASSINISSE.

Il eſt vrai qu'en Eſpagne où vous régnez en maître,
Le ſoin de contenir un peuple effarouché,
La gloire, l'intérêt, Seigneur, vous ont touché.
Vous n'enlevâtes point une femme éplorée,
De l'amant qu'elle aimait juſtement adorée.
Pourquoi démentez-vous pour un infortuné
Cet exemple éclatant que vous avez donné ?
L'Eſpagnol vous bénit, mais je vous dois ma haine.
Vous lui rendez ſa femme, et m'arrachez la mienne.

SCIPION.

A vos plaintes, Seigneur, à tant d'emportemens,
Je ne réponds qu'un mot ; rempliſſez vos ſermens.

MASSINISSE.

Ah ! ne me parlez plus d'un ſerment téméraire,
Qu'ont dicté le dépit et l'amour en colère ;
Il fut trop démenti dans mon cœur ulcéré.

SCIPION.

Les dieux l'ont entendu, tout ſerment eſt ſacré.

MASSINISSE.

Conſul, il me ſuffit ; j'avais cru vous connaître,
Je m'étais bien trompé : mais vous êtes le maître.
Ces dieux dont vous ſavez interpréter la loi,
Aidés de Scipion, ſont trop forts contre moi.
Je ſais que mon épouſe à Rome fut promiſe.
Voulez-vous en effet qu'à Rome on la conduiſe? (n)

SCIPION.

Je le veux, puiſqu'ainſi le Sénat l'a voulu ;
Que vous-même avec moi vous l'aviez réſolu.
Ne vous figurez pas qu'un appareil frivole,
Une marche pompeuſe aux murs du Capitole,
Et d'un peuple inconſtant la faveur et l'amour,
Que le deſtin nous donne et nous ôte en un jour,
Soient un charme ſi grand pour mon ame éblouie,
De ſoins plus importans croyez qu'elle eſt remplie.
Mais quand Rome a parlé, j'obéis à ſa loi.
Secondez mon devoir, et revenez à moi.

Rendez

Rendez à votre ami la première tendresse
Dont le nœud respectable unit notre jeunesse.
Compagnons dans la guerre, et rivaux en vertu,
Sous les mêmes drapeaux nous avons combattu.
Nous rougirions tous deux qu'au sein de la victoire,
Une femme, une esclave eût flétri tant de gloire.
Réunissons deux cœurs qu'elle avait divisés.
Oubliez vos liens : l'honneur les a brisés.

MASSINISSE.

L'honneur! Quoi! vous osez! Mais je ne puis prétendre,
Quand je suis désarmé, que vous vouliez m'entendre.
Je vous ai déjà dit que vous seriez content.
Ma femme subira le destin qui l'attend.
Un roi doit obéir quand un consul ordonne.
Sophonisbe! Oui, Seigneur, enfin je l'abandonne;
Je ne veux que la voir pour la dernière fois :
Après cet entretien j'attends ici vos lois.

SCIPION.

N'attendez qu'un ami, si vous êtes fidelle.

SCENE V.

MASSINISSE *seul.*

Un ami! Jusque-là ma fortune cruelle
De mes jours détestés déshonore la fin!
Il me flétrit du nom de l'ami d'un romain!
Je n'ai que Sophonisbe; elle seule me reste :
Il le sait, il insulte à mon état funeste.

Sa cruauté tranquille, avec dérision,
Affectait de descendre à la compassion !
Il a su mon projet, et ne pouvant le craindre,
Il feint de l'ignorer, et même de me plaindre ;
Il feint de dédaigner ce misérable honneur
De traîner une femme au char de son vainqueur.
Il n'aspire en effet qu'à cette gloire infame ;
Il jouit de ma honte ; et peut-être en son ame
Il pense à m'y traîner avec le même éclat
Comme un roi révolté jugé par le Sénat.

SCENE VI.

MASSINISSE, SOPHONISBE.

MASSINISSE.

Eh bien, connaissez-vous quelle horreur vous opprime ?
D'où nous sommes tombés ? dans quel affreux abyme
Un jour, un seul moment nous a tous deux conduits?
De notre heureux hymen ce sont les premiers fruits.
Savez-vous des Romains la barbare insolence,
Et qu'il nous faut enfin tout souffrir sans vengeance ?

SOPHONISBE.

Nous n'avons qu'un recours : le fer ou le poison.

MASSINISSE.

Nous sommes désarmés. Ces murs sont ma prison.
Scipion vivrait il si j'avais eu des armes ?

SOPHONISBE.

Ah ! cherchons les moyens de finir tant d'alarmes.

Trop de honte nous fuit, et c'eſt trop de revers.
J'ai deux fois aujourd'hui paſſé du trône aux fers.
Je ne puis me venger de mes indignes maîtres,
Je ne puis me baigner dans le ſang de ces traîtres;
Arrache-moi la vie, et meurs auprès de moi :
Sophonisbe deux fois ſera libre par toi.

MASSINISSE.

Tu le veux !

SOPHONISBE.

Tu le dois.

MASSINISSE.

Je frémis, je t'admire.

SOPHONISBE.

Je te devrai ma mort, je te devais l'empire;
J'aurai reçu de toi tous mes biens en un jour.

MASSINISSE.

Quels biens! ah, Sophonisbe!

SOPHONISBE.

Objet de mon amour!
Ame tendre, ame noble! expie avec courage
Le crime que tu fis en combattant Carthage.
Sauve-moi.

MASSINISSE.

Par ta mort!

SOPHONISBE.

Sans doute! Aimes-tu mieux
Me voir avec opprobre arracher de ces lieux?

Roi soumis aux Romains, et mari d'une esclave,
Aimes-tu mieux servir le tyran qui te brave?
Me voir sacrifiée à son ambition?
Ecrasons en mourant l'orgueil de Scipion. (*o*)

MASSINISSE.

Va, sors; je vois de loin des romains qui m'épient:
De tous les malheureux ces monstres se défient.
Va, nous nous rejoindrons.

SOPHONISBE.

Arbitre de mon sort
Souviens-toi de ma gloire: adieu jusqu'à ma mort.
(*elle sort.*)

SCENE VII.

MASSINISSE *seul.*

DIEUX des Carthaginois! vous à qui je m'immole! (*p*)
Dieux que j'avais trahis pour ceux du Capitole:
Vous que ma femme implore, et qui l'abandonnez,
Donnerez-vous la force à mes sens forcenés,
A cette main tremblante, à mon ame égarée,
De me souiller du sang d'une épouse adorée!

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LELIE, SCIPION, Romains.

SCIPION.

Amis, la fermeté jointe avec la clémence
Peut enfin fubjuguer fa fatale inconftance.
Je vois dans ce numide un courfier indompté,
Que fon maître réprime après l'avoir flatté;
Tour à tour on ménage, on dompte fon caprice,
Il marche en écumant, mais il nous rend fervice.
Maffiniffe a fenti qu'il doit porter ce frein
Dont fa fureur s'indigne, et qu'il fecoue en vain;
Que je fuis en effet maître de fon armée;
Qu'enfin Rome commande à l'Afrique alarmée,
Que nous pouvons d'un mot le perdre ou le fauver.
Penfez-vous qu'il s'obftine encore à nous braver?
Il eft temps qu'il choififfe entre Rome et Carthage:
Point de milieu pour lui, le trône ou l'efclavage;
Il s'eft foumis à tout; fes fermens l'ont lié:
Il a vu de quel prix était mon amitié.
La reine l'égarait, mais Rome eft la plus forte;
L'amour parle un moment, mais l'intérêt l'emporte:
Il doit rendre aux Romains Sophonisbe aujourd'hui.

LELIE.

Pouvez-vous y compter? Vous fiez-vous à lui?

SCIPION.

Il ne peut empêcher qu'on l'enlève à sa vue.
Je voulais à son ame encor toute éperdue
Epargner un affront trop dur, trop douloureux.
Il me fesait pitié. Tout prince malheureux
Doit être ménagé, fût-ce Annibal lui-même.

LELIE.

Je crains son désespoir ; il est numide, il aime.
Surtout de Sophonisbe il faut vous assurer.
Ce triomphe éclatant qui va se préparer,
Plus que vous ne pensez, vous devient nécessaire
Pour imposer aux grands, pour charmer le vulgaire,
Pour captiver un peuple inquiet et jaloux,
Ennemi des grands noms, et peut-être de vous.
La veuve de Siphax à votre char traînée
Fera taire l'envie à vous nuire obstinée ;
Et le vieux Fabius, et le jaloux Caton
Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion. (*q*)

SCENE II.

SCIPION, LELIE, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Sophonisbe, Seigneur, à vos ordres soumise,
Par le roi Massinisse entre vos mains remise,
Va bientôt à vos pieds, déposant sa douleur,
Reconnaître dans vous son maître et son vainqueur. (*r*)
Elle est prête à partir.

SCIPION.

Que Sophonisbe apprenne
Qu'à Rome, en ma maison, toujours servie en reine,
Elle n'y recevra que les soins, les honneurs
Que l'on doit à son rang, et même à ses malheurs.
Le Tibre avec respect verra sur son rivage
Le noble rejeton des héros de Carthage.

(*Phædime sort.*)

(*à un tribun.*)

Vous jusques à ma flotte ayez soin de guider
Et la reine et les siens, qu'il vous faudra garder.

SCENE III et dernière.

SCIPION, LELIE, MASSINISSE, Licteurs.

SCIPION.

Le roi vient; je le plains: un si grand sacrifice
Doit lui coûter, sans doute. Approchez, Massinisse;
Ne vous repentez pas de votre fermeté.

MASSINISSE, *troublé et chancelant.*

Il m'en faut en effet.

SCIPION.

Votre cœur s'est dompté.

MASSINISSE.

La victime par vous si long-temps désirée
S'est offerte elle-même; elle vous est livrée.
Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis.
Tout est prêt.

SCIPION.

La raison vous rend à vos amis.
Vous revenez à moi : pardonnez à Lélie
Cette sévérité dans mon cœur démentie :
L'intérêt de l'Etat exigeait nos rigueurs ;
Rome y fera bientôt succéder ses faveurs.
(il tend la main à Massinisse qui recule.)
Point de ressentiment : goûtez l'honneur suprême
D'avoir réparé tout, en vous domptant vous-même.

MASSINISSE.

Epargnez-vous, Seigneur, un vain remercîment :
Il m'en coûte assez cher en cet affreux moment.

SCIPION.

Vous pleurez !

MASSINISSE.

Qui ? moi ! non.

SCIPION.

Ce regret qui vous presse
N'est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse
Que votre ame subjugue, et que vous oublîrez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en souviendrez.

SCIPION.

Sophonisbe à mes yeux sans crainte peut paraître :
J'aurais de son destin voulu vous laisser maître ;
Mais Rome la demande : il faut loin de ces lieux....
(on ouvre la porte ; Sophonisbe paraît étendue sur une banquette, un poignard enfoncé dans le sein.)

MASSINISSE.

MASSINISSE.

Tiens, la voilà, perfide ! elle eſt devant tes yeux :
La connais-tu ?

SCIPION.

Cruel !

SOPHONISBE *à Maſſiniſſe penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux, je meurs libre, et je meurs dans tes bras.

MASSINISSE.

Je vous la rends, Romains, elle eſt à vous.

SCIPION.

Hélas !
Malheureux ! qu'as-tu fait ?

MASSINISSE.

Ses volontés, les miennes.
Sur ſes bras tout ſanglans viens eſſayer tes chaînes.
Approche : où ſont tes fers ?

LELIE.

O ſpectacle d'horreur !

MASSINISSE *à Scipion.*

Tu recules d'effroi ! que devient ton grand cœur ?
(*il ſe met entre Sophonisbe et les Romains.*)
Monſtres qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au capitole offrir votre victime ;
Montrez à votre peuple, autour d'elle empreſſé,
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Déteſtable Romain, ſi les dieux qui m'entendent
Accordent les faveurs que les mourans demandent,

Si, devançant le temps, le grand voile du ſort
Se lève à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophonisbe vengée,
Et Rome qu'on immole à la terre outragée.
Je vois dans votre ſang vos temples renverſés,
Ces temples qu'Annibal a du moins menacés,
Tous ces fiers deſcendans des Nérons, des Camilles, (5)
Aux fers des étrangers tendant des bras ſerviles;
Ton capitole en cendre, et tes dieux pleins d'effroi
Détruits par des tyrans moins funeſtes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chaſſé de ta patrie.
Je meurs; mais dans la mienne, et c'eſt en te bravant.
Le poiſon que j'ai pris dans ce fatal moment
Me délivre à la fois d'un tyran et d'un traître.
Je meurs chéri des miens qui vengeront leur maître.
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

LELIE.

Que tous deux ſont à plaindre!

SCIPION.

Ils ſont morts en romains.
Grands Dieux! puiſſé-je un jour, ayant dompté Carthage,
Quitter Rome et la vie avec même courage!

Fin du cinquième et dernier acte.

VARIANTES

DE SOPHONISBE.

(*a*) Vous servez des Romains, vous secondez leurs armes,
Et vous désespérez vos parens malheureux.
Méritez vos succès en étant généreux :
C'est trop faire couler et le sang et les larmes.

(*b*) Suis-je ici prisonnière ? ô rigueur ! ô destin !
Que me préparez-vous dans ce jour de vengeance ?
Le ciel me ravit tout, et jusqu'à l'espérance.
Dieux ! &c.

MASSINISSE.

(*c*) Reine, en ce jour de sang, funeste ou favorable,
Ma fortune me pèse, et votre sort m'accable.
Le billet que de vous je viens de recevoir
Est un ordre sacré qui m'apprend mon devoir ;
Mais en vous écoutant je l'apprends davantage.
Je crois entendre en vous les héros de Carthage :
Honteux d'avoir vaincu, je viens tout réparer.

SOPHONISBE.

Réduite à vous haïr, faut-il vous admirer ?
Quoi ! Seigneur, jusqu'à vous ma lettre est parvenue !

(*d*) Je le jure par vous : pour vous dire encor plus,
Sophonisbe n'est pas au nombre des vaincus.
Je commande dans Cirthe. . . . .
. . . .

(*e*) Tu parles à sa veuve, et son sang fume encore ;
Son ombre me menace : un pareil souvenir
L'appelle à la vengeance, et l'invite à punir.
Phædime, il faut enfin t'ouvrir toute mon ame :
Oui, je t'ai fait l'aveu de ma fatale flamme,

Oui, ce feu, si long-temps dans mon sein renfermé,
S'est avec violence aujourd'hui rallumé.
Peut-être on m'aime encore, et j'oserais le croire;
Je pourrais me flatter d'une telle victoire;
Tu me verrais goûter ce suprême bonheur,
De partager son trône et d'avoir tout son cœur.
Ma flamme déclarée, &c.

. . . .

MASSINISSE.

(f) Des ordres! vous, Romains! ingrats dont l'insolence
S'accrut par mon service avec votre puissance!
Des fers à Sophonisbe! et ces mots inouis
A peine prononcés n'ont pas été punis!
Sophonisbe! ah! du moins écarte cette injure,
Accorde-moi ta main; ta gloire t'en conjure.

(g) La fille d'Asdrubal naquit pour se contraindre:
Elle dut vous haïr, ou du moins dut le feindre.
Elle brûlait pour vous: c'est à vous de juger
Si le seul des humains qui peut me protéger,
Conquérant généreux, amant toujours fidelle,
Des héros et des rois devenu le modèle,
En m'arrachant des fers et de ce lieu d'horreur,
En me donnant son trône, en me gardant son cœur,
Sur mes sens enchantés conserve un juste empire.
C'est par vous que je vis, pour vous que je respire:
Pour m'unir avec vous je voudrais tout tenter.
Vous m'offrez votre main ... je ne puis l'accepter.

MASSINISSE.

. . . .

(h) C'est ce même serment qui devant vous m'amène:
C'est un courroux plus juste, une plus forte haine;
Et c'est de son flambeau que je viens éclairer
L'hymen, l'heureux hymen qu'on ne peut différer.
C'est dans Cirthe sanglante, à ces autels antiques,
Dressés par nos aïeux à nos dieux domestiques,

Que j'apporte avec vous, en vous donnant la main,
L'horreur que Maſſiniſſe a pour le nom romain.
. . . .

(*i*) Oui, je déteſte Rome autant que je vous aime.
Vous, Dieux qui m'entendez, qui recevez ma foi,
(*il prend la main de Sophonisbe, et tous deux les mettent ſur l'autel.*)
Uniſſez à ce prix Sophonisbe avec moi.

SOPHONISBE.

A ces conditions j'accepte la couronne:
Ce n'eſt qu'à mon vengeur que ma fierté ſe donne.
Vengeons tous deux Carthage et nos dieux ſouverains;
Jurons de nous unir pour haïr les Romains.
Je me vois trop heureuſe...

MASSINISSE.

A mes yeux outragée,
Vantez votre bonheur quand vous ſerez vengée.
Les Romains ſont dans Cirthe, &c.

(*k*) Dans les anciennes éditions le troiſième acte était terminé par les vers ſuivans :

SOPHONISBE.

A l'aſpect des Romains mon horreur ſe redouble;
Je n'entends point leur nom ſans alarme et ſans trouble.
Vous êtes violent autant que généreux;
Encor ſi vous ſaviez diſſimuler comme eux,
Ne les point avertir de ſe mettre en défenſe!
Mais toujours d'un numide ils ſont en défiance:
Peut-être ont-ils déjà pénétré vos deſſeins.
Vous me faites frémir: je connais mes deſtins.
Ce jour a déployé tant de viciſſitude,
Que, juſqu'à mon bonheur, tout eſt inquiétude.
Le flambeau de l'hymen eſt allumé par nous;
Mais c'eſt en trahiſſant les cendres d'un époux.
Votre main me replace au rang de mes ancêtres,
Vous me faites régner, mais les Romains ſont maîtres.

Je n'ai plus pour ſoldats que de vils citoyens.
Les dieux de Scipion l'emportent ſur les miens.
Quoi qu'il puiſſe arriver, venez tracer ma route :
J'aurais ſuivi Siphax, je vous ſuivrai ſans doute
Et marchant avec vous, je ne crains rien pour moi.

MASSINISSE.

J'oſe tout eſpérer, puiſque j'ai votre foi.

(*l*) Dans les dernières éditions on liſait :

Un moment a tout fait : des miens abandonné,
Roi, vainqueur et captif, outragé ſans vengeance,
Victime de l'amour et de mon imprudence,
Je n'ai pas ſu tromper : j'en recueille le fruit.
Dans l'art des trahiſons j'étais trop mal inſtruit.
Rome ſe plaint toujours de la foi du Numide ;
La tyrannique Rome eſt cent fois plus perfide.
Mon cœur fut trop ouvert : ah ! tu l'avais prévu.

Et dans les précédentes :

Un moment a tout fait : des miens abandonné,
Dans mon propre palais je vois un autre maître !
Sophoniſbe eſt eſclave ! on me deſtine à l'être !
Quel exemple pour vous, malheureux Africains !
Rois et peuples ſéduits qui ſervez les Romains,
Quand pourrez-vous ſortir de ce grand eſclavage ?
Quoi ! je dévore ici mon opprobre et ma rage !
J'ai perdu Sophoniſbe, et mon empire et moi !
O Ciel ! c'eſt Scipion, c'eſt lui que je revoi ;
C'eſt Rome qui dans lui ſe montre toute entière, &c.

(*m*) Après ces vers, dans les anciennes éditions, on liſait les vers ſuivans :

Rome, de tant de rois auguſte vengereſſe,
Ne s'informe jamais s'ils ont une maîtreſſe.
Les ſoupirs des amans, leurs pleurs et leurs débats
Ne font point, croyez-moi, le deſtin des Etats.

(n) Je me rends, je bannis la douleur qui m'obsède.
Lorfque Scipion parle il faut que tout lui cède.
Pour difpofer de moi j'ai dû vous confulter,
Et le faible au puiffant ne doit rien contefter.
Ma femme eft votre efclave, et mon ame eft foumife.
Ordonnez-vous enfin qu'à Rome on la conduife ?

MASSINISSE.

(o) Nous fommes défarmés: ces murs font ma prifon.
Mais je puis, après tout, retrouver quelques armes.

SOPHONISBE.

Songez-y: terminez tant d'indignes alarmes.
Trop de honte nous fuit, et c'eft trop de revers;
J'ai deux fois aujourd'hui paffé du trône aux fers.
Hâtez-vous: Annibal me vengera peut-être.
Mais qu'il me venge ou non, je veux mourir fans maître.
Malheureux Maffiniffe! ô cher et tendre époux!
Sophonisbe du moins fera libre par vous.

MASSINISSE.

Tu le veux, chère époufe! il le faut, je t'admire.
Tu me préviens, fuis-moi: Rome n'a point d'empire
Sur nn cœur auffi noble, auffi grand que le tien.
Nous ne fervirons pas, je t'en réponds.

SOPHONISBE.

Eh bien,
En mourant de ta main, j'expirerai contente.
O manes de Siphax, ombre à mes yeux préfente,
Maues moins malheureux, vous me l'aviez prédit!
Oui, je vais vous rejoindre, et mon fort s'accomplit.
De mon lit nuptial au tombeau defcendue,
Mon ombre fans rougir va paraître à ta vue.
Je te rapporte un cœur qui n'était point à toi;
Mais jufqu'à ton trépas je t'ai gardé ma foi.
Enfers qui m'attendez, Euménides, Tartare,
Je ne vous craindrai point: Rome était plus barbare.
Allons, je trouverai dans l'empire infernal
Les monceaux de romains qu'a frappés Annibal,

Des victimes sans nombre, et des Scipions mêmes :
Trasimène est chargé de mes honneurs suprêmes.
Viens m'arracher la vie, époux trop généreux,
Et tu me vengeras après, si tu le peux.

MASSINISSE.

Que vais-je faire ! Allons, Sophonisbe, demeure.
Quoi ! Scipion vivrait, et je veux qu'elle meure !
Qu'elle meure ! et par moi !

SOPHONISBE.

Viens, marche sur mes pas ;
Et si tu peux trembler, j'affermirai ton bras.

(*p*) Dans les anciennes éditions ce monologue commençait par les vers suivans :

Perfide Scipion, détestable Lélie,
Vos cruautés encore ont pris soin de ma vie !
Quel ami, quel poignard me pourra secourir !
Aurai-je donc perdu jusqu'au droit de mourir ?
Le plus vil des humains dispose de son être,
Et termine à son gré des jours dont il est maître ;
Et moi, pour obtenir deux morts que je prétends,
Il me faudrait descendre à prier mes tyrans !
Dieux des Carthaginois ! &c. . . . . . .

(*q*) Voici comment cette scène était terminée dans les anciennes éditions :

Et le vieux Fabius, et le censeur Caton,
Se cacheront dans l'ombre en voyant Scipion.
Quand le peuple est pour nous, la cabale expirante
Ramasse en vain les traits de sa rage impuissante.
Je sais que cet éclat ne vous peut éblouir :
Vous êtes au-dessus, mais il en faut jouir.

Le censeur *Caton* pouvait faire une équivoque. *Caton* était non-seulement le censeur, mais l'ennemi de *Scipion*, qu'il suivit en Afrique comme questeur,

et qu'il retourna bientôt accufer auprès du Sénat. Mais dans ce temps *Caton* n'avait pas occupé la charge de cenfeur ; charge qui ne fe donnait qu'à des perfonnages confulaires, et qu'il ne remplit que long-temps après.

(*r*) Voici comme la pièce était terminée dans les anciennes éditions :

La reine à fon deftin fait plier fon courage.
Elle s'eft fait d'abord une effroyable image
De fuivre au capitole un char victorieux,
De préfenter fes fers aux genoux de vos dieux,
A travers une foule orageufe et cruelle
Dont les yeux menaçans feront fixés fur elle :
Maffiniffe a bientôt diffipé cette horreur.
Sophonisbe a connu quel eft votre grand cœur ;
Elle fait que dans Rome elle doit vous attendre ;
Elle eft prête à partir. Mais daignez condefcendre
Jufqu'à faire écarter des foldats indifcrets,
Qui veillent à fa porte, et troublent fes apprêts.
Ce palais eft à vous ; vos troupes répandues
En rempliffent affez toutes les avenues :
Votre captive enfin ne peut vous échapper :
La reine eft réfignée et ne peut vous tromper.
Maffiniffe à vos pieds vient fe mettre en otage.
L'humanité vous parle, écoutez fon langage,
Et permettez, du moins, qu'en fon appartement
La reine, à qui je fuis, refte libre un moment.

SCIPION.

(*à un centurion.*) (*à Phædime.*)

Il eft trop jufte. Allez. Que Sophonisbe apprenne
Qu'à Rome, en ma maifon, toujours fervie en reine,
Elle n'y recevra que les foins, les honneurs
Que l'on doit à fon rang, et même à fes malheurs.
Le Tibre avec refpect verra fur fon rivage
Le noble rejeton des héros de Carthage.

(*Phædime fort.*)

(à un tribun.)

Vous jusques à ma flotte ayez soin de guider
Et la reine et les siens qu'il vous faudra garder,
Mais en mêlant surtout à votre vigilance
Des plus profonds respects la noble bienséance.
Les ordres du Sénat qu'il faut exécuter
Sont de vaincre les rois, non de les insulter.
Gardons-nous d'étaler un orgueil ridicule
Que nous impute à tort un peuple trop crédule.
Conservez des Romains la modeste hauteur;
Le soin de se vanter rabaisse la grandeur:
Et dédaignant toujours des vanités frivoles,
Soyez grand par les faits, et simple en vos paroles.
Mais Massinisse vient, et la douleur l'abat.

SCENE III *et dernière.*

SCIPION, LELIE, MASSINISSE, Licteurs.

LELIE.

Pourvu qu'il obéisse, il suffit au Sénat.

SCIPION.

Il lui fait, je l'avoue, un rare sacrifice.

LELIE.

Il remplit son devoir.

SCIPION.

Approchez, Massinisse;
Ne vous repentez pas de votre fermeté.

MASSINISSE, *troublé et chancelant.*

Il m'en faut en effet.

SCIPION.

Parlez en liberté.

MASSINISSE.

La victime par vous si long-temps désirée
S'est offerte elle-même; elle vous est livrée.

Scipion, j'ai plus fait que je n'avais promis.
Tout eſt prêt.

SCIPION.

La raiſon vous rend à vos amis.
Vous revenez à moi: pardonnez à Lélie,
Cette ſévérité qui paſſe et qu'on oublie:
L'intérêt de l'Etat exigeait nos rigueurs;
Rome y fera bientôt ſuccéder ſes faveurs.

(il tend la main à Maſſiniſſe qui recule.)

Point de reſſentiment; goûtez l'honneur ſuprême
D'avoir réparé tout, en vous domptant vous-même.

MASSINISSE.

Epargnez-vous, Seigneur, un vain remercîment:
Il m'en coûte aſſez cher en cet affreux moment.
Il m'en coûte, ah! grands Dieux!

(il ſe laiſſe tomber ſur une banquette.)

LELIE.

Sa paſſion fatale
Dans ſon cœur combattu renaît par intervalle.

SCIPION *à Maſſiniſſe, en lui prenant la main.*

Ceſſez à vos regrets de vous abandonner.
Je conçois vos chagrins; je ſais leur pardonner.
(à Lélie.)
Je ſuis homme, Lélie; il porte un cœur, il aime.
(à Maſſiniſſe.)
Je le plains. Calmez-vous.

MASSINISSE.

Je reviens à moi-même.
Dans ce trouble mortel qui m'avait abattu,
Dans ce mal paſſager, n'ai-je pas entendu
Que Scipion parlait, et qu'il plaignait un homme
Qui partagea ſa gloire, et qui vainquit pour Rome?
(il ſe relève.)

SCIPION.

Tels ſont mes ſentimens. Reprenez vos eſprits.
Rome de vos exploits doit payer tout le prix.

Ne me regardez plus d'un œil sombre et farouche ;
Croyez que votre état m'intéresse et me touche.
Massinisse, achevez cet effort généreux,
Qui de notre amitié va resserrer les nœuds.
Vous pleurez !

MASSINISSE.

Qui ? moi ! Non.

SCIPION.

Ce regret qui vous presse
N'est aux yeux d'un ami qu'un reste de faiblesse,
Que votre ame subjugue, et que vous oublîrez.

MASSINISSE.

Si vous avez un cœur, vous vous en souviendrez.

SCIPION.

Allons, conduisez-moi dans la chambre prochaine,
Où je devais paraître aux regards de la reine.
Qu'elle accepte à la fin mes soins respectueux.

(on ouvre la porte ; Sophonisbe paraît étendue sur une banquette, un poignard est enfoncé dans son sein.)

MASSINISSE.

Tiens, la voilà ! perfide ! elle est devant tes yeux.
La connais-tu ?

SCIPION.

Cruel !

SOPHONISBE *à Massinisse penché vers elle.*

Viens, que ta main chérie
Achève de m'ôter ce fardeau de la vie.
Digne époux, je meurs libre, et je meurs dans tes bras !

MASSINISSE, *se retournant.*

Je vous la rends, Romains ; elle est à vous.

SCIPION.

Hélas !
Malheureux ! qu'as-tu fait ?

MASSINISSE, *reprenant sa force.*

Ses volontés, les miennes.
Sur ses bras tout sanglans viens essayer tes chaînes.
Approche, où sont tes fers ?

LELIE.

O ſpectacle d'horreur!

MASSINISSE *à Scipion.*

Tu recules d'effroi! que devient ton grand cœur?
(il ſe met entre Sophonisbe et les Romains.)
Monſtres qui par mes mains avez commis mon crime,
Allez au capitole offrir votre victime;
Montrez à votre peuple autour d'elle empreſſé
Ce cœur, ce noble cœur que vous avez percé.
Jouis de ce triomphe. Es-tu content, barbare?
Tu le dois à mes ſoins, c'eſt moi qui le prépare.
Ai-je aſſez ſatisfait ta triſte vanité,
Et de tes jeux romains l'infame atrocité?
Tu n'oſes contempler ſa mort et ta victoire!
Tu détournes les yeux, tu frémis de ta gloire,
Tu crains de voir ce ſang que toi ſeul fais couler!
Grands Dieux! c'eſt Scipion qu'enfin j'ai fait trembler!
Déteſtable Romain, ſi les dieux qui m'entendent
Accordent les faveurs que les mourans demandent,
Si, devançant le temps, le grand voile du ſort
Se tire à nos regards au moment de la mort,
Je vois dans l'avenir Sophouisbe vengée,
Rome à ſon tour ſanglante, à ſon tour ſaccagée,
Expiant dans ſon ſang ſes triomphes affreux,
Et les fers et l'opprobre accablant tes neveux.
Je vois vingt nations de toi-même ignorées,
Que le Nord vomira des mers hyperborées;
Dans votre indigne ſang vos temples renverſés;
Ces temples qu'Annibal a du moins menacés;
Tous les vils deſcendans des Catons, des Emiles
Aux fers des étrangers tendant des bras ſerviles;
Ton capitole en cendre, et tes dieux pleins d'effroi
Détruits par des tyrans moins funeſtes que toi.
Avant que Rome tombe au gré de ma furie,
Va mourir oublié, chaſſé de ta patrie.
Je meurs, mais dans la mienne; et c'eſt en te bravant.
Le poiſon que j'ai pris agit trop lentement.

Ce fer que j'enfonçai dans le sein de ma femme (*)
Joint mon sang à son sang, mon ame à sa grande ame.
Va, je ne veux pas même un tombeau de tes mains.

LELIE.

Que tous deux sont à plaindre!

SCIPION.

Ils sont morts en romains.
Qu'un pompeux mausolée, honoré d'âge en âge,
Eternise leurs noms, leurs feux et leur courage;
Et nous, en déplorant un destin si fatal,
Remplissons tout le nôtre, allons vers Annibal.
Que Rome soit ingrate, ou me rende justice,
Triomphons de Carthage, et non de Massinisse.

(s) Le vers *tous les vils descendans des Catons*, *des Emiles* n'était pas assez conforme à l'histoire. Le vieux *Caton*, le premier homme de cette famille qui ait été connu, n'était alors qu'un officier de *Scipion*, brouillé avec son général. Les *Emiles* durent leur lustre principal à *Paul Emile*, qui ne devint célèbre qu'entre les deux dernières guerres puniques.

Le nom de *Néron*, que le fils d'*Agrippine* a rendu si odieux, était le surnom d'une des branches de la famille *Claudia*, l'une des plus illustres de la république romaine. C'était à un *Claudius Nero* que Rome avait dû son salut dans cette seconde guerre punique: il avait eu le principal honneur de la défaite d'*Asdrubal*; événement qui décida le succès de cette guerre.

(*) Il tire le poignard du sein de *Sophonisbe*, s'en frappe, et tombe auprès d'elle.

Fin du tome cinquième.


BIBLIOTECA IN ROMA

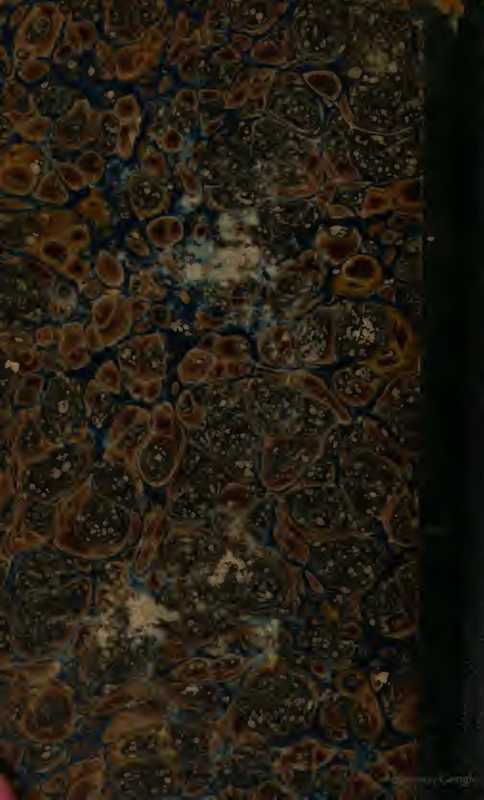
TABLE
DES PIECES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la able du Tome cinquième.





Digitized by Google



Digitized by Google